This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

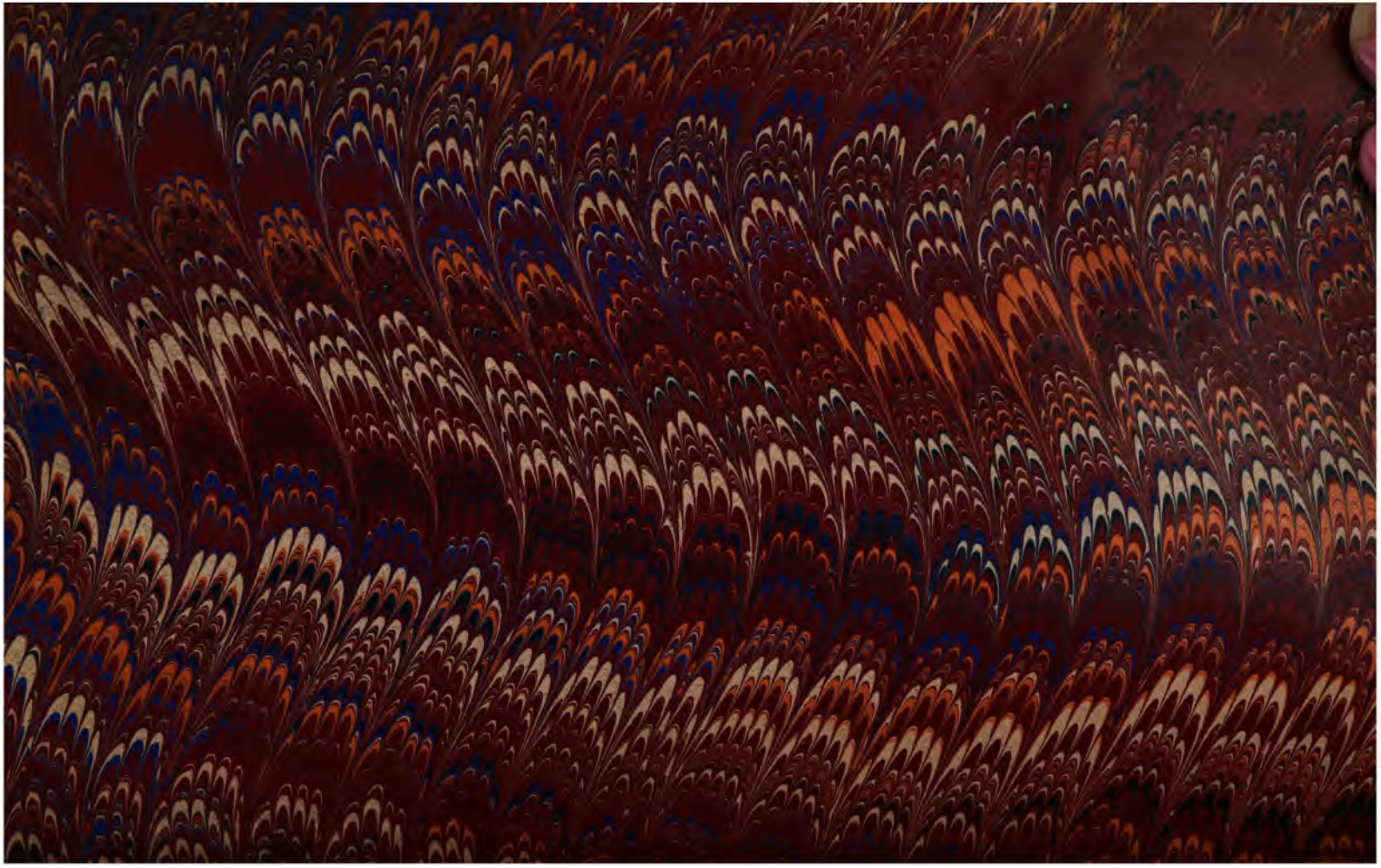
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 181 639

The
University of California
Library

H. Morse Stephens

University of California



273
YUE
150

277
321

OPÉRATIONS

DU

Ve CORPS PRUSSIEN

DANS

LA GUERRE CONTRE LA FRANCE

PARIS. — Imprimerie de J. DUMAINE, rue Christine, 2.

CAMPAGNE DE 1870-1871.

OPÉRATIONS

DU

Ve CORPS PRUSSIEN

DANS

LA GUERRE CONTRE LA FRANCE

PAR

STIELER VON HEYDEKAMPF
CAPITAINE A L'ÉTAT-MAJOR DU Ve CORPS

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

F. X. HUMBEL
Capitaine d'état-major,
Professeur adjoint de topographie et d'art militaires à l'École de cavalerie

Wissembourg. Wœrth. Sedan.
INVESTISSEMENT DE PARIS.—OCCUPATION DE VERSAILLES.
La Malmaison.—Buzenval.

AVEC CARTES

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1873

UNIV. OF CALIFORNIA

HENRY MORSE STEPHENS

UNIV. OF CALIFORNIA

Introduction.

Le 15 juillet 1870, à 11 heures du soir, un télégramme du ministère de la guerre avisait le général commandant le 5e corps d'armée de la transmission prochaine d'un ordre du Roi, prescrivant la mobilisation de l'armée de la Confédération germanique du Nord. Deux heures plus tard, le 16 juillet, à 1 heure un quart du matin, cet ordre arrivait du ministère de la guerre par le télégraphe; il fixait le 16 juillet comme premier jour de mobilisation, et annonçait en outre l'envoi de prescriptions de détail. Ces prescriptions arrivèrent le lendemain, elles contenaient entre autres de nouvelles instructions pour la mobilisation et la formation de la landwehr et des troupes de réserve, et pour l'organisation de divisions de cavalerie.

D'après l'ordre de bataille arrêté par S. M. le Roi, parvenu le 20 juillet au quartier général, et d'après la répartition des commandements, le 5e corps d'armée formait, avec le 11e corps et les troupes de l'Allemagne du Sud, la IIIe armée sous le commandement en chef de S. A. R. le Prince Royal de Prusse. Le général de l'infanterie von Steinmetz, commandant le 5e corps, était appelé au commandement en chef de la Ire armée; le lieu-

509524

tenant général von Kirchbach, commandant la 10e division, était nommé au commandement du 5e corps d'armée pour la durée de la campagne.

Le général von Steinmetz fit dans les termes suivants ses adieux au corps d'armée qu'il avait commandé pendant 6 années :

Posen, le 19 juillet 1870.

« Par un ordre de cabinet en date du 18 juillet courant, S. M. le Roi m'a appelé au commandement en chef de la Ire armée, composée des 7e et 8e corps.

« Autant ce choix est flatteur pour ma personne, autant est profond le regret que j'éprouve en me voyant obligé de quitter mon brave 5e corps dans une circonstance aussi grave que la présente.

« *Signé* : VON STEINMETZ. »

De son côté, le lieutenant général von Kirchbach portait sa nomination à la connaissance du 5e corps par l'ordre du jour suivant :

Posen, le 21 juillet 1870.

« S. M. le Roi, par un ordre de cabinet en date du 18 de ce mois, a daigné me nommer au commandement du 5e corps d'armée pour la durée de la campagne.

« C'est pour moi un honneur tout spécial d'être placé à la tête de ce corps d'armée, d'un corps qui

s'est couvert de tant de gloire dans la campagne de 1866.

« J'espère que, dans les jours difficiles qui se préparent, nous saurons soutenir partout notre vieille réputation si justement acquise.

« Je n'ignore pas la lourde responsabilité qui m'incombe dans le nouveau poste que m'a confié S. M. le Roi. Mais je sais aussi que MM. les chefs de corps et les officiers, par le maintien énergique de la discipline, dans les marches et les cantonnements aussi bien que dans les combats, m'apporteront un concours précieux pour le succès final. Je les renvoie aux prescriptions faites à ce sujet par S. Exc. le général de l'infanterie von Steinmetz pendant la campagne de 1866 ; ils en rappelleront de nouveau la stricte observation à tous les corps de troupes. C'est ainsi que par le maintien d'une discipline sévère, par une fidélité constante à nos devoirs et par notre dévouement, nous pourrons, avec l'aide de Dieu, répondre pleinement à ce que notre chef suprême est en droit d'attendre de nous, et contribuer au triomphe de notre juste cause.

» *Signé* : VON KIRCHBACH. »

Quatre régiments de cavalerie du 6e corps d'armée, le régiment de cuirassiers n° 5, les deux régiments de uhlans n°s 1 et 10 et le 2e régiment de hussards du corps n° 2, avec la 1re batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne n° 5, furent désignés pour faire partie de la 4e division de

cavalerie, qui devait se former sous les ordres de S. A. R. le prince Albert (père).

La mobilisation du corps d'armée s'exécuta sans interruption, en se conformant strictement aux instructions données, de sorte que le 25 juillet put commencer le transport en chemin de fer pour la concentration sur la frontière ennemie. Le 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 50 ouvrit la marche ; au jour précité, à 5 heures et demie du matin, il quitta Posen par le train n° 5 du tableau d'itinéraire arrêté, pour arriver le 27 juillet dans l'après-midi à Landau, après un voyage de près de 60 heures et un parcours de 151,4 milles Le trajet s'effectua par Görlitz, Leipzig, Plauen, Hof, Lichtenfels, Aschaffenbourg, Darmstadt, Mayence. Toutes les troupes du corps d'armée suivirent la même route ; leur transport dura 8 jours ; l'heure d'arrivée aux stations de ravitaillement et à Landau était la même pour chaque journée.

Le premier train de chaque jour arrivait :	Le dernier train (12e) :
A Görlitz, à 9 h. du matin.	— à 1 h. 31 du matin.
A Leipzig, à 7 h. 32 du soir.	— à 12 h. 2 du jour.
A Lichtenfels, à 9 h. 17 du m.	— à 1 h. 47 du matin.
A Aschaffenbourg, à 8 h. 11 du s.	— à 12 h. 41 du jour.
A Landau, à 6 h. 30 dn m.	— à 11 du soir.

Les trains se suivaient à 1 heure et demie d'intervalle, le temps d'arrêt aux stations de ravitaillement était d'une heure.

A toutes les stations, de la frontière russe à la

frontière française, les troupes furent reçues avec un enthousiasme immense ; tous, riches et pauvres, jeunes et vieux, s'empressaient à l'envi, autour de ceux qui allaient défendre la patrie dans cette grande lutte, et profitaient des quelques minutes d'arrêt pour les réconforter et les combler de provisions de route. Jamais les officiers ni les soldats du 5e corps n'oublieront l'accueil cordial et la réception sympathique dont ils furent l'objet, notamment à Leipzig, Plauen et Mayence.

C'est dans les environs de Landau que devait se concentrer la IIIe armée. On n'était pas certain, dès le début, que tous les trains pussent arriver jusqu'à Landau. Une rapide offensive de l'ennemi pouvait nécessiter le débarquement des troupes sur la rive droite du Rhin.

Fort heureusement ce cas ne se présenta point ; la IIIe armée put, sans être inquiétée, se concentrer à proximité de la frontière française, dans le sud du Palatinat. Le transport du 5e corps en chemin de fer s'accomplit sans incident notable, d'après les itinéraires tracés par le grand état-major. Le 6e jour du transport, toutes les troupes combattantes du 5e corps étaient arrivées à Landau, ainsi que les régiments destinés à former la 4e division de cavalerie ; les colonnes de munitions et les convois du corps d'armée les y rejoignirent les deux jours suivants. A leur arrivée à Landau, certains corps de troupes et certaines colonnes avaient encore, immédiatement, souvent même pendant la nuit, un long trajet à faire pour gagner leurs can-

tonnements. Des fourriers (*quartiermacher*), partis à l'avance, recevaient à la gare de Landau les indications nécessaires pour assurer les cantonnements de leurs corps respectifs.

D'après les ordres du commandant en chef, le 5e corps devait s'établir en cantonnements serrés, à l'ouest du chemin de fer, entre le Klingenbach au sud et le Modenbach au nord ; les localités à l'est du chemin de fer étaient assignées au 11e corps. Les troupes de l'Allemagne du Sud se rassemblèrent, partie en arrière de ces deux corps et partie sur la rive droite du Rhin aux environs de Carlsruhe, à l'exception de la 4e division d'infanterie bavaroise (lieutenant général, comte Bothmer). Dans le but de couvrir la concentration de la IIIe armée, cette division, avec son effectif de paix, avait été portée sur la frontière méridionale du Palatinat du Rhin, dès la déclaration de guerre. Le régiment de dragons prussien n° 5 avait été également, aussitôt sa mobilisation terminée, dirigé en toute hâte et dans le même but de ses garnisons de Mayence et de Francfort vers les environs de Deux-Ponts. Dans le principe, ces troupes ne remarquèrent du côté de l'ennemi que des mouvements de bataillons ou d'escadrons isolés, tout en ayant avec ses avant-postes de petites escarmouches, auxquelles prirent part des douaniers français.

Bien qu'aucune force importante ennemie n'eût été signalée dans le voisinage de la frontière, il était prudent néanmoins d'occuper la grande vallée

d'Annweiler, Pirmasens, Deux-Ponts, qui s'ouvrait précisément sur le flanc de la IIIe armée, pendant sa concentration. A cet effet, on prit dans les troupes du 5e corps, déjà rendues à leur poste, un bataillon du régiment n° 58, pour l'envoyer le 28 juillet à Annweiler, et, plus tard, on détacha encore dans cette vallée, jusqu'à Rinnthal, les autres bataillons de la 17e brigade d'infanterie.

Jusqu'au moment de l'arrivée du général en chef, et d'après ses ordres, le plus ancien des commandants de corps d'armée présents devait, en cas d'attaque de la part de l'ennemi, prendre le commandement des troupes de la IIIe armée déjà réunies aux environs de Landau, et les opposer à l'adversaire sur une position défensive au sud de la ville.

Le lieutenant général von Kirchbach, commandant le 5e corps d'armée, arriva à Landau le 30 juillet, à quatre heures de l'après-midi; le lendemain, en vertu de cet ordre, et en sa qualité de plus ancien commandant de corps d'armée présent, il reconnut le terrain au sud de Landau, et spécialement le cours du Klingenbach, qu'il choisit comme position défensive en cas d'attaque. Il avait eu aussi, dès son arrivée, une entrevue avec le lieutenant général von Bose, commandant le 11e corps d'armée, dont la concentration avait été terminée avant celle du 5e, au sujet des mesures à prendre, dans le cas où il deviendrait urgent de concentrer les troupes. Le lieutenant général von Kirchbach décida, qu'en cas d'alarme, le 5e corps

se réunirait entre Insheim et Impflingen, et que la 19e brigade d'infanterie prendrait une position avancée entre Billigheim et Rohrbach, en occupant ces deux endroits.

Le 1er août, le commandant de la 4e division bavaroise ayant remarqué des forces ennemies plus considérables, particulièrement dans les environs de Bitche, demanda l'envoi de détachements à Wilgartswiesen et à Hinter-Weidenthal (dans la vallée d'Annweiler), pour servir de soutiens à ses postes établis sur la frontière, dans la montagne. A cet effet, on dirigea le lendemain, sur ces deux points, le bataillon de chasseurs n° 5 et un escadron de dragons du régiment n° 4, avec la mission d'envoyer des patrouilles vers Pirmasens et Dahn. Il était d'autant plus nécessaire d'observer avec soin ces directions, que la IIe armée ne se concentrait pas à la même hauteur que la IIIe, mais derrière elle.

A la date du 1er août, le 5e corps d'armée occupait les emplacements suivants dans le Palatinat :

Quartier général du corps d'armée : Landau.

État-major de la 9e division d'infanterie : Godranstein.

17e brigade d'infanterie : Alberweiler et environs.

18e brigade d'infanterie : Arzheim.

État-major de la 10e division d'infanterie : Offenbach.

19e brigade d'infanterie : Insheim et environs.

20e brigade d'infanterie : Herxheim.

Les troupes de la cavalerie, de l'artillerie, des pionniers et du train faisant partie des divisions étaient réparties dans les cantonnements de l'infanterie.

Réserve d'artillerie : Burrweiler et environs.

Convois : Niederhochstadt.

Les troupes employèrent les journées qui suivirent leur arrivée dans le Palatinat à des exercices et à des marches.

Les habitants du Palatinat accueillirent les troupes prussiennes de la manière la plus cordiale, et firent tout ce qui dépendait d'eux pour leur rendre le séjour agréable. La population d'Annweiler surtout, par son affabilité et son dévouement, s'est acquis à jamais la reconnaissance du régiment d'infanterie n° 58.

Le 30 juillet, S. A. R. le Prince Royal arriva à Spire et prit le commandement de la IIIe armée en publiant l'ordre du jour suivant :

« Soldats de la IIIe armée !

« Appelé par S. M. le Roi de Prusse au commandement en chef de la IIIe armée, je souhaite la bienvenue aux troupes prussiennes, bavaroises, wurtembergeoises et badoises, réunies sous mes ordres, à dater de ce jour. C'est avec orgueil et bonheur que je vais combattre à la tête des enfants venus de toutes les contrées de la patrie allemande, pour défendre les intérêts nationaux communs, les droits de l'Allemagne, l'honneur allemand. Nous

entreprenons une lutte longue et difficile ; mais, forts de notre bon droit, et confiants dans votre bravoure, votre persévérance et votre éducation virile, nous sommes assurés du triomphe final. Restons donc unis, comme il convient à de fidèles frères d'armes, afin de pouvoir, avec l'aide de Dieu, conduire nos drapeaux à de nouvelles victoires, pour la gloire et la paix de l'Unité allemande.

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

« *Prince Royal de Prusse.* »

Par un ordre de l'armée en date du 2 août 1870, 10 heures du matin, la IIIe armée fut concentrée ce même jour au bivouac, couverte par les avant-postes de la 4e division bavaroise et du 11e corps, placés le long de la Lauter, qui forme la frontière. En première ligne : la 4e division bavaroise près de Bergzabern, formant l'aile droite, puis le 5e corps près de Billigheim, le 11e à l'est de Rohrbach ; la division badoise fut portée de la rive droite du Rhin sur la rive gauche vers Pforz. Des autres corps de la IIIe armée, une partie resta sur la rive droite du Rhin, l'autre fut concentrée derrière la première ligne, au bivouac ou dans des cantonnements. Relativement au 5e corps, cet ordre prescrivait, en outre, de laisser le 2e bataillon du régiment n° 58 à Annweiler, pour couvrir le flanc, et de parquer les convois du corps d'armée entre Impflingen et Mörzheim.

Le jour même où la IIIe armée se mettait en

marche vers la frontière ennemie, parut la proclamation suivante de S. M. le Roi :

« A l'armée !

« L'Allemagne entière, unanime dans son élan, s'est levée en armes devant la déclaration de guerre qu'un État voisin nous a adressée à l'improviste et sans motif. Il y va de la défense de la patrie menacée, de notre honneur, du foyer domestique.

« Je prends aujourd'hui le commandement des armées réunies, et j'accepte sans crainte une lutte que nos pères autrefois, dans une circonstance semblable, ont soutenue avec gloire.

« La patrie tout entière s'unit à moi pour vous regarder avec confiance. Notre cause est juste, nous aurons Dieu pour nous.

Mayence, le 2 août 1870.

« *Signé :* GUILLAUME. »

Le 3 août, S. A. R. le Prince Royal visita les bivouacs; les troupes le reçurent partout avec un grand enthousiasme. Malgré le plaisir que cet accueil cordial fit éprouver à Son Altesse, en prévision des journées sérieuses et difficiles qui attendaient l'armée, elle exprima le désir de voir suspendre ces acclamations jusqu'après la première victoire. Ces vivat, saluant le général en chef, témoignaient cependant d'une entière confiance en lui et de l'élan unanime qui avait poussé

les troupes à accourir de toutes les contrées de l'Allemagne, pour accepter, dans une fidèle confraternité d'armes, la lutte contre la vaillante armée de l'ennemi commun.

Combat de Wissembourg.

Le 3 août, à 4 heures de l'après-midi, arriva du quartier général l'ordre de se mettre en route le 4 août de très-grand matin pour entrer sur le territoire ennemi. On avait l'intention de s'avancer avec l'armée jusqu'à la Lauter, et de faire franchir cette rivière aux troupes de l'avant-garde. Dans ce but, on devait traverser le Bienwald sur quatre routes, et repousser l'ennemi partout où on le rencontrerait.

La colonne de droite, 4e division bavaroise, lieutenant général comte Bothmer, suivie par le reste du 2e corps bavarois, général de l'infanterie, von Hartmaun, devait s'emparer de Wissembourg.

La 2e colonne comprenait le 5e corps d'armée. Pour ce qui le concerne, l'ordre portait textuellement : « le 5e corps quittera à 4 heures du matin le bivouac de Billigheim et se dirigera par Barbelroth et Nieder-Otterbach sur Gross-Steinfeld et Kapsweier. Il aura une avant-garde spéciale qui passera la Lauter près de Saint-Rémy et de Woog-

hâuschen et enverra des avant-postes sur les hauteurs opposées. Les convois resteront près de Billigheim. »

La 3e colonne, 11e corps, lieutenant général von Bose, devait passer la Lauter près du moulin de Bienwald, avec son avant-garde. La 4e colonne, divisions wurtembergeoise et badoise, lieutenant général von Werder, devait s'emparer de la ville de Lauterbourg. Ces quatre colonnes étaient suivies en seconde ligne par le 1er corps bavarois, général de l'infanterie, von der Tann, qui se porta à Langenkandel, et par la 4e division de cavalerie, qui se rendit à Ober-Otterbach.

Comme complément de cet ordre de l'armée, le lieutenant général von Kirchbach donna au 5e corps les instructions suivantes pour la marche du 4 août :

Billigheim, le 3 août 1870, 4 h. 1/2 de l'après-midi.

En exécution de l'ordre de l'armée ci-dessus, on se conformera aux prescriptions suivantes :

AVANT-GARDE.

Régiment de dragons n° 4 ; 17e brigade d'infanterie : régiment d'infanterie n° 59 ; 1re batterie lourde et 1re batterie légère du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5 ; régiment d'infanterie n° 58.

Bataillon de chasseurs n° 5; compagnie de pontonniers avec équipage léger de pont; demi-détachement

1° Avant-garde : général-major von Sandrart (composition et ordre de marche comme ci-contre). Cette avant-garde se tiendra prête à partir demain matin à trois heures trois quarts, la tête à hauteur de Billigheim ; le départ s'effectuera à quatre heures précises. Le général von Sandrart réglera les détails de la marche. L'avant-garde se dirigera par Barbelroth et Nieder - Otterbach sur

sanitaire n° 1 ; petits (1) bagages de l'avant-garde ; 2e échelon des caissons de munitions et de cartouches pour l'artillerie et l'infanterie de l'avant-garde.

GROS.

18e brigade d'infanterie avec 2 batteries (1 lourde, 1 légère) ; demi-détachement sanitaire n° 1 ; ambulances nos 1 et 2 ; petits bagages du reste de la 9e division ; état-major du corps d'armée, moins les services.

Réserve d'artillerie.

19e brigade d'infanterie, avec la 3e division d'artillerie montée.

20e brigade d'infanterie : régiment de dragons n° 14 ; compagnie de mineurs et de sapeurs avec colonnes d'outils ; détachement sanitaire n° 2 ; ambulances nos 3 et 4 ; petits bagages de la 10e division d'infanterie.

Etat-major de la 10e division, moins les services.

2e échelon des caissons de munitions des batteries avec caissons de cartouches d'infanterie (en tête, 9e division, puis 10e division).

2e échelon des caissons de munitions de la réserve d'artillerie ; détachement sanitaire n° 3 ; ambulance n° 5.

CONVOIS.

Colonnes de vivres nos 1 et 2 ; gros

Kapsweier, d'où elle passera la Lauter en 2 colonnes à Saint-Rémy et à Woogshâuschen. Elle recevra là de nouveaux ordres. Elle devra se relier aux troupes voisines.

2° Le reste du corps d'armée suivra l'avant-garde comme gros à une distance de 3000 pas, dans l'ordre ci-contre, sous la direction du commandant de la 10e division, lieutenant-général von Schmidt.

3° Les convois et les colonnes, etc., du corps d'armée, parqués près d'Impflingen, ainsi que les gros bagages des états-majors et des troupes, attendront que les troupes du corps bavarois Hartmann, y compris la division Walther, aient dépassé Impflingen, et se rendront ensuite, dans l'ordre ci-contre, depuis Impflingen jusqu'au nord de Billigheim, où ils parqueront. (Composition et ordre de marche des convois comme ci-contre.)

Chaque section particulière des convois ou des gros bagages sera commandée par un officier du corps de troupes auquel cette section est affectée. La garde des convois sera assurée par l'escadron d'escorte du train, d'après les dispositions de détail que prendra le major von Herwarth.

4° Puis suivront à une distance d'environ un quart de mille les colonnes de munitions avec la colonne

(1) Les petits bagages comprennent les chevaux de main et de bât, les voitures à bagages des compagnies ou des escadrons et les voitures de l'état-major du régiment. Les gros bagages comprennent les autres voitures des troupes.

bagages de l'avant-garde; services attachés à l'état-major du corps d'armée; gros bagages du reste de la 9e division; gros bagages de la réserve d'artillerie; gros bagages de la 10e division.

Remonte.

Colonnes de vivres nos 3, 4, 5; ambulances nos 6 à 12; colonne de boulangerie de campagne.

COLONNES.

1er échelon des colonnes de munitions.

Colonne de munitions d'infanterie no 1; colonnes de munitions d'artillerie nos 1 à 2.

2e échelon des colonnes de munitions.

Colonnes de munitions d'infanterie nos 2 à 4; colonnes de munitions d'artillerie nos 3 à 5; colonne de pontons.

de pontons, sous les ordres du commandant de la section de colonnes de munitions, etc.

5° Les rapports que l'on aura à m'adresser seront envoyés à la tête du gros.

6°, 7°, etc.

Signé : Von Kirchbach.

Quant à l'ennemi, on savait qu'il n'avait fait occuper la partie occidentale et montagneuse de la frontière que par de faibles détachements; mais que près de Wissembourg il avait rassemblé des forces plus considérables, qu'il avait dû faire venir de Strasbourg en chemin de fer, et enfin qu'il avait employé des ouvriers civils à construire des retranchements sur les hauteurs au sud de Wissembourg. Il fallait donc s'attendre à des engagements pour le 4, et dans cette prévision le général en chef avait donné des instructions verbales pour que, dans le cas d'une rencontre avec l'ennemi,

la portion de l'armée qui se trouverait attaquée fût soutenue énergiquement par les colonnes voisines.

Pendant la nuit, il était tombé une pluie torrentielle qui ne cessa que vers huit heures du matin. A la même heure environ, le corps d'armée fit une courte pause, l'avant-garde près de Steinfeld, le gros près d'Oberhausen.

Le 1er escadron de la cavalerie de l'avant-garde, qui s'était rapidement porté en avant, sous les ordres du capitaine von Treyden, avait déjà franchi la Lauter et la frontière près de Saint-Rémy vers six heures et demie et patrouillé vers le sud; son approche avait mis en alerte le camp français établi entre le Geisberg et Wissembourg.

Le mouvement de l'avant-garde se poursuivit au delà de Steinfeld en deux colonnes : celle de gauche, sous les ordres du commandant de la 17e brigade d'infanterie, colonel von Bothmer, comprenant le régiment d'infanterie n° 59, la 4e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5, deux escadrons du régiment de dragons n° 4 et la 2e batterie légère, fut dirigée sur Wooghâuschen pour y traverser la Lauter; la colonne de droite, sous les ordres du colonel von Rex, commandant du régiment n° 58, comprenant le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 58, la 3e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5, 2 escadrons du régiment de dragons n° 4 et une batterie légère, se dirigea sur Saint-Rémy, à l'est d'Altenstadt, pour y passer la Lauter. Le gros suivait, marchant sur Kapsweier.

Le 2e bataillon du régiment n° 58 avait été rappelé d'Annweiler et était en route pour rejoindre son régiment.

Vers neuf heures et demie le commandant du corps d'armée, qui se trouvait à la tête du gros, près de Gross-Steinfeld, entendit le bruit du canon dans la direction de Wissembourg. Il envoya immédiatement le capitaine Mantey, de l'état-major, auprès du lieutenant-général comte Bothmer, pour se renseigner sur la situation, informer ce général de l'arrivée du 5e corps et lui demander son avis sur la manière la plus efficace de faire entrer ce corps en ligne. Le lieutenant-général comte Bothmer fit répondre que les Bavarois étaient fortement engagés sur leur front, que leur droite était menacée, et il pria de faire agir sur la droite ennemie. Le gros reçut, en conséquence, l'ordre de gagner Altenstadt, pour y franchir la Lauter.

Le général von Kirchbach fit prévenir le Prince Royal, par le major Manché, que le 5e corps allait se porter par Altenstadt au secours de la division Bothmer. S. A. R. était déjà arrivée sur les hauteurs de Schweighofen pour diriger de là les mouvements de ses troupes.

Quelques instants après dix heures, arriva le rapport suivant du général von Sandrart : « L'avant-garde de la 9e division a passé la Lauter près de Saint-Rémy, s'avance sur Wissembourg par la grand'route pour entrer en ligne avec les Bavarois. La 21e division se déploie à gauche de la 9e.

S. Exc. le général Bose est à son poste. Dix heures cinq minutes.

P.O. *Signé* : JACOBI,

Major d'état-major. »

Le colonel von Rex avait déployé ses troupes de la manière suivante : la 2e compagnie de chasseurs s'était immédiatement avancée jusqu'à la sortie sud d'Altenstadt, suivie par le 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 58 et la 3e compagnie de chasseurs. La 1re compagnie de chasseurs et le bataillon de fusiliers du régiment n° 58 étaient chargés de couvrir le flanc gauche. La 1re batterie légère était placée au sud de la grande route de Wissembourg à Lauterbourg, près de la chaussée du chemin de fer, pour agir contre une batterie de mitrailleuses et une batterie de canons, qui, des hauteurs au sud de Wissembourg, tiraient sur la colonne Rex. Les deux escadrons de cette colonne restèrent d'abord au nord de la grand'route, comme soutiens de la batterie.

Le général von Sandrart fit alors commencer l'attaque. Le 1er bataillon du régiment n° 58, avec les 2e et 3e compagnies du bataillon de chasseurs n° 5, quitta Altenstadt pour marcher sur Wissembourg, défendu par des turcos et des *voltigeurs* (1),

(1) Le mot *voltigeurs* se trouve dans le texte allemand ; nous ignorons quelle troupe l'auteur a voulu désigner par ce mot ; on sait que les compagnies de voltigeurs ont été supprimées en 1868 (N. du T.).

dont quelques tirailleurs s'étaient blottis dans les prairies le long de la Lauter et faisaient feu sur le flanc droit de l'infanterie du colonel von Rex qui s'avançait. Il s'engagea alors une vive et longue fusillade.

L'autre colonne de l'avant-garde, colonel von Bothmer, passa la Lauter à gué, plus à l'est, vers Woogshäuschen, où un peloton de pionniers d'infanterie dut établir des rampes sur les deux rives pour la 2e batterie légère. Au sud de la Lauter, cette colonne rencontra un bataillon du régiment n° 95 (11e corps). Arrivée sur la grand'route de Wissembourg, elle tourna à droite et marcha rapidement au canon. La 2e batterie légère se porta en avant au trot, prit position non loin de la 1re batterie légère et ouvrit également son feu contre les hauteurs occupées par l'artillerie ennemie. Le 2e bataillon du régiment n° 59 avait été laissé en arrière par le colonel von Bothmer au nord de la Lauter, pour servir de réserve et maintenir la liaison avec les colonnes voisines : aussi ne put-il arriver que plus tard sur le théâtre de la lutte.

Quand le combat de l'avant-garde fut bien engagé, ce que l'on pouvait parfaitement apercevoir de la maison du péage, le général von Kirchbach donna l'ordre (dix heures) d'amener rapidement les batteries de la 18e brigade d'infanterie et de toute la réserve d'artillerie, pour prendre part à l'action. Les 1re et 2e batteries lourdes et la 2e division montée prirent position au sud de la grand'route près de Windhof, d'après les indications du

colonel Gaëde. Les deux batteries à cheval restèrent en réserve à la sortie sud de Schweighofen. L'artillerie qui venait d'entrer en ligne canonna Wissembourg à 1100 pas, et les pièces et les colonnes ennemies au sud de la ville à 2500 pas, avec un plein succès. Elle ne put diriger son feu sur la gare, qui fut plus tard l'objet d'une lutte si acharnée, le rideau de peupliers qui bordent la Lauter la cachait à la vue, ainsi que le combat qui s'y livrait. Pendant ce temps, la 18e brigade d'infanterie prenait ses positions de combat au nord d'Altenstadt (dix heures), sur l'ordre du lieutenant-général von Schmidt, tandis que la 10e division s'avançait au nord de Schweighofen.

Le commandant du corps d'armée se rendit à cheval par la grand'route jusque vers Wissembourg, pour se rendre compte de l'état de la lutte que soutenait la division bavaroise comte Bothmer. Wissembourg, entouré de murs et de fossés, avait fermé ses portes et levé ses ponts-levis. Des soldats ennemis postés derrière les créneaux faisaient feu sur l'infanterie bavaroise qui s'avançait à l'abri des vignes et sur l'état-major du commandant du corps d'armée qui se tenait sur la route. Le peu d'instants que le général von Kirchbach passa au milieu du combat de tirailleurs devant Wissembourg donna aux Bavarois l'entière assurance d'un soutien énergique de la part du 5e corps.

Le général von Kirchbach rejoignit ensuite la 18e brigade d'infanterie, qui marchait au secours de la colonne von Rex ; la moitié du 1er et tout le

2e bataillon du régiment n° 47 se portaient par Altenstadt en longeant la Lauter sur Wissembourg, pendant que l'autre moitié du 1er bataillon et la 9e compagnie du même régiment s'avançaient sur la ville au nord de la rivière.

Après une longue fusillade dirigée sur Wissembourg et principalement sur la gare située en avant de la ville, le colonel von Rex lança vers une heure le 1er bataillon du régiment n° 58, à l'assaut de cette dernière position, que des turcos défendaient avec acharnement. Le 2e bataillon du régiment n° 47 appuya ce mouvement en attaquant les maisons environnantes ; la moitié du 1er bataillon du même régiment longea la Lauter et, de concert avec la 2e compagnie de chasseurs, délogea les turcos embusqués dans les broussailles sur le bord de la rivière, en leur faisant un grand nombre de prisonniers. Le chef du bataillon de chasseurs n° 5, major comte Waldersée, fut blessé mortellement dans ce combat de tirailleurs. La 3e compagnie de chasseurs, tenue en réserve dans le principe, rejoignit à ce moment le régiment n° 47.

Dès le début de l'action, le 1er bataillon du régiment n° 58 vit tomber son chef, le major von Gronefeld ; cette perte ne ralentit pas son élan. Une mêlée s'engagea, les bâtiments furent disputés avec acharnement, longtemps la lutte demeura indécise ; nombre d'officiers et de soldats étaient déjà hors de combat, lorsqu'enfin le chef de compagnie, premier lieutenant Baron, prit le commandement du bataillon, saisit le drapeau et s'élança en pous-

sant le *hurrah* dans la gare, dont les défenseurs finirent par se rendre. Le 1er bataillon du régiment n° 58 perdit à l'assaut de la gare 12 officiers et près de 200 hommes.

Le régiment n° 47 attaqua alors la ville elle-même, portant ses 3e, 4e et 9e compagnies au nord de la Lauter. Des tirailleurs seuls ne pouvaient forcer la porte de Germersheim, fermée, barricadée et précédée d'un fossé ; aussi, sur la demande d'un officier supérieur bavarois, le lieutenant-colonel Köhler, commandant la réserve d'artillerie du 5e corps, fit-il avancer vers la porte une section de la 3e batterie lourde, qui ne tarda pas à abattre les piliers et à pratiquer ainsi une ouverture dans cette partie de l'enceinte, vers une heure et demie ; l'infanterie bavaroise se précipita aussitôt dans la ville.

Au sud de la Lauter, le régiment n° 47 avait également forcé l'entrée vers la même heure. Après la perte de la gare, les Français avaient négligé de fermer la porte ; le capitaine von Schimmelpfennig (2e compagnie), et le lieutenant Heydenreich (5e compagnie), du 47e régiment, en profitèrent pour pénétrer dans la ville. Mais des troupes ennemies se jetèrent aussitôt à leur rencontre ; une lutte s'engagea dans les rues, les habitants eux-mêmes faisaient feu par les fenêtres. Nos compagnies furent rejetées hors de la ville, dont les portes furent fermées et les ponts levés derrière elles ; quelques hommes qui combattaient encore et ne s'étaient pas retirés à temps furent coupés. Le

major von Mittelstädt, chef du 2e bataillon du régiment n° 47, et le lieutenant von Winning, chef de la 8e compagnie, arrivaient à ce moment avec des renforts devant Wissembourg ; ils engagèrent avec les officiers français des pourparlers à la suite desquels la porte fut ouverte et ses défenseurs mirent bas les armes. La 8e compagnie entra immédiatement dans la ville (vers une heure et demie), et, de concert avec les Bavarois qui avaient pénétré par d'autres côtés, elle occupa les remparts et les portes. Quelques centaines de prisonniers, ainsi qu'une grande quantité d'armes et de matériel tombèrent entre nos mains.

Pendant l'attaque de Wissembourg, la 1re compagnie du bataillon de chasseurs n° 5, capitaine von Schwemmler, et le bataillon de fusiliers du régiment n° 58, major von Klass, avaient couvert le flanc gauche, du côté des hauteurs au sud d'Altenstadt occupées par de l'artillerie et de l'infanterie ennemies. Deux compagnies de ce dernier bataillon s'étaient avancées jusqu'à Gutleuthof.

Une batterie ennemie, postée à mi-côte sur le chemin du château de Geisberg, dut se retirer devant le feu de notre artillerie et de notre infanterie, abandonnant une de ses pièces. 2 compagnies d'infanterie protégeaient cette retraite, en dirigeant un feu nourri sur la 1re compagnie de chasseurs ; le *Feldwebel* Mayer de cette compagnie se glissa avec quelques chasseurs le long de la montagne en suivant un ravin, fit un feu des plus efficaces sur l'infanterie ennemie et empêcha un détachement d'ar-

tilleurs avec 6 chevaux de venir emmener leur pièce. Le *Feldwebel* Mayer entraînant alors ses hommes en avant, la baïonnette au canon et en poussant des hourras, dispersa les fantassins ennemis et s'empara de la pièce. Sur ces entrefaites, quelques tirailleurs, débouchant par les flancs, cherchèrent à la reprendre, mais ils ne purent y réussir, grâce au renfort accouru de la compagnie.

La 18e brigade, moins les neuf premières compagnies du régiment n° 47, avait été amenée d'Altenstadt jusqu'au chemin de fer. Le commandant du corps d'armée prescrivit au lieutenant-général von Schmidt de porter cette brigade vers le Geisberg qu'elle devait occuper, afin que le corps d'armée pût établir son bivouac au pied de cette hauteur. La 10e division fut avisée d'avoir à suivre le mouvement par Altenstadt. La colonne du colonel von Bothmer déboucha au moment où, vers midi, la 18e brigade se mettait en route pour gagner la hauteur au sud de Wissembourg. Elle fut immédiatement employée à soutenir l'attaque des hauteurs, car les tirailleurs de la 18e brigade d'infanterie, à peine arrivés à mi-côte du Geisberg, avaient été reçus par une vive fusillade partant des houblonnières situées sur la montagne. Le Geisberg paraissait fortement occupé encore; l'attaque ordonnée pour l'enlever s'engagea de la façon suivante :

Les 10e, 11e et 12e compagnies du régiment n° 47 (major von Winterfeld) s'avancèrent le long du chemin Altenstadt-Geisberg, à leur gauche le 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7 (major

Schaumann), auquel vint se joindre sur la gauche la moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 58 venant de Gutleuthof. A la droite des fusiliers du régiment n° 47, marchait le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi (major von Unruh), suivi du bataillon de fusiliers (major von Kaisenberg) en 2e ligne. A l'aile droite de la 18e brigade d'infanterie, dans la direction de la hauteur située à l'ouest du Geisberg et plantée de trois peupliers, s'avançaient l'autre moité du bataillon de fusiliers du régiment n° 58 et la 1re compagnie de chasseurs ; en arrière venaient le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 59 ; le 2e bataillon de ce régiment n'avait pas encore atteint Altenstadt.

Le château du Geisberg, objectif de l'aile gauche de la 18e brigade d'infanterie, comprend plusieurs corps de bâtiments avec cour intérieure et cour extérieure. L'unique entrée, située sur le front d'attaque, est complétement dominée par les bâtiments intérieurs ; de ce même côté de petites fenêtres et des ouvertures sont ménagées dans les murs fort épais, à une hauteur assez considérable. A 100 pas environ au nord du château, une houblonnière s'étend des deux côtés du chemin qui mène à Altenstadt.

En gravissant la montagne, le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7 se dirigea sur les trois peupliers ; le bataillon de fusiliers du même régiment fit entrer deux compagnies en ligne, pour dessiner un mouvement offensif sur le

flanc droit contre la houblonnière et le château ; le 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi exécuta le même mouvement à l'aile gauche.

La houblonnière était fortement occupée par l'ennemi, dont les feux avaient déjà fait éprouver bien des pertes à notre infanterie pendant sa marche. Le commandant des fusiliers du régiment n° 47, major von Winterfeld, fut tué. La houblonnière fut néanmoins enlevée à la première attaque par les grenadiers du Roi et les fusiliers du régiment n° 47 ; mais, au moment où nos tirailleurs en sortaient pour forcer du même coup le château, ils furent accueillis soudain par une telle pluie de projectiles qu'ils durent se replier sur la houblonnière. Après une courte fusillade à laquelle prit part la 4e compagnie de chasseurs (capitaine Bödiker) de la colonne Bothmer, arrivée sur ces entrefaites, un nouvel assaut fut tenté contre le château, mais sans plus de succès. Alors le major von Kaisenberg, saisissant le drapeau déjà criblé de coups, entraîna les 9e et 12e compagnies du régiment de grenadiers du Roi, suivies de près par la 11e compagnie, vers l'entrée du château ; en même temps les autres compagnies engagées devant cette position s'élancèrent encore une fois hors de la houblonnière ; un feu effroyable, dirigé presque à bout portant sur ces braves troupes, fit bien des vides dans leurs rangs et leur enleva une grande partie de leurs chefs qui s'étaient précipités avec tant d'héroïsme sur ce chemin dangereux. Le major von Kaisenberg tomba grièvement blessé, les sous-officiers du

drapeau furent balayés par la fusillade ; mais rien ne put arrêter les grenadiers conduits par le premier-lieutenant Simon, qui avait pris le drapeau des mains du commandant blessé ; ils s'élancèrent à travers l'étroite entrée dans la première cour, quelques-uns jusque dans la deuxième, on se battit à coups de crosse et de baïonnette. Le premier-lieutenant Simon était déjà tombé sous la porte ; le premier-lieutenant von Lüttwitz, qui prit alors le commandement, tomba à son tour grièvement blessé ; le drapeau avait été saisi par le sous-officier Förster de la 11e compagnie. Mais l'ennemi, trop fort derrière ces murs solides, ne pouvait être réduit dans cette citadelle même, les braves assaillants durent évacuer les cours en y laissant beaucoup des leurs.

Après chaque assaut les compagnies n'avaient pu se retirer derrière la houblonnière qu'en subissant de grandes pertes ; dans le but de s'y soustraire, tout en retenant les défenseurs dans le château, elles se couchèrent le long du mur d'enceinte dans l'angle mort, défilées du feu meurtrier de l'adversaire. Quelques hommes seulement continuèrent à tirer sur les créneaux pendant que les autres apportaient de la paille qu'ils allumaient au-dessous : ces deux moyens ne firent cesser qu'en partie la fusillade de l'ennemi.

Sur l'ordre spécial du général von Kirchbach, qui avait suivi ce combat, le lieutenant von Kreckwitz rassembla quelques pelotons auxquels il fit contourner le château par la droite, pour les mener

dans un jardin d'où ils pouvaient diriger un feu plongeant sur la position. Le commandant du corps d'armée avait prescrit, en même temps, de faire venir les premières batteries qui se trouvaient en marche, afin de soutenir l'attaque par du canon.

La 2e batterie légère (lieutenant Haupt) arriva presque aussitôt ; elle avait eu beaucoup de peine à gravir depuis Altenstadt la côte escarpée, dans un sol fortement détrempé par la pluie ; elle ouvrit son feu sur le château à environ 800 pas, au moment où le troisième assaut était repoussé.

Quelques instants après, la 1re batterie légère, puis la 3e batterie lourde, conduites par le lieutenant-colonel Köhler, gravissaient aussi le Geisberg, mais elles ne purent monter jusqu'au sommet ; de leur côté l'attaque n'avait pas encore fait assez de progrès. Le colonel Köhler mena ses batteries derrière la houblonnière, à l'est du château, où elles prirent position.

Avant que la batterie Haupt eût ouvert son feu sur le château, le général von Kirchbach avait reçu près de la houblonnière une balle de chassepot dans le cou ; cette blessure l'avait obligé à quitter le champ de bataille pour se faire panser à Altenstadt. Le lieutenant-général von Schmidt, dont la division (la 10e) était en marche au sud d'Altenstadt, fut immédiatement informé de la blessure du commandant du corps d'armée, afin qu'il pût venir prendre à sa place la direction du combat, dont le chef d'état-major colonel von der Esch s'était chargé dans l'intervalle.

Pendant la lutte autour du château, le combat sur le terrain découvert situé à l'ouest, et en premier lieu sur la hauteur des trois peupliers, avait fait des progrès. Une fois la hauteur des peupliers enlevée et l'ennemi chassé du camp qu'il avait installé en cet endroit, l'artillerie put s'y établir et canonner le château dont les défenseurs avaient été sommés, mais en vain, de se rendre. Les batteries de la 10e division arrivaient en ce moment au haut de la côte ; la batterie de tête fut immédiatement amenée pour ouvrir le feu. Pendant qu'elle se mettait en batterie, les défenseurs du château se rendirent (vers deux heures), au nombre d'environ 200 hommes, dont plusieurs officiers, en grande partie des zouaves. Cette défense avait aussi coûté beaucoup de sang aux Français.

Après la prise de Wissembourg et la vigoureuse attaque du château et des hauteurs, le combat s'était déjà changé pour l'ennemi en un mouvement de retraite, qu'il cherchait à soutenir en défendant quelques points isolés. C'est à la ferme de Schafbusch qu'eut lieu le dernier engagement. La ferme fut enlevée du premier coup par deux bataillons du régiment n° 59 (1er bataillon et bataillon de fusiliers), soutenus à gauche par des troupes de la 41e brigade d'infanterie, ainsi que par quelques compagnies du régiment de grenadiers du Roi ; le bataillon de fusiliers, et plus tard aussi le 2e bataillon de ce régiment vinrent les rejoindre après la prise du château. Le régiment n° 59 était suivi en 2e ligne par le 2e bataillon du régiment n° 46,

que la 10e division avait détaché comme renfort. Sur chacune des ailes des troupes citées plus haut s'avançaient 2 compagnies du bataillon de fusiliers du régiment n° 58, soutenant un léger feu de tirailleurs. La 1re compagnie du bataillon de chasseurs n° 5 s'était portée vers l'ouest, pour couvrir le flanc droit, et poursuivait les tirailleurs ennemis.

A ce moment, 2 heures et demie, dans la 10e division, la 19e brigade d'infanterie était arrivée à hauteur du château de Geisberg, la 20e brigade d'infanterie se tenait en réserve au pied de la hauteur, au sud d'Altenstadt, le régiment de dragons n° 14, sur la grand'route au sud de Gutleuhof. La réserve d'artillerie était en marche venant d'Altenstadt. Pendant l'action, le régiment de dragons n° 4 avait été rassemblé par son chef, le lieutenant-colonel von Schenk et s'était porté à l'aile gauche de la ligne de l'infanterie sur la pente orientale des hauteurs ; la mitraille lui avait fait éprouver quelques pertes. Le 11e corps avait, comme nous l'avons déjà dit, puissamment secondé l'attaque à l'aile gauche.

Sur ces entrefaites, le Prince Royal était arrivé sur le théâtre sanglant de la lutte, au château du Geisberg. Reconnaissant le bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi, S. A. R. saisit le drapeau criblé de coups, en baisa la lance, s'écriant d'une voix émue : « Spectacle vraiment sublime, la croix qu'il a bien méritée doit lui échoir en partage. » Puis S. A. R. descendit de cheval et embrassa le major von Kaisenberg.

Après la prise de la ferme de Schafbusch, l'ennemi s'enfuit précipitamment sur tous les points ; les tirailleurs des régiments n°s 7, 47, 58 et 59, le poursuivirent jusque dans la vallée du Selzbach.

Le commandant en chef, arrivé à ce moment près de Schafbusch, salua les troupes après leur première victoire. Un *hurrah* enthousiaste lui répondit.

S. A. R. ordonna au régiment de dragons n° 4 de se mettre immédiatement à la poursuite de l'ennemi, et de reconnaître les principales directions qu'il avait prises. Le rapport suivant du lieutenant-colonel von Schenk, chargé de cette poursuite, arriva dans la soirée.

« Conformément aux ordres donnés, la reconnaissance destinée à découvrir la ligne de retraite suivie par l'ennemi a été exécutée sur la route de Haguenau et poussée jusqu'à Soultz. Il a été impossible de trouver ses traces nulle part. Sur la route elle-même on apercevait fort peu d'effets abandonnés.

« Les quelques habitants qui ont été interrogés s'accordent à dire qu'un très-petit nombre de Français a suivi cette route. Soultz était occupée par l'infanterie ennemie et pour ce motif on n'a pu aller plus loin.

« De la ligne des hauteurs au sud-est de Soultz, on pouvait apercevoir des masses d'infanterie assez considérables. La distance était trop grande pour permettre une appréciation exacte.

« *Signé :* Von Schenk,

« *Lieutenant-colonel, commandant le* 1er *régiment de dragons de Silésie*, n° 4. »

Après le départ du 4e régiment de dragons, les troupes du 5e corps furent rassemblées et reçurent les ordres suivants :

« La 19e brigade d'infanterie, avec 2 escadrons du régiment de dragons n° 14 et une batterie de la 10e division, formera l'avant-garde du corps d'armée. Elle se maintiendra en contact avec l'ennemi ; elle enverra ses rapports à Altenstadt.

« Le gros de l'avant-garde bivouaquera sur la hauteur des Trois-Peupliers. Le reste du 5e corps bivouaquera au sud d'Altenstadt, en se servant de ce village, qui sera spécialement affecté à la 9e division.

« La réserve d'artillerie bivouaquera au nord d'Altenstadt avec une garde fournie par la 10e division; le quartier général du corps d'armée sera transporté à Altenstdadt, où l'on viendra prendre les ordres à cinq heures. On établira des deux côtés de la route des points de passage sur la Lauter et la chaussée du chemin de fer.

« Le général von Sandrart donnera les instructions nécessaires pour le bivouac du gros du corps d'armée.

« L'avant-garde réunira les trophées et le matériel de guerre conquis pour les expédier sur Billigheim. »

Outre la pièce enlevée par la 1re compagnie de chasseurs, 500 prisonniers tombèrent entre nos mains, et comme matériel de guerre plusieurs caissons de munitions, quelques centaines de

tentes-abris, des effets de campement, un grand nombre de sacs, etc.

Les prisonniers appartenaient à la division Abel Douay, l'une des divisions du corps d'armée du maréchal Mac-Mahon. Le général Douay avait été tué par un obus, près des Trois-Peupliers, à l'endroit où était postée la batterie de mitrailleuses ennemie et sur lequel notre artillerie avait spécialement dirigé ses coups.

L'ennemi devait avoir eu un nombre considérable de morts et de blessés ; de notre côté aussi les pertes étaient très-grandes, la prise d'assaut de la gare de Wissembourg par le 1er bataillon du régiment n° 58, et l'attaque du château du Geisberg avaient surtout coûté bien des sacrifices.

Les pertes du corps d'armée dans ce combat sont données ci-après :

Etat-major du corps d'armée. Blessé : le lieutenant-général commandant le corps d'armée von Kirchbach.—*Etat-major de la 9e division d'infanterie.* Blessé : le major d'état-major Jacobi.—3e *régiment d'infanterie de Posen, n°* 58. Tués : le major von Gronefeld, le capitaine baron von Kittlitz, les seconds-lieutenants von Neumann et Haak, le porte-épée-fähnrich Schubert. Blessés : les capitaines von Sebottendorf, Breetz, Bauer, les premiers-lieutenants Spangenberg (mort de ses blessures), Kristen, Wagner (mort de ses blessures), les seconds-lieutenants Lange I, Dziobeck, Krafft, Bieder (mort de ses blessures), le vice-feldwebel Kiesel.

Total : Tués : 5 officiers et 45 hommes, 2 chevaux. Blessés : 11 officiers et 179 hommes, 1 cheval. Disparu : 1 homme. — 4e *régiment d'infanterie de Posen, n° 59.* Tué : le second-lieutenant Dirlam. Blessés : le capitaine Jänsch, les seconds-lieutenants Haak et Schmidt III, le vice-feldwebel Trotte. Total : tués : 1 officier et 11 hommes. Blessés : 4 officiers et 90 hommes. Disparus : 7 hommes. — *Régiment de grenadiers du roi* (2e *régiment de la Prusse occidentale*), *n°* 7. Tués : les capitaines von Beyer et Batsch, les premiers-lieutenants von Loga, Scholte et Simon, les seconds-lieutenants Hanel et Tschirschky, les porte-épée-fähnrich von Höwel et von Glöden, le vice-feldwebel Scharff. Blessés : les majors Schaumann, von Unruh (mort de ses blessures), et von Kaisenberg (mort de ses blessures), les premiers-lieutenants von Maltitz et von Seydlitz, les seconds-lieutenants baron von Kirchbach, von Schaper, baron von Luttwitz (mort de ses blessures), von Santen et von Siegroth, le porte-épée-fähnrich von Rheinbaben, les sous-officiers Jähnisch et Schneider. Total : tués : 10 officiers et 80 hommes. Blessés : 13 officiers et 249 hommes.—2e *régiment d'infanterie de la basse Silésie, n°* 47. Tué : le major von Winterfeld. Blessés : le second-lieutenant von Oppen, le porte-épée-fähnrich von Mosch. Total : tués : 1 officier et 13 hommes. Blessés : 2 officiers et 45 hommes, 1 cheval. Disparus : 2 hommes. — 1er *bataillon de chasseurs de Silésie, n°* 5. Blessés : le major comte von Waldersée (mort de ses blessures), les seconds-lieutenants von Holwede et

Lemp. Total : tués : 12 hommes. Blessés : 3 officiers et 52 hommes. — 1er *régiment de dragons de Silésie*, n° 4. Tué : le major baron Senft von Pilsach. Blessé : le second-lieutenant von Nieckisch. Total : Tués : 1 officier et 1 homme, 7 chevaux. Blessés : 1 officier et 4 hommes. Disparus : 1 homme, 1 cheval. — 1re *division montée du régiment d'artillerie de campagne*, n° 5. Blessé : le premier-lieutenant Franke. Total : Tués : 5 chevaux. Blessés : 1 officier et 10 hommes, 6 chevaux. — *Régiment de dragons de la marche-électorale* n° 14. Total : Tué : 1 cheval. Blessés : 2 hommes, 4 chevaux. — *Réserve d'artillerie*. Blessés : 4 chevaux.

Les pertes du 5e corps d'armée dans le combat de Wissembourg s'élèvent donc en tout à : 18 officiers, 162 hommes tués ; 37 officiers, 631 hommes blessés ; 16 hommes disparus ; plus 16 chevaux tués, 19 blessés, 1 disparu (y compris les chevaux des états-majors et de l'infanterie) (1).

---

(1) Les pertes dans ce combat, comme dans les autres affaires, sont données telles qu'elles résultent des recherches qui ont été faites plus tard et arrêtées à la date du 15 septembre 1871, notamment en ce qui concerne les disparus.

Bataille de Wœrth.

Les opérations offensives de la IIIe armée, qui avaient si heureusement débuté le 4 août par la victoire de Wissembourg, devaient se poursuivre le lendemain.

Le commandant en chef prescrivit pour le 5 août un mouvement général en avant.

En exécution de l'ordre de l'armée, le lieutenant-général von Kirchbach décida que le 5e corps marcherait en deux colonnes : celle de gauche, général-major von Sandrart, 9e division et réserve d'artillerie, par Soultz, sur Preuschdorf ; celle de droite, lieutenant-général von Schmidt, 10e division, par Lampertsloch, sur Wœrth, d'où la 20e brigade d'infanterie, détachée comme avant-garde, devait envoyer ses avant-postes vers Reichshoffen.

On devait se relier à droite, vers la Kuhbrücke, au nord de Wœrth, au 2e corps bavarois, général von Hartmann, dont l'objectif était Lembach, à gauche, au 11e corps, en envoyant un détachement à Gunstett.

Ce dernier corps et le corps Werder devaient marcher jusqu'au delà de Soultz et rester face au sud. Le 1er corps bavarois, général de l'infanterie von der Tann, et la 4e division de cavalerie, prince Albert, suivirent comme réserve jusqu'à Riedseltz.

La chaleur accablante pendant la journée du 5

août, les longues et fortes montées sur des routes d'ailleurs en bon état rendirent la marche très-pénible, surtout pour la colonne de droite. Il était deux heures de l'après-midi quand l'avant-garde de la 10e division entra à Preuschdorf.

Le régiment de hussards n° 2 de la 4e division de cavalerie, qui avait précédé l'armée, fit savoir à ce moment que l'ennemi, en forces et avec des troupes de toutes armes, occupait les hauteurs à droite de la Sauer.

Le commandant de l'avant-garde, général-major Walther von Monbary, et le chef d'état-major, colonel von der Esch, envoyé en reconnaissance par le commandant du corps d'armée, s'assurèrent de l'exactitude de la nouvelle, et résolurent, vu la distance qui restait encore à parcourir, l'heure avancée et la fatigue des troupes, de renoncer à toute tentative pour enlever Wœrth, et, contrairement à l'ordre donné, de ne pousser les avant-postes que jusqu'à cet endroit. Le commandant du corps d'armée, que sa blessure obligeait à faire la route en voiture, approuva ces dispositions après s'être fait conduire jusque près de Wœrth.

Le 5e corps occupa, d'après cela, les positions suivantes dans la soirée du 5 août : avant-garde, Dieffenbach, postes avancés poussés jusqu'à la Sauer, des détachements occupant Gœrsdorf, Spachbach et Gunstett. Les relations étaient maintenues avec les corps voisins. Le gros bivouaqua près de Preuschdorf, à cheval sur la grand'route.

Les reconnaissances du 5 août ayant prouvé

qu'il ne fallait pas chercher l'ennemi dans la direction qu'il avait suivie primitivement vers le sud, mais plus à l'ouest, le commandant en chef donna l'ordre aux deux corps qui se trouvaient près de Soultz et au corps de réserve von der Tann, de se rapprocher le 6 août du 5e corps, près de Wœrth, et de faire front vers l'ouest. Le 5e corps et le 1er corps bavarois devaient conserver leurs positions près de Preuschdorf et de Lembach.

Pendant la nuit du 5 au 6 août, il plut à torrents. Les avant-postes et les patrouilles avaient engagé de petites escarmouches qui devinrent si vives vers quatre heures du matin, que le commandant du corps d'armée envoya le colonel von der Esch aux avant-postes. A son arrivée la fusillade avait diminué ; il n'y avait pas lieu d'y attacher une grande importance.

Vers huit heures, on se disposait au quartier-général de Preuschdorf à envoyer au commandant en chef le compte rendu des événements de la nuit et les rapports des grand'gardes, lorsqu'on fut surpris d'entendre le canon aux avant-postes. Presque en même temps l'avant-garde rendit compte que son chef faisait reconnaître la position ennemie de l'autre côté de Wœrth, par le bataillon Bussche, du régiment de fusiliers n° 37, soutenu par la batterie Caspari, afin de se renseigner exactement sur les mouvements que l'on apercevait dans le camp français. Le colonel von der Esch courut aussitôt aux avant-postes.

Cette petite reconnaissance offensive commença

vers sept heures par quelques coups de canon tirés sur Wœrth, puis le bataillon formé en colonnes de compagnies se porta sur cette position où il pénétra par deux côtés. Wœrth fut trouvé inoccupé, mais tous les ponts de la Sauer à l'intérieur de cette localité avaient été coupés ; la 7e compagnie parvint cependant à franchir le ruisseau et à pénétrer jusqu'à l'extrémité opposée de la ville.

L'ennemi envoya contre cette reconnaissance de l'infanterie et de l'artillerie ; celle-ci, incommodée par la fusillade de nos patrouilles qui s'étaient glissées le long du coteau en face d'elle, fut surtout canonnée par la batterie Caspari à 3 ou 4,000 pas, et avec un tel succès, que plusieurs batteries venues l'une après l'autre se former à ses côtés, furent obligées d'évacuer la position, après avoir éprouvé bien des dégâts.

Pendant ce temps, il y avait un petit engagement près de Gunstett. Dès trois heures du matin, le 2e bataillon, capitaine von Kamptz, du régiment n° 50, avait envoyé de fortes patrouilles en reconnaissance et s'était mis ainsi en contact avec des troupes ennemies supérieures ; au moment où s'effectuait la reconnaissance offensive sur Wœrth, il avait été attaqué, mais sans succès, par de nombreux essaims de tirailleurs soutenus par de l'artillerie.

Le combat ne fut plus interrompu sur ce point ; du côté de Wœrth, au contraire, le général-major Walther von Monbary fit cesser le feu (huit heures et demie), après avoir obligé l'ennemi à déployer beaucoup d'infanterie et d'artillerie. Le bataillon

Bussche se replia sous la protection de l'artillerie, mais il continua à occuper le cimetière, à l'extrémité est de Wœrth.

Le général-major Walther von Monbary fit donner connaissance de ces dispositions au 2e corps bavarois qui, à la suite de l'engagement près de Wœrth, s'était porté de Lembach sur le flanc ennemi et luttait encore.

Telle était la situation, lorsque le colonel von der Esch rencontra le général-major Walther von Monbary sur la hauteur en avant de Dieffenbach.

A Wœrth, le combat avait cessé sans peine ; du côté des Bavarois, par contre, il augmentait d'intensité et d'étendue et semblait gagner du terrain vers l'est. Au même moment, sur notre aile gauche, deux batteries de l'avant-garde du 11e corps qui venait d'arriver à Gunstett allaient prendre position en face de l'artillerie française ; le chef d'état-major crut, en conséquence, pouvoir prendre sur lui de faire rentrer le 5e corps en ligne, afin d'empêcher l'ennemi de se jeter sur l'une des ailes avec des forces supérieures.

Dans cette occurrence, le lieutenant-général von Schmidt, qui arrivait à ce moment, fit aussitôt avancer l'artillerie de la 10e division et de la réserve et donner l'alarme au corps d'armée (après neuf heures).

Le lieutenant-général von Kirchbach fut informé de la situation ; malgré la blessure qu'il avait reçue le 4 août, il ne tarda pas à arriver sur le champ de

bataille, approuva les mesures arrêtées et prit la direction de ses troupes.

La bataille de Wœrth débuta à neuf heures et demie par le feu de 10 batteries appartenant à la 10e division et à la réserve d'artillerie. Ces batteries avaient pris position sur la pente située à 1,200 pas environ à l'est de Wœrth, 5 de chaque côté de la grand'route. Elles furent bientôt renforcées sur leur aile gauche par 3 batteries de la 9e division. La 4e batterie de cette division alla s'établir sur la hauteur au nord de Spachbach. Le colonel Gaëde dirigeait le feu de ces 84 pièces.

Pendant que l'artillerie se mettait en batterie, les autres troupes prenaient leur formation de combat.

La brigade d'avant-garde (général-major Walther von Monbary) : la moitié du 1er bataillon (capitaine Koepke) du régiment de fusiliers n° 37, près de Goersdorf, l'autre moitié du bataillon au bois de Dieffenbach, comme soutien de l'artillerie ; le bataillon Kamptz, du régiment n° 50, près de Gunstett, les deux autres bataillons de ce régiment (colonel Michelmann), à la lisière du bois, au nord d'Oberdorf. Les 2e et 3e bataillons du régiment n° 37 formaient la première ligne de la 10e division, qui vint se placer à 800 pas environ en arrière de la position occupée par l'artillerie, à cheval sur la grand'route. La 2e ligne était formée par la brigade Henning, déployée par demi-bataillons à cause du feu de l'artillerie ennemie. Le régiment de dragons n° 14, derrière l'aile droite.

La 9e division prit position, en formation de rendez-vous, à l'ouest et au nord de Dieffenbach. La 17e brigade avait détaché le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 59 (colonel Eyl), au delà de Mitschdorf vers Goersdorf, pour se relier au corps bavarois Hartmann.

Les Français, qui se tenaient sur la défensive, avaient pour eux tous les avantages de la position. Le terrain sur lequel devait se dérouler notre attaque descendait en pentes douces jusqu'à la Sauer, et n'offrait aucun abri qui nous permît d'aborder à couvert les positions ennemies. Le sol était détrempé par la pluie. Au nord de Goersdorf, du côté des Bavarois, la vue était bornée par des hauteurs et des bois. On ne pouvait juger de la lutte engagée sur ce point, que d'après le bruit du canon et la fumée de la poudre; dans la direction du 11e corps, l'horizon était moins limité.

La Sauer couvrait le front de la position ennemie ; cette rivière, avec ses bords escarpés, était grossie et inondait les prairies voisines; les ponts avaient été coupés. Les hauteurs occupées par les Français s'élevaient en pentes roides pour atteindre bientôt un point culminant; elles étaient couvertes de vergers, de houblonnières et de vignes, et permettaient ainsi d'y dissimuler la présence et la formation des troupes, que la fumée seule de la poudre signalait; çà et là, on apercevait de fortes masses ennemies à des distances considérables. A l'est d'Elsasshausen, la pente était dégarnie; les villages d'Elsasshausen et de Frœschwiller étaient

des points d'appui désignés d'avance; leur enlèvement devait marquer des moments importants de la bataille.

Après une heure environ de canonnade, la supériorité de notre artillerie se dessina. A ce moment, l'infanterie du 11e corps s'avancait vers la Sauer, et les Bavarois semblaient entrés en ligne avec des forces supérieures; le général von Kirchbach ordonna, en conséquence (après dix heures), à la brigade d'avant-garde d'occuper Wœrth et de s'établir solidement sur les crêtes opposées.

Le général-major Walther von Monbary partit aussitôt avec le régiment n° 37. Le bataillon Bussche et la 4e compagnie passèrent la Sauer dans Wœrth, le bataillon Sydow au sud de la ville, partie à gué, partie sur des ponts provisoires jetés à la hâte. La 3e compagnie resta en arrière comme soutien de l'artillerie. La 1re et la 2e compagnie se trouvaient près de Goersdorf. Le colonel Michelmann, commandant le 3e régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 50, reçut aussi du général von Kirchbach l'ordre de franchir la Sauer et d'attaquer; il partit sur-le-champ avec les bataillons Rôssing et Sperling. Le 2e bataillon resta près de Gunstett.

L'ennemi occupait les hauteurs d'Elsasshausen avec de l'artillerie et de fortes lignes de tirailleurs. Le passage de la Sauer demanda du temps; il s'effectua, ainsi que le déploiement en bataille, sous un feu nourri d'obus, auquel se joignit bientôt la mousqueterie.

L'attaque du régiment n° 50 fut spécialement soutenue par la batterie Haupt : à l'aile droite, trois compagnies, la 1re en tête, se portèrent sur le Galgenhübel; à l'aile gauche, les 4e, 10e, 11e et 9e compagnies se dirigèrent sur le versant sud de ce mamelon. Ce n'est qu'avec de grandes pertes que ces compagnies parvinrent à gravir cette pente et à se maintenir quelques instants au sommet; mais les renforts amenés par l'ennemi les obligèrent à reculer et à se retirer jusque derrière la grand'-route de Wœrth à Haguenau ; de ce point, elles entretinrent une fusillade continue avec l'ennemi et repoussèrent plusieurs attaques. La 12e compagnie (capitaine von Boguslawski) s'était élancée dans le Niederwald, au secours d'un bataillon du 11e corps, dont quelques fractions, pressées par l'ennemi, venaient d'abandonner le bois. Ce bataillon (87e régiment) avait passé la Sauer depuis quelque temps déjà, pénétré dans le Niederwald, dont il avait trouvé la lisière inférieure inoccupée, rencontré l'ennemi dans l'intérieur, et, finalement, il avait été obligé de se replier. L'arrivée de la 12e compagnie rétablit le combat, la lutte continua longtemps dans le bois avec des phases diverses.

Les colonnes de compagnies du régiment n° 37 réussirent à déboucher de Wœrth, à repousser les tirailleurs ennemis et à gravir la côte, mais l'arrivée des soutiens les força à se replier sur Wœrth, dont elles défendirent l'enceinte avec succès.

Avant l'entrée en ligne de l'infanterie, notre artillerie n'avait eu que les batteries ennemies à

contre-battre; mais, à partir de ce moment, elle eut aussi l'occasion de soutenir l'infanterie, en modifiant son pointage d'après les différentes phases que prenait la lutte, et en dirigeant ses coups, tantôt sur les fantassins de l'adversaire qui s'avançaient, tantôt sur des batteries de mitrailleuses; cela lui fut d'autant plus facile à ce moment, que l'artillerie ennemie avait presque entièrement cessé son feu.

Peu de temps après l'occupation de Wœrth, le lieutenant-général von Schmidt avait mis à la disposition du général-major Walther von Monbary le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers n° 6, sous les ordres du colonel Flöckher. Ils furent aussitôt envoyés au secours du 37e régiment, qui défendait l'enceinte de la ville (11 heures et demie).

Après une fusillade de quelques instants, le bataillon Heugel du régiment de grenadiers n° 6 sortit de Wœrth, et déployant ses colonnes de compagnies, la 4e compagnie en réserve, se dirigea sur Frœschwiller.

La croupe occupée par l'infanterie ennemie était coupée de haies et de murs en pierres sèches ; la défense en avait été organisée à l'avance, si bien qu'au moment où l'on ne croyait avoir affaire qu'à des lignes de tirailleurs, des rangs entiers apparurent soudain comme sortant de dessous terre, et criblèrent nos troupes assaillantes d'une grêle de balles.

Le bataillon Heugel avait bien de la peine à gagner un peu de terrain, le colonel Flöckher fit

avancer à son secours le bataillon de fusiliers, deux compagnies avec le capitaine von Wolff, par la route de Frœschwiller, les deux autres, avec le lieutenant-colonel von Webern, gravissant le coteau en face de la sortie sud-ouest de Wœrth. Ce renfort ne suffit pas pour garder le terrain conquis : l'ennemi fit avancer de nouvelles troupes et força même les grenadiers à se replier sur Wœrth, où ils durent, avec les fusiliers du régiment n° 37, se borner à défendre l'enceinte contre laquelle l'adversaire tenta plusieurs attaques.

Pendant ce temps, le combat avait presque complétement cessé du côté du 2e corps bavarois.

Quelques instants avant de donner à l'infanterie l'ordre d'attaquer, le général von Kirchbach avait envoyé le capitaine Mantey auprès du général von Bose et le lieutenant baron von Reibnitz auprès du général von Hartmann, pour les mettre au courant de ce qui se passait au 5e corps, et les prier de faire agir sur les flancs de l'ennemi, pendant que le 5e corps le maintiendrait de front. Le commandant en chef fut avisé de ces démarches.

Le général von Bose fit répondre que, d'après l'ordre de l'armée, il ne pouvait, avec son avant-garde, s'avancer que jusqu'à la Sauer. Le général von Hartmann se retrancha derrière un ordre écrit qu'il recevait à l'instant, lui prescrivant de cesser le combat; il consentit cependant à arrêter, sur les points qu'elles occupaient, ses troupes déjà en retraite sur Lembach. Le général von Hartmann fit accompagner le lieutenant von Reibnitz, qui se

retirait, par un officier de son état-major, pour se renseigner sur les phases que prendrait la lutte au 5e corps.

Les réponses des deux corps voisins arrivèrent à l'instant où l'avant-garde, soutenue par deux bataillons du régiment de grenadiers n° 6, avait beaucoup de peine à défendre Wœrth et le terrain jusqu'à la route de Haguenau, contre les retours offensifs de l'ennemi. Dans ces conditions, on ne pouvait guère compter sur un résultat favorable. Mais, après les pertes considérables que l'on avait déjà faites, il n'était pas possible de cesser la lutte sans ébranler fortement le moral des troupes ; le commandant du corps d'armée persista dans sa résolution première, il fit inviter encore une fois les corps voisins à attaquer de la manière indiquée plus haut, et prier S. A. R. par le premier aide de camp, major Manché, de vouloir bien donner des ordres dans ce sens.

Le général von Bose fit répondre qu'il ne laisserait pas le 5e corps dans l'embarras.

A mi-chemin, entre Soultz et Preuschdorf, le major Manché rencontra le Prince Royal qui se rendait sur le champ de bataille. S. A. R. avait déjà résolu de laisser l'action se continuer et se fit renseigner sur la situation.

La lutte autour de Wœrth avait déjà coûté bon nombre d'officiers et de soldats aux compagnies des régiments n° 37 et n° 6. Devant les attaques répétées de l'ennemi avec des forces toujours plus considérables, le général-major Walther von-Mon-

bary craignait de ne pouvoir plus tenir longtemps, et demandait du secours avec instance ; le lieutenant-général von Schmidt lui envoya le bataillon Maliszewski du régiment n° 46. Le général von Monbary fit prendre immédiatement l'offensive à 3 compagnies de ce bataillon, dans la direction de Frœschwiller, à droite de la grand'route, les faisant couvrir à gauche par la 8e compagnie, lieutenant Kruska I, qui sortit de Wœrth par le sud, se portant sur Elsasshausen. Ce mouvement en avant permit aux défenseurs de se rallier rapidement. Amenés ensuite par le peu d'officiers encore disponibles le long de la grand'route, ils purent seconder puissamment l'offensive du bataillon Maliszewski. Ce bataillon était suivi de près par les fusiliers du régiment n° 6 avec le capitaine von Wolff et des fractions du régiment de fusiliers n° 37 avec le major Lütgen.

Malgré une défense des plus énergiques, l'ennemi fut chassé des positions qu'il occupait dans les vignes et les houblonnières. Après une lutte longue et difficile, on réussit à atteindre la première terrasse et à s'y maintenir contre tous les retours offensifs de l'ennemi. Mais nos tentatives pour pousser plus loin échouèrent ; c'est en vain que nous fîmes tous nos efforts, c'est en vain que le capitaine von Wolff essaya, à plusieurs reprises, de s'élancer en avant, le drapeau à la main, tambour battant ; nos rangs étaient déjà trop éclaircis pour forcer un ennemi bien abrité. Le capitaine von Wolff fut blessé pour la seconde fois et très-grève-

ment. Ce combat flottant sur un espace de quelques centaines de pas dégénéra en une fusillade de pied ferme.

Au sud de Wœrth, le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 50 poursuivaient pendant ce temps une lutte semblable, soutenus par l'artillerie du 11e corps ; dans l'intervalle (vers midi et demi), la 41e brigade d'infanterie avait aussi franchi complétement la Sauer, et de Gunstett était entrée en ligne dans le Niederwald et au sud de ce bois ; le 2e bataillon du régiment n° 50, la compagnie du capitaine von Arnim en tête, était venu se joindre à elle. Cette compagnie prit une part active à la lutte dans le Niederwald. Au sud de Spachbach, des troupes d'infanterie du 11e corps avaient également passé la Sauer et étaient entrées en ligne au nord du Niederwald. Renforcées par ces troupes fraîches, les compagnies du 50e régiment se portèrent de nouveau en avant. Mais là aussi, on ne parvint qu'à gagner la première terrasse et à s'y maintenir ; quelques fractions avaient pénétré à gauche dans le bois. Cette attaque avait été soutenue par des troupes des régiments n° 46 et 47 qui, en se rendant de Wœrth à Elsasshausen, s'étaient jetées trop à gauche. On n'avançait que lentement dans le bois. Dans cette lutte de plusieurs heures, le 50e régiment avait déjà perdu un grand nombre d'officiers et d'hommes ; plusieurs compagnies se trouvaient sans officiers.

Vers 1 heure le feu de l'artillerie ennemie reprit de l'intensité sur tout son front, on vit de l'infan-

terie et de l'artillerie se porter en ligne, et les attaques sur Wœrth se renouveler avec un grand acharnement. Étaient-ce des troupes fraîches ou des troupes que l'on regardait comme inutiles contre nos ailes, il fut impossible de s'en assurer.

Vers la même heure, S. A. R., qui était arrivé près de Dieffenbach et avait pris en main la direction de la bataille, fit communiquer l'ordre suivant par le général Blumenthal :

6 août, une heure.

« Le 5e corps différera son attaque jusqu'à l'approche du général von der Tann, dirigé au nord de Preuschdorf. Il en est de même de la 21e division, qui a l'ordre de marcher sur Wœrth. Ils ne pourront guère arriver avant une heure ou deux. Le corps Werder est également appelé, mais il se passera bien trois heures avant son arrivée.

« Signé : VON BLUMENTHAL. »

Cette communication, parvenant précisément au moment où l'ennemi entrait en ligne avec de nouvelles troupes, n'était pas faite pour éveiller grand espoir. A un autre point de vue elle ne pouvait être que rassurante, elle indiquait clairement que, dans l'esprit du général en chef, la continuation de la lutte était désormais chose résolue, et que le 5e corps pouvait attendre l'arrivée des corps voi-

sins; d'ailleurs le 11e avait déjà quelques-uns de ses bataillons près du Niederwald.

Voyant arriver de nouveaux renforts ennemis et ne voulant pas abandonner le terrain si chèrement conquis, que plus tard il faudrait disputer plus chèrement encore, le général von Kirchbach avait fait avancer la 9e division, peu de temps avant d'avoir reçu communication de l'ordre du général en chef; il avait porté la 17e brigade sur Wœrth, la 18e sur Spachbach, préparant ainsi un vigoureux soutien à portée de la première ligne. Le concours de ces troupes allait bientôt devenir nécessaire.

Il ne restait plus en réserve que le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 46.

La 17e brigade détacha 3 compagnies de chasseurs pour occuper l'ennemi au nord de Wœrth et se relier plus tard aux Bavarois dans ce terrain boisé.

Ces compagnies passèrent la Sauer à l'ouest de Goersdorf, où vinrent les rejoindre les 1re et 2e compagnies du régiment n° 37, détachées comme avant-postes près de ce village; dès le début de la bataille, ces dernières avaient tenté de se jeter en avant, mais elles avaient été obligées de se retirer derrière la Sauer, lorsque les Bavarois suspendirent la lutte. Ces cinq compagnies gravirent le versant ouest de la Sauer, engagèrent une lutte pour leur propre compte, s'avançant lentement dans ce terrain boisé, et finirent par se relier à l'infanterie bavaroise.

A peine arrivée sur la Sauer, la 9e division dut franchir la rivière pour soutenir la lutte ; la 17e brigade (régiment n° 58 et 2e bataillon du régiment n° 59), débouchant par Wœrth et au sud de la ville, la 18e brigade tout entière par Spachbach et au nord du village.

A Wœrth, il fallut remplacer les ponts provisoires qui avaient servi jusqu'alors : la compagnie de pontonniers, qui arrivait à l'instant avec le capitaine Scheibert, fut chargée de ce soin ; l'exécution de cette opération et l'encombrement produit dans les rues étroites et fortement endommagées, par les nombreux blessés et les habitants effarés, arrêtèrent un certain temps la 17e brigade.

Deux compagnies de fusiliers du régiment n° 58 et les deux deuxièmes bataillons cherchèrent à passer au sud de Wœrth, pour arriver plus rapidement en ligne ; ils durent franchir la Sauer, partie à gué, partie sur des perches à houblons ; les deux compagnies obliquèrent immédiatement à droite, pour rejoindre leur régiment en avant de la ville, pendant que le général von Sandrart donnait une autre direction aux deux bataillons.

La compagnie de sapeurs du capitaine Günzel établit des ponts provisoires pour la 18e brigade ; la première ligne de la brigade, régiment n° 47, traversa la Sauer, avant l'achèvement des ponts, sous un feu très-violent de l'ennemi, elle perdit beaucoup d'hommes qui se noyèrent. Ce régiment devait se porter au secours du régiment n° 50, dont le chef, le colonel Michelmann, venait d'être griè-

vement blessé ; il traversait les prairies et prenait sa formation de combat, lorsque, l'ennemi, par un vigoureux mouvement offensif exécuté avec des troupes fraîches, força notre ligne à céder. Il parut nécessaire de préparer sur cette aile une position plus en arrière, pour le cas surtout où il faudrait repasser la Sauer. A cet effet, le capitaine Günzel (2e compagnie de sapeurs) reçut l'ordre de creuser sur-le-champ une tranchée sur le versant à l'est de Spachbach. Le bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi devait l'occuper, le bataillon de fusiliers du régiment n° 47, capitaine Masuch, qui, sauf la 9e compagnie, n'avait pas encore été engagé, se retira également derrière la Sauer.

Le 2e bataillon du régiment n° 6, qui était resté en arrière comme soutien des batteries, se porta en avant pour couvrir cette artillerie et occupa le moulin de Spachbach, qu'il mit en état de défense.

L'ennemi ne parvint pas à rejeter nos compagnies au delà de la Sauer, il fut obligé de battre en retraite devant une attaque de flanc de l'infanterie du 11e corps, soutenue par les 3e et 4e compagnies du régiment n° 47, qui s'étaient portées de Spachbach sur l'angle nord-est du Niederwald. Toute la ligne se mit alors à la poursuite de l'ennemi, qui se retirait le long des hauteurs, dans la direction d'Elsasshausen.

L'infanterie ennemie ne tarda pas à disparaître derrière ses canons et ses mitrailleuses, qui arrê-

tèrent l'élan de notre brave infanterie et éclaircirent fortement ses rangs. Les officiers du régiment n° 50 cherchèrent alors à rallier leurs compagnies épuisées par une lutte qui durait depuis 9 heures du matin, derrière les lignes du 11e corps et du régiment n° 47. Dans le Niederwald, l'infanterie française réussit pendant un instant à gagner du terrain et put, de la lisière nord du bois, diriger son feu sur nos fantassins qui montaient vers Elsasshausen. Les 7e et 8e compagnies du régiment n° 47 (capitaine von Sydow), qui étaient en 2e ligne, se portèrent sur le bois pour en déloger l'ennemi qui, de ce côté aussi, fut repoussé.

A ce moment, un aide de camp du commandant en chef vint apporter la nouvelle de l'arrivée des têtes de colonne du 1er corps bavarois près de Preuschdorff; quelques instants après, le général de l'infanterie von der Tann vint en personne informer le général von Kirchbach, de la prochaine entrée en ligne de son corps d'armée.

Le commandant du 5e corps pouvait dès lors (vers 1 heure et demie) engager ses dernières réserves et donner l'ordre de reprendre l'offensive sur toute la ligne.

Le colonel von Henning amena alors le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du régiment n° 46 comme renfort du côté de Wœrth, foyer de la lutte. Il rejoignit dans la ville la gauche du régiment n° 58, dont les compagnies de tête s'étaient déjà précipitées au secours des 6e et 46e régiments. Le chef d'état-major, colonel von der Esch, avait

été chargé de prendre les mesures nécessaires pour aplanir au plus vite les obstacles qui s'opposaient à la traversée rapide de la ville. L'obstacle capital venait du mauvais état du pont, que les pionniers durent réparer sous les pieds mêmes des troupes qui ne cessaient de le franchir en toute hâte.

Les fusiliers du régiment n° 58, major von Klass, suivirent la grand'route qui mène à Frœschwiller; le 1er bataillon, capitaine Werneke, se dirigea sur la lisière du bois, de l'autre côté du chemin d'Altmühle à Frœschwiller.

Pendant que la queue du régiment n° 58 débouchait de la ville à l'ouest, le colonel von der Esch dirigea le bataillon Campe, du régiment n° 46, par une autre issue au nord, et le bataillon Gallwitz par le chemin d'Elsasshausen. Dans ce mouvement, ce bataillon eut à soutenir un feu si violent partant du bord opposé d'un profond ravin, que 2 compagnies se jetèrent dans ce ravin par une conversion à droite.

Ce renfort eut à supporter une vive fusillade avant d'entrer en ligne. Le bataillon Campe franchit un ruisseau assez profond ; une croupe faisant saillie se présentait ; laissant la 9e compagnie en réserve, il gravit cette croupe, flanqué du 1er bataillon du régiment n° 58 et du 2e du régiment n° 46, débusqua les Français de deux retranchements en forme de demi-lunes et voulut pousser plus loin. Mais l'aile droite ne parvint pas à gagner du terrain ; elle dut, ainsi que le centre, se borner

à une fusillade de pied ferme. Cette ligne ainsi renforcée put toutefois tenir tête aux retours offensifs de l'ennemi.

La fusillade opiniâtre qui s'était engagée sur ce point vint accroître considérablement les pertes que nous avions déjà éprouvées. Le colonel von Bothmer, commandant la 17e brigade d'infanterie, le colonel von Stosch, commandant le régiment n° 46, le major von Heugel, furent grièvement blessés, la plupart des chefs de compagnie et des officiers furent mis hors de combat.

A l'aile gauche du corps d'armée, devant Elsasshausen, la lutte prenait pendant ce temps une tournure décisive. De nouvelles troupes d'infanterie ennemie étaient sorties du village, elles ébranlèrent nos troupes dans leur position sur la terrasse et les forcèrent en partie à se replier.

A ce moment le régiment de grenadiers du Roi arrivait en ligne. Ce régiment, comme tous ceux qui avaient traversé la Sauer avant lui, avait eu bien des pertes à subir au passage de cette rivière, soit par le feu de l'ennemi, soit par la rapidité et la profondeur du courant. Sur la rive droite de la Sauer, le général-major von Voigts-Rhetz prescrivit au colonel von Kôthen de former son régiment en colonnes de compagnies pour le combat ; le 1er bataillon, capitaine von Kracht, au centre, à droite les 7e et 8e compagnies sous le capitaine Laake, à gauche les 10e et 12e ; les 9e et 11e compagnies, qui avaient été auparavant chargées d'occuper une tranchée, furent ramenées rapidement à

leur régiment par le commandant du bataillon, capitaine von der Mülbe, et passèrent la Sauer près de Spachbach, en même temps que l'infanterie du 11e corps. Les 5e et 6e compagnies avaient été provisoirement laissées en réserve près de ce village.

Le colonel von Köthen fit gravir le versant à sa première ligne, pour la porter au secours des compagnies des régiments nos 47 et 50 qui étaient serrées de près et qui se joignirent avec une nouvelle ardeur à ce mouvement en avant. Un feu rapide des plus vifs, partant de la hauteur et de la lisière du bois à gauche, reçut cette attaque. A l'aile gauche, les compagnies de fusiliers pénétrèrent dans le Niederwald, apportant à notre infanterie un secours des plus efficaces ; bientôt après la plus grande partie du bois était en notre pouvoir.

Le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi attaqua dans la direction d'Elsasshausen, pendant que le capitaine Laake, avec ses 2 compagnies et des fractions du 1er bataillon du régiment no 47 (major Schulz), salué par un feu violent de mitrailleuses, portait son attaque plus à droite vers le Galgenhübel. Ce mamelon dominant fut enlevé, ainsi que la croupe voisine. Quatre fois l'ennemi délogea les compagnies de cette croupe, mais le capitaine Laake, qui occupait et défendait opiniâtrément le Galgenhübel avec des hommes de la 8e compagnie et du régiment no 47 sous le lieutenant von Heinrich, obligea l'ennemi à se retirer

à chaque reprise. Les autres parties de la ligne avaient réussi également à enlever le plateau en avant d'Elsasshausen.

L'occupation du plateau paraissant assurée, le général von Sandrart prescrivit au capitaine Laake de ne pas abandonner le plateau, quand même les troupes à sa droite et à sa gauche gagneraient du terrain, avant qu'une batterie qu'il avait envoyé chercher parût sur la hauteur. Bientôt après, une batterie à cheval (capitaine Sylvius), du 11e corps, vint prendre position près du Galgenhübel. Au premier coup de canon toute la ligne s'ébranla de nouveau avec *hurrah* et rejeta l'ennemi sur Elsasshausen.

Pendant ce temps on s'était aussi battu avec acharnement dans le Niederwald. On avait réussi à repousser l'ennemi jusqu'à un petit bouquet de bois situé sur un mamelon en avant d'Elsasshausen. Tous les efforts tentés par l'infanterie du 11e corps et les compagnies des régiments nos 50 et 47, pour en déloger l'ennemi, en employant soit le feu soit la baïonnette, furent inutiles, jusqu'à ce que le major Jacobi, de l'état-major de la 9e division, fit avancer une batterie du 11e corps qui arrivait à ce moment ; cette batterie, qui avait déjà perdu son capitaine et qui était commandée par un jeune officier, prit position en face du bouquet de bois dont elle pouvait presque enfiler la lisière par l'est. La mitraille eut un puissant effet : l'ennemi se retira du Niederwald sur Elsasshausen, devant le nouveau mouvement en avant de notre infanterie.

A Elsasshausen l'ennemi essaya de s'arrêter, il n'opposa pourtant qu'une faible résistance. Notre infanterie continua sa marche, soutenue par l'artillerie, et, après une lutte de courte durée, s'empara du village en feu. Par le sud, entrèrent de l'infanterie du 11e corps et des compagnies appartenant à la 18e brigade, conduites par le général von Voigts-Rhetz ; par l'est, deux compagnies du bataillon Gallwitz, suivies par de petites fractions des régiments nos 6 et 37. Les autres compagnies qui s'étaient battues dans ces environs poursuivirent l'ennemi qui se retirait des deux côtés d'Elsasshausen ; les tirailleurs de la 8e compagnie du régiment no 46, sous le lieutenant Brandenburg, tombèrent sur une batterie ennemie qui continuait à tirer à l'ouest d'Elsasshausen, et par un feu vif et rapide l'obligèrent en partie à se retirer ; 2 pièces qui n'avaient pas cessé leur tir furent enlevées par cet officier, le porte-épée-fähnrich von Pannewitz, les sergents Hannemann et Anders et leurs hommes. Notre ligne s'arrêta au chemin qui conduit de Frœschwiller vers le sud, poursuivant l'ennemi de son feu.

Peu de temps après le passage de la Sauer par le régiment de grenadiers du Roi, le général von Sandrart avait fait traverser la rivière aux 2es bataillons des régiments nos 58, 6 et 59 ; la plupart des hommes durent passer à la nage. Le 2e bataillon du régiment no 58 (major Böttcher) fut dirigé sur Elsasshausen, le 2e bataillon du régiment no 59 (major Ehrhardt) fut employé d'abord comme sou-

tien de l'artillerie, le 2e bataillon du régiment n° 6 se porta sur Frœschwiller.

Après la prise d'Elsasshausen, il fut possible d'amener encore de l'artillerie pour soutenir la lutte. Des batteries du 11e corps accoururent en premier lieu. Le général von Schmidt avait fait prescrire à l'artillerie de sa division de se porter rapidement en avant par Wœrth ; le colonel Kôhler, qui avait donné un ordre semblable à une partie de la réserve d'artillerie, s'était déjà porté en avant pour reconnaître le terrain ; les 7 batteries qui restaient (1re division montée, 2e et 3e batteries à cheval et 3e batterie légère, capitaine Knaak, qui avait perdu une bonne partie de ses chevaux) furent portées en avant par le colonel Gaëde, qui les plaça au nord de la grand'route, le long du chemin de Wœrth à Gœrsdorf ; des batteries bavaroises vinrent quelques moments après les y renforcer.

Pendant qu'on se battait ainsi près d'Elsasshausen, la lutte en avant de Wœrth était très-acharnée. Tout ce qui avait dépassé Wœrth était en ligne, et cela ne suffisait pas pour s'assurer le succès ; les pertes augmentaient d'une manière effrayante. Il ne restait plus que peu de compagnies disponibles à l'est de Wœrth. Le commandant du corps d'armée envoya ses aides de camp les faire avancer.

On demandait du renfort à tout prix : on dépêcha d'abord en avant, à droite de la grand'route de Frœschwiller, la compagnie de pontonniers du

capitaine Scheibert qui n'avait qu'un petit détachement occupé au pont; elle se porta sur une maisonnette blanche située dans les vignes, qui avait déjà servi de point de direction à nos troupes combattant dans ces environs. La compagnie de pontonniers fut bientôt suivie de trois compagnies de fusiliers du régiment n° 47, sous le capitaine Masuch ; elles gravirent le chemin d'Elsasshausen et se jetèrent ensuite à droite sur Frœschwiller.

Le général von der Tann ne put envoyer immédiatement le secours qu'on lui faisait demander. Les troupes dont il eût pu disposer, à peine arrivées, étaient encore trop fatiguées ; mais le colonel Eyl, avec le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 59 qui n'avaient pas encore pris part à l'action, se mit en route dès qu'arriva l'ordre de marcher. Le régiment passa la Sauer au sud d'Altmühle et entra vigoureusement en ligne sur les deux ailes du bataillon Campe, du régiment n° 46. Cette attaque fut préparée et soutenue par les batteries du colonel Gaëde. Un large ravin situé devant quelques-unes d'entre elles leur offrait une ligne de tir favorable dans la direction de Frœschwiller.

Telle était la situation vers trois heures, au moment de la prise d'Elsasshausen. Le régiment n° 59 délogea l'ennemi, à la baïonnette, de quelques tranchées sur le plateau, et s'empara d'un fanion appartenant au 3e zouaves. Le colonel Eyl fut blessé. L'heureuse intervention du régiment n° 59, les progrès de la lutte près d'Elsasshausen

assuraient désormais le succès au centre, qui se porta en avant pour enlever la partie supérieure du plateau ; l'ennemi n'attendit pas l'attaque, il se retira en combattant à travers les vergers sur Frœschwiller.

Contre notre aile gauche, l'ennemi rassembla encore une fois toutes ses forces ; du ravin au sud de Frœschwiller sortirent plusieurs bataillons de zouaves en masses serrées, qui s'avancèrent sur notre infanterie épuisée ; la violence du feu dirigé sur eux ne put les arrêter, notre ligne dut plier, de même que les batteries du 11e corps qui se disposaient à prendre position ; à ce même moment le général von Kirchbach arrivait sur la hauteur, il venait de Wœrth, d'où débouchaient également des batteries du 5e corps. Le moment était critique. Plusieurs compagnies (parmi lesquelles la 3e et la 7e, lieutenant von Treskow et capitaine von Sydow), du régiment nº 47, qui s'étaient reformées, se portèrent à l'aile gauche au-devant de cette attaque. Elle s'arrêta, grâce aussi à une diversion faite sur son flanc par une brigade wurtembergeoise venant d'Eberbach. L'ennemi ne tint pas tête à ces troupes fraîches, il fit demi-tour, poursuivi par toute la ligne, qui reprit son ancienne position sur le chemin allant de Frœschwiller vers le sud. Les batteries du 11e corps profitèrent de cet instant favorable pour se porter des deux côtés d'Elsasshausen, et poursuivre de leurs obus l'ennemi qui se retirait en toute hâte vers Frœschwiller et la route de Reichshoffen. A ce moment,

des régiments de cavalerie française débouchèrent soudain d'un ravin au sud de Frœschwiller, en face de notre infanterie, qui se disposait à marcher sur le village. A la vue de cette cavalerie, qui s'avançait en échelons et sur plusieurs lignes, une partie de notre infanterie se jeta dans les intervalles des 3 batteries du 11e corps. En première ligne, concurremment avec de l'infanterie du 11e corps, se trouvaient les troupes suivantes du 5e : les 8e et 3e compagnies du régiment n° 46 (aile gauche), les 10e, 1re et 3e du régiment de grenadiers du Roi et des fractions du 1er bataillon du régiment n° 50. Les rangs de ces compagnies comprenaient encore des hommes de beaucoup d'autres corps de troupes qui s'étaient battus dans ces environs. Il y eut sur ce point quelques instants de silence au milieu du bruit de la bataille. L'artillerie et l'infanterie s'apprêtèrent à faire feu ; lorsque les cuirassiers arrivant fièrement au galop se trouvèrent à bonne portée, toutes les bouches à feu vomirent sur eux leurs projectiles, obus, mitraille et balles de fusil; ceux qui ne furent pas renversés se dispersèrent dans tous les sens. Une partie de cette cavalerie fit demi-tour devant ce feu effrayant et tenta une deuxième charge; une autre perça notre première ligne ou bien passa au galop devant notre aile droite, se précipita à travers le village d'Elsasshausen et tomba sur les 5e, 7e et 8e compagnies du régiment n° 58, les 5e et 6e du régiment n° 59 et les 5e et 7e du régiment n° 6 qui, passant à l'est d'Elsasshausen, se portaient sur Frœschwiller. Les 3e, 4e

et 8e compagnies du régiment n° 47, qui luttaient à l'ouest d'Elsasshausen, saisirent l'occasion de tirer sur les flancs de cette charge. Les pertes de la cavalerie française furent énormes, non-seulement en tués et en blessés, mais surtout en prisonniers.

Ce dernier retour offensif de l'ennemi ne pouvait avoir qu'un seul but, celui de donner quelque répit à son infanterie, qui, dans le terrain au sud de Frœschwiller, ne pouvait trouver aucun abri pour y reprendre haleine.

Dès que la charge de cavalerie eut été repoussée, le colonel Kôhler fit avancer les batteries du 5e corps, 3e division montée, lieutenant-colonel Roehl et 4e batterie légère, qui se joignirent à celles du 11e corps des deux côtés d'Elsasshausen et ouvrirent leur feu dans la direction de Frœschwiller. Les 3e et 4e batteries lourdes se précipitèrent bientôt après sur la grand'route de Wœrth à Frœschwiller et gravirent la hauteur, mais elles n'arrivèrent plus à temps pour tirer.

Pendant que l'artillerie préparait l'attaque de Frœschwiller, les chefs rassemblèrent les tirailleurs, pour former de grandes fractions compactes, afin d'enlever le village. Une nouvelle brigade wurtembergeoise (Starkloff), qui s'avançait à l'est d'Elsasshausen, fut également dirigée sur Frœschwiller par le commandant du corps d'armée.

Notre infanterie se jeta sur ce village par le nord, l'est et le sud, chassant devant elle l'infanterie ennemie, qui essaya, notamment à l'est du

village, de résister à ce mouvement, mais sans prendre de formation régulière.

Notre infanterie ne combattait plus qu'en épaisses nuées de tirailleurs, les officiers les ralliaient; tout le monde montait vers Frœschwiller, dernier point d'appui de l'ennemi; c'est ce qui explique la part plus ou moins grande que tous les régiments ont eue à l'enlèvement de ce village.

L'infanterie qui venait d'Elsasshausen put pénétrer sans peine dans Frœschwiller par le parc du château Dürkheim et près de l'église; celle qui venait de Wœrth, au contraire, eut encore à vaincre une résistance assez opiniâtre de l'ennemi sur le pourtour est du village, jusqu'à ce qu'enfin le colonel von Henning, chef de la 19e brigade d'infanterie, réussit à forcer l'entrée par la grand'route de Wœrth, à la tête de la 3e compagnie du régiment n° 46 (capitaine Weiss), renforcée par quelques troupes voisines; à sa droite, des fractions du bataillon Maliczewski du régiment n° 46, du régiment n° 58 et du 5e régiment bavarois pénétrèrent dans le village, tandis que le long de la partie nord des fractions du bataillon Campe du régiment n° 46, du régiment n° 59, du corps von der Tann poursuivaient l'ennemi.

Les 1re et 2e compagnies du régiment n° 37, le bataillon de chasseurs n° 5, moins la 4e compagnie, réunis au corps Hartmann, avaient passé entre Frœschwiller et Neehwiller, étaient tombés sur l'ennemi en fuite et lui avaient fait encore bien du mal. Les chasseurs, par un feu rapide, avaient

obligé un régiment de zouaves à battre vivement en retraite.

Des fractions des 2e bataillons des régiments nos 47, 59 et 7, du 1er bataillon de ce dernier régiment, ainsi que des troupes du 11e corps et des Wurtembergeois avaient principalement contribué à la prise de Frœschwiller par le sud.

L'entrée de ces troupes coupa la retraite à un grand nombre des défenseurs de la partie est, qui ne tardèrent pas à être faits prisonniers dans les rues du village. La prise de Frœschwiller amena la déroute complète de la Ire armée française.

Aussitôt le village enlevé, le commandant du corps d'armée se concerta avec le général von der Tann, qui venait d'arriver avec ses réserves sur les hauteurs de Frœschwiller, afin que, conformément aux ordres supérieurs, ce dernier se mît immédiatement à la poursuite de l'ennemi dans la direction de Reichshofen.

Au 5e corps, le régiment de dragons no 14 et le 1er escadron du régiment de dragons no 4 reçurent également l'ordre de se lancer à la poursuite, le premier, de la part du général von Schmidt, l'autre de la part du général von Sandrart. Au régiment de dragons no 14 s'était joint un escadron du régiment de hussards no 14, et à l'autre régiment, l'escadron du capitaine von Berken du régiment de dragons no 14.

Ces escadrons constatèrent la dissolution presque complète de l'armée ennemie ; aux environs de Niederbron seulement, on aperçut quelques cava-

liers en ordre qui se retirèrent rapidement. Sur tous les chemins, on ramassa une énorme quantité de matériel, près de Gundershoffen, on enleva un grand convoi de bagages. Comme trophées, cette bataille nous valut : 30 canons, 5 mitrailleuses, 2 aigles, 1 fanion ; environ 80 officiers et 3,100 soldats non blessés furent faits prisonniers.

Les pertes du 5e corps sont détaillées ci-après :

Etat-major de la 17e brigade d'infanterie. Blessé : le colonel von Bothmer, commandant la brigade. — 3e *régiment d'infanterie de Posen*, n° 58. Tué : le second-lieutenant Liebert I ; blessés : le major Böttcher, le capitaine von Ziegler und Klipphausen, le premier-lieutenant Kretschmer, les seconds-lieutenants von Bogen, Liebert II, Frommann, Schulz, von Oettinger, Nehse, Pflücker (mort de ses blessures), le feldwebel Czarcinski, le vice-feldwebel Bonstedt, le porte-épée-fähnrich Rentz (mort de ses blessures). Total : tués, 1 officier et 47 hommes ; blessés, 13 officiers et 326 hommes ; disparus, 23 hommes. — 4e *régiment d'infanterie de Posen*, n° 59. Tués : les seconds-lieutenants Schmidt I et Weinmann ; blessés, le colonel Eyl, commandant le régiment, les capitaines von Dobschütz, von der Wense, Jänsch et Fichtner, les premiers-lieutenants Plätschke et Berker, les seconds-lieutenants Müller I, Haak, von François, Kutzner, Nobiling, Kirsch (mort de ses blessures), Metzke, von Hohberg, Bondik et Chorus, les vice-feldwebels Müller et Wolff (mort de ses blessures),

le porte-épée-fâhnrich Brand (mort de ses blessures). Total : tués, 2 officiers et 56 hommes; blessés, 20 officiers et 221 hommes; disparus, 11 hommes. — *Régiment de grenadiers du Roi* (2e *régiment de la Prusse occidentale*), n° 7. Tués, le second-lieutenant comte Carmer, le sous-officier von Wartenberg; blessés, le capitaine Franzki, les premiers-lieutenants von Jastrezemski, von Wedelstâdt, von Hugo, les seconds-lieutenants von Philispsborn, von Kamptz, von Jagwitz, von Jordan et von Bartsch, les vice-feldwebel Haselbach (mort de ses blessures), Rump, les sous-officiers Spical, von Wrochem et comte Strachwitz. Total : tués, 2 officiers et 91 hommes ; blessés, 14 officiers et 386 hommes ; disparus, 16 hommes. — 1er *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, n° 47. Tués, le colonel von Burghoff, commandant le régiment, le second-lieutenant Flemming ; blessés, le major Schulz, les capitaines von Schimmelpfennig et von Wedelstädt, les premiers-lieutenants Heydenreich, Müller, von Winnig, et von Treskow, les seconds-lieutenants von Poncet, Schopis, Klauenflügel, von Maltitz, Clarus, von Heinz, Förster, von Dresky, Rückforth (mort de ses blessures), von Trotha, Kinel, Klink, Fliegel et Lobe, le médecin-major docteur Betke, les vice-feldwebel Altmann, Barop, Weyer, Benoit, Gaddum, Stentzel, David (mort de ses blessures), Bock et Jung, le porte-épée-fâhnrich von Bornstedt, le sous-officier Kühn. Total : tués, 2 officiers et 75 hommes ; blessés, 33 officiers et 455 hommes; disparus, 75 hommes.—1er *batail-*

lon de chasseurs de Silésie, n° 5. Blessé, le second-lieutenant von Krane. Total : tués, 9 hommes ; blessés, 1 officier et 48 hommes.—1er *régiment de dragons de Silésie*, n° 4. Blessé, le second-lieutenant von Waldow (mort de ses blessures). Total : tués, 5 chevaux ; blessés, 1 officier et 6 hommes, 9 chevaux. — 1re *division montée du régiment d'artillerie de campagne*, n° 5. Blessé, le major Kipping. Total : tués, 1 homme, 9 chevaux ; blessés, 1 officier et 14 hommes, 14 chevaux. — 1er *régiment de grenadiers de la Prusse occidentale,* n° 6. Tués, le second-lieutenant Wolff, le vice-feldwebel Wagner; blessés, le colonel Flöckher, commandant le régiment, le major von Heugel, les capitaines baron Lüdinghausen dit *Wolff* (mort de ses blessures), von Mechow, von Brandis et baron von Richthoffen, le premier-lieutenant Scholz, les seconds-lieutenants Ohrenberg, Dietsch, von Chappuis, Tabor et Ruprecht (morts de leurs blessures), Wollenhaupt, Kôniger, von Gerhardt, Schütz, Ditmar, von Gizycki et Klug, les vice-feldwebel Knobel, Gentz, Christ, Zürn, Padur, Hatscher et Bornemann (mort de ses blessures), les porte-épée-fähnrich Schrader et von Petersdorff. Total : tués, 2 officiers et 124 hommes ; blessés, 28 officiers et 685 hommes ; disparus, 67 hommes.—2e *régiment d'infanterie de la basse Silésie,* n° 46. Tués : le capitaine von Loszberg, le premier-lieutenant von Kreckwitz, les seconds-lieutenants von Podewils, von Bomsdorff II, Schwerdtfeger, von Burghoff, von Wedelstädt, Giersch et Jaffé, le porte-épée-

fähnrich Heise; blessés, le colonel von Stosch, commandant le régiment (mort de ses blessures), le major Campe, les capitaines von Klasz (mort de ses blessures), Steinbrunn, Patrunky et von Sydow, les premiers-lieutenants Sattig (mort de ses blessures), Titz, Pächur, Adamczyk et Breslau, les seconds-lieutenants Seidel, Sturm, von Massenbach, von Kösteritz, von Czettritz, Ryll, Wiedner I, Bieske, Kreutzinger, von Bomsdorff I (mort de ses blessures) et Schliebitz, le porte-épée-fähnrich Ritter, le sous-officier Deckardt, le médecin-major docteur Hirschberg. Total : tués, 10 officiers et 214 hommes, 4 chevaux; blessés, 25 officiers et 572 hommes; disparus, 41 hommes. — *Régiment de fusiliers de Westphalie*, n° 37. Tués : le premier-lieutenant Walther, les seconds-lieutenants Brendel, Ritter, Wolff, Rössel, Raht, Heinke, Zelasko; blessés, les capitaines von Polentz (mort de ses blessures) et Köpke, les premiers-lieutenants von Malachowski et von Asmuth, les seconds-lieutenants Plehn (mort de ses blessures), von Berken, Nitschke, Pohl, Pfeffer (mort de ses blessures), von Schweinichen, von Kurnatowski et Reinecke, les vice-feldwebel Menzel, Franke, Hildebrandt, Klette et Stöhr (mort de ses blessures). Total : tués, 8 officiers et 147 hommes; blessés, 17 officiers et 495 hommes; disparus, 28 hommes. — 3e *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, n° 50. Tués, le capitaine von Burgsdorff, les premiers-lieutenants von Wiszell, von Walther, von Müllenheim et von Nowag-Seeling, les seconds-lieute-

nants Hayn, Frey, Rothe, Oppermann et Haase, les porte-épée-fähnrich Richter et Landvoigt, les vice-feldwebel Stein et Tinter; blessés, le colonel Michelmann, commandant le régiment, le lieutenant colonel von Sperling, le capitaine Hölzermann (mort de ses blessures), les seconds-lieutenants Rückforth et Dechend (morts de leurs blessures), von Siegroth, Fischer I, Fleck, Carstadt, Thiel, Zaremba, Schnee, Winkler (mort de ses blessures), Fritsch II et von Paczenski und Tenzin, les porte-épée-fähnrich Thiel (mort de ses blessures), Schöngarth et Grünwald. Total : tués, 14 officiers et 132 hommes; blessés, 18 officiers et 604 hommes; disparus, 61 hommes. — *Régiment de dragons de la Marche-Electorale*, n° 14. Blessé, le second-lieutenant von Festemberg-Pokisch. Total : tués, 6 chevaux; blessés, 1 officier et 2 hommes, 1 cheval. — 3e *division montée du régiment d'artillerie de campagne*, n° 5. Blessés, le second-lieutenant von Zakrzewski. Total : tués, 2 hommes, 9 chevaux; blessés, 1 officier et 24 hommes, 23 chevaux.—*Réserve d'artillerie*. Blessés, le capitaine Metzke I, le second-lieutenant Deycks, le médecin-major intérimaire docteur Korn. Total : tués, 4 hommes, 28 chevaux; blessés, 3 officiers et 32 hommes, 25 chevaux. — *Bataillon de pionniers de la basse Silésie*, n° 5. Blessés, le capitaine Scheibert, le second-lieutenant von Gizycki. Total : tués, 4 hommes; blessés, 2 officiers et 19 hommes; disparus, 2 hommes.

D'après cela, les pertes du 5e corps d'armée

dans la bataille de Wœrth se montent à : tués, 41 officiers et 906 hommes ; blessés, 179 officiers et 3,889 hommes ; disparus, 321 hommes ; plus 71 chevaux tués et 71 blessés (y compris les chevaux des états-majors et des régiments).

Ces énormes sacrifices se trouvaient compensés par la victoire éclatante que l'on avait remportée et dont chaque soldat comprenait l'importance ; dans cette journée mémorable, ils avaient battu et dispersé les meilleures troupes de l'ennemi, commandées par un de leurs généraux les plus célèbres ; la joie qu'ils en ressentaient fit explosion dans les vivat enthousiastes qui saluèrent S. A. R. le Prince Royal, le chef de la IIIe armée, qui, à la fin de la bataille, s'était, pour la première fois, trouvée entière en présence de l'ennemi. Aussitôt après la prise de Frœschwiller, les troupes du corps d'armée furent ralliées et se rangèrent à l'est de ce village pour recevoir le Prince Royal. S. A. R., qui ne tarda pas à arriver, s'arrêta devant chacun des bataillons, et leur exprima, au nom du souverain, dans des paroles touchantes, sa reconnaissance pour la bravoure qu'ils avaient déployée. Arrivé au 1er bataillon du régiment n° 58, le Prince Royal se fit présenter le premier-lieutenant Baron, qui, au combat de Wissembourg, avait enlevé la gare le drapeau à la main, il l'embrassa en lui adressant quelques mots flatteurs et affectueux. Rencontrant ensuite devant la 10e division le lieutenant-général von Kirchbach, commandant le 5e corps d'armée, S. A. R. mit pied à terre, l'embrassa et le remercia

avec une profonde émotion pour la part importante qu'il avait prise au succès de cette journée, et pour la belle conduite de ses troupes pendant la bataille.

Après le départ de S. A. R., les troupes se mirent en quête de leurs bivouacs. Les 2 divisions s'établirent à l'est de Frœschwiller, au nord de la grand'route, la réserve d'artillerie à l'est de Wœrth. Pour le ravitaillement des troupes, 2 colonnes de vivres étaient déjà en route, venant d'Altenstadt.

Le village de Frœschwiller offrait un triste et affreux spectacle, la plupart des maisons étaient criblées de coups, l'église avait pris feu et brûlait encore, les flammes montaient jusqu'au sommet de la tour, c'était un tableau à la fois terrible et imposant. Dans les rues du village, on voyait les habitants sortir des caves et gémir devant les débris de leurs propriétés; des soldats allemands erraient à la recherche de leurs régiments; des soldats français en grand nombre, non blessés, se glissaient hors de tous les coins où ils s'étaient réfugiés et se constituaient prisonniers. Au milieu de tout cela, les blessés des deux armées que l'on apportait de tous côtés, et si nombreux, que les bâtiments du château Durckheim et l'école de Frœschwiller ne pouvaient plus les contenir. Beaucoup de blessés français demandaient en vain à être pansés, les médecins allemands furent tout d'abord très-occupés avec les blessés de leur propre armée, et fort peu de médecins français étaient restés en arrière. Ce n'est que vers le soir qu'il se fit un peu

de calme au milieu de cette confusion. Wœrth et tous les villages situés dans l'étendue du champ de bataille offraient un spectacle analogue.

Dès le début de la bataille, les trois détachements sanitaires avaient fonctionné sous la direction du médecin en chef, docteur Châlons, ils s'étaient installés d'abord à Dieffenbach; dans le cours de la bataille, ils s'étaient portés en avant et, dans l'après-midi, ils avaient établi les lieux de pansement à Wœrth et en avant de la ville. Dans la nuit suivante, les 2 premiers détachements se transportèrent à Frœschwiller, le 3e à Elsasshausen. Les infirmiers furent occupés jusque fort avant dans la soirée du 7 août à rechercher les blessés dans les vergers, les houblonnières et les bois.

Le médecin en chef et le chevalier de Saint-Jean, comte Sehr, s'étaient occupés immédiatement de rechercher et d'installer dans les villages environnants des endroits convenables pour recevoir les blessés.

Une partie des blessés put être évacuée sur Soultz dès l'après-midi et la soirée du 6 août; la plus grande partie fut confiée aux ambulances nos 2, 4 et 5 à Wœrth, nos 3 et 12 à Dieffenbach, et no 1 à Preuschdorf; cette dernière avait rejoint le corps d'armée le matin de la bataille; elle venait d'Altenstadt, d'où elle avait expédié une partie de ses blessés à la gare de Schaidt, pour être renvoyés dans leurs foyers, et avait évacué les autres sur l'ambulance no 11. Il ne restait plus pour les marches ultérieures que les ambulances nos 6, 7,

8, 9 et 10 et l'ambulance n° 1, qui redevint disponible le 8 août. Les ambulances n°s 3, 5 et 12 rejoignirent le corps d'armée le 10 et le 13 août.

Le 7 août, il y eut repos au bivouac. La journée fut employée à ensevelir les morts, à compléter les munitions et à remettre les armes en état.

ITINÉRAIRE *du 5e Corps d'armée jusqu'au 7 août.*

DATES	QUARTIER GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles. (1)	AVANT-GARDE. — Brigades.	9e DIVISION.	10e DIVISION.	RÉSERVE d'artillerie.	CONVOIS.
Août. 1er	Landau.			Cantonnements près de Landau. Godramstein.	États-majors à Offenbach.	Burrweiler.	Nieder-Hochstädt.
2	Billigheim.	2		Bivouac près de Billigheim.			Bivouac près d'Impflingen.
3	*Séjour.*			*Séjour.*			
4	Altenstadt.	2 1/4	17e 19e	Combat de Wissembourg. Bivouac près d'Altenstadt.			Bivouac près de Billigheim.
5	Preuschdorf	2 1/2	20e	Bivouac près de Preuschdorf.			Bivouac près d'Altenstadt.
6	*Idem.*			Bataille de Wœrth. Bivouac près de Frœschwiller et de Wœrth.			*Idem.*
7	Langensulzbach.	1 1/4 Total 8.		*Séjour.*			

(1) Le mille allemand est de 7 kilom. 408.—Le mille prussien (mille du Rhin) est de 7 kilom. 532.

Marche sur Châlons-sur-Marne.

Le 7 août, le général von Kirchbach transporta son quartier-général à Langensulzbach. La nuit suivante que les troupes passèrent au bivouac, il tomba de nouveau une pluie torrentielle qui persista toute la matinée du 8 août. Ce jour-là l'armée se remit en route, et la division wurtembergeoise fut placée sous les ordres du général de l'infanterie von Kirchbach.

Après les résulats de la bataille de Wœrth, il n'y avait plus à craindre de résistance sérieuse de la part de l'ennemi en rase campagne, mais il fallait s'attendre à se voir arrêté par les petites places fortes qui défendent les principaux passages des Vosges, et à ne pouvoir atteindre le versant occidental de cette chaîne de montagnes aussi promptement que le désirait le général en chef. Si l'on ne parvenait à vaincre rapidement ces obstacles, on était dans la nécessité de les tourner par des chemins difficiles.

On avait affecté une route différente à chaque corps d'armée et aux Wurtembourgeois, à ces derniers celle de Puberg, au 5e corps, celle de la Petite-Pierre (Lützelstein). Chaque corps devant agir isolément dans la montagne, le commandant en chef avait donné les ordres concernant la

marche jusqu'à la Sarre et fixé le jour où le gros devait atteindre cette rivière.

On conserva pour tous les mouvements ultérieurs la formation et la répartition qui avaient été adoptées le 4 août, pour le passage de la frontière.

Les tableaux suivants, intercalés dans le texte et relatifs à la marche du 5e corps, donnent les étapes de chaque jour et les emplacements des quartiers-généraux des divisions, de la réserve d'artillerie et des convois. Les corps de troupes, à l'exception de l'avant-garde, s'établissaient aux environs immédiats de ces quartiers généraux, dans le principe, dans des quartiers d'alarme, quelquefois même au bivouac, plus tard dans de larges cantonnements. L'avant-garde bivouaquait; mais quand l'armée se trouva couverte par ses divisions de cavalerie poussées au loin, une partie de l'avant-garde s'installa aussi en quartiers d'alarme. Les troupes réquisitionnaient les vivres dans les endroits où elles étaient cantonnées.

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée du 8 au 12 août.*

DATES	QUART.-GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	AVANT-GARDE.		9e DIVISION.	10e DIVISION.	RÉSERVE d'artillerie.	CONVOIS.
			Brig.	Quartiers.				
Août. 7	Langensulzbach.	Report. 8						
8	Uhrwiller.	2 1/2	20e	Niffren.	Kindwiller.	Uhrwiller.	Bivouac près d'Uhrwiller.	Wœrth.
9	Weiterswiller.	2 1/4	20e	1/4 de mille à l'ouest de Weiterswiller.	Ober-Sulzbach.	Weiterswiller.	Bivouac près de Nieder-Sulzbach.	Zinswiller.
10	Ottwiller.	2 1/4	19e	Weyer.	Drulingen.	Siewiller.	Asswiller.	Ingwiller.
11	Sarre-Altroff.	2 1/2	19e	Sarre-Altroff.	Hilbesheim.	Vieux-Lixheim.	Fleisheim.	*Idem.*
12	*Séjour.*	Total. 17 1/2		*Séjour.*				Ottwiller.

Du 8 au 10 août, l'avant-garde du corps d'armée, sous les ordres du lieutenant-général von Schmidt comprit : la 20e brigade d'infanterie, le régiment de dragons n° 14, la 5e et la 6e batterie de 4, la compagnie de pontonniers avec l'équipage léger de pont, la 1re section du détachement sanitaire n° 2. Le 8 août, les convois furent amenés jusqu'à Wœrth et l'on en confia la garde à la 1re compagnie du régiment n° 58.

Dans la première journée de marche, au delà de la ligne Reichshoffen—Gundershoffen, on trouva les routes encore encombrées de voitures renversées et de matériel appartenant à l'ennemi ; tous les villages contenaient encore de nombreux blessés. Le 9 août, la division wurtembourgeoise dut passer très-près du petit fort de Lichtemberg, où s'étaient arrêtés beaucoup de fuyards ennemis. Sa situation à proximité d'un des principaux passages de la montagne nous commandait d'en prendre possession, c'est pourquoi le lieutenant-général von Obernitz, commandant la division wurtembergeoise, fit demander au général von Kirchbach, l'autorisation de canonner ce fort. Les batteries de campagne wurtembergeoises le bombardèrent jusqu'au soir et détruisirent tous les bâtiments qui brûlèrent jusqu'au ras du sol ; l'officier français qui commandait dut capituler dans la soirée. La garnison comprenait quelques centaines d'hommes, en grande partie des fuyards. De la route suivie par le 5e corps, on voyait fort bien le bombardement de ce fort situé sur une hauteur.

La petite place de la Petite-Pierre touchait la grand'route suivie par le 5e corps; défendue, elle pouvait obliger ce corps à un temps d'arrêt très-fâcheux. Dans le but de la reconnaître, le capitaine Struensée de l'état-major de la 10e division avait été envoyé le 7 août en avant sur la grand'route; des officiers de l'état-major du général von Kirchbach devaient, en même temps, se mettre par Eckartswiller à la recherche d'un chemin qui permît de tourner la forteresse.

Ces deux reconnaissances, qui avaient été devancées par un officier wurtembergeois, rendirent compte que la place n'était pas occupée. L'avant-garde, qui se trouvait à 1/4 de mille en avant de Weiterswiller, envoya sur-le-champ une compagnie du régiment de fusiliers n° 37 avec un peloton du régiment de dragons n° 14 pour l'occuper. Deux compagnies du régiment de fusiliers n° 37, sous le major Lütgen, restèrent à la Petite-Pierre, après le passage du 5e corps, afin de couvrir la route.

Les palissades qu'on avait commencé à poser autour de la place prouvaient que l'ennemi songeait à la défendre; toutefois la garnison composée seulement d'écloppés et de quelques fuyards, sous les ordres d'un sergent-major, avait pris le parti de se retirer à temps, après avoir enterré les bouches à feu, 5 pièces de 24 en bronze, qui furent presque aussitôt retrouvées.

Jusqu'à Weiterswiller, le corps avait parcouru un terrain encore très-propre aux opérations; le

10 août, il eut à traverser le défilé de la Petite-Pierre, qui s'ouvre à l'ouest de cette ville et conduit près de Pétersbach dans un terrain qui redevient complétement praticable. Ce jour-là, après le grand rendez-vous du corps d'armée à l'ouest de la Petite-Pierre, les troupes de l'avant-garde, sauf le régiment de dragons n° 14, furent relevées par la 19e brigade d'infanterie, les 5e et 6e batteries lourdes, 1 compagnie de sapeurs, la 2e section du détachement sanitaire n° 2. Le colonel Henning auf Schönhoff en prit le commandement. Arrivée près de Weyer, l'avant-garde rencontra dans le rayon qui lui était affecté des troupes de la IIe armée : le régiment de dragons n° 13 et le régiment de uhlans n° 16 de la 5e division de cavalerie. La jonction avec la IIe armée se trouvait ainsi complétement effectuée.

Dans l'après-midi, la 22e division, qui était arrivée au sud du 5e corps, fit connaître que près de Sarrebourg devaient se trouver environ 40,000 hommes de troupes ennemies et demanda du secours pour le cas d'une attaque le lendemain. En continuant la route le 11 août, on ne trouva aucune trace de l'ennemi près de Sarrebourg, et les troupes purent prendre leurs cantonnements le long de la Sarre à l'est, sans être inquiétées. L'avant-garde envoya des détachements vers la ligne Dolving—Ober-Stinzel et occupa Sarre-Altroff.

Le 12 août, il y eut repos dans les cantonnements ; les troupes en avaient bien besoin après les marches pénibles dans la montagne et les pluies tor-

rentielles qui, sauf le jour de la bataille de Wœrth, n'avaient cessé de tomber nuit et jour depuis le départ de Billigheim.

Le 12 août, à 7 heures du soir, une patrouille de l'escadron du capitaine von Poncet du régiment de hussards n° 2, de la 4e division de cavalerie, arriva à Sarre-Altroff, apportant la clef d'or de la ville de Lunéville sur un coussin de velours rouge. Suivant un vieil usage, les notables de la ville avaient, comme gage de leurs dispositions pacifiques, livré leur clef à l'ennemi. Le capitaine von Poncet envoya immédiatement cette clef au prince royal à Pétersbach. Les têtes de colonne des divisions de cavalerie se trouvaient donc à plus de 8 milles en avant de l'armée.

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée du 13 au 26 août.*

DATES.	QUART. GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	AVANT-GARDE. Brig.	AVANT-GARDE. Quartiers.	9e DIVISION.	10e DIVISION.	RÉSERVE d'artillerie.	CONVOIS.
Août. 12	Sarre-Altroff.	Report. 18		*Séjour.*				
13	Maizières.	4	19e	Bourdonnay.	Cantonnement et bivouac près de Maizières.			Sarre-Altroff.
14	Einville.	3 1/2	19e	Maixe.	Einville.	Bauzemont.	Raville.	Héming.
15	Dombasle.	4 1/2	17e	Manoncourt, Saffais.	Rosières-aux-Salines.	Saint-Nicolas.	Rosières-aux-Salines.	Hudiviller.
16	*Séjour.*		17e	Richardménil, la Basse-Flavigny.	*Séjour.*			
17	Maizières.	4	17e	Thuilley-aux-Groseilles, Germiny.	Frolois.	Pont-Saint-Vincent.	Frolois.	*Séjour.*
18	Allain-aux-Bœufs	1 3/4	17e	Blenod-les-Toul.	Bulligny.	Crezilles.	Bagneux.	Chavigny.
19	Vaucouleurs.	3 1/4	17e	Montigny.	Vaucouleurs.	Chalaines.	Vaucouleurs.	Thuilley-aux-Groseilles.
20	Treveray.	3 1/2	18e	Hevilliers.	Naix.	Saint-Joire.	Treveray.	Chalaines.
21 22	*Séjour.*			*Séjour.*				
23	Stainville.	2 3/4	18e	Haironville, Sommelonne.	Rupt-sur-Saulx.	Stainville.	Nant-le-Grand.	Treveray.
24	Robert-Espagne.	3	18e	Couvegnes, Cheminon-la-Ville.	Robert-Espagne.	Tremont.	Robert-Espagne.	Stainville.
25	Heiltz-le-Maurupt.	3 1/2	18e	Rosay, Vavray-le-Grand	Heiltz-l'Evêque.	Heiltz-le-Maurupt.	Maurupt.	Robert-Espagne
26	*Séjour.*	Total. 48 3/4		Vanault-le-Châtel.	Vanault-les-Dames.	*Idem.*	Sogny-en-l'Angle	Pargny.

Dans les trois journées de marche suivantes, l'armée s'enfonça encore plus vers le sud. Le 13 août, le 5e corps devait atteindre au delà de Dianne-Capelle, la ligne Azoudange—Maizières, en poussant son avant-garde vers Bourdonnay. C'était une marche de 4 milles qui éprouva des arrêts de toutes sortes. Une partie du corps d'armée devait traverser Sarrebourg, où elle se heurta aux convois du 11e corps ; de plus, les Français avaient coupé les ponts du canal de la Sarre au sud et dans les environs de Dianne-Capelle. Le 11e corps avait bien jeté un pont léger, mais il ne suffisait pas pour permettre de passer rapidement : aussi les troupes du 5e corps n'arrivèrent-elles que vers 6 heures du soir aux emplacements qui leur étaient indiqués. Les deux compagnies de sapeurs restèrent près du canal de la Sarre pour y établir des ponts solides.

Dans la soirée du 13 août, la 4e division de cavalerie rendit compte que le capitaine von Poncet du 2e régiment de hussards du corps, n° 2, avait trouvé Nancy inoccupé et que l'ennemi (les débris de l'armée de Mac-Mahon) paraissait se retirer sur Châlons.

Le 15 août, le corps d'armée atteignit la vallée de la Meurthe ; ce même jour l'avant-garde fut relevée. La nouvelle avant-garde, colonel Flôckher, 17e brigade d'infanterie, régiment de dragons n° 4, 1re et 2e batteries légères, compagnie de pontonniers avec équipage léger de pont, 1/2 détachement sanitaire n° 1, fut portée de l'autre côté de la

Meurthe et d'après les ordres de l'armée, en 2 détachements vers Manoncourt et Saffais; la cavalerie poussa ses reconnaissances jusqu'à la Moselle.

Comme on disposait, à partir de ce moment, de plus grands espaces pour les cantonnements, la réserve d'artillerie, qui jusqu'alors avait dû bivouaquer en partie, fut partagée entre les 2 divisions, ce qui lui permit d'avoir des abris aussi bons que ceux des autres troupes. L'état-major de la réserve d'artillerie et la 2e division montée furent affectés à la 9e division, la division à cheval à la 10e division. Pendant la marche, la réserve d'artillerie continua à occuper la même place qu'auparavant dans le gros, c'est-à-dire derrière le reste de la division fournissant l'avant-garde et en avant de la division complète.

Le 15 août, le gros du 11e corps avait atteint la Moselle au sud du 5e corps près de Bayon, au nord, la brigade de cavalerie du 2e corps bavarois était arrivée à Nancy; la division wurtembergeoise, le 1er corps bavarois et le 6e corps prussien les suivaient à environ une journée de marche. Le commandant en chef communiqua ce même jour quelques renseignements sur l'armée ennemie : La garde, les 2e, 3e et 4e corps se trouvaient près de Metz, sous le commandant en chef du maréchal Bazaine. Mac-Mahon, sous les ordres duquel devaient être placés les 1er, 5e et 7e corps, se retirait sur Châlons, où était déjà arrivée une division du 6e corps, dont les autres divisions étaient restées à Paris; les troupes françaises détachées à Rome

avaient été dirigées par Lyon sur Paris. On reçut en même temps l'heureuse nouvelle d'une victoire remportée le 14 août aux environs de Metz par l'armée du général von Steinmetz, l'ancien commandant du 5e corps.

Pour le 16 août, le commandant en chef ordonna de pousser l'avant-garde jusqu'à la Moselle, vers Richardménil et la Basse-Flavigny. Elle devait couvrir les travaux à exécuter pour remettre en état les ponts de la Moselle. Près de la Basse-Flavigny le capitaine Pirscher, commandant en deuxième le génie du corps d'armée, termina dans la soirée du 17 août la réparation d'un pont détruit par l'ennemi. On avait maintenu en place jusqu'à ce moment un pont jeté dans le voisinage à l'aide de l'équipage léger de campagne.

Une patrouille de cavalerie, poussée jusqu'en avant de Toul, fut canonnée par la place. A Rozières, où il y avait un haras impérial, et à Lunéville, grande garnison de cavalerie, on trouva des quantités considérables d'avoine, dont on put largement s'approvisionner pour les jours suivants. Le 16 août, les troupes retirèrent leurs gros bagages de la colonne des équipages.

Le même jour, dans la soirée, le Prince Royal traversa les cantonnements du 5e corps, en se rendant de Lunéville à Nancy, où il établit son quartier général,

Les jours suivants se passèrent dans une attente fiévreuse. A Metz devait se décider la partie entre les deux principales armées en présence; on apprit

que le 16 août nos troupes avaient heureusement combattu, que le 18 une bataille sanglante avait été livrée et que notre armée se préparait à porter le dernier coup à l'ennemi le 19. A Treveray, le 21 août, arriva enfin la nouvelle importante que l'armée ennemie s'était retirée sous le canon de Metz et qu'elle était complétement cernée. La lutte sanglante soutenue par les Ire et IIe armées s'était donc terminée par un succès éclatant. Chacune des armées allemandes avait ainsi porté un coup décisif à l'ennemi.

Le 30 août, la 17e brigade et les 2 batteries légères furent remplacées à l'avant-garde par la 18e brigade et les 1re et 2e batteries lourdes, le général-major von Voigts-Rhetz en prit la direction. Le corps d'armée fit séjour, le 21 et le 22 août, à Trevenay et aux environs; le 22, le général de l'infanterie von Kirchbach fut appelé en conférence au grand quartier général du Prince Royal à Vaucouleurs.

Le 24 août, le 4e régiment de cavalerie wurtembergeois, qui la veille avait pris le service d'avant-garde, et 1 bataillon du régiment d'infanterie n° 47 furent envoyés au delà de Sommelonne, à Chemïnon-la-Ville; ils trouvèrent le bois obstrué de tous côtés par des abatis et les chemins qui le traversent fortement barricadés. Au dire des maires, cette mesure avait été prise par les communes, d'après les instructions du génie français.

La petite place de Vitry-le-Français, située dans les environs, capitula le 24 août, dès l'arrivée de

la 4e division de cavalerie devant ses portes. Le 25 août, le corps d'armée entra dans les plaines de la Champagne. La brigade de cavalerie de réserve wurtembergeoise fut envoyée ce jour-là en reconnaissance sur Châlons-sur-Marne, elle s'arrêta au point de jonction de la route de Paris à Metz avec l'ancienne voie romaine.

Le 26 août, le corps d'armée fit séjour. D'après les ordres de l'armée, l'avant-garde seule fut portée de Rosay et de Vavray-le-Grand à Vanault-les-Dames ; il y eut aussi quelques changements dans les cantonnements. Le même jour tous les corps de la IIIe armée avaient poussé leurs avant-gardes vers Châlons-sur-Marne et Reims.

Le 26 août, la IIIe armée occupait les emplacements suivants :

Quartier général de l'armée. . .	Révigny-aux-Vaches.
2e corps bavarois.	Charmont.
1er *idem*.	Sommeiller et au sud.
5e corps.	Heiltz-le-Maurupt.
11e *idem*.	Heiltz-l'Évêque.
6e *idem*.	Thiéblemont.

Après la bataille de Wœrth, le 5e corps avait, en dix-huit jours, y compris quatre jours de repos, du 8 au 25 août, parcouru 40 milles allemands. Dans cette marche, il avait franchi les Vosges à la Petite-Pierre, la Sarre au nord de Sarrebourg, la Moselle au sud de Nancy, la Meuse à Vaucouleurs, et il était entré dans les plaines de la Champagne le 25 août près de Heiltz-le-Maurupt ; dans le prin-

cipe il s'était dirigé vers le sud-ouest, puis vers l'ouest, en dernier lieu vers le nord-ouest.

Après la défaite de Wœrth, l'ennemi, la 1re armée française, renonçant à défendre les défilés des Vosges et le passage des cours d'eau, s'était retiré si vite que les divisions de cavalerie qui le suivaient avec une grande rapidité ne purent que rarement trouver ses traces.

Si la 1re armée française avait pu se replier en ordre après la bataille de Wœrth, la population qu'on avait armée lui eût offert un puissant appui pour résister à la III. armée. Cet armement de la population avait déjà été préparé par le Gouvernement français; il avait fait distribuer à chaque commune une grande quantité de fusils, la plupart *à tabatière*, ainsi que des munitions. Dès que cette mesure fut connue, des ordres supérieurs prescrivirent de rechercher les armes dans tous les cantonnements. Naturellement elles furent dissimulées partout; mais on les retrouva en plus ou moins grand nombre, et maintes fois dans les cachettes les plus étranges, dans les lits, les clochers, sous le fumier, etc. Les armes saisies étaient aussitôt détruites; elles auraient pu sans cela servir aux habitants pour rendre nos lignes d'opérations encore moins sûres, ainsi que cela arriva plus tard avec les francs-tireurs. Cette mesure fut appliquée sur toute la route jusqu'à Paris.

Mouvement vers la droite.

Le 26 août vint apporter un changement important dans le cours des opérations. Dans les derniers jours, la 4e division de cavalerie avait constaté que l'armée ennemie, formée dans l'intervalle près de Châlons-sur-Marne, sous le commandement en chef du maréchal Mac-Mahon, avec les 5e et 7e corps, les débris du 1er corps et de nombreux régiments de marche, avait quitté le camp de Châlons, se dirigeant par Reims vers le nord. Au camp de Châlons cette division n'avait rencontré que des maraudeurs ; les magasins étaient en feu.

Nos troupes devaient suivre ce mouvement de la dernière armée ennemie qui tenait encore la campagne, afin de déjouer le projet qu'elle pouvait avoir formé de débloquer Metz, en tournant l'aile droite de l'armée allemande.

S. M. le Roi avait prescrit à l'armée de la Meuse (garde, 4e et 12e corps) de se porter dans la direction de Damvillers ; aux deux corps bavarois, qui passèrent sous les ordres directs du Souverain, de se diriger vers le nord, au delà de Clermont. Le 27 août, les autres corps de la IIIe armée (5e corps, division wurtembergeoise, 11e et 6e corps) se mirent également en mouvement vers le nord, par Sainte-Menehould, sur l'ordre du Prince Royal. Ces

corps ne purent, dans le principe, marcher que sur une seule route.

Cette nouvelle direction de la marche vers la droite devait exiger des troupes des efforts bien plus considérables que ceux qu'on leur avait demandés depuis le commencement de la campagne.

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée du 27 août au 2 septembre.*

DATES.	QUART. GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	AVANT-GARDE. Brig.	AVANT-GARDE. Quartiers.	9e DIVISION.	10e DIVISION.	RÉSERVE d'artillerie.	CONVOIS.
Août. 26	Heiltz-le-Maurupt.	Report. 18 3/4	18e	*Séjour.*				
27	Sivry-sur-Ante.	4	18e	Ste-Menehould.	Daucourt.	Braux.	Chatrice.	*Séjour* à Pargny.
28	Berzieux.	3 1/4	18e	Cernay-en-Dormois.	Massiges.	Ville-sur-Tourbe.	Massiges.	Verrières.
29	Grand-Pré.	3 1/2	18e	Beffu.	Bivouac à Grand-Pré.			*Séjour.*
30	La Besace.	4	18e 20e	Combat d'avant-garde à Stonne. Bivouac à la Besace.				Grand-Pré.
31	Connage.	2	20e	Chehery.	Omicourt.	Bulson.	Bulson.	Tannay.
Sept. 1er.	Saint-Menges.	3 1/4	20e	Bivouac. Bataille de Sedan. Bivouac. Bois-de-la-Garenne.	Saint-Menges.	Illy.	Saint-Menges.	*Séjour.*
2	*Séjour.*	Total. 68 3/4		*Séjour.*				Donchery.

Les ordres du commandant en chef pour le 27 août furent exécutés de la manière suivante :

L'avant-garde, général-major von Voigts-Rhetz, quitta Vanault-le-Châtel à six heures du matin et se dirigea, par le chemin de la Serre (à l'ouest de la grand'route), sur Sainte-Menehould, occupa cet endroit, ainsi que Verrières, Argers et Dampierre-sur-Auve, se couvrant par des détachements de cavalerie à Valmy et Gizaucourt, et envoyant de la cavalerie au delà de Sainte-Menehould.

La colonne du général-major von Sandrart (restant de la 9e division et 2e division montée de la réserve d'artillerie) se réunit en avant de Possesse, qu'elle quitta à 6 heures et demie pour se rendre dans les cantonnements suivants : Chatrice, *Daucourt* (1), Elize et Voillemont.

La colonne du lieutenant-général von Schmidt (10e division et division à cheval de la réserve d'artillerie) se réunit près de Saint-Jean-devant-Possesse, et partit de là à huit heures pour gagner les cantonnements suivants : *Braux*, Rapsécourt, Dampierre-le-Château, Villers. Quartier-général du corps d'armée à Sivry-sur-Ante.

La division wurtembergeoise se porta sur Vieil-Dampierre et les localités à l'est de la route ; sa brigade de cavalerie de réserve fut rapprochée de Sainte-Menehould vers Auve.

---

(1) Les noms en italique indiquent les quartiers généraux des divisions.

Le 1er échelon de la colonne de munitions se rendit à Vieil-Dampierre. Le 2e échelon et les convois, avec les gros bagages de tous les corps de troupes, restèrent à Pargny.

Places d'alarme : avant-garde, Sainte-Menehould; colonne du général-major von Sandrart, Daucourt; colonne du lieutenant-général von Schmidt, sur la grand'route à l'est de Braux; division wurtembergeoise, près de Sivry-sur-Ante.

Le 11e corps se porta sur Givry-en-Argonne, le 6e corps sur Possesse, le quartier-général de l'armée resta à Revigny-aux-Vaches.

La marche était de 4 milles; la forte chaleur, la poussière crayeuse du sol, le terrain dénudé, la rendirent très-pénible.

Le 28 août : marche en avant sur la route de Vouziers. L'avant-garde, général-major von Voigts-Rhetz, se réunit au nord de Sainte-Menehould et partit à cinq heures. La colonne du général-major von Sandrart se réunit au sud de Sainte-Menehould et partit à cinq heures trois quarts. La colonne du lieutenant-général von Schmidt se réunit près d'Elize et suivit la colonne von Sandrart. La division wurtembergeoise suivit la colonne von Schmidt. Dans le principe le corps d'armée devait se diriger sur Antry, la division wurtembergeoise sur Bauconville; mais, au grand *rendez-vous* en avant de Berzieux, arriva l'ordre de s'arrêter sur la Tourbe. En conséquence, l'avant-garde se porta sur Cernay-en-Dormois et sur Rouvroy, poussant la cavalerie au loin dans toutes les

directions ; la colonne du général-major von Sandrart sur Massiges et Minancourt ; la colonne du lieutenant-général von Schmidt sur Ville-sur-Tourbe et Malmy, et la division wurtembergeoise sur Virginy et Berzieux ; les convois sur Verrières.

Places d'alarme : Cernay-en-Dormois, Massiges, Ville-sur-Tourbe et Ferme-de-Montremoy (au nord de Berzieux).

Le 11e corps vint à Courtemont, le quartier-général de l'armée et le 6e corps à Sainte-Menehould.

A partir de ce jour, l'on pouvait s'attendre à tout moment à une rencontre avec l'ennemi ; on se savait dans son voisinage non-seulement d'après le récit des habitants, mais l'avant-garde, qui était entrée en communication avec la division de cavalerie de S. A. le duc Guillaume de Mecklembourg avait rendu compte que cette dernière était tombée près de Vouziers sur des forces ennemies considérables.

Ce jour-là encore, la marche fut entravée par une pluie torrentielle, qui détrempa même la grand'-route, fort bien entretenue d'ailleurs. Pour compléter les vivres de réserve (*portions sèches*) (*eiserne portion*), on fit venir de la colonne d'équipages 200 voitures qui rejoignirent les troupes à six heures du soir.

Le 29 août, le 5e corps devait s'avancer jusque dans les environs de Monthois ; mais dans la matinée il reçut l'ordre de marcher sur Grand-Pré, attendu que l'ennemi avait quitté les environs

de Vouziers, se dirigeant vers le nord-est. L'avant-garde se mit en route à sept heures et se rendit par Mouron, Termes, Grand-Pré, sur les hauteurs de Beffu, pendant que le gros, précédé d'une petite avant-garde, se rendait par Bouconville, Montchentin, Senuc à Grand-Pré. Le 11e corps fut porté à Monthois, le 1er corps bavarois à Sommerance, le 2e corps bavarois à Saint-Juvin, la 5e division de cavalerie à Attigny, les 4e et 6e divisions de cavalerie à Vouziers, la 2e division de cavalerie à Secault, le quartier-général de l'armée à Senuc.

L'avant-garde établit des avant-postes près de Beffu vers Buzancy, et se relia près de Saint-Juvin aux Bavarois. Le reste de la 9e division bivouaqua au nord de Grand-Pré; la réserve d'artillerie, la 10e division et la division wurtembergeoise au sud et au sud-ouest de la ville. Le commandant du corps d'armée s'établit à Grand-Pré. Le 1er échelon des colonnes de munitions et les petits bagages restèrent à Bouconville, les autres colonnes de munitions et les convois à Sainte-Menehould, on ne fit avancer que les voitures de vivres indispensables.

Le grand quartier-général de S. M. s'établit le même jour à Grand-Pré; c'était la première fois depuis le début de la campagne que le 5e corps se rencontrait avec S. M. Le Roi accueillit fort gracieusement le général de l'infanterie von Kirchbach, se rappelant avec reconnaissance ce que le 5e corps avait fait jusqu'ici.

Le bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi n° 7 (capitaine von der Mülbe) fut commandé pour occuper Grand-Pré; en entrant en ville, il eut l'honneur de défiler devant le Roi. Ce bataillon resta jusqu'après la bataille de Sedan détaché à la garde du grand quartier-général. Le régiment de fusiliers n° 37 bivouaqua près de Petit-Talmats, couvrant Grand-Pré à l'ouest et au nord. Pendant le placement des grand'gardes, on aperçut un combat dans la direction du nord-est. Les reconnaissances que l'on fit aussitôt sortir rapportèrent que le corps de la garde avait rencontré l'ennemi à l'est de Buzancy.

Pour le 30 août, S. M. avait ordonné d'attaquer la position ennemie entre Le Chesne et Beaumont. Le 5e corps devait marcher par Briquenay et Authe sur Saint-Pierremont et Oches, et de là entrer en ligne selon les circonstances.

La division wurtembergeoise devait se porter au delà de Châtillon et du Chesne, le 11e corps par Vouziers sur Le Chesne, les deux corps bavarois sur Sommauthe, la 5e division de cavalerie par Quatre-Champs sur Châtillon, la 2e division de cavalerie sur Buzancy, la 6e division de cavalerie sur Semuy, le 6e corps sur Vouziers pour couvrir le flanc gauche de l'armée contre l'approche du corps Vinoy.

Combat d'avant-garde à Stonne.

Le 5e corps se mit en route à cinq heures du matin dans l'ordre suivant :

Avant-garde : général-major von Voigts-Rhetz; —régiment d'infanterie n° 47, 1er et 2e bataillons du régiment n° 7, régiment de dragons n° 4, 4e régiment de cavalerie wurtembergeois, 1re et 2e batteries lourdes, 1/2 détachement sanitaire. —*Gros :* reste de la 9e division, général-major von Sandrart, compagnie de pontonniers avec équipage léger de pont, 1/2 détachement sanitaire, ambulance n° 5; réserve d'artillerie, colonel Köhler; 10e division lieutenant-général von Schmidt.

Près de Germont le corps fit son grand *rendez-vous.* Pour le couvrir, l'avant-garde envoya des patrouilles du régiment de cavalerie wurtembergeois dans toutes les directions.

Au moment où l'on se remettait en marche, les patrouilles signalèrent des colonnes ennemies considérables entre le bois du Fay et le village de Stonne, sur les pentes du terrain accidenté qui nous faisait face. Le commandant de l'avant-garde, général-major von Voigts-Rhetz, envoya sur-le-champ le régiment de cavalerie wurtembergeois reconnaître la position ennemie et les villages d'Oches, la Berlière et Saint-Pierremont. Ce ré-

giment ne tarda pas à rendre compte que Saint-Pierremont n'était pas occupé, que 2 escadrons du 1er régiment de uhlans de la garde tenaient la hauteur d'Oches, enfin que de fortes colonnes ennemies descendaient des hauteurs de Stonne, se dirigeant sur la Berlière.

Couvertes par le régiment de dragons n° 4, les batteries de l'avant-garde se portèrent en avant au trot et s'établirent sur la pente occidentale de la hauteur d'Oches. Il y avait des tirailleurs ennemis en deçà de la Berlière ; à Oches, des cuirassiers français se préparaient à se porter sur notre artillerie qui prenait position, mais ils se retirèrent à la vue de nos dragons. L'infanterie de l'avant-garde avait suivi rapidement le mouvement. Le 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 47, avec le régiment de dragons, fut placé en arrière et à gauche de l'artillerie dans un creux ; les 2 autres bataillons de ce régiment occupèrent la hauteur au sud d'Oches, les 2 bataillons du régiment de grenadiers du Roi restèrent en réserve.

Midi venait de sonner, lorsque le premier coup de canon fut tiré à environ 3000 pas sur l'infanterie ennemie, à peu près 2 divisions, à l'ouest de la Berlière. Le troisième obus porta. Là-dessus l'ennemi battit en retraite, poursuivi par nos obus jusqu'à 4500 pas. Une batterie ennemie, à l'ouest de la Berlière, répondit pendant ce temps à notre feu, mais sans succès. Sur ces entrefaites étaient arrivées les 2 batteries légères de la 9e division, qui prolongèrent la position de l'artillerie de l'a-

UNIV. OF CALIFORNIA

vant-garde vers la gauche. Ces 4 batteries tirèrent une salve et amenèrent également la retraite de la batterie ennemie. Nos patrouilles constatèrent que l'infanterie ennemie avait laissé quelques morts et blessés sur le terrain.

Le gros s'avançait rapidement. La division à cheval et le régiment de dragons n° 14 l'avaient précédé pour soutenir au besoin l'avant-garde. Le reste de la 9e division se forma en arrivant derrière la crête orientale de la hauteur au sud-est de Verrières, où le général de l'infanterie von Kirchbach s'était établi de sa personne. Vers une heure et demie la tête de la 10e division, avec la réserve d'artillerie, arriva à hauteur de la 9e division. La réserve d'artillerie resta à l'ouest de Saint-Pierremont. La 10e division fut portée derrière les hauteurs au nord de cet endroit.

Le régiment de cavalerie wurtembergeois et les patrouilles du régiment de dragons n° 4 n'avaient cessé pendant ce temps d'inquiéter l'ennemi ; ils avaient repoussé ses tirailleurs et en avaient même ramené quelques-uns prisonniers ; on apprit par eux que le corps du général Douay (le 7e) se trouvait près de Stonne. La cavalerie de l'avant-garde, en se rapprochant du bois du Fay, fut saluée à une très-grande distance par des mitrailleuses, qui ne mirent que 3 chevaux du régiment wurtembergeois hors de combat.

Pendant toute la marche déjà, on avait entendu vers l'est le bruit du canon, qui ne faisait qu'augmenter d'intensité. De la hauteur au sud-est de

Verrières, plus tard de la hauteur au nord de Pierremont, où était venu successivement s'établir le commandant du corps d'armée, on put constater que le canon grondait dans les environs de Beaumont et du côté des corps bavarois qui s'étaient avancés au delà de Sommauthe; on distinguait au bruit que nos alliés gagnaient du terrain.

En face du 5e corps, on avait vu l'ennemi faire divers mouvements dans différentes directions. On ne put en découvrir le but. Tantôt l'ennemi se portait à l'est vers Stonne, tantôt à l'ouest vers le bois, tantôt en arrière, tantôt en avant des hauteurs de Stonne.

A deux heures et demie le commandant du corps d'armée prescrivit à l'avant-garde de traverser Oches. Arrivée sur la hauteur à l'est de la Berlière, l'artillerie de l'avant-garde tira quelques coups dans les bas-fonds au sud de Stonne, où l'on avait vu défiler de l'infanterie ennemie qui disparut bientôt. Pendant que l'avant-garde exécutait le mouvement prescrit, la 10e division s'avançait également. A trois heures et demie, elle avait sa 20e brigade dans la vallée à l'extrémité nord du Mont-du-Cygne, sa 19e brigade à l'extrémité sud, occupant le Mont-du-Cygne avec un bataillon. Dans ce mouvement on avait de nouveau fait quelques prisonniers.

Du côté de nos alliés à l'est, le feu avançait toujours. A deux heures et demie, la 4e division de cavalerie apparut au nord de Verrières. Vers trois heures environ, on vit aussi déboucher près de

Verrières les têtes de colonnes du 11e corps qui longeaient le village. Dans l'intervalle, le Prince Royal était arrivé sur la hauteur au nord de Saint-Pierremont. S. A. R. prescrivit de ne pas attaquer la formidable position de Stonne.

Après quatre heures et demie on annonça que Stonne était évacué ; du Mont-Damion, où s'était rendue une partie de l'infanterie de l'avant-garde, on avait remarqué aussi que l'ennemi s'était retiré vers le nord. Sur l'ordre du général-major von Sandrart, le régiment d'infanterie n° 47 s'était porté sur Stonne, où il rencontra déjà la tête de l'avant-garde du 11e corps. Le village n'était pas occupé.

A cinq heures et demie, le commandant du corps d'armée prescrivit de se porter sur la Besace, de s'en emparer au besoin et d'y établir le bivouac. On envoya comme avant-garde, sous les ordres du général-major von Monbary, la 20e brigade d'infanterie, le régiment de dragons n° 14, les 5e et 6e batteries légères, une compagnie de sapeurs et 1/2 détachement sanitaire. On trouva la Besace inoccupée. Quelques instants auparavant, les corps bavarois avaient traversé le village après leur victoire, se dirigeant sur Raucourt et Artaise. Pendant que le corps d'armée se portait sur ce village, on entendit de nouveau un violent combat à l'est ; on sut plus tard que c'était le 4e corps qui l'avait engagé. Le 5e corps s'établit au bivouac près de la Besace et des deux côtés de la grand'route au sud du village ; il faisait déjà nuit lorsqu'il y arriva. Il

n'avait pas perdu un seul homme dans cette journée.

Le 30 août avait été une journée excessivement fatigante pour le corps d'armée. Parties à six heures du matin du bivouac de Grand-Pré, constamment sous les armes, prêtes au combat de midi à six heures, les troupes ne purent s'occuper de leur nourriture que vers dix heures du soir en arrivant au bivouac. Elles ne trouvèrent pas de paille et ne purent se procurer l'eau et le bois qu'en quantités insuffisantes. La distance de Grand-Pré à la Besace est de 4 milles ; une chaleur accablante avait rendu la marche encore plus pénible.

Le 31 août, le corps d'armée n'eut qu'une petite distance de 2 milles à franchir; mais il dut rester sous les armes près de Chémery pendant tout le temps que dura la lutte engagée sur les bords de la Meuse par l'avant-garde de la IIIe armée, et ce ne fut que vers six heures du soir que les dernières troupes arrivèrent à leurs cantonnements ou à leurs bivouacs près de Connage, Omicourt, Chéhéry et Bulson. Les bagages et les convois furent amenés jusqu'à Tannay.

Bataille de Sedan.

Les combats et les engagements victorieux du 30 et du 31 août avaient arrêté l'armée du maréchal Mac-Mahon dans sa marche au secours de Metz et l'avaient rejeté sur Sedan. Le 31 août au soir, l'armée de la Meuse, sous le Prince Royal de Saxe, menaçait l'armée française du côté de l'est; au sud de Sedan se tenait la IIIe armée avec un passage assuré sur la Meuse près de Donchery; à un mille et demi au nord se trouvait le territoire neutre de la Belgique. Les communications entre Sedan et Mézières étaient sérieusement compromises par les positions des Wurtembergeois à Boutancourt et celle du 11e corps à Donchery; il semblait néanmoins toujours possible que l'armée française pût, dans la nuit ou le 1er septembre de grand matin, se soustraire au mouvement tournant qui la menaçait.

Pour parer à cette éventualité, le 11e et le 5e corps reçurent dans la soirée du 31 août l'ordre de passer la Meuse le lendemain matin à la pointe du jour. Cet ordre parvint le 31 août à onze heures du soir au 5e corps, avec l'indication de passer le pont jeté par le 11e corps entre Donchery et Vrigne-Meuse, pour se porter sur Vivier-au-Court et y prendre position à la gauche du 11e corps. Le

commandant du corps d'armée prescrivit, en conséquence, que le 1er septembre à deux heures du matin l'avant-garde se tiendrait près de Cheveuges, le restant de la 10e division, la réserve d'artillerie, la 9e division, près de Chéhéry, pour se porter au delà de Cheveuges et de Villers-sur-Bar. Les petits bagages, à l'exception des voitures médicales et des voitures de munitions de l'infanterie, devaient rester près de Connage.

On songea tout aussitôt à se servir de l'équipage léger pour faire jeter un deuxième pont sur la Meuse, en prévision du cas où le 11e corps n'aurait pas terminé à la pointe du jour son passage sur le pont qu'il avait établi. Le capitaine Pirscher, commandant en 2e le génie du corps d'armée, et le lieutenant von Reibnitz, 3e officier d'état-major, furent chargés d'aller reconnaître la route et la rivière, et le chef d'état-major, colonel von der Esch, se rendit en même temps à Cheveuges, auprès du lieutenant-général von Gersdorf, commandant par intérim le 11e corps, pour s'entendre avec lui au sujet du passage de la rivière et de la route à suivre au delà. Cette entrevue fit ressortir la nécessité d'avoir un pont spécial pour le 5e corps, si l'on voulait s'assurer le passage à la pointe du jour. Pour continuer la marche de l'autre côté de la Meuse, le 11e corps devait prendre le chemin de Donchery à Tendrecourt, le 5e corps celui qui mène par Vrigne-Meuse à Vivier-au-Court.

Les troupes du 5e corps se réunirent avec la plus grande exactitude aux points indiqués pour le

rendez-vous. Conformément à l'ordre de l'armée pour le 1er septembre, les troupes du corps d'armée devaient être mises en alerte dès que le susdit ordre leur parviendrait, ce qui fit qu'elles durent partir sans avoir mangé. C'était un grave inconvénient auquel on ne put remédier dans le courant de la journée, mais qui mérite d'être signalé en raison des fatigues énormes des jours précédents et des efforts qui restaient à faire le 1er septembre, efforts qui, du reste, furent couronnés par un succès inouï.

On se mit en route à deux heures et demie. Le général de l'infanterie von Kirchbach se trouvait à l'avant-garde. Cette marche de nuit s'effectua dans le plus grand silence et sans encombre. Il était plus de quatre heures du matin quand la tête de l'avant-garde arriva sur la Meuse, il faisait encore complétement nuit. Le gros suivait immédiatement, se dirigeant au nord de Villers-sur-Bar en ordre de *rendez-vous*. L'équipage léger, qui marchait derrière le 1er bataillon de l'avant-garde, fut aussitôt amené en avant pour servir à l'établissement du pont, sous la direction du capitaine Pirscher. Le jour commençait à poindre, un épais brouillard couvrait la vallée de la Meuse.

Le pont fut jeté à 50 pas environ à l'ouest de celui du 11e corps. Commencée à quatre heures trois quarts, l'opération fut terminée au bout de quarante minutes ; à cinq heures et demie la tête de l'avant-garde put franchir la Meuse. Le pont reposait en grande partie sur des chevalets, au

milieu seulement il était supporté par deux bateaux ; il comprenait 8 travées. Pendant qu'on le jetait, on établissait des rampes du côté opposé pour traverser la chaussée du chemin de fer.

Le passage du corps d'armée se continua sans interruption ; il s'effectua également sur le pont du 11e corps, dès que celui-ci n'eut plus à s'en servir. Le 1er escadron du régiment de dragons n° 14, appartenant à l'avant-garde, fut envoyé par Vivier-au-Court en observation à Issancourt, pour couvrir le passage et reconnaître la frontière belge. Il ne signala l'ennemi d'aucun côté. Pendant la construction du pont, on avait déjà entendu par intervalles le bruit du canon et des mitrailleuses vers l'est, ce qui avait fait présumer que l'armée de la Meuse et les corps bavarois étaient fortement engagés.

Au moment où la tête de l'avant-garde entrait à Vivier-au-Court vers sept heures et demie, le major von Hahnke arriva de la part de S. A. R. le Prince Royal porter l'ordre au général de l'infanterie von Kirchbach de suivre le 11e corps par Vrigne-aux-Bois et de se former en arrière de lui, le débordant à gauche. Le 5e corps continua, en conséquence, sa route par Tendrecourt et Vrigne-aux-Bois. Le 11e corps devait marcher sur Saint-Menges et entrer ensuite en ligne. Ce mouvement coupait complétement la retraite à l'ennemi du côté de l'ouest.

Il n'était possible de lui enlever avec certitude sa dernière chance de retraite vers le nord, sur le

territoire belge, qu'en opérant au plus tôt la jonction avec l'armée de la Meuse. Dans ce but, le général von Kirchbach indiqua d'abord le village de Fleigneux comme point de direction à ce corps d'armée, qui put ainsi rejoindre le 11e corps, comme l'avait prescrit le commandant en chef.

De Vrigne-aux-Bois, le général von Kirchbach fit reconnaître la frontière belge par la cavalerie de l'avant-garde, afin de savoir si des corps ennemis se retiraient dans cette direction et s'il y avait des troupes belges en observation sur la frontière. Le général von Monbary, commandant l'avant-garde, détacha à cet effet le capitaine von Berken avec 3 pelotons de son escadron et 1 peloton du 2e escadron sous le lieutenant von der Berswordt. Cette cavalerie, laissant quelques hommes en arrière pour se relier, se porta par la Claire dans la direction du village belge de Sugny; elle constata que les Belges n'avaient aucun poste d'observation sur la frontière. Des patrouilles envoyées en avant ne tardèrent pas à signaler l'approche de fractions de troupes ennemies en déroute, cavalerie et infanterie, de 30 à 40 hommes environ ; ces dernières furent attaquées, mises en fuite ou faites prisonnières; une partie des fantassins se jeta dans un bois touffu et fit éprouver par son feu quelques pertes aux dragons; le lieutenant von der Berswordt fut grièvement blessé.

Le 1er escadron, avec le capitaine von Massow, avait poussé une reconnaissance au delà de Bosseval et du Mazy sans rencontrer aucun fuyard dans

cette direction ; en rejoignant son régiment par la Claire il apprit, par des dragons du capitaine von Berken qui ramenaient des prisonniers, que beaucoup de petits détachements ennemis cherchaient encore à gagner la frontière par les bois. Le capitaine von Massow se porta sur-le-champ au secours du capitaine von Berken. Son escadron réussit à enlever un convoi de munitions et de bagages, à prendre des cavaliers et des fantassins, ainsi que le général de division B...., avec 8 officiers de son état-major. Cet escadron eut aussi à subir quelques pertes par le feu de l'infanterie, entre autres le second-lieutenant Klôr. Les dragons ramenèrent prisonniers le général B...., 16 officiers, 89 hommes, environ 140 chevaux et 40 voitures de munitions et de bagages. Les nombreux petits détachements d'infanterie ennemie ne permettaient pas à la cavalerie de rester plus longtemps dans ce bois épais, elle se décida donc à mettre les prisonniers et le butin en lieu de sûreté, en se retirant sur la Claire où elle arriva vers trois heures de l'après-midi.

Peu de temps après le déploiement de son avant-garde près de Saint-Menges, le 11e corps avait eu à soutenir une lutte très-vive dans la direction de Floing, les troupes durent activer leur mouvement pour gagner le champ de bataille. C'était d'autant plus difficile que les colonnes du 5e et du 11e corps (21e division), cette dernière arrivant de Montimont, débouchaient de différentes directions près de la Maison-Rouge, au point où le chemin

de Vrigne-aux-Bois à Saint-Menges côtoie le coude que la Meuse fait vers le nord. Le général von Kirchbach fit suivre un instant la route au 5e corps pour gravir ensuite la hauteur de la ferme du Champ-de-la-Grange, pendant que le 11e corps se jetait pour un moment dans les prairies qui bordent la Meuse. Le mouvement sur la hauteur ne put s'exécuter complétement à couvert, l'ennemi le canonna bientôt, mais sans succès. En avant du 5e corps, quelques bataillons du 11e corps avaient également gravi la hauteur et s'étaient portés vers l'est, le long des bois qui, au nord, longent la frontière belge.

Après l'arrivée de l'avant-garde sur la hauteur de la ferme du Champ, le général von Kirchbach prescrivit à l'artillerie de la 10e division et de la réserve de venir se mettre en batterie contre les hauteurs occupées par l'artillerie ennemie, qui étaient déjà contre-battues par l'artillerie du 11e corps. Ce dernier avait des batteries tout près de Saint-Menges.

Le terrain aux environs de Sedan se compose de longues lignes de hauteurs élevées et à pentes escarpées ; les croupes, qui de différentes directions viennent aboutir à la Meuse, sont séparées par de larges et profondes vallées, de sorte que l'on y rencontre des différences de niveau de 300 pieds. Les collines qui touchent Sedan, séparées à l'est du reste du terrain par la grande vallée de Givonne, sont couvertes par le bois de la Garenne

et des bouquets de bois isolés et commandent les hauteurs situées en face d'elles au nord.

C'est sur ces collines autour de Sedan que se tenait l'armée française sous le maréchal Mac-Mahon. La nature avait fait de cette position une véritable forteresse; à l'est, la vallée de Givonne, au sud et à l'ouest, la Meuse, et vers le nord, les hauteurs dominant le terrain en avant, que les Français, avec l'adresse qui les caractérise, avaient renforcées par des tranchées étagées et d'autres travaux. La ville de Sedan, qui est fortifiée, formait en quelque sorte le réduit de cette position.

Les hauteurs entre Floing et Illy étaient défendues principalement par le 7e corps français (Douay), avec la division Dumont à l'aile droite, la division Conseil-Dumesnil et la division Liébert près de Floing. Le 7e corps fut renforcé dans le cours de la bataille par la division de L'Abadie, du 5e corps (Wimpfen).

Les premières batteries du 5e corps qui prirent position furent celles de l'avant-garde, 6e batterie lourde et 6e batterie légère, elles avaient suivi le bataillon d'extrême avant-garde du régiment de fusiliers n° 37 jusqu'à Saint-Menges; elles traversèrent ce village, vivement canonnées par l'artillerie ennemie, pour aller s'établir sur les hauteurs qui le dominent à l'est; le colonel Gaëde les dirigeait lui-même. Elles ouvrirent leur feu à 3000 pas. Cette distance étant trop grande pour agir avec succès et permettre d'observer les coups, elles

prirent une autre position à l'aile droite de la réserve d'artillerie qui se portait plus loin.

Pendant ce temps le reste des troupes du 5e corps gravissait la hauteur de la ferme du Champ-de-la-Grange. Arrivées sur la hauteur, la réserve d'artillerie et bientôt après les deux autres batteries de la 10e division furent portées en avant; elles se dirigèrent au trot sur Fleigneux, se défilant autant que possible des vues de l'ennemi, et allèrent prendre position au sud de ce village, sous la conduite du colonel Gaëde. Le lieutenant-colonel Köhler, commandant la réserve d'artillerie, avait pris les devants pour reconnaître un emplacement propice au déploiement de cette masse d'artillerie.

L'infanterie du corps d'armée n'avait pu suivre assez rapidement la marche précipitée de l'artillerie pour couvrir son mouvement; le lieutenant-colonel Köhler invita quelques compagnies du régiment d'infanterie n° 82, qui se retiraient d'Illy, à occuper les bouquets de bois situés à l'est de ce village, par lesquels de petites fractions ennemies gagnaient la frontière belge. Sur la hauteur au delà de Givonne, les premières batteries du corps de la garde venaient d'ouvrir leur feu sans que l'on pût, il est vrai, reconnaître dès l'abord si c'étaient des batteries prussiennes ou françaises; mais, avant l'arrivée de la réserve d'artillerie, on acquit la certitude que c'étaient des batteries de la garde. Le cercle de fer était donc en train de se fermer autour de l'armée ennemie.

La réserve d'artillerie (2e division à pied et 2e et 3e batteries à cheval) se plaça à quelques centaines de pas en avant de la position primitivement occupée par les batteries de l'avant-garde, qui vinrent alors s'aligner sur celles de la réserve. Plus tard arrivèrent également les deux autres batteries de la 10e division, la 5e légère et la 5e lourde ; la première alla se former entre les batteries de l'avant-garde et celles de la réserve, l'autre à l'extrême aile gauche. Ces 10 batteries, sous les ordres du colonel Gaëde, étaient complétement déployées vers onze heures, et elles avaient ouvert leur feu par batterie au fur et à mesure de leur arrivée en ligne. Les batteries de l'avant-garde durent ouvrir leur feu quelques instans après dix heures, celle de l'aile droite de la réserve d'artillerie vers dix heures et demie. Ces 60 bouches à feu du 5e corps formaient, avec l'artillerie du 11e corps qui s'était déployée à leur droite, une batterie formidable ; son aile droite occupait la hauteur au sud de Saint-Menges, son aile gauche s'appuyait à un petit bois au nord-est d'Illy, sur une étendue de près de 4000 pas. La batterie de l'aile gauche du 11e corps (batterie à cheval Normann) était séparée des autres batteries de son régiment par la profonde vallée qui s'étend de Fleigneux à Floing.

Le général de l'infanterie von Kirchbach avait prescrit à 2 bataillons du régiment de fusiliers n° 37, sous les ordres du colonel von Heinemann, de se porter en soutien à l'aile gauche de l'artillerie ; mais ces bataillons rejoignirent bientôt la

20e brigade, attendu que des compagnies du régiment d'infanterie n° 82, ainsi que nous l'avons déjà dit, avaient été chargées de soutenir l'artillerie, et qu'en outre le régiment de hussards n° 13, le régiment de dragons n° 4 et 2 escadrons du régiment de dragons n° 14 avaient pris position à l'aile gauche, sur la partie libre de la hauteur au nord-est d'Illy. Le bataillon d'avant-garde du régiment n° 37, qui avait précédé le corps d'armée à Saint-Menges, avait déjà rejoint la 20e brigade.

A leur débouché de Fleigneux, et pendant leur déploiement, les batteries du 5e corps avaient été vivement canonnées, mais sans grand succès, par l'artillerie ennemie postée au nord du bois de la Garenne. Peu de temps après la fin du déploiement de nos batteries et l'ouverture de leur feu à une distance moyenne de 2300 pas de la position ennemie, l'adversaire cessa son tir. Quelques-uns de ses avant-trains et de ses caissons avaient sauté. Celles des bouches à feu qui restèrent intactes durent se retirer dans le bois.

Pendant la bataille, on remarqua divers mouvements dans la ligne ennemie qui faisait face à notre artillerie; tantôt elle s'éloignait de Givonne, tantôt elle s'en rapprochait; dès que l'infanterie et la cavalerie françaises se montraient, elles étaient accueillies par un feu si violent de notre grande batterie, qu'elles se retiraient en toute hâte à l'abri du bois et des hauteurs. Des batteries ennemies, qui débouchèrent du bois de la Garenne et allèrent prendre position sur la pente descen-

dant vers Illy, furent en peu d'instants démontées ou forcées de battre en retraite. Une batterie de mitrailleuses, à l'angle ouest du bois, à une distance de 4000 pas de la nôtre, fut plusieurs fois réduite au silence.

A différentes reprises les bataillons ennemis dessinèrent une attaque contre la position de l'artillerie des 5e et 11e corps ; on reconnaissait parfaitement ces tentatives au mouvement en avant de cette infanterie précédée d'une nuée de tirailleurs, jusqu'à 5 ou 6 bataillons sur une seule ligne ; mais chacun de ces efforts vint échouer devant la précision du feu de notre artillerie.

Vers une heure et demie, l'ennemi sortant du bois de la Garenne fit un mouvement offensif sur Givonne. Une batterie qui le soutenait fut réduite au silence par le feu croisé des batteries du 5e corps et de la garde, l'infanterie fut rejetée dans le bois. La position des batteries du 5e corps était des plus favorables ; elles pouvaient à la fois s'opposer à un mouvement offensif de l'adversaire au delà d'Illy, arrêter par son feu une tentative au delà de Givonne et soutenir énergiquement aussi nos attaques au delà de Floing.

Pendant que l'artillerie agissait ainsi avec un plein succès contre toutes les armes de l'ennemi, l'infanterie du 5e corps s'avançait et entrait en ligne.

La 20e brigade, qui avait formé jusqu'alors l'avant-garde, fut concentrée avec la 19e brigade derrière l'aile droite de l'artillerie, dans le ravin

au sud de Fleigneux, sous les ordres du lieutenant-général von Schmidt.

Sur l'ordre donné par le général de l'infanterie von Kirchbach, vers dix heures, la 19e brigade, pendant qu'elle se portait en avant, avait détaché le 1er et le 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 46, sous le colonel von Eberhardt, à Saint-Menges, pour occuper ce village et défendre au besoin la grand'route de Sedan.

Le 11e corps avait à soutenir près de Floing une lutte vigoureuse contre des forces toujours croissantes. Le lieutenant-général von Gersdorf, ne se croyant pas assez fort pour résister à un mouvement offensif que l'ennemi semblait préparer avec des masses nombreuses, fit demander vers midi du renfort au général von Kirchbach. Celui-ci mit immédiatement à la disposition du 11e corps le 1er et le 2e bataillon du régiment n° 46 ; un instant après il lui envoya encore le 1er bataillon de chasseurs de Silésie n° 5, qui arrivait à la tête de la 17e brigade, et qu'il mit sous les ordres du colonel von Eberhardt. Recevant peu après une nouvelle demande de renfort de la part du lieutenant-général von Gersdorf, et reconnaissant parfaitement l'importance de la route qui traverse Floing et Saint-Menges, le commandant du 5e corps envoya par Saint-Menges la 17e brigade d'infanterie comme dernière réserve au 11e corps, recommandant expressément au colonel Flöckher, commandant cette brigade, de n'entrer en ligne qu'à

la dernière extrémité pour repousser un ennemi supérieur en nombre.

Le général Hausmann venait de prendre le commandement du 11e corps en remplacement du lieutenant-général von Gersdorf grièvement blessé; il chargea les 1er et 2e bataillons du régiment n° 46 de soutenir l'infanterie du 11e corps dans son attaque sur Floing, et d'enlever ensuite les hauteurs situées derrière ce village. Le bataillon de chasseurs n° 5 les suivit environ un quart d'heure plus tard.

La 17e brigade d'infanterie, sous le colonel Flöckher, resta en réserve sur la hauteur au sud de Saint-Menges, abritée derrière les murs d'un enclos. Le général von Kirchbach, qui, à la suite de la blessure reçue par le général von Gersdorf, prit le commandement des 5e et 11e corps, maintint le restant de la 9e division (18e brigade et 1re division montée) sur la hauteur de la ferme du Champ, pour servir de réserve à ces deux corps d'armée.

Les deux bataillons du régiment d'infanterie n° 46 durent franchir au pas de course, par compagnies déployées et sous une pluie d'obus, le terrain découvert entre Saint-Menges et Floing. Pendant que le bataillon Gallwitz gagnait la partie ouest du village, le colonel von Eberhardt dirigea le bataillon Malisczewski sur le centre, et la 8e compagnie (premier-lieutenant Kruska) sur le cimetière situé à l'extrémité est de Floing. Les compagnies de ce bataillon doublèrent en grande partie

l'infanterie du 11e corps, qui luttait dans ce village fortement occupé. Attaqué avec énergie de tous côtés, l'ennemi abandonna bientôt le pourtour nord ; notre infanterie se précipita aussitôt dans le village et en chassa complétement l'ennemi, tambour battant et avec *hurrah*. Après la prise du village, le bataillon de chasseurs n° 5 reçut, du colonel von Eberhardt, l'ordre de se porter en ligne à la gauche du régiment n° 46, pour attaquer les hauteurs au sud de Floing.

Dans le cours de la bataille, l'ennemi essaya à plusieurs reprises et en nombre de rentrer dans le village du côté du cimetière. Ces tentatives furent repoussées par le premier-lieutenant Kruska, dont la compagnie s'était renforcée d'hommes du régiment d'infanterie n° 83, des bataillons de chasseurs n°s 5 et 11 et d'un peloton de la 7e compagnie du régiment n° 46.

Pendant ce temps les autres compagnies, le 1er et le 2e bataillon du régiment n° 46 gravissaient, sous une vive fusillade, la pente qui touche la partie sud-est de Floing. Cette pente était excessivement roide dans sa moité inférieure et se composait principalement de terrasses irrégulières soutenues par des murs; la moitié supérieure s'élevait en pente uniforme jusqu'au sommet couronné par quelques maisons.

Il pouvait être une heure moins un quart lorsque le 46e, sortant du village, s'avança contre la hauteur; le bataillon Gallwitz attaquait à droite, précédé de ses 1re et 4e compagnies; le bataillon

Malisczewski à gauche attaquait directement en passant devant l'église, la 5e compagnie en tête; la 8e compagnie luttait encore dans le cimetière. Le bataillon de chasseurs n° 5, sous le capitaine Bœdiker, suivait le mouvement, les 3e, 1re et 2e compagnies en avant, la 4e en réserve.

A peine les 5e et 7e compagnies avaient-elles atteint la crête supérieure de la pente escarpée, après avoir repoussé par une vive fusillade les tirailleurs ennemis, à peine les compagnies du 1er bataillon, parties de l'extrémité sud du village, avaient-elles gagné le pied de l'escarpement, que soudain apparut de la cavalerie. Deux escadrons de lanciers, sortant du ravin situé au sud de la croupe attaquée, chargèrent sur la hauteur, l'un se jetant sur les 5e et 7e compagnies, l'autre sur le 1er bataillon. Leur charge vint se briser contre la ligne de tirailleurs, qui fit un feu des plus nourris et dans laquelle se trouvaient des hommes du 11e corps; elle se détourna, longea cette ligne et se précipita partie au bas de la pente et partie à travers le village de Floing. Les 2e et 3e compagnies du bataillon de chasseurs venaient d'arriver près de l'église, elles se jetèrent dans les cours et les rues latérales et firent un feu des plus meurtriers sur les cavaliers ennemis qui passèrent au galop devant elles. Une partie des lanciers dut encore, en fuyant, subir le feu des défenseurs du cimetière.

Les compagnies continuèrent alors leur mouvement. Le bataillon de chasseurs n° 5 déboucha du

village, se portant en ligne pour soutenir l'infanterie ; les 3e, 1re et 2e compagnies, auxquelles vinrent se joindre des hommes des 82e et 83e régiments, s'éparpillèrent pour culbuter l'ennemi de sa deuxième position sur la hauteur.

Au moment où, après avoir gravi la hauteur sur tous les points, les compagnies se reformaient et se disposaient à occuper la dernière tranchée de l'ennemi et à poursuivre à coups de fusil l'adversaire qui pliait, des escadrons de cuirassiers français, montés sur des chevaux blancs, accoururent au galop et chargèrent résolûment les 2e, 3e et 5e compagnies du régiment n° 46 ; cette dernière, déjà formée, les accueillit par ses salves; les deux autres encore en partie éparpillées, par un feu rapide à courte distance. Devant ce feu meurtrier le premier rang des cuirassiers s'affaissa sur lui-même; les autres, terriblement éclaircis, s'enfuirent ventre à terre ; quelques cavaliers percèrent la ligne de l'infanterie.

Les obstacles du terrain, la résistance de l'ennemi et les charges de cavalerie avaient empêché les compagnies de s'avancer de concert.

Après la charge des cuirassiers, les 3e, 1re et 2e compagnies du bataillon de chasseurs n° 5 s'étaient portées au delà de la ligne des compagnies d'infanterie, la 3e compagnie de chasseurs passant entre le 1er et le 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 46. Ces compagnies furent aussitôt chargées par deux escadrons de chasseurs à cheval ; ces cavaliers renversèrent une partie des tirailleurs, se

brisèrent contre les soutiens, se replièrent à droite sous leurs feux et prirent en queue la droite de la 2e compagnie de chasseurs; mais celle-ci avait formé le carré et les repoussa, grâce à un feu rapide bien ajusté. Quelques instants après, la 3e compagnie de chasseurs eut l'occasion de soutenir à l'aile droite un demi-bataillon du 32e régiment d'infanterie, en arrêtant une charge de cavalerie par un feu de tirailleurs à 4 ou 500 pas.

Après avoir repoussé les chasseurs à cheval, les compagnies de chasseurs se reformèrent; elles se disposaient à continuer leur mouvement en avant, quand plusieurs escadrons de hussards se jetèrent sur la 1re compagnie du régiment n° 46, la 3e compagnie de chasseurs et la 5e compagnie du régiment n° 46. L'allure de cette charge était tant soit peu molle; les compagnies la laissèrent cependant approcher avant de faire feu. Une partie des hussards tourna bride, une autre partie se jeta à droite et prit à revers les 1re et 2e compagnies du bataillon de chasseurs n° 5. Les compagnies durent faire demi-tour pour recevoir les hussards.

Deux escadrons de chasseurs à cheval profitèrent de ce moment pour charger le front de la 1re compagnie de chasseurs; le feu de la ligne de tirailleurs de cette compagnie suffit pour les mettre en fuite.

Ce fut la dernière charge de la cavalerie ennemie. Ces charges des Français, qui s'étaient suivies à des intervalles de quinze à vingt minutes, furent brillamment repoussées, notamment par la 5e com-

pagnie du régiment d'infanterie n° 46 (capitaine Steinbrunn); les 1re, 2e et 3e compagnies du bataillon de chasseurs n° 5 (capitaines von Schwemler, von Strantz, Nolte). Mais ces charges n'avaient pu que ralentir la marche de ces compagnies. Le but des escadrons français semble avoir été de donner à leur infanterie la possibilité de faire face à l'attaque des quatre autres bataillons de la 19e brigade, venant du ravin Fleigneux-Floing, par le nord. Le général von Kirchbach avait ordonné cette attaque vers une heure, alors que notre infanterie venant de Floing gravissait la pente.

Après les charges de la cavalerie, l'ennemi n'avait plus que peu d'infanterie à opposer aux compagnies qui s'étaient portées au delà de Floing. A la faveur de la dernière charge de cavalerie, cette infanterie avait tenté de s'avancer de nouveau le long de la crête nord de la hauteur, et d'attaquer le cimetière de Floing, qui fut énergiquement défendu par le premier-lieutenant Kruska. Sur la hauteur, l'ennemi réussit un instant à repousser la ligne de tirailleurs de la 2e compagnie de chasseurs; mais, lorsque le soutien s'avança et que toute la ligne se précipita en avant, au signal : « Tout le monde en avant! » (*Das ganze avanciren!*) donné par cette compagnie, l'ennemi dut céder le terrain.

Pendant ce combat d'infanterie, l'aile droite s'était avancée lentement. A ce moment, on pouvait déjà apercevoir sur la crête des hauteurs, à l'est de Floing, les effets produits par l'attaque de la 19e brigade d'infanterie. Plusieurs bataillons enne-

mis se retiraient sur le bois de la Garenne, en passant derrière une ferme située sur la partie nord de la hauteur. Ils furent très-vivement fusillés sur leur flanc gauche. Le capitaine Steinbrunn et le premier-lieutenant von Stückradt, du régiment d'infanterie n° 83, eurent occasion d'employer avec plein succès des salves contre cette infanterie.

La ferme située sur la partie nord de la hauteur, sur laquelle s'était retiré l'ennemi repoussé par la 2e compagnie de chasseurs et les compagnies voisines, fut aussitôt attaquée par le capitaine von Strantz. La 2e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5, secondée par deux pelotons du bataillon de chasseurs n° 11, sous le premier-lieutenant comte von Rœdern, et par des fractions du régiment d'infanterie n° 83, se lança à l'assaut de la ferme, la baïonnette au canon, l'entoura et s'y précipita. 3 officiers et 200 hommes y furent faits prisonniers. En même temps, la 1re compagnie du bataillon de chasseurs n° 5 (capitaine von Schwemler), soutenue à droite par des compagnies du bataillon Malisczewski, emportait d'assaut les tranchées adjacentes à cette ferme qui avait été mise en état de défense.

Un feu violent de tirailleurs poursuivit l'ennemi qui fuyait sur tous les points, se dirigeant sur le bois de la Garenne et sur Sedan, et qui cherchait à s'établir dans les parties isolées du bois.

Vers une heure, le général von Kirchbach avait prescrit, à la 19e brigade d'infanterie, d'attaquer par le nord, afin de soutenir le mouvement sur

Floing et d'opposer également de l'infanterie aux divers efforts tentés par les fantassins ennemis, pour se porter contre la position de notre artillerie.

La 19e brigade d'infanterie (4 bataillons), sous le colonel von Henning, se forma sur deux lignes : en première ligne, le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du régiment de grenadiers n° 6 ; en deuxième ligne, le bataillon de fusiliers du régiment d'infanterie n° 46, et le 2e bataillon du régiment de grenadiers n° 6. La première ligne se déploya en marchant en colonnes de compagnies ; elle suivit d'abord le large ravin qui, du village de Fleigneux, se dirige vers le sud-ouest, et tomba bientôt dans un feu très-vif d'artillerie, de mitrailleuses et de mousqueterie qui, des hauteurs au nord de Sedan, plongeait avec une grande précision sur la partie sud du ravin, et qui fit éprouver des pertes sensibles à la brigade. Une grande partie du ravin fut traversée au pas de course. Les pertes augmentèrent encore lorsque les bataillons durent franchir le large ruisseau et la grand'route, dans la vallée qui s'étend entre Illy et Floing. Le commandant du régiment n° 6, lieutenant-colonel von Webern, les commandants intérimaires de bataillons, capitaines von Thadden et von Gôssnitz, le major Campe, du régiment n° 46, beaucoup d'officiers et d'hommes y furent blessés ou tombèrent sous le feu meurtrier de l'ennemi. Après une courte fusillade, les bataillons partirent de ce ruisseau pour attaquer les hauteurs escarpées situées en face et couronnées par une ferme et des brous-

sailles. D'après les ordres du commandant de la brigade, la deuxième ligne se porta à l'aile droite de la première, de sorte que le bataillon de fusiliers du régiment n° 46, gravit la hauteur par le nord-ouest, le 2e bataillon immédiatement à sa gauche, puis le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du régiment n° 6. Cette attaque fut soutenue par le feu bien dirigé d'une partie de la grande batterie.

Du premier coup, on enleva le pied de la colline formant une haute terrasse qui surplombe la route du côté opposé. Le 1er bataillon du régiment de grenadiers n° 6 fut arrêté sur ce point par le commandant de la brigade, colonel von Henning, pour servir de réserve. Le bataillon de fusiliers du régiment n° 46, sous la direction de son chef, le major Campe, qui était blessé, le 2e bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 46, conduits par le major Bauer, se portèrent en avant pour chasser les Français des deux positions qu'ils avaient fortement occupées sur les pentes de la hauteur, et qu'ils défendaient avec le concours d'une batterie de mitrailleuses.

L'ennemi chercha plusieurs fois à arrêter l'assaut par des attaques de front et de flanc; malgré cela, les grenadiers et les fusiliers prussiens gravirent la pente escarpée, de terrasse en terrasse, d'une haie à l'autre, avec beaucoup de peine et sous une grêle de projectiles de toute espèce; leurs chefs leur donnèrent de brillants exemples de bravoure. Les pertes furent immenses, beaucoup tom-

bèrent épuisés par leurs efforts ou frappés par les balles. Le major Bauer fut également blessé et dut se résigner à abandonner ses troupes; tous les officiers supérieurs, tous les capitaines et une grande partie des officiers avaient été mis hors de combat; les bataillons du 6e régiment étaient conduits par les premiers-lieutenants Kaempf, von Chapuis et von Elpons.

De la deuxième position enlevée aux Français, s'engagea contre la crête de la hauteur un combat de mousqueterie qui dura longtemps.

Pour soutenir les bataillons qui luttaient en avant, le colonel von Henning appela le 1er bataillon du régiment n° 6, sous le lieutenant Elpons, à l'aile gauche; ce bataillon aussi dut gravir la pente sous un feu violent avant d'arriver à hauteur de la première ligne.

A l'aile droite, le major Campe dirigea la 10e compagnie de son bataillon (second-lieutenant Larisch) de façon à tourner l'aile gauche de l'infanterie française et à s'emparer de la maison grise située tout au-dessous du sommet, que le colonel von Henning avait déjà donnée comme point de direction au bataillon. Au moment où cette compagnie s'élançait sur la maison, le reste de la ligne s'ébranlait presque en même temps vers la crête de la hauteur, et en délogeait l'ennemi. Dans la maison grise, la 10e compagnie du régiment n° 46 fit 3 officiers et 40 hommes prisonniers. Cette attaque fut parfaitement soutenue par le feu bien dirigé des batteries d'avant-garde Schmeder (6e lourde) et

Caspari (6e légère), qui se trouvaient à l'aile droite de la grande position de l'artillerie du 5e corps.

Repoussé de front et sérieusement menacé de flanc par l'attaque qui ne cessait de gagner du terrain, en avant de Floing, l'ennemi abandonna complétement la hauteur en face de la 19e brigade d'infanterie, et se retira sur celles qui se trouvent plus au sud. Les bataillons de la 19e brigade se reformèrent sur la hauteur conquise et se bornèrent d'abord à poursuivre l'ennemi de leur fusillade.

Lorsque la 19e brigade d'infanterie se fut emparée de la hauteur, et qu'à peu près en même temps les 1er et 2e bataillons du régiment d'infanterie n° 46 et le bataillon de chasseurs n° 5, secondés par des troupes du 11e corps, eurent chassé l'ennemi des hauteurs à l'est de Floing, en le rejetant sur le bois de la Garenne et dans la direction de Sedan, l'ennemi céda sur tous les points; il ne chercha plus qu'à assurer sa retraite sur la place, contre la poursuite énergique de notre infanterie, en se maintenant sur la lisière du bois de la Garenne et dans les bouquets de bois situés au nord de Sedan, et en faisant quelques retours offensifs dans la forêt. Il soutint cette retraite par le feu d'une batterie qui vint s'établir en avant du bois de la Garenne.

Après la prise d'assaut de la position occupée par la ferme, sur la hauteur à l'est de Floing, toute la ligne s'était mise à la poursuite de l'ennemi. La 2e compagnie de chasseurs le délogea de quelques petits bouquets de bois et s'approcha tellement de

cette batterie, qu'elle put la prendre efficacement sous son feu et finir par l'obliger à la retraite; l'ennemi dut même abandonner la pièce de gauche, dont la compagnie s'empara aussitôt.

Vers la sud, au delà d'un ravin, l'ennemi avait également amené à l'angle d'un bois deux pièces qui, par un feu d'obus et de mitraille, protégèrent sa retraite et firent beaucoup de mal à notre infanterie. La 5ᵉ compagnie du régiment nº 46 et celle du premier-lieutenant von Stückradt, du régiment d'infanterie nº 83, firent feu sur ces pièces à 700 pas environ, mirent une partie des servants et des chevaux hors de combat, et chassèrent les autres. Une pièce qui ne put être emmenée fut retrouvée plus tard à la place où elle avait tiré. Le combat, pendant ce temps, avait pris une nouvelle direction vers le sud-est.

Les compagnies du bataillon de chasseurs nº 5 se mirent alors à la poursuite de l'ennemi, qui pliait partout; le commandant du bataillon, capitaine Bœdiker, les avait déjà fait précéder par la 4ᵉ compagnie. Les majors von Gallwitz et von Malisczewski rallièrent leurs compagnies, pour les porter à la droite des chasseurs.

Pour soutenir la lutte plus loin, le lieutenant-général von Schachtmeier fit avancer un bataillon de la 17ᵉ brigade, le bataillon de fusiliers du régiment d'infanterie nº 59, qui eut encore occasion d'entrer en ligne avec succès. Le bataillon de chasseurs nº 5 se dirigea sur le bois de la Garenne et sur ses issues à l'ouest, renforcé à gauche par des

compagnies du 11e corps (94e régiment d'infanterie).

L'infanterie ennemie s'arrêta cependant encore à la lisière du bois, et reçut les 3e et 1re compagnies de chasseurs par un feu si violent, qu'elles reculèrent et cherchèrent un abri dans un fossé. Leurs tentatives, deux fois renouvelées pour s'avancer contre la position ennemie, furent repoussées; enfin, des fractions du régiment n° 82, du bataillon de chasseurs de Hesse n° 11 et du bataillon Malisczewski se portèrent à leur secours, et, après une longue fusillade, forcèrent l'ennemi à céder. Ce dernier bataillon, la 5e compagnie en tête, s'était jeté sur la droite dans ce mouvement et menaçait ainsi la ligne de retraite de l'ennemi sur Sedan, en même temps que le bataillon Gallwitz, qui, après avoir traversé un profond ravin et un petit bois, s'était jeté en poussant le *hurrah* sur la hauteur opposée, les 2e, 3e et 4e compagnies en 1re ligne. L'autre lisière du bois fut occupée à côté de fractions du 11e corps, qui s'étaient avancées au même instant. De cette lisière, on pouvait tirer sur l'ennemi qui se retirait, et repousser toutes ses tentatives d'attaque.

C'est là que fut brisée la dernière résistance des Français; beaucoup se rendirent à notre infanterie qui fondait sur eux de tous côtés. Les chasseurs, qui avaient traversé le bois, firent aussi de nombreux prisonniers.

La 2e compagnie de chasseurs avait passé par la partie ouest du bois de la Garenne; elle rencontra

un régiment de cavalerie ennemi, sur lequel elle ouvrit son feu de la lisière du bois. Mais, les officiers français firent comprendre en agitant leurs mouchoirs qu'ils consentaient à se rendre. Le feu cessa et le régiment fut pris tout entier.

Pendant l'attaque de la 19e brigade d'infanterie et du régiment n° 46, le commandant du corps d'armée avait fait porter la 1re batterie lourde et la 1re batterie légère de l'artillerie de la 9e division à l'aile gauche et à la place de l'artillerie du 11e corps, qui avait presque entièrement épuisé ses munitions. Ces deux batteries purent encore agir avec succès contre l'infanterie ennemie sur la hauteur à l'est de Floing, et contre celle qui se trouvait en face de la 19e brigade d'infanterie.

L'attaque de notre infanterie au delà de Floing et celle de la 19e brigade par le nord ayant été couronnées de succès, notre grande batterie ayant d'un autre côté réduit l'artillerie ennemie au silence, le moment sembla venu de briser la dernière résistance de l'ennemi. Le général de l'infanterie von Kirchbach, vers trois heures et demie de l'après-midi, donna l'ordre aux lieutenants-généraux von Schachtmeier et von Schmidt de s'avancer sur les hauteurs du bois de la Garenne.

La 17e brigade d'infanterie quitta sa position de réserve et se porta par Floing sur Cazal, la 20e brigade dirigea sa marche sur l'aile gauche de la 19e, qui se joignit au mouvement de la 20e. L'infanterie fut suivie d'abord par les deux batteries à cheval, puis par la 2e division montée de la réserve d'ar-

tillerie, qui quittèreut leur grande position, mais qui n'eurent plus occasion de rouvrir le feu. L'ennemi n'opposait plus aucune résistance sérieuse, ses forces étaient épuisées. Il n'y eut plus qu'un combat insignifiant de tirailleurs, qui prit fin à l'aile droite, vers cinq heures, aux portes de Sedan. Tous les bataillons et toutes les compagnies du corps d'armée, qui s'étaient portés en avant, firent de nombreux prisonniers dans les ravins et dans les bois; on les comptait par milliers; on ramassa une grande quantité de matériel de guerre de toute espèce.

Après avoir donné au 5e et au 11e corps l'ordre de se porter ensemble en avant, pour repousser l'ennemi sur toute la ligne, le général von Kirchbach avait quitté la hauteur de la ferme du Champ-de-la-Grange, pour se rendre sur celle de Floing, où la lutte avait été le plus acharnée. Sur cette hauteur, on pouvait parfaitement se rendre compte de la bravoure et du dévouement sublime qu'avaient dû déployer les officiers et les soldats, pour déloger un tel ennemi de positions aussi formidables.

Le grand nombre de ses morts et de ses blessés donnait une preuve de l'opiniâtreté qu'il avait montrée dans la résistance.

Les pertes du 5e corps d'armée furent les suivantes : — 1er *régiment de grenadiers de la Prusse occidentale*, *n*o 6. Tués : les vice-feldwebel Fehlan, Hanspach, Bräuer et Hatscher, le porte-épée-fähnrich von Zettwitz; blessés : le lieutenant-colonel

von Webern, commandant le régiment, le major Bauer, les capitaines von Thadden, von Gössnitz (mort de ses blessures) et von Tyska, les premiers-lieutenants von Normann et Flessing (ce dernier mort de ses blessures), les seconds-lieutenants Reet, Schmidt, Richtsteig et Schmersahl, le vice-feldwebel Otto, le médecin-principal docteur Herzfeld. Total : tués, 5 officiers et 89 hommes; blessés, 13 officiers et 369 hommes; disparus, 3 hommes. — 1er *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, *n*° 46. Tués : les premiers-lieutenants von Röder et Breslau, les seconds-lieutenants Kaulfusz et Kreutzinger, le vice-feldwebel Flieger; blessés : le major Campe, les seconds-lieutenants Erbe, Rödenbeck, Heinemann, Lehmann et Tegtmeyer (ce dernier mort de ses blessures), les vice-feldwebel Hartmann et Schulz, le porte-épée-fähnrich Wiedner, le médecin-major docteur Schiftan (mort de ses blessures). Total : tués, 5 officiers et 55 hommes; blessés, 10 officiers et 169 hommes; disparus, 5 hommes. — *Régiment de fusiliers de Westphalie*, *n*° 37. Blessés : le second-lieutenant von Städel et 1 homme. — 3e *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, *n*° 50. Blessés : 3 hommes. — 4e *régiment d'infanterie de Posen*, *n*° 59. Tué : 1 homme; blessés : 13 hommes. — 1er *bataillon de chasseurs de Silésie*, *n*° 5. Tués : les seconds-lieutenants von Witzleben et von Zitzewitz, l'ober-jäger (feldwebel) von Uchtritz; blessés : le capitaine Nolte, les seconds-lieutenants Lemp (mort de ses blessures), von Spiesz et Pavel, le porte-épée-fähn-

rich von Rothkirch. Total : tués, 3 officiers et 34 hommes; blessés, 5 officiers et 139 hommes.— 1er *régiment de dragons de Silésie*, n° 4. Blessés : le médecin intérimaire de régiment, docteur Winkler, et 3 hommes. — *Régiment de dragons de la marche électorale*, n° 14. Blessés : les seconds-lieutenants von der Berswordt et Klör. Total : tués, 3 hommes, 17 chevaux; blessés, 2 officiers et 14 hommes, 6 chevaux; disparus, 14 hommes, 11 chevaux. — 3e *division montée d'artillerie*. Tués : 15 chevaux; blessés : 21 hommes, 15 chevaux. — *Réserve d'artillerie*. Blessés : le capitaine Knaak, le premier-lieutenant Scholz, les seconds-lieutenants Liebig et Schemmann. Total : tués, 1 homme, 13 chevaux; blessés, 4 officiers et 11 hommes, 27 chevaux. — *Détachement sanitaire*, n° 1. Blessés : 2 hommes. — *Détachement sanitaire*, n° 2. Blessés : 4 hommes.

Les pertes totales du 5e corps, à la bataille de Sedan, s'élèvent à : tués, 13 officiers et 183 hommes; blessés, 36 officiers et 747 hommes; disparus, 22 hommes; plus 51 chevaux tués, 49 blessés et 11 disparus (y compris les chevaux des états-majors et de l'infanterie).

Pendant la bataille, les 3 détachements sanitaires avaient installé des lieux de pansement. Le 1er en avait établi un à Saint-Menges. Le 2e, dans la tannerie Saint-Albert, entre Saint-Menges et Fleigneux; il avait essayé de se transporter à Fleigneux, où il y avait beaucoup d'emplacements disponibles, mais l'artillerie ennemie canonnait ce

village, malgré le drapeau de Genève hissé sur le clocher. Le 3e détachement sanitaire s'établit, au début, à Saint-Menges; vers cinq heures il suivit le mouvement général en avant et transporta le point de pansement vers le bois de la Garenne. Les détachements sanitaires furent occupés, jusque dans la soirée du lendemain, à relever et à panser les blessés. Le 2 septembre, 5 ambulances du corps d'armée vinrent s'établir, savoir : la 6e et la 7e à Saint-Menges, avec 537 blessés; la 1re à Fleigneux, avec 252 blessés; la 9e à Floing, avec 223; la 8e à Illy, avec 600 blessés. Au fur et à mesure de l'évacuation des blessés, qui s'effectua par la Belgique, les ambulances redevinrent disponibles. A l'exception de la 6e ambulance, elles purent se mettre en route avant la mi-septembre pour rejoindre le corps d'armée; quelques-unes le rallièrent avant l'arrivée à Versailles. La 6e ambulance dut rester à Saint-Menges jusqu'au 17 octobre.

Lorsque la bataille eut pris fin devant les portes de Sedan, et qu'il ne se trouva plus de troupes ennemies en dehors de la place, sauf des détachements éparpillés, errant dans ce terrain couvert sans songer à la résistance, et ne faisant aucune difficulté pour se rendre, le général de l'infanterie von Kirchbach donna l'ordre au 5e et au 11e corps de s'établir au bivouac. Cet ordre portait :

« Le 11e corps installera son bivouac d'après les indications du lieutenant-général von Schachtmeier, dans le ravin au nord-est de Floing, ses avant-postes tournés vers Sedan.

« Les troupes du 5e corps, mises à la disposition du 11e pendant la bataille, rejoindront immédiatement leur corps d'armée.

« Le 5e corps bivouaquera, savoir : l'avant-garde (20e brigade d'infanterie) près d'Illy, ses avant-postes vers Sedan, se reliant à droite au 11e corps, à gauche au corps de la garde ; la 9e division et la réserve d'artillerie près de Saint-Menges ; la 10e division près de Fleigneux ; le quartier général du corps d'armée à Saint-Menges.

« Les troupes pourront faire venir leurs petits bagages.

« Les troupes devront choisir leurs bivouacs de manière à pouvoir, en cas d'alarme, occuper immédiatement les positions qu'elles ont à défendre. »

La bataille était gagnée. Les troupes allemandes victorieuses occupaient les remparts de la fortification naturelle que les Français avaient défendus. Les Français, qui étaient tombés par milliers pour l'honneur de leurs armes, et qui par milliers avaient dû se rendre à leur victorieux adversaire, après une résistance opiniâtre, avaient fini par s'enfuir en désordre, refoulés de tous côtés par le vainqueur, et s'étaient réfugiés dans la petite place de Sedan, qui avait peine à contenir cette armée décimée. Le 2 septembre, des masses de soldats français erraient encore hors de la ville.

Malgré un drapeau blanc hissé sur les remparts de la place, en face des avant-postes du 5e corps, les soldats français tirèrent encore sur les nôtres,

dans la matinée du 2 septembre. Le commandant des avant-postes, général von Monbary, envoya son aide de camp, le lieutenant Lauterbach, à Sedan, pour inviter l'officier français qui commandait les avant-postes de l'autre côté à enlever le drapeau blanc ou à faire cesser le feu, sous la menace de rouvrir le nôtre. Les officiers français firent leur possible pour faire droit à notre juste réclamation et pour empêcher leurs hommes de tirer, mais il n'y avait plus d'armée française, l'ordre et la discipline n'existaient plus. Dans une pareille situation, resserrée dans un étroit espace, complétement cernée par un ennemi vainqueur, menacée par ses canons en batterie sur les hauteurs, l'armée française, en prolongeant sa résistance, risquait une destruction complète. Cette armée, la dernière que la France possédait alors en rase campagne, dut se rendre avec son Empereur à la discrétion du Roi, commandant en chef des armées allemandes.

Le 2 septembre fut employé à déblayer le champ de bataille. Les morts furent enterrés et le matériel conquis rassemblé. Dans le rayon du 5e corps, on ramassa 33 canons, 2 mitrailleuses, 62 voitures et une quantité d'autre matériel. Le 1er septembre, on tira les vivres des portions sèches; le 2, des colonnes de vivres qu'on avait fait amener la veille au soir.

Dans la soirée du 2 septembre, le 5e corps eut l'honneur de recevoir, au bivouac, la visite de S. M. le Roi, qui lui exprima en quelques mots sa recon-

naissance et ses remerciements pour la bravoure qu'il avait déployée.

Marche sur Paris.

Le 3 septembre, on se mit en route vers la capitale ennemie. Les troupes allemandes, qui étaient resserrées autour de Sedan, durent élargir de nouveau leur front. La IIIe armée se porta d'abord vers le sud, afin de laisser à l'armée de la Meuse l'espace nécessaire pour marcher directement sur Paris. Le 1er corps bavarois et le 11e corps restèrent à Sedan.

Comme en fait de troupes régulières l'ennemi ne possédait plus en rase campagne que le corps Vinoy, qui se retirait en toute hâte sur Paris, on n'avait besoin pour couvrir la marche, outre les divisions de cavalerie, que de petites avant-gardes ; aussi toutes les troupes purent-elles constamment s'établir en cantonnements.

ITINÉRAIRE DU 5e CORPS D'ARMÉE DU 3 AU 19 SEPTEMBRE.
(PARIS.)

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée du 3 au 19 septembre. (Paris.)*

DATES	QUART.-GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	AVANT-GARDE. Troupes.	AVANT-GARDE. Quartiers.	9e DIVISION.	10e DIVISION.	RÉSERVE d'artillerie.	CONVOIS.
Sept. 2	Saint-Menges.	Report. 68 3/4		*Séjour.*				
3	Flize.	2 1/2	R. n°7. R. n°59	St-Marceau, Balaives.	Boulzicourt.	Dom-le-Mesnil.	Chalandry.	*Séjour* à Donchery.
4	Saulces-aux-Bois.	4 1/4	Rég. n° 59.	Vauzelles.	Saulces-aux-Bois	Faissault.	Nuvion-Porcien.	Villers-le-Tourneur.
5	Juniville.	3 3/4	17e brig.	La Neuville.	Juniville.	Tagnon.	Neuflize.	Rethel.
6	*Séjour.*			*Séjour.*				
7	Sillery.	4 1/4	17e brig.	Mailly.	Verzy.	Verzenay.	Prosnes.	Beine.
8	Epernay.	3 3/4	Rég. n° 6.	Pierry.	Ay.	Epernay.	Epernay.	Tauxières.
9	Orbais.	3 1/4	Rég. n° 6.	Margny.	Montmort.	Orbais.	Le Breuil.	Ablois.

10	*Séjour.*			*Séjour.*				
11	Montmirail.	2 1/4	Rég. n° 46.	Viffort.	Montmirail.	Artonges.	Vauchamps.	Janvillers.
12	Vieils-Maisons	1 3/4	Rég. n° 46.	Sablonnières.	Villeneuve-sur-Belot.	Verdelot.	Montdauphin.	Vauchamps.
13	La Ferté-Gaucher.	2 1/4	Rég. n° 46.	Doue.	Jouy-sur-Morin.	Rebais.	La Ferté-Gaucher.	Saint-Barthélemy.
14	*Séjour.*			*Séjour.*				
15	Farmoutiers.	3 1/4	17e brig.	Mortcerf, Tigeaux.	La Celle.	Crécy.	Farmoutiers.	Chailly-en-Brie.
16	Tournan.	2 3/4	17e brig.	Gretz.	Tournan.	Fontenay.	Favières.	Ormeaux.
17	Villeneuve-Saint-Georges.	3 3/4	17e brig.	Limeil.	Villeneuve-Saint-Georges.	Villecresnes.	Montgeron.	Brie-Comte-Robert.
18	Palaiseau.	2 1/2	Rég. n° 47.	Petit-Bicêtre.	Bièvre, Massy.	Palaiseau.	Palaiseau.	Draveil.
19	Le Chesnay. (Versailles.)	3 Tot. 112	17e brig. 20e id.	Bas-Chaville. Beauregard.	Montreuil.	Le Chesnay.	Versailles.	*Séjour.* Le 20, à Jouy.

Le 3 septembre, premier jour de marche après la bataille de Sedan, le 5e corps repassa la Meuse près de Dom-le-Mesnil sur le pont jeté par les Wurtembergeois. Le pont de bateaux jeté près de Donchery par l'équipage léger du 5e corps avait été replié dans la matinée. Le corps se porta dans les environs de Flize, à un mille de la place de Mézières. Pour se couvrir du côté de cette place, on envoya le 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi à Saint-Marceau, et le régiment d'infanterie n° 46 à Elaire et à Chalandry.

Le corps d'armée se dirigea d'abord vers le sud-ouest. Le 6e corps formait l'avant-garde de la IIIe armée, la division wurtembergeoise marchait au nord du 5e corps, le 2e corps bavarois au sud. Par suite de cette disposition il n'était besoin d'envoyer que de petites avant-gardes vers l'ouest, c'est-à-dire sur le flanc droit du côté de Paris. Le 5 septembre, la 9e division, en se rendant à Juniville, traversa la ville de Rethel, où elle eut l'honneur de défiler devant S. M.

Le 8, le corps d'armée arriva à Epernay. On rapportait que quelques jours avant la bataille de Sedan, des habitants de cette ville avaient tiré sur une patrouille de uhlans commandée par le lieutenant comte Schmettow et avaient fait disparaître cet officier ainsi que plusieurs de ses hommes blessés. Le 5e corps fut chargé de faire une enquête minutieuse sur ces faits, de juger les coupables et d'imposer une contribution à la ville. Le 4e régiment de dragons fut envoyé le matin de

bonne heure pour la cerner et couper toute communication avec l'extérieur. A l'arrivée de la 10e division, 2 escadrons du régiment de dragons n° 14 se chargèrent de cet investissement. L'enquête ne fit pas connaître ce qu'étaient devenus l'officier blessé et ses hommes; elle constata que la patrouille était tombée à la gare sur un détachement de soldats du génie français qui avait tiré sur elle; mais que des uhlans avaient été blessés dans l'intérieur de la ville par des coups de feu partis des maisons. Cette ville si opulente fut frappée d'une faible contribution de 200,000 francs qu'elle paya.

Le 13 septembre, le 5e corps atteignit près de la Ferté-Gaucher la grand'route de Nancy à Paris par Vitry-le-Français, qu'il avait déjà touchée une fois près de Stainville dans sa marche sur Châlons.

Le 17 septembre, le corps d'armée arriva sur la Seine près de Villeneuve-Saint-Georges. Il devait, ce même jour, jeter un pont près de cet endroit, afin de permettre à la 2e division de cavalerie (comte Stollberg), dont l'avant-garde avait atteint la Seine le 16, de franchir le fleuve le 17. Le 5e corps ne devait le passer que le 18 septembre.

Une reconnaissance de la Seine, exécutée dès le 16, par le capitaine Pirscher, commandant en 2e le génie du corps d'armée, avait constaté que tout près de Villeneuve-Saint-Georges se trouvait un endroit favorable pour jeter un pont, mais que la largeur et la profondeur du fleuve exigeaient l'emploi de l'équipage de pont. Pour ce motif, on l'a-

vait fait avancer, dans la soirée du 16 septembre, de Fontenay à Tournan, afin que le lendemain il pût marcher en tête avec la colonne von Sandrart.

Combat de Valenton et de Bonneuil, et établissement d'un pont à Villeneuve-Saint-Georges (1).

Pour l'exécution de l'opération assignée au 5e corps, pour le 17 septembre, et en considération de la petite distance (un demi-mille seulement) qui sépare Villeneuve-Saint-Georges des ouvrages fortifiés de Paris, le général de l'infanterie von Kirchbach avait ordonné ce qui suit :

« Répartition des troupes pour le 17 septembre :

« *Avant-garde* : colonel von Bothmer, 17e brigade d'infanterie, 2e et 4e escadrons du régiment de dragons n° 4, 1re et 2e batteries lourdes, demi-détachement sanitaire n° 1.

« *Colonne du général von Sandrart* : 18e brigade, bataillon de chasseurs n° 5, 1er et 3e escadrons du régiment de dragons n° 4, 1re et 2e batteries légères, 1re compagnie de sapeurs, compagnie de pontonniers avec équipage léger de pont, colonne de pontons, demi-détachement sanitaire n° 1 et ambulance n° 5, 2e division montée de la réserve d'artillerie.

---

(1) Pour toutes les opérations qui ont eu lieu sous Paris, consulter la carte au $\frac{1}{80\,000}$ des environs de Paris.

« *Colonne du général von Schmidt* : 10e division et les deux batteries à cheval de la réserve d'artillerie.

« 1° L'avant-garde (colonel von Bothmer) se réunira à six heures du matin, sur la grand'route en avant de Chevry; un bataillon et un escadron resteront à Ozouer-la-Ferrières, pour couvrir le flanc droit jusqu'à l'arrivée des troupes du 6e corps.

« 2° L'avant-garde partira à six heures et demie, se dirigeant par Servon sur Limeil; elle laissera un bataillon à Boissy-Saint-Léger jusqu'à l'arrivée des troupes de la 10e division, pour couvrir le mouvement du côté de Paris.

« A la ferme de Tourne-Bride, la compagnie de pontonniers, avec l'équipage léger de pont, sera mise en route sur Villeneuve-Saint-Georges, pour rejoindre la colonne von Sandrart.

« L'avant-garde prendra position près de Limeil, pour couvrir l'établissement du pont de Villeneuve-Saint-Georges, et placera des avant-postes depuis la Seine jusqu'au parc du château Brevannes, se reliant à ceux de la 10e division.

« 3° La colonne du général von Sandrart se concentrera près de Gretz, qu'elle quittera à six heures et demie pour se porter par Brie-Comte-Robert et Mandres sur Villeneuve-Saint-Georges; elle sera précédée d'une petite avant-garde.

« 4° La colonne du lieutenant-général von Schmidt se réunira à l'est de Tournan, partira à sept heures se dirigeant par Brie-Comte-Robert sur Villecresnes, où elle se tiendra prête au combat.

Un bataillon devra être immédiatement détaché à Boissy-Saint-Léger, pour y relever le détachement de l'avant-garde. De Boissy-Saint-Léger, on enverra des avant-postes vers Paris.

« 5° Tous les bagages, les colonnes de munitions et les convois se réuniront près de Brie-Comte-Robert.

« 6° Je marcherai avec la colonne du général von Sandrart.

« *Signé* : Von Kirchbach. »

L'avant-garde (colonel von Bothmer), qui avait laissé le 1er bataillon du régiment n° 58 et le 4e escadron du régiment de dragons n° 4 à Ozouer-la-Ferrières, avait été plusieurs fois arrêtée dans sa marche par des abatis et des coupures sur la route. Arrivée à la ferme de Tourne-Bride, elle détacha, conformément aux ordres qu'elle avait reçus, le bataillon de fusiliers du régiment n° 58, à Boissy-Saint-Léger; couverte par une troupe avancée, elle traversa Château-la-Grange et arriva à Limeil à midi. De ce point, elle envoya vers la ligne Choisy-le-Roi—Bonneuil des patrouilles de cavalerie, qui devaient protéger l'établissement de ses avant-postes, pendant que le gros installerait son bivouac au sud de Limeil. Le colonel von Bothmer désigna pour les avant-postes, le 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 58 (major Böttcher) et le 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 59 (capitaine Dobschütz), sous les ordres du colonel von Rex.

Après une heure de l'après-midi, le premier de ces bataillons se rendait de Valenton à la ferme de la Tour, et les 2e et 3e compagnies de l'autre bataillon à Mesly, pour y placer leurs grand'gardes ; au même moment, les patrouilles de cavalerie recevaient quelques coups de fusil, près de Mesly. Bientôt après (vers 2 heures), le 2e bataillon du régiment n° 58 tombait aussi de l'autre côté de la ferme de la Tour sur de fortes fractions ennemies, avec lesquelles il engagea une vive fusillade. Le détachement d'Ozouer-la-Ferrières, arrivant à ce moment de Valenton, le colonel von Bothmer put faire avancer comme renforts les 1re et 4e compagnies du régiment d'infanterie n° 59. En même temps, la 1re batterie lourde (capitaine Matschke) fut amenée jusqu'au nord de Valenton ; elle prit position en face d'une batterie ennemie placée sur le Mont-Mesly, et l'obligea à la retraite après quelques coups. Pendant ce temps, les patrouilles de dragons étaient repoussées par des hussards ennemis, qui se retirèrent cependant devant le 2e escadron du régiment de dragons n° 4, que le colonel Bothmer fit avancer.

Quelques bataillons ennemis ayant paru sur le Mont-Mesly, la moitié du 1er bataillon du régiment n° 58 (capitaine Wernecke, 2e et 4e compagnies), fut envoyée vers le nord-est ; elle devait se maintenir en relation avec l'aile droite du 1er bataillon du régiment n° 59. La 1re et la 3e compagnie du régiment n° 58 restèrent à la sortie nord de Valenton. Le gros de l'avant-garde (2e bataillon et batail-

lon de fusiliers du régiment n° 59, 2e batterie lourde et 4e escadron du régiment de dragons n° 4) prit position à la sortie sud-est de Limeil, sur la route de Villeneuve.

A trois heures de l'après-midi, le combat était complétement engagé contre la ligne Mesly—Bonneuil; le feu violent de chassepots venant des vignes situées entre ces deux villages fit supposer qu'il y avait là plus de trois bataillons. A la même heure, une batterie de mitrailleuses et une batterie de canons ouvrirent leur feu de Bonneuil contre le parc du château de Brevannes et les troupes qui marchaient sur Mesly. On fit avancer la 2e batterie lourde à hauteur de la 1re, mais elle ne tira pas, l'ennemi s'étant mis en retraite et se trouvant à une distance trop grande; l'autre batterie avait cessé son feu. Les 10 compagnies engagées dans la lutte poursuivirent l'ennemi sur Mesly et le Mont-Mesly, le bataillon Dobschütz, s'avançant vers le nord pendant que le bataillon Böttcher obliquait à droite, et le demi-bataillon Wernecke à gauche, pour cerner l'ennemi sur le Mont-Mesly. Mais l'adversaire abandonna rapidement sa position.

Il eût été impraticable et hasardé de prolonger la poursuite; elle nous aurait conduits sous le canon du fort de Charenton, qui avait déjà pris part à l'action. Un retour offensif, tenté à quatre heures de l'après-midi sur le Mont-Mesly, par 3 bataillons ennemis venant de Créteil, fut repoussé par le feu rapide du 1er bataillon du régiment n° 59; ces

bataillons s'enfuirent en désordre sur Créteil. Sur la hauteur du Mont-Mesly, le colonel von Bothmer fit rallier les bataillons, afin de rétrograder sur Valenton et de placer les grand'gardes. Des patrouilles de dragons observaient l'ennemi pendant ce temps.

Le bataillon de fusiliers du régiment n° 58 arriva à Valenton à huit heures du soir, venant de Boissy-Saint-Léger, qu'il avait occupé jusqu'à l'arrivée des troupes de la 10e division, d'après les ordres qu'il avait reçus. On avait fait 6 prisonniers.

L'avant-garde avait eu devant elle environ 8 bataillons (bataillons de dépôt et de marche), des francs-tireurs, 2 batteries, 6 mitrailleuses, 1 escadron de hussards.

Les pertes de l'avant-garde, dans le combat de Valenton, s'élevaient aux chiffres suivants : — 3e *régiment d'infanterie de Posen, n°* 58. Blessés : le premier-lieutenant Schröder, le second-lieutenant Jänicke. Total : tués, 5 hommes; blessés, 2 officiers et 22 hommes. — 4e *régiment d'infanterie de Posen, n°* 59. Blessé : le second-lieutenant Reppich. Total : tué, 1 homme; blessés, 1 officier et 15 hommes; disparu, 1 homme. — 1er *régiment de dragons de Silésie, n°* 4. Tué : le second-lieutenant von Hanstein. Total : tués, 1 officier, 3 hommes et 2 chevaux; blessés, 7 hommes; disparus, 4 hommes, 3 chevaux. D'après cela, les pertes du corps d'armée dans le combat de Valenton s'élèvent en tout, à : Tués, 1 officier et 9 hommes; blessés,

3 officiers et 45 hommes; disparus, 5 hommes, 5 chevaux.

Les blessés avaient été ramassés pendant l'action par la 1re section du 1er détachement sanitaire et transportés à Valentou dans une villa spacieuse; ils furent dirigés le lendemain sur Villeneuve-Saint-Georges, où s'était installée la 5e ambulance.

En apprenant, vers deux heures et demie, la rencontre de l'avant-garde avec l'ennemi, le commandant du corps d'armée avait expédié au lieutenant-général von Schmidt l'ordre de prendre part à la lutte en cas de besoin. Le général von Schmidt envoya aussitôt le régiment de dragons n° 14 et les 2 batteries à cheval de la réserve vers Limeil, pour s'y tenir prêts comme premier renfort. Ces troupes ne purent plus entrer en ligne; à leur arrivée le combat touchait à sa fin. Sur l'ordre du commandant du corps d'armée, la 2e division montée de la réserve d'artillerie avait été aussi dirigée de Villeneuve sur Limeil pour soutenir au besoin l'avant-garde. Elle n'entra pas non plus en action.

Pendant ce combat, l'établissement du pont s'exécutait sans encombre à Villeneuve.

La tête de la colonne Sandrart arriva à Villeneuve à midi et demi; derrière son premier bataillon d'infanterie venaient l'équipage de pont, puis l'artillerie; le général de l'infanterie von Kirchbach marchait avec cette colonne. Après avoir examiné le terrain, il approuva l'emplacement choisi par le capitaine du génie Pirscher pour jeter le pont, à

400 pas en amont du pont de fil de fer détruit par les Français.

A l'aide de l'équipage léger de pont, on établit non loin de cet emplacement une culée et une traille pour faire passer l'avant-garde. Les bateaux de la colonne de pontons servirent aussi à cet usage dès leur arrivée sur le bord du fleuve. Tout le 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 47 et un détachement du régiment de dragons n° 4 passèrent ainsi. Ils avaient été précédés par le lieutenant von Ivernois, du régiment de dragons n° 14, officier d'ordonnance du commandant du corps d'armée, qui avait passé le fleuve à cheval et à la nage; aidé des premières patrouilles d'infanterie qui passèrent en bateau, il avait attaqué sur la rive opposée quelques francs-tireurs couchés derrière le remblai du chemin de fer; ces francs-tireurs se retirèrent en faisant feu; leurs coups tirés de loin nous tuèrent cependant 1 cheval et blessèrent 1 homme et 2 chevaux de la colonne de pontons. Le lieutenant von Ivernois ramena prisonnier un franc-tireur de la Seine. Pour reconnaître les mouvements des troupes allemandes, l'ennemi avait encore fait monter quatre ballons dans les environs de Bicêtre; le temps très-clair ce jour-là dut favoriser leurs observations.

Pour mieux protéger la construction du pont, on avait fait venir le bataillon de fusiliers du régiment n° 47 et le bataillon de chasseurs n° 5; le 2e bataillon du régiment n° 47 occupait Villeneuve; les deux batteries légères de la 1re division montée

prirent position à 200 pas environ de l'emplacement du pont sur une terrasse en arrière du fleuve.

Le pont, commencé à deux heures, était complétement terminé à trois heures et demie. Il se composait de 28 bateaux, outre les travées de culée reposant sur des chevalets. Le fleuve à cet endroit avait 16 pieds de profondeur. A quatre heures, la 2e division de cavalerie franchit la Seine. Le régiment d'infanterie n° 47 fut chargé de la garde du pont sur la rive gauche, le bataillon de chasseurs n° 5 bivouaqua sur la rive droite près du pont. L'opération terminée et la nouvelle étant arrivée dans l'intervalle que le combat de l'avant-garde avait eu une issue favorable, les autres troupes du corps d'armée s'établirent en cantonnements serrés entre Saint-Georges et Villecresnes.

Le 18 septembre, le corps d'armée devait passer la Seine et se porter jusqu'aux environs de Palaiseau ; les convois et les bagages devaient se réunir à Brie-Comte-Robert et rester en arrière. D'après les prescriptions du commandant du corps d'armée, la 18e brigade d'infanterie, le bataillon de chasseurs n° 5, 2 batteries, le 1er et le 3e escadron du régiment de dragons n° 4 et 1/2 détachement sanitaire, sous les ordres du général-major von Sandrart, se concentrèrent à sept heures du matin dans les environs d'Orly, sur la grand'route de Paris à Lyon, près du tombeau du général Devaux et de la vieille poste; cette colonne devait couvrir le corps d'armée du côté de Paris, pendant que s'effectueraient le passage de la Seine et la marche vers

l'ouest. Elle arriva vers huit heures, après avoir dépassé Paray, à la grand'route de Paris à Orléans, elle prit position entre Wissous et Massy, face à la Croix-de-Berni, où le 1er escadron venait de signaler l'ennemi. Le colonel von Flotow fut détaché en avant avec le régiment d'infanterie n° 47, le 1er escadron et la moitié du 3e, et la 1re batterie légère.

La 10e division, avec toute la réserve d'artillerie et l'équipage léger de pont, se mit en route à sept heures pour franchir le fleuve, et, précédée d'une petite avant-garde, se porta par Athis et Lonjumeau sur Palaiseau, où elle s'établit en cantonnements et au bivouac.

Après l'arrivée du 6e corps d'armée près de Valenton, le colonel von Bothmer quitta ce point avec ses troupes, traversa le pont derrière la 10e division et suivit le général von Sandrart par Athis et Paray jusqu'à Massy. La 10e division laissa le 2e bataillon du régiment de grenadiers n° 6 en arrière, à la garde du pont, jusqu'à l'arrivée du 6e corps.

Près de Wissous, le général von Sandrart fut informé par le 1er escadron que l'ennemi avait quitté la Croix-de-Berni, mais que la route de Malabry était barricadée. Les patrouilles de cavalerie envoyées au delà de Bièvre, sous les ordres du lieutenant von Wienskowski, rendirent compte que de ce côté les chemins étaient barricadés en plusieurs endroits, et que près d'Igny, un peloton de chasseurs occupé à établir des obstacles avait été mis

en fuite par nos dragons. Près de Bièvre, le lieutenant von Wienskowski avait aperçu de fortes colonnes ennemies en retraite.

Vers 10 heures, le général von Sandrart se porta par Massy vers Bièvre.

Dans le but de couvrir le flanc droit, le colonel von Flotow, commandant l'avant-garde, outre le 1er escadron qu'il avait envoyé sur la route de Versailles, avait encore détaché la 7e compagnie du régiment n° 47, pour fouiller le bois de Verrières.

Combat de Dame-Rose.

L'avant-garde, parvenue vers midi et demi au nord de Bièvre, près de l'Abbaye-aux-Bois, se disposait à placer ses grand'gardes dans la direction de Paris, lorsque les détachements envoyés du côté de Petit-Bicêtre y furent accueillis par des coups de fusil. Le colonel von Flotow fit avancer sur Petit-Bicêtre son 2e bataillon, les 5e et 8e compagnies en avant, le 1er bataillon suivait ; le bataillon de fusiliers fut dirigé à gauche, sur Villacoublay ; quelques coups de feu furent tirés de cette ferme par des paysans, sur la 12e compagnie qui marchait en tête. La moitié du 3e escadron, sous le capitaine Beöczy, passa par Mont-Clain pour couvrir le flanc gauche.

Les bataillons purent atteindre la grand'route de Versailles sans éprouver de résistance. Quelques patrouilles d'infanterie ennemie se retirèrent vers le nord. Après avoir dépassé la grand'route, la 8e compagnie reçut des coups de fusil de quelques tirailleurs embusqués dans le bois de la Garenne, qui se retirèrent par Pointe-de-Verrières sur Grange-Dame-Rose. En les poursuivant, la 8e compagnie eut à subir le feu d'une compagnie de zouaves embusquée dans la ferme de Dame-Rose. La 5e compagnie reçut l'ordre de se porter de Petit-Bicêtre par Pointe-de-Verrières sur Dame-Rose, au secours de la 8e; dans ce mouvement, elle aperçut sur son flanc droit de fortes masses de cavalerie sur lesquelles elle ne put faire feu, vu leur éloignement. La 5e compagnie occupa la Pointe-de-Verrières avec 2 pelotons, et fit avancer ses tirailleurs à travers les bois sur Dame-Rose. Les deux autres compagnies du 2e bataillon suivirent la 5e jusqu'à la Garenne.

Au même moment, le bataillon de fusiliers, avec ses 12e et 9e compagnies en première ligne, s'était porté par Villacoublay sur Dame-Rose et attaquait cette dernière ferme. A deux heures et demie, les 8e et 12e compagnies (capitaines von Drigalski et von Waldaw), qui s'étaient le plus approchées de Dame-Rose, débusquèrent, malgré un feu très-vif, les fantassins ennemis postés le long du mur, et prirent immédiatement possession de la ferme, après en avoir franchi de deux côtés les murs élevés et avoir fait prisonniers 1 officier et 59 hommes du

1er régiment de zouaves, qui s'y trouvaient encore (1). Dans l'espace libre, au milieu de la ferme, se trouvaient des tentes dressées pour une compagnie; les zouaves étaient en train de faire la soupe. La 9e compagnie (lieutenant von Berger) avait fouillé le bois à l'ouest de Dame-Rose et y avait fait 11 prisonniers.

Pendant ce temps, le 1er bataillon avait pris position à Petit-Bicêtre et envoyé vers la pointe de Trivaux la moitié d'un peloton, qui n'avait pas tardé à s'emparer de cette ferme, faiblement occupée. Il fallut cependant l'évacuer devant de fortes colonnes d'infanterie qui sortaient, avec une batterie, du bois de Meudon vers Trivaux. La batterie ennemie ouvrit son feu dans la direction de Villacoublay, mais sans résultat. L'infanterie ennemie ne dépassa pas la ferme de Trivaux.

Le capitaine Beôczy, chargé de couvrir le flanc gauche, avait envoyé le lieutenant von Wienskowski avec 5 dragons, du côté de Vélizy. Cette patrouille fut accueillie par quelques coups de feu partis du village; elle y pénétra cependant et y dispersa une trentaine de fantassins ennemis, 4 restèrent sur le carreau, les autres prirent la fuite. En même temps, le capitaine Beôczy s'emparait d'un convoi se rendant de Plessis-Picquet à Vélizy, après

(1) Le 1er régiment de zouaves avait été fait prisonnier à Sedan ; les zouaves qui ont combattu à Dame-Rose et au Petit-Bicêtre appartenaient à un régiment de marche formé à Paris (N. du T.).

avoir dispersé l'escorte composée d'une trentaine d'hommes. Le combat était terminé vers trois heures, et l'ennemi s'étant complétement retiré, le colonel von Flotow rallia son régiment près de Petit-Bicêtre et plaça des grand'gardes.

Le 1er bataillon (capitaine Masuch) occupa, avec les 2e et 3e compagnies, les maisons de Petit-Bicêtre qui furent mises en état de défense ; la 4e compagnie formait le soutien dans le ravin qui descend vers Bièvre. La 1re compagnie, postée près de l'étang du Loup-Pendu, maintenait la liaison avec le bataillon du régiment de grenadiers du roi, établi près de Mont-Clain ; elle avait une grand'garde à Villacoublay. Ses sentinelles doubles se reliaient avec celles des 2e et 3e compagnies, qui avaient été poussées jusqu'au signal du Pavé Blanc ; le bataillon de fusiliers (capitaine von Vietinghoff) avec un peloton de dragons fut détaché vers Malabry; ses avant-postes se reliaient à ceux du 1er bataillon et à ceux de la 17e brigade d'infanterie, stationnée près de Verrières. Le 2e bataillon (capitaine von Sydow) bivouaqua, dans le vallon au sud de Bicêtre, avec un escadron et quart du régiment de dragons n° 4 et la 1er batterie légère. Le régiment d'infanterie n° 47 n'eut dans cette journée que 4 hommes blessés.

Dans le petit combat de Dame-Rose, l'ennemi avait amené des forces considérables de toutes armes très-près de notre position ; il fallait donc, le lendemain, s'attendre à une attaque ayant pour but de retarder l'investissement de Paris.

Cet investissement devait être exécuté sur la rive droite de la Seine et de la Marne par l'armée de la Meuse, sur la rive gauche par la IIIe armée. D'après les ordres du commandant en chef de la IIIe armée, le 19 septembre, le 5e corps devait, pour compléter cet investissement, occuper la ligne qui va du parc de Meudon à Bougival, sur la Seine, s'appuyant à droite au 2e corps bavarois (von Hartmann), à gauche au 4e corps (von Alvensleben I) de l'armée de la Meuse.

Combat de Petit-Bicêtre (Plessis-Picquet).

Le commandant du corps d'armée donna les ordres suivants pour le 19 septembre :

« 1° La 9e division se concentrera à sept heures du matin, près de Bièvre, marchera sur Versailles par l'Hôtel Dieu, se couvrant particulièrement sur la droite pendant la marche, et prendra position à l'est de la ville, entre le Bas-Viroflay et le Grand-Montreuil, face au nord-est. Les avant-postes occuperont la ligne qui va du parc de Meudon jusques et y compris Marnes, se reliant à droite au 2e corps bavarois.

« 2° La 10e division d'infanterie et la réserve d'artillerie quitteront Palaiseau à 6 heures du ma-

tin et s'avanceront par Saclay, les Loges, Buc, Versailles, pour prendre position au nord de cette ville, près du Chesnay. Les avant-postes occuperont la ligne qui va de Marnes à Bougival, sur la rive gauche de la Seine. Ils chercheront à se relier, dans les environs de Croissy, au 4e corps. »

En exécution de cet ordre, le général von Sandrart avait donné au général-major von Voigts-Rhetz, commandant la 17e brigade d'infanterie, la direction des troupes chargées de couvrir du côté de Paris la marche du corps d'armée.

Pendant la nuit du 18 au 19 septembre, on entendit du côté des avant-postes ennemis, placés à 600 pas environ des nôtres, un bruit continuel de pas, des roulements de voitures, des commandements à haute voix, la chute des arbres qu'on abattait ; les Français entretinrent aussi, pendant toute la nuit, une vive fusillade, naturellement sans résultat.

Vers le jour (cinq heures), la 2e division de cavalerie postée près de Saclay, envoya de fortes patrouilles en reconnaissance au delà de nos avant-postes; ces patrouilles furent arrêtées par le feu des avant-postes ennemis.

Bientôt après, du haut d'une maison de Petit-Bicêtre, le chef du 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 47, capitaine Masuch, aperçut environ 6 bataillons ennemis avec 3 ou 4 batteries venant de Meudon, qui se déployaient près de la Pointe de Trivaux, en face de la position de nos avant-postes. Pendant qu'on rendait compte de cet événement

au colonel von Flotow, commandant des avant-postes, les batteries ennemies ouvrirent un feu si violent contre les trois maisons de Petit-Bicêtre, que l'une d'elles, la gendarmerie impériale, ne tarda pas à être presque entièrement détruite; la 3e compagnie, ne pouvant plus s'abriter derrière ce bâtiment, dut se coucher dans le fossé de la route. Les coups étaient dirigés aussi sur le ravin qui descend à Bièvre. C'est précisément à ce moment que la 9e division se rassemblait.

Cette violente canonnade avait engagé le général-major von Voigts-Rhetz à envoyer immédiatement un escadron et demi de dragons de l'avant-garde et les patrouilles de la 2e division de cavalerie au delà de Villacoublay, pour couvrir le flanc gauche, et à faire avancer la 1re batterie légère (capitaine Michaëlis) qui prit position près de Petit-Bicêtre, a l'ouest. Dès que cette batterie parut sur la hauteur, elle reçut une telle grêle d'obus et de balles, qu'en peu d'instants 3 pièces furent mises momentanément hors de service, le commandant de la batterie et une dizaine d'hommes grièvement blessés, environ 12 chevaux tués et plusieurs blessés.

Le bataillon Masuch, du régiment n° 47, avait occupé Bicêtre et la route des deux côtés; sur l'ordre du général von Voigts-Rhetz, le 2e bataillon se portait à l'aile gauche du premier; mais avant qu'il pût arriver en ligne, l'ennemi (six heures et demie environ) avait attaqué en portant son infanterie de la Pointe de Verrières et de Trivaux sur la Garenne et le signal du Pavé Blanc, après avoir repoussé

nos avant-postes. De la Garenne, cette infanterie avait forcé la 1re batterie légère à battre en retraite. Le feu de l'artillerie ennemie s'était alors tourné, avec la même violence, contre notre infanterie.

Environ 3 bataillons français s'étaient portés au delà du Pavé-Blanc, une partie se dirigea vers la route qui passe devant Malabry, point que le bataillon de fusiliers (capitaine von Vietinghoff) avait déjà quitté pour se rendre au lieu du rendez-vous. L'ennemi pouvait réussir à gagner ainsi sans danger la grand'route de Versailles sur son flanc gauche. On compta plus de 6 compagnies qui atteignirent l'une après l'autre le bois de Verrières dans le voisinage du rond-point de cette grand'-route. Dès qu'une de ces compagnies franchissait la route, le lieutenant von Treskow faisait lever ses hommes et leur faisait exécuter un feu à volonté, court, mais efficace.

La compagnie Treskow, quoique très-sérieusement menacée sur son flanc et sur ses derrières, n'en demeura pas moins solide à son poste. Le capitaine Masuch lui envoya la 4e compagnie (capitaine von Zawadzki) comme renfort à travers le bois; les deux autres compagnies du 1er bataillon étaient déjà fortement engagées de front. Dans ce moment critique un officier d'état-major bavarois, le capitaine Girl, vint annoncer un secours prochain.

Dès le début de l'action l'ennemi avait déployé des forces considérables, surtout en artillerie : aussi le général-major von Voigts-Rhetz avait-il dépêché

son aide de camp, le lieutenant von Sandes, auprès du général von Sandrart pour demander du renfort, principalement de l'artillerie. Mais au nord de Bièvre, le lieutenant von Sandes rencontra la 6e brigade bavaroise, et il pria son chef, le colonel Diehl, de vouloir bien entrer en ligne. Le colonel Diehl envoya sur-le-champ une batterie prendre position à gauche de Petit-Bicêtre ; il dirigea en même temps le bataillon de chasseurs qui marchait en tête, à travers le bois, sur l'aile droite où la lutte était excessivement vive et où nous avions affaire à des forces supérieures. Dans l'intervalle, les compagnies de fusiliers du régiment n° 47 étaient entrées en ligne ; mais elles n'avaient pu, malgré tous leurs efforts, faire plier l'ennemi dans le bois. Les chasseurs bavarois arrivèrent à propos. Conduits par le lieutenant-colonel baron von Horn, ils attaquèrent avec énergie et vigueur. Grâce à leur intervention, l'ennemi fut chassé du bois (sept heures et demie) et dut en se retirant passer complétement sous le feu de la compagnie du lieutenant von Treskow. Il opéra sa retraite au delà du Pavé-Blanc vers Plessis-Picquet. La lutte s'arrêta pendant quelque temps de ce côté.

Dès que l'artillerie ennemie eut ouvert son feu, le général von Sandrart avait envoyé de Mont-Clain la 2e batterie légère (capitaine Gustke) qui, protégée par l'entrée en ligne du 2e bataillon (capitaine von Sydow) du régiment n° 47, put prendre position à l'ouest de Bicêtre. Ce bataillon n'avait pas tardé à chasser l'ennemi des environs

de Villacoublay et de la Garenne. Bientôt après apparut de nouveau la 1re batterie légère, conduite par le premier-lieutenant Franke, qui avait été se remettre en état dans le ravin de Bièvre; quelques instants plus tard, la batterie bavaroise envoyée par le colonel Diehl vint renforcer la position de l'artillerie à l'aile droite.

Sur l'ordre du général von Sandrart, le régiment de grenadiers du Roi, avec le bataillon de chasseurs n° 5, s'était porté, dès le début de l'attaque de l'infanterie, sur Villacoublay et Dame-Rose, pour tourner l'aile droite ennemie; les deux batteries lourdes de la division qui marchaient avec la 17e brigade d'infanterie avaient également reçu l'ordre de se porter en avant au trot.

Dans l'intervalle, un retour offensif de l'infanterie ennemie, sortant du bois de Meudon, avait sérieusement menacé nos batteries; la mousqueterie leur fit éprouver des pertes considérables, la batterie bavaroise vit même tomber tous ses officiers. Un feu d'obus ouvert à 800 et 600 pas, soutenu par les tirailleurs du 47e régiment postés à la Garenne, réussit à rejeter l'infanterie ennemie dans le bois. En même temps qu'elle, disparurent les batteries près de Trivaux.

Le général von Sandrart prescrivit à la 2e batterie lourde (capitaine Anders) de prendre position à l'ouest de Villacoublay, pour soutenir l'attaque du régiment de grenadiers du Roi. La 1re batterie lourde (capitaine Matschke) se forma à la gauche de l'artillerie déjà en position, qui avait son aile

droite près de Petit-Bicêtre, son aile gauche vers Villacoublay. Le chef de la 1re division montée (capitaine Schmidt) prit le commandement des batteries prussiennes.

Ces batteries dirigèrent alors leur feu sur l'infanterie ennemie qui se retirait par la route de Châtillon. Après le départ de cette infanterie, elles contre-battirent à 3000 pas de l'artillerie de campagne ennemie près du moulin de la Tour, renforcée par des pièces de place qui armaient une redoute nouvellement élevée sur la hauteur au sud de Châtillon. La section de gauche de la 1re batterie lourde lança des obus dans la ferme de Trivaux, pour préparer l'attaque de l'infanterie bavaroise ; après quelques coups les bâtiments prirent feu. Le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 47, qui avaient presque entièrement épuisé leurs munitions, furent ralliés près de Petit-Bicêtre.

Dans l'intervalle, le régiment de grenadiers du Roi s'était avancé jusqu'à Villacoublay et s'était porté jusqu'à la lisière du bois au sud de Dame-Rose, le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers en première ligne, le bataillon de chasseurs n° 5 suivait en réserve. La 2e batterie lourde envoya d'abord quelques obus sur la Pointe de Verrières et Dame-Rose, puis le 2e bataillon du régiment n° 47 se porta sur le premier de ces points, le bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi sur Dame-Rose et le 1er bataillon du même régiment sur la lisière du bois entre les deux

fermes; ces positions furent enlevées après un léger combat de tirailleurs.

La 10e division et la réserve d'artillerie, qui avaient passé par Saclay et qui avaient éprouvé un retard énorme par suite d'une barricade formidable établie sur le pont qui traverse le grand étang de Saclay, se portèrent rapidement sur le théâtre de la lutte d'après les ordres du commandant du corps d'armée; celui-ci arriva vers huit heures et demie près de Villacoublay avec la réserve d'artillerie qui avait pris le trot à Jouy; à ce moment nous gagnions du terrain et le combat diminuait d'intensité, on ne jugea pas nécessaire de faire entrer en ligne la réserve d'artillerie.

Le régiment de grenadiers du Roi quitta Dame-Rose pour poursuivre l'ennemi dans le bois de Meudon. La moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 7 (von Hirsch), 9e et 12e compagnies, se dirigea sur Villebon au nord-est, il y fut reçu par la fusillade; mais il en chassa les fantassins ennemis. Le colonel von Köthen, commandant le régiment de grenadiers du Roi, fit faire ensuite une conversion à droite à sa première ligne et fit suivre le bataillon de fusiliers par le 2e bataillon comme réserve. Les taillis épais du bois rendaient la marche difficile, les quelques chemins qui le traversent étaient couverts d'abatis sur une grande étendue.

Près de l'étang situé à l'ouest de la route qui va du Pavé-Blanc à Sèvres, non loin de la fabrique de mitrailleuses, les tirailleurs du bataillon de

fusiliers et la 1re compagnie tombèrent sur de fortes masses de zouaves qui, pris d'une panique, s'enfuirent, abandonnant 170 à 180 fusils; 81 zouaves furent faits prisonniers. Les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon s'étaient emparées de la lisière du bois au sud de Villebon et avaient refoulé l'ennemi, pendant qu'à l'aile droite la 4e compagnie concourait à la prise de la ferme de Trivaux avec des hommes du régiment d'infanterie n° 47 et des Bavarois.

Un violent combat d'artillerie avait recommencé sur la partie découverte du plateau. La 1re division montée s'était avancée (vers dix heures) avec des batteries bavaroises jusqu'à la Pointe de Trivaux, pour contre-battre des batteries ennemies qui avaient rouvert leur feu près du moulin de la Tour. Le colonel Gaëde, commandant l'artillerie du corps d'armée, fit renforcer aussitôt l'aile gauche de la 1re division montée par les 2 batteries à cheval et la 3e batterie légère qui purent encore trouver l'espace nécessaire pour se former jusqu'à la lisière du bois. Le général von Kirchbach fit avancer la 20e brigade jusqu'à la Garenne, comme soutien de l'artillerie.

Le combat d'infanterie avait cessé au 5e corps, le feu de l'artillerie ne tarda pas non plus à finir, les batteries ennemies ayant quitté le terrain et la lutte avec les pièces de place bien abritées ne pouvant se continuer avec chances de succès.

Près de Plessis-Picquet, au contraire, les troupes du 2e corps bavarois qui venaient d'arriver lut-

taient encore avec toute leur énergie. Le général von Kirchbach fit prévenir le général de l'infanterie von Hartmann qu'il se tenait à sa disposition près de Villacoublay avec tout son corps d'armée.

La lutte du côté du 2e corps bavarois étant devenue plus faible vers onze heures, et l'envoi d'un renfort paraissant d'autant moins nécessaire que le 6e corps venait d'arriver sur la ligne d'investissement à la droite des Bavarois, le général von Kirchbach donna l'ordre de quitter le lieu de combat et de se mettre en route, pour terminer la tâche imposée au 5e corps pour la journée, c'est-à-dire l'investissement de Paris sur la ligne de Meudon à Bougival.

Le général-major von Voigts-Rhetz dut rester encore quelque temps près de Villacoublay avec la 18e brigade d'infanterie, pour soutenir le 2e corps bavarois en cas de besoin. Le général de l'infanterie von Hartmann fut avisé de cette disposition. La 18e brigade suivit son corps d'armée à deux heures.

Nos pertes dans la journée sont données ci-après :

Régiment de grenadiers du Roi (2e *régiment de la Prusse occidentale*) n° 7 : tués, 6 hommes ; blessés, 19 hommes. — 2e *régiment d'infanterie de la basse Silésie* n° 47 : blessés, les seconds-lieutenants von Trotha et von Poncet, le porte-épée-fâhnrich Haas (mort de ses blessures). Total : tués, 28 hommes ; blessés, 3 officiers et 79 hommes. — 1er *régiment de dragons de Silésie* n° 4 : tués, 1 homme,

2 chevaux ; blessé, 1 homme. — 1re *division montée du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie :* blessés, le capitaine Michaëlis, le premier-lieutenant Thoncke, le second-lieutenant Hirte. Total : tués, 2 hommes, 29 chevaux; blessés, 3 officiers et 33 hommes.—*Détachement sanitaire* n° 2 : blessé, 1 homme. — *Réserve d'artillerie* : tués, 3 chevaux ; blessés, 2 hommes, 5 chevaux.

D'après cela, les pertes totales du 5e corps d'armée dans le combat de Petit-Bicêtre se montent à : tués, 37 hommes ; blessés, 6 officiers et 135 hommes; de plus, 35 chevaux tués et 14 chevaux blessés (y compris les chevaux de l'infanterie).

Le détachement sanitaire n° 1 avait fonctionné dès le début de l'action, pour transporter les blessés en lieu de sûreté à Villacoublay, où se faisaient les pansements ; après le combat, ces blessés furent conduits à Versailles dans l'ambulance installée au château. Le combat terminé, des ambulances internationales arrivèrent de Versailles.

Mentionnons ici, avant de terminer, un acte de barbarie commis par les Français. Le 23 septembre, on trouva dans le parc de Meudon un soldat du régiment de grenadiers du Roi, attaché à un arbre, un bâillon dans la bouche, le crâne fendu et la poitrine ouverte. Il faut attribuer sans doute ce fait épouvantable aux zouaves qui, vers la fin du combat, pris d'une terreur panique, s'étaient enfuis du bois devant le régiment de grenadiers du Roi, et, comme on l'apprit plus tard, ne s'arrê-

tèrent enfin que devant les portes closes de Paris, où l'on dut envoyer à leur rencontre des canons et des gendarmes.

Investissement de Paris.

De Villacoublay, les troupes avaient encore plus de deux milles à parcourir pour arriver à Bougival. Elles durent faire un détour par Jouy et Buc, car à partir de l'Hôtel-Dieu et vers l'ouest, la route était barrée sur une grande partie de son parcours par des abatis et de profondes coupures. Là, comme sur tous les chemins des environs de Paris, les Français avaient employé les mêmes obstacles, et ils n'avaient pas ménagé pour cela les arbres les plus beaux et les plus vieux.

Les reconnaissances envoyées du côté de Versailles, dès le matin, avaient rendu compte déjà que la ville était occupée par 3,000 gardes nationaux environ, et que le commandant et le maire ne voulaient en ouvrir les portes qu'à la suite d'une capitulation. Le général von Kirchbach répondit au commandant de la garde nationale, qui était venu à sa rencontre, que les conditions proposées pour la capitulation seraient envoyées au commandant en chef; qu'en ce qui le concernait, il emploierait au besoin la force pour traverser la ville et l'occu-

per. Le maire de Sèvres arriva aussi et à cheval, mais pour prier instamment de faire occuper la ville qu'il administrait.

L'entrée et le défilé des troupes prussiennes dans Versailles n'éprouva pas la moindre difficulté. A la porte de Sceaux, le maire de Versailles vint recevoir le général qui marchait à la tête de son corps d'armée. Le passage des troupes, musique en tête, amena naturellement une grande affluence de monde qui ne témoignait, en général, aucune consternation au sujet de cet événement. Dans les conversations nouées çà et là avec les habitants, on eut fréquemment l'occasion de remarquer que, malgré l'entrée de nos troupes à Versailles, une partie de la population s'imaginait que le résultat du combat de Petit-Bicêtre avait été complétement favorable aux troupes françaises, et que les troupes allemandes étaient obligées de traverser Versailles pour battre en retraite.

Sur la place d'armes, devant le château, le général de l'infanterie von Kirchbach fit défiler ses troupes devant lui. Les Versaillais paraissaient saisis d'étonnement à la vue de l'attitude ferme, calme et digne des troupes prussiennes, surtout lorsque vint à passer, en dernier lieu, la 18e brigade d'infanterie qui arrivait du combat, ce que les Français n'ignoraient pas.

La colonne von Schmidt quitta de nouveau Versailles par la porte qui conduit au Chesnay et à Bougival, tandis que la 9e division se dirigeait sur Montreuil et le Bas-Viroflay.

En investissant Paris, il fallait s'attendre à tomber partout sur des patrouilles et des postes ennemis qui observaient le terrain en avant de la place ; les troupes ne devaient s'avancer qu'avec précaution, pour ne pas tomber sous le feu des ouvrages détachés qu'on avait élevés depuis la guerre seulement, et sur la position desquels le commandant en chef n'avait pu donner au corps d'armée que des indications générales. Il était presque impossible aux divers détachements de se maintenir constamment en relation entre eux pendant leur marche; ils devaient rencontrer, sur le terrain accidenté situé à l'est et au nord de Versailles, des bois et des parcs d'une grande étendue, des habitations et des clôtures sans nombre, des chemins barricadés partout; il fallait, en tout cas, une grande prudence, surtout vers la chute du jour.

Le commandant du 5e corps avait assigné à chacune de ses divisions une section particulière de l'emplacement que le corps d'armée devait occuper; la section de droite, de Meudon par Ville-d'Avray, jusques et y compris Marnes, à la 9e division; la section de gauche, de Marnes à Bougival, à la 10e division. Une brigade mixte, comprenant toutes les armes, fut destinée à fournir les avant-postes, les soutiens et la réserve spéciale de chacune des ailes; c'étaient la 17e et la 20e brigade. La réserve générale se composait d'après cela de 2 brigades mixtes (la 18e et la 19e) et de la réserve d'artillerie, dont le commandant du corps d'armée s'était ménagé la disposition exclusive. La réserve

générale de la 9e division ne trouva près du Grand-Montreuil, à l'est de Versailles, aucun emplacement se prêtant à l'établissement d'un bivouac ; le régiment de grenadiers du Roi bivouaqua dans un grand jardin du faubourg près de la route de Sèvres, le reste dans l'avenue de Saint-Cloud, à la sortie de la ville ; la 2e division montée de la réserve d'artillerie, sur la place d'Armes devant le château. La réserve principale de la 10e division établit son bivouac près du Chesnay, où le commandant du corps d'armée installa son quartier-général.

Le placement des grand'gardes éprouva des difficultés toutes spéciales, car le terrain n'offrait aucun point marqué d'avance ; son horizon était limité partout. Les villas et les enclos de toute nature, semés à profusion dans le pays, les obstacles qu'on avait multipliés sur les chemins, gênaient les communications. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit que le placement des grand'gardes put être terminé. Au sud du château de Meudon, où s'installa le bataillon de chasseurs n° 5, la ligne de nos avant-postes se reliait à celle des Bavarois, elle passait ensuite par le château de Meudon, les hauteurs à l'ouest de Sèvres, coupait obliquement le parc de Saint-Cloud jusqu'à Villeneuve, longeait la hauteur à l'ouest de la Bergerie, traversait le bois de la Vacherie de Saint-Cucufa, le bois Béranger, passait par la Jonchère et se terminait à l'extrémité est de Bougival. Les réserves spéciales se trouvaient près du Bas-Chaville et de Beauregard.

Cette disposition des troupes couvrait les diffé-

rentes routes qui vont de Paris à Versailles par Meudon, Sèvres, Saint-Cloud ou Bougival. On n'aperçut aucune troupe ennemie devant le front du 5e corps; le peu d'habitants qui étaient demeurés dans les villages situés dans le rayon de nos avant-postes se tinrent tranquilles.

A la suite du combat de Petit-Bicêtre, les Français avaient dû abandonner bien précipitamment les retranchements qu'ils avaient commencés autour du château de Meudon, car on y trouva non-seulement les outils, mais encore une énorme quantité de havre-sacs tout paquetés. Près de Nanterre, on n'aperçut qu'un petit détachement de gardes mobiles.

La fatigue des troupes, l'obscurité et le terrain difficile ne permirent pas de pousser les reconnaissances plus avant ce jour-là. Le lendemain on constata que Saint-Cloud et Rueil étaient occupés. Dans la soirée du 19 septembre, l'ennemi fit encore sauter les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud, ceux de Bougival, de Chatou et en amont avaient déjà été détruits.

Une connaissance plus exacte du terrain amena, le 20 septembre, une rectification dans la position des avant-postes et la répartition des troupes. Chaque division partagea son terrain en deux sections et affecta la surveillance de chacune d'elles à un régiment d'infanterie; les réserves spéciales de la 9e division s'installèrent, une moitié au bivouac près du Bas-Chaville et sur la route à mi-chemin de Ville-d'Avray et de Versailles, l'autre moitié en

cantonnements au Grand-Montreuil et au Bas-Viroflay. Les réserves spéciales de la 10e division prirent des quartiers d'alarme à Vaucresson et à Bougival.

La réserve principale de la 9e division fut cantonnée à Versailles, la plus grande partie dans les casernes ; celle de la 10e division dans les localités situées entre Versailles et Marly. Le bataillon de chasseurs occupait le village et le bois de Meudon. Pour établir une communication avec le 4e corps, on jeta un pont sur la Seine près des Tanneries au nord de Marly. Ce pont était protégé contre les entreprises de l'ennemi, par terre au moyen des avant-postes, par eau au moyen du pont de Bougival qui avait été détruit et dont le tablier en fer était tout entier couché obliquement en travers de la Seine. Plus tard, pour le couvrir davantage, on établit encore des ouvrages de fortification.

Les convois furent amenés à Jouy, au sud de la Bièvre ; les gros bagages rejoignirent les troupes.

Le 21 septembre, la ligne des avant-postes fut portée à l'aile droite jusqu'à la Seine, près de Sèvres. La redoute de Montretout, qu'on fit reconnaître le lendemain, était occupée par 2 compagnies environ d'infanterie ennemie. Par contre, le parc et le château de Saint-Cloud furent trouvés inoccupés ; le 23 septembre, le bataillon Klass du régiment d'infanterie n° 58 s'y installa après une courte fusillade avec les postes ennemis de la rive opposée de la Seine. Ce bataillon eut 8 hommes blessés. Le 27 septembre, la redoute inachevée de

Montretout était évacuée par l'ennemi, elle fut occupée par des patrouilles de chasseurs et gardée comme poste avancé d'observation pour la suite; en même temps on fit entrer les hauteurs de Garches dans la ligne de nos avant-postes, qui, à dater de ce moment, ne subit plus de changements importants.

Paris.

La capitale ennemie était cernée. Six corps d'armée allemands et demi, formant un effectif d'environ 150,000 hommes, occupaient une circonférence de plus de 11 milles autour de cette ville colossale, défendue par une double ligne, l'enceinte continue et les forts détachés; au nombre de ces derniers, la forteresse élevée sur le Mont-Valérien couvrait toute la partie ouest de la ville; ce fut pour le 5e corps une menace perpétuelle.

Au début de l'investissement, les forces actives dont disposait Paris étaient insignifiantes; elles ne comprenaient que 60,000 hommes environ, le 13e corps (Vinoy), quelques dépôts et quelques régiments de marche; il fallait y ajouter les gardes mobiles de Paris et de quelques départements dont l'éducation militaire était encore à faire et plusieurs corps de francs-tireurs.—Dans la suite, le Gouver-

neur de Paris, général Trochu, amena, par de nouvelles formations, l'effectif des troupes à un chiffre surprenant. Paris était suffisamment pourvu de matériel d'artillerie, l'industrie privée vint encore en augmenter peu à peu la quantité.

Comme de quelque temps on ne pouvait songer à une attaque directe pour réduire la place, on avait naturellement conçu l'espoir que le manque de vivres ne tarderait pas à ouvrir aux Allemands les portes de cette ville, qui compte près de deux millions d'habitants. Mais, sous ce rapport, le comité de la défense nationale avait été d'une grande prévoyance; après la bataille de Sedan il avait fait affluer des approvisionnements de toute espèce de tous les points possibles.

En face de Paris, avec ses fortifications, avec ses ressources énormes en hommes et en matériel, qui toutes furent utilisées pour la défense, l'armée d'investissement était bien faible, elle pouvait à peine mettre 1 1/2 homme par pas sur la ligne à occuper. L'accroissement des forces actives de Paris ne pouvait que rendre cette situation plus défavorable encore. Il fallut employer la fortification passagère sur une vaste échelle, pour contrebalancer cette disproportion et même pour pouvoir résister à de grandes sorties de la garnison de Paris.

Dans ses instructions relatives à l'investissement, le grand quartier-général avait déjà prescrit d'établir des défenses accessoires pour mettre les avant-postes à l'abri des surprises et de renforcer

les positions du corps d'armée par des travaux de fortification ; les troupes devaient se tenir autant que possible en dehors de la zone dangereuse des forts et éviter tout engagement à moins d'un ordre formel.

Du 19 septembre au 11 octobre.

(Arrivée de la 24e division sur la ligne d'investissement.)

INSTALLATION DU 5e CORPS.

D'après des ordres supérieurs, les troupes avaient commencé dès le premier jour de l'investissement à mettre leurs grand'gardes à l'abri des surprises par des ouvrages de fortification. Ces travaux, insignifiants dans le principe, prirent bientôt les proportions d'une ligne de défense complète, sans avoir cependant à l'origine des dimensions bien importantes comme profil. Mais de quelque temps on n'avait pas à craindre une sortie en grandes masses, surtout après la bonne leçon que les troupes régulières de la garnison de Paris avaient reçue le 19 septembre.

Un travail considérable et des plus urgents pour le rétablissement des communications fut l'enlèvement des abatis et des barricades, que l'ennemi avait semés avec profusion sur tous les chemins entre Versailles et Paris.

Quant aux ouvrages de fortification, on utilisa partout où cela fut possible les travaux en partie inachevés que les Français avaient abandonnés. Autour du château de Meudon se trouvait un ouvrage presque terminé. Il suffit de couvrir la gorge par des épaulements, sur la terrasse à l'est du château qui servait de réduit, et d'achever les abris et les caponnières. Une ouverture fut pratiquée sur la grande face et les traverses à la gorge prolongées pour servir de masse couvrante du côté du village de Meudon. Une compagnie occupa la redoute, défilée par le château des vues de l'ennemi. Au sud du château, la fabrique de mitrailleuses, qui nous servait de point d'appui de droite, fut mise en état de défense.

Au sommet de la hauteur qui domine le pont de Sèvres, on trouva un ouvrage inachevé. On le ferma du côté de Paris pour l'ouvrir de l'autre côté. Ce travail exigea beaucoup de prudence et de peine, il dut être exécuté sous le feu continuel de l'ennemi. Cette redoute reçut le nom de *redoute du Prince-Royal*. L'espace entre cet ouvrage et les terrasses du château de Meudon fut défendu soit par des abatis, soit par des créneaux percés dans les murs et les maisons de la partie est de Bellevue. Sur la hauteur au sud de Sèvres (1) se trouvait une redoute carrée; elle fut organisée pour servir de

(1) Entre Sèvres et la porte du bois de Meudon, dite *Porte-Dauphine*, à 100 mètres au nord-est de l'Etoile des communes (N. du T.).

point d'appui aux derrières de notre ligne de défense, et reçut le nom de *redoute des Chasseurs*.

Dans le rayon du 5e corps, on trouva encore une redoute à peine commencée, dans le parc de Saint-Cloud à l'est de Marnes (1), et un grand ouvrage rectangulaire presque terminé sur la hauteur au nord de Montretout. Ce dernier (*redoute de Montretout*) fut compris, comme nous l'avons déjà dit, dans la ligne de nos extrêmes avant-postes. Tous ces ouvrages, construits par les Français, avaient des profils très-considérables et quelques-uns étaient pourvus d'abris voûtés, de plates-formes et de caponnières.

On compléta les travaux de défense en coupant la route à l'intérieur de Sèvres au moyen de fossés et de barricades. Entre Sèvres et le château de Saint-Cloud, notre position était défendue par la Seine et les hauteurs escarpées qui la bordent. En face de Saint-Cloud et de Montretout, les issues du parc et du château furent barricadées. Le mur nord du parc fut garni de banquettes en bois. Tous ces travaux furent exécutés par la 9e division.

Du côté de la 10e division, la ligne de défense fut établie de la même manière, du parc de Saint-Cloud à Bougival. Avant de faire entrer complétement le parc de Saint-Cloud dans la ligne des avant-postes, on avait mis le mur ouest du parc en

---

(1) A l'extrémité de la hauteur qui domine l'entrée du parc, dite *porte réservée*, en face de l'église de Marnes (N. du T.).

état de défense au moyen de créneaux et d'abatis, ainsi que le mur ouest de l'hospice Brezin. Entre ces deux murs, on avait fermé la route de Vaucresson à Saint-Cloud par une forte barricade. Pour commander cette route, on construisit une flèche sur une hauteur en avant, et près de l'angle nord-est du jardin de l'hospice, à *la Belle-Vue*, on établit un emplacement pour 4 pièces. Ces deux ouvrages furent reliés entre eux et à la barricade par des tranchées et couverts en avant par des abatis. Puis la ligne de défense longeait à l'est et au nord le mur du haras de Vaucresson, qui fut crénelé, et en avant duquel on abattit les arbres pour faciliter le tir. Des abatis barraient les chemins allant du haras à Buzenval et à la vacherie de Saint-Cucufa.

Sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud courait une série de tranchées reliées au haras et couvertes par des abatis. Elles s'appuyaient à leur gauche au mur du parc Metternich mis en état de défense. Près de la villa de ce parc se trouvait une batterie pour 2 pièces dirigées contre Rueil (1).

La sortie de Bougival, du côté de l'est, était protégée par une forte barricade, pourvue d'embrasures pour 2 pièces qui devaient enfiler la route de Rueil. L'espace qui s'étend jusqu'à la Seine était fermé par des abatis s'appuyant à une maison mise en état de défense. Derrière ces abatis, se

(1) Le parc Metternich s'étend de la Jonchère à l'est jusqu'à Bougival à l'ouest. La villa est située près de l'angle nord-est du parc (N. du T.).

trouvait un emplacement pour 4 pièces d'où l'on pouvait battre la plaine entre Rueil et la Seine. Cette ligne de défense venait s'appuyer à une redoute élevée dans l'île de la Chaussée.

Afin de pouvoir suivre exactement tous les mouvements de l'ennemi, les deux divisions avaient installé des observatoires le 23 septembre; la 9e division à Bellevue, la 10e dans une villa du bois Béranger, au sud de la Jonchère. Dans le courant de septembre, on établit des stations télégraphiques au château de Saint-Cloud, à Ville-d'Avray et à Bougival, pour mettre les avant-postes en communication avec Versailles et avec le grand fil électrique qui traversait tout le rayon d'investissement. Après l'incendie du château de Saint-Cloud, le 13 octobre, la station qui s'y trouvait fut abandonnée, et après le combat de la Malmaison, le 21 octobre, la station de Bougival fut portée à la Celle-Saint-Cloud, de sorte que chacun des commandants des avant-postes avait une station télégraphique à son quartier-général.

Pendant qu'on fortifiait la position, on songea également à mettre les grand'gardes et les soutiens à l'abri du mauvais temps; on construisit des baraques et des gourbis, et plus tard même des abris blindés, lorsque notre position fut exposée à recevoir journellement des masses d'obus.

Pour augmenter encore la sécurité de notre position, on surveilla d'une façon toute particulière les moyens par lesquels Paris pouvait se mettre en relation avec le reste du pays. Le 11 octobre, le

commandant en chef donna l'ordre d'expulser tous les habitants du rayon des avant-postes, afin d'enlever à l'ennemi la possibilité de nous espionner. Cette mesure ne fut pas exécutée strictement partout, notamment à Saint-Cloud, où l'on ne put faire entrer la partie nord de la ville dans notre rayon et où l'exécution de cette mesure par l'emploi de la force fut gênée par le tir de l'ennemi posté sur la rive opposée de la Seine.

Le 24 septembre, le commandant en chef ordonna des perquisitions sous terre et dans la Seine pour rechercher les communications télégraphiques. Le lendemain, on découvrit un câble dans le bras nord du fleuve près de Bougival ; on le détruisit après avoir essayé inutilement d'intercepter les correspondances de l'ennemi. Le 26 septembre, les patrouilles envoyées au delà des avant-postes trouvèrent au Bas-Meudon une station télégraphique qu'elles s'empressèrent de détruire, après en avoir expulsé les défenseurs.

Un autre moyen employé par les Parisiens pour communiquer avec l'extérieur, mais contre lequel nous étions impuissants, consistait dans les ballons et les pigeons voyageurs ; ils en usaient avec prodigalité. Le 25 septembre, on aperçut un ballon s'élever du côté de Notre-Dame ; en passant au-dessus de nos lignes, il fit tomber des papiers parmi lesquels se trouvait l'intéressante relation publiée par Jules Favre sur sa rencontre avec le comte Bismarck. Le 29 septembre, on vit même un double ballon avec une seule nacelle. Les Français

poussèrent si loin ce système de ballon que, pour faire des signaux aux armées de secours, ils lancèrent pendant la nuit des ballons éclairés par des feux de différentes couleurs; ces ballons faisaient toujours pressentir des entreprises spéciales pour une époque rapprochée. L'ennemi employait de même la lumière électrique, surtout pour nous observer pendant la nuit. Cette lumière, placée le plus souvent sur l'Arc-de-Triomphe, était d'une intensité si grande qu'elle permettait de découvrir les moindres détails à l'observatoire de Bellevue. Le 29 septembre, le cône lumineux allait jusqu'à Saint-Germain. Outre ces moyens de communication, il existait un système de poste secrète et d'espionnage dont on parvint plus tard à saisir la trace. On fit encore d'autres découvertes intéressantes. Le 29 septembre, on trouva dans le parc de Meudon 50 tonneaux de pétrole, une quantité plus considérable de nitro-glycérine et plusieurs tonneaux de poudre, qui, d'après le dire des habitants, étaient destinés à mettre le feu au bois de Meudon.

Versailles.

Aussitôt après l'arrivée du corps d'armée, le général-major von Voigts-Rhetz avait été nommé au commandement de la place de Versailles; le

major von Rettberg, du régiment de dragons n° 4, commandant en 2°, et le premier-lieutenant von Tresckow, du régiment d'infanterie n° 47, major de place. Cette *commandantur* était chargée principalement de régler avec l'autorité municipale française la répartition des charges imposées à la population ; c'est par son intermédiaire que passaient toutes les réquisitions adressées à la ville, les questions de logement donnaient surtout lieu à un grand travail. Le cantonnement des troupes se réglait tout naturellement; mais le va-et-vient continuel du personnel militaire et politique attaché aux grands quartiers-généraux de S. M. le Roi et de S. A. R. le Prince Royal amenait de fréquents changements d'installation.

Le service de sûreté à Versailles exigeait tous les jours 1 bataillon et plusieurs patrouilles de cavalerie. Le maintien de l'ordre et de la tranquillité dans les rues était assuré par la gendarmerie de campagne et par des agents de police français. Le concours de ces derniers intéressait les deux partis ; autrement, vu l'ignorance où se trouvaient les fonctionnaires allemands de la langue et des usages du pays, bien des embarras, bien des conflits n'eussent pu être écartés que par les mesures les plus arbitraires. La garde nationale, qui avait dû rendre ses armes (2500 en tout) à l'entrée de nos troupes à Versailles, avait été autorisée, avec l'approbation du Prince Royal, à conserver une partie de ses briquets pour concourir au service de sûreté.

Les services des approvisionnements, des distributions et des ambulances militaires et internationales donnaient chaque jour une grande animation à la ville; les grands quartiers généraux, le 5e corps, le 2e corps bavarois, la 21e division et l'artillerie de siége venaient toucher leurs vivres à Versailles.

Aussitôt après l'entrée des troupes à Versailles, le médecin-général du 5e corps, docteur Châlons, avait installé deux ambulances permanentes dans la ville: la 2e au château et la 12e au lycée. Les autres ambulances fonctionnèrent à partir de leur rentrée successive de Sedan ou des étapes où elles étaient restées, et au fur et à mesure de l'accroissement que prit le chiffre des malades. Au commencement de novembre, les ambulances nos 4 et 5 s'établirent au Petit-Séminaire et dans la caserne de l'infanterie de la garde; le mois suivant, la 3e s'établit à l'hôpital militaire. Le personnel médical des autres ambulances fut réparti entre celles qui fonctionnaient. L'ambulance no 9 fut détachée le 4 décembre à Chartres, comme ambulance d'étapes pour les troupes de S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg, qui opéraient dans l'Ouest. Outre ces ambulances, qui n'étaient destinées qu'aux blessés et aux malades gravement atteints, on en disposa d'autres dans les cantonnements auprès des troupes, pour les maladies légères.

L'état sanitaire se maintint fort bon dans le principe, grâce au beau temps qui persévéra jusqu'au 7 octobre; à partir de cette époque l'au-

tomne se fit sentir, il plut beaucoup, la température baissa. Ce changement pouvait devenir d'autant plus fâcheux que les troupes occupaient sans cesse les mêmes endroits, les mêmes cantonnements et qu'une partie d'entre elles (les troupes avancées) était installée dans des gourbis et des baraques et n'était pas relevée. Malgré cela l'état sanitaire du corps d'armée demeura satisfaisant; de temps à autre seulement on signalait quelques cas de typhus. Ces bonnes conditions sanitaires étaient dues surtout à l'activité qu'exigeaient les nombreux travaux de fortification et à la grande quantité de vin rouge qu'on trouva dans les maisons des environs de Paris et qui permit de distribuer jusqu'à la fin de l'année une demi ou même une bouteille de vin par homme et par jour.

Les Français faisaient un abus incroyable de la croix de Genève. En traversant les localités voisines de Paris on avait déjà pu remarquer cette croix sur la plupart des habitants, à presque toutes les maisons. Mais à Versailles on la prodiguait sur une bien plus vaste échelle. Les voitures des bouchers, des laitiers, les équipages, toutes les charrettes possibles, les personnes de toutes conditions qui n'avaient aucun rapport avec les sociétés de secours aux blessés, une foule de maisons qui pour la plupart ne renfermaient qu'un seul blessé portaient cette croix. Pour faire cesser cet état de choses, qui n'avait pour but que de se soustraire aux charges de la guerre, le général von Kirchbach ordonna, le 30 septembre, à la *commandantur*, dans

tout le rayon du corps d'armée, d'examiner les droits de chacun à porter cette croix et de s'opposer à tout port non justifié; il prescrivit en outre de faire transporter dans les ambulances, autant que leur état le permettrait, les soldats français blessés ou malades dispersés dans les maisons de la ville ; les officiers français seuls furent autorisés à se faire soigner dans des maisons particulières.

Le 26 septembre fut marqué par une solennité militaire. S. M. le Roi avait daigné, pour la seconde fois, accorder un grand nombre de croix de fer au 5e corps d'armée, en récompense des services qu'il avait rendus jusqu'ici dans les combats et les batailles ; le Prince Royal voulut distribuer lui-même ces décorations aux officiers et aux soldats désignés pour les recevoir. A neuf heures du matin, la réserve principale de la 9e division (18e brigade d'infanterie, 2 escadrons du régiment de dragons n° 4, 2 batteries de la 1re division montée et 4 batteries de la 2e, le détachement sanitaire n° 1) s'était rangée dans la cour du château de Versailles et reçut le Prince Royal au son de la musique, les armes présentées et les drapeaux déployés. Après que S. A. R. eut passé devant le front des troupes, les officiers et les soldats qui devaient être décorés furent appelés l'un après l'autre et reçurent des mains de S. A. R., avec quelques paroles flatteuses, la décoration si enviée de la croix de fer. Puis le Prince Royal, allant se placer sur les degrés de la statue de Louis XIV, fit présenter les armes aux troupes, et après un discours

bref et énergique poussa un *hurrah* en l'honneur de notre Souverain, chef des armées; le général von Sandrart, qui commandait la parade, y répondit par un *hurrah* en l'honneur du commandant en chef de la IIIe armée. La fête se termina par un défilé devant S. A. R. et les nouveaux décorés.

Le 17 octobre, eut lieu de la même manière, sur une place au milieu du parc du château de Beauregard, une distribution de croix de fer à la réserve principale de la 10e division (19e brigade d'infanterie, 3 escadrons du régiment de dragons n° 14, 3 batteries de la 3e division montée, 2 batteries de la division à cheval).

Le 5 octobre, S. M. le Roi arriva à Versailles et établit son quartier-général à la préfecture. S. M. en venant de Ferrières avait passé devant les troupes de la IIIe armée et avait été reçue partout avec enthousiasme. Il en fut de même à Versailles, où les soldats formèrent la haie dans les rues que le Roi devait traverser. La 12e compagnie du régiment d'infanterie n° 58 reçut, comme garde d'honneur, S. M. le Roi à l'entrée de la préfecture.

Dans les premiers temps de l'investissement, l'ennemi se tint complétement sur la défensive en face du 5e corps, dont il se bornait à canonner la position. De même que l'assaillant, il travaillait avec ardeur à renforcer ses ouvrages. La flottille de canonnières déployait une activité particulière; le 22 septembre on aperçut ses deux premières chaloupes près de Bellevue, elles lancèrent quelques obus sur Meudon et sur Sèvres, les équi-

pages firent une tentative de débarquement qui fut repoussée par les avant-postes. Ces canonnières, qu'on aperçut le 26 septembre au nombre de huit, inquiétaient journellement la position de la 9e division, elles prenaient surtout pour objectif la redoute du Prince-Royal.

On remarquait aussi tous les jours des mouvements de troupes, mais la pluspart n'avaient pour but que des exercices.

Le 30 septembre, le régiment de grenadiers du Roi n° 7, sous le colonel von Köthen, avait occupé la section de Meudon à Bellevue, le 1er bataillon à Meudon, le 2e à Bellevue ; le bataillon de fusiliers formait, avec trois compagnies de chasseurs, la réserve spéciale à Sèvres, dans la redoute des Chasseurs et les fermes voisines. A proximité de la croisée des routes de Meudon à Bellevue et du Bas-Meudon à Chaville, se trouvait la 2e compagnie de chasseurs que le général von Sandrart avait déjà dirigée sur ce point le 29 septembre.

A cinq heures et demie du matin, 2 chaloupes canonnières commencèrent à canonner vivement la position des avant-postes de l'aile droite ; puis, de fortes colonnes d'infanterie s'élancèrent des maisons du Bas-Meudon près de nos avant-postes et se jetèrent sur la barricade élevée sur la grand'-route et occupée par le 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi. Quelques fantassins ennemis avaient également réussi à gagner les derrières de la barricade par les caves des maisons voisines qui communiquaient entre elles, et à tirer des maisons

sur les défenseurs de la barricade ; ceux-ci menacés en tête et en queue durent se replier sur le soutien à Bellevue, où ils arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Ce soutien, posté derrière le chemin de fer, fit avorter toutes les tentatives dirigées sur Meudon et Chaville. La 2e compagnie de chasseurs (capitaine von Strantz) s'était portée en avant dès les premiers coups de fusil, se faisant précéder pour renforcer les grand'gardes par un peloton qui était toujours prêt à marcher ; en outre, le peloton de tirailleurs, sous les ordres du lieutenant von Senden, s'avança par les jardins à droite de la route de Meudon et vint menacer la retraite de l'adversaire. L'infanterie ennemie s'était immédiatement et fort adroitement établie dans les maisons et avait ouvert un feu très-violent par les fenêtres, ce qui ne l'empêcha pas cependant de se voir enlever une maison après l'autre et d'être obligée de se replier après avoir été attaquée de plusieurs côtés. Quelques instants après sept heures, les avant-postes reprenaient leurs positions. L'infanterie ennemie put être évaluée à 1 bataillon environ. Pendant ce temps les chaloupes canonnières avaient entretenu un feu d'obus qu'elles continuèrent encore après l'issue du combat, jusque vers dix heures.

Le 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7 eut 2 sous-officiers et 5 hommes blessés, 1 homme disparu. Le 1er bataillon, 2 hommes blessés par des obus, la 2e compagnie de chasseurs, 4 hommes blessés. Pendant le combat, les réserves

spéciales des deux divisions avaient été mises en alerte.

Le même jour, vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut de l'observatoire 2 bataillons ennemis, la baïonnette au canon, se rassembler près de Billancourt et se rendre à Boulogne, où ils disparurent derrière les maisons et les broussailles. Ce mouvement de troupes fit présumer une attaque pour le lendemain, et pour ce motif on porta 2 bataillons du régiment n° 59 de la réserve principale à la redoute des Chasseurs. Aucune attaque n'ayant eu lieu le lendemain matin à sept heures et demie, un de ces bataillons rentra à Versailles, l'autre ne partit qu'après avoir fait la soupe près du Bas-Viroflay. Pour la suite, on cantonna constamment un bataillon de la réserve principale au Bas-Chaville, afin d'avoir toujours un renfort prêt pour l'aile de Meudon qui était exposée.

Le 1er octobre, l'observatoire signala à notre attention huit nacelles qui avaient été retirées des fermes voisines et mises à la Seine près de Billancourt. Le lendemain soir, à sept heures et demie, des fantassins ennemis s'en servirent pour tenter un débarquement près de Bellevue, mais ils furent repoussés par le feu de nos avant-postes.

L'observatoire de Bellevue avait une importance majeure au point de vue de la sécurité de notre position et de la surveillance à exercer sur l'ennemi. Le service y était assuré d'une manière remarquable par le lieutenant Gronen et un sous-officier du bataillon de pionniers n° 5. De cet

observatoire, on découvrait une grande partie du front sud et ouest de la ville, la vallée de la Seine en aval jusqu'à hauteur du Mont-Valérien et ce dernier fort lui-même.

L'ennemi travaillait sans relâche à renforcer ses ouvrages de fortification. Entre les forts et la Seine, sur le front sud, il achevait ses lignes de communication et d'appui, consistant en emplacements de batteries et en tranchées; au fort d'Issy il construisait des abris voûtés ; entre l'enceinte de la ville et les forts il abattait les maisons après y avoir mis le feu; il barricadait les issues des faubourgs au sud-ouest le long de la Seine et armait de canons une partie de ces barricades, notamment à la porte de Saint-Cloud dans Boulogne, entre les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud, dans le coude de la Seine près de Billancourt; pour cette dernière batterie, il avait ménagé une ligne de tir dans la broussaille sur les îles Seguin et Billancourt. Les murs qui longeaient la Seine étaient organisés pour la défense. Derrière ces murs, des postes français se tenaient en observation. L'enceinte de la ville reçut l'armement de sûreté, pour parer à une attaque de vive force. Sur le chemin de fer de ceinture de Paris l'ennemi mura les arches du viaduc du Point-du-Jour qui passe au-dessus des maisons et des rues, préparant ainsi une deuxième ligne de défense en arrière des remparts. Sur ce chemin de fer de ceinture s'effectuait dans les deux directions un transport de troupes actif et assez régulier.

Au Mont-Valérien l'ennemi, ainsi que l'observa aussi la 10e division, travaillait à plusieurs ouvrages avec une grande activité. C'étaient la lunette de Suresnes en avant du front sud du fort, la lunette des trous de loup en avant du front nord-ouest ; à l'intérieur du fort, on voyait travailler à la mise en batterie de 4 pièces de 72 sur le bastion ouest et à la construction de traverses. De leur côté les Français avaient élevé un observatoire ; il se trouvait dans l'île Saint-Germain, près Billancourt, et était surmonté du pavillon international.

Les mesures de surveillance prises par l'ennemi en avant du Mont-Valérien consistaient le jour en patrouilles de cavalerie. Un peloton environ de chasseurs à cheval se tenait sur le bord du plateau au sud-est de Rueil, près d'une maison que l'ennemi fit sauter le 2 octobre (1); ce peloton détachait des patrouilles en reconnaissance vers le bas du terrain. La nuit, des détachements insignifiants d'infanterie étaient portés en avant. De l'autre côté de la Seine, en face de Saint-Cloud, Sèvres et Bellevue, il y avait quelques postes d'infanterie, de même en avant du fort d'Issy.

Il était intéressant d'observer les exercices et les petites guerres que l'ennemi faisait exécuter à ses

---

(1) Cette maison, dont il sera souvent question dans le cours de l'ouvrage, figure sur la carte des environs de Paris au $\frac{1}{40\,000}$ sous le nom d'*ancien Moulin*, avec la cote 90. C'est sous ce nom que nous la désignerons ; l'auteur l'appelle *das gesprengte Haus* (la maison qu'on a fait sauter). (N. du T.)

jeunes troupes pour les former. Cela se pratiquait en grand et en petit, souvent même dans la ligne des avant-postes où avait lieu le tir à la cible. Dans ce tir, le détachement d'infanterie se portait en avant et exécutait un feu par rangs sur la cible. Tous les rassemblements de troupes se faisaient avec un bruit extraordinaire de batteries et de sonneries. Un de ces rassemblements observés pour la première fois le 21 septembre au bois de Boulogne jeta naturellement un certain émoi dans nos avant-postes.

Le 1er octobre, on aperçut pour la première fois aussi les chercheurs de pommes de terre (*kartoffelsucher*) comme on les appela. Plusieurs centaines d'hommes quittèrent le Mont-Valérien, protégés par une ligne de tirailleurs, pour venir récolter des pommes de terre dans le terrain en avant. Quelques voitures les suivaient. Cette opération occasionna par la suite plusieurs fausses alertes dans la ligne de nos avant-postes ; à l'aube et par le brouillard, on ne distinguait pas toujours bien et on signalait de fortes colonnes d'infanterie avec de l'artillerie. Dans le cours de l'investissement, il arriva aussi que des individus, paraissant être des femmes, s'approchèrent assez près de nos avant-postes pour fouiller les champs ; quelques coups de fusil tirés sur eux les forcèrent à se retirer rapidement pour se mettre en lieu de sûreté ; afin de courir plus facilement, ils relevèrent leurs jupes et laissèrent voir ainsi les pantalons rouges des soldats de la ligne.

Tout se passait dans le plus grand mystère à l'observatoire de Bellevue et aux environs, on n'y dérangeait pas une jalousie, on n'y allumait pas une lumière; cependant l'ennemi dut être renseigné à ce sujet, par des espions probablement, car cet observatoire devint bientôt le point de mire constant de son tir, surtout de celui de ses canonnières; le lieutenant Gronen dut se mettre en quête d'un autre endroit favorable, il ne faisait que suivre en cela les prescriptions d'un ordre du corps d'armée, daté de la veille, qui recommandait de changer de temps à autre les emplacements des bivouacs et les observatoires. En l'absence du lieutenant Gronen, la chambre fut bouleversée par un obus parti d'une des canonnières, qui causa quelques dégâts aux instruments et blessa mortellement le planton. Le 8 octobre, un nouvel observatoire fut installé dans les combles à l'aile gauche du château de Saint-Cloud, mais il n'y resta pas longtemps.

Depuis plusieurs jours l'ennemi canonnait nos positions, surtout celles de la 9e division, avec une violence extraordinaire; d'après ce qu'on sut plus tard par les journaux de Paris, cette canonnade avait été motivée par un rapport précis fait au général Trochu, concernant un camp retranché que les Prussiens établissaient pour l'hiver entre Sèvres et Saint-Cloud.

Le 5 octobre, notre position de Meudon à Chatou fut tellement couverte de projectiles, que près de Sèvres où le feu était le plus vif, la redoute du

Prince Royal reçut à elle seule 40 obus. Dans tout le corps d'armée il n'y eut cependant qu'un seul homme blessé aux avant-postes, et encore le fut-il par un coup de fusil. Ce feu violent dura pendant la nuit et ne cessa que le 6 à trois heures du matin.

Les jours suivants, la position du 5e corps fut de nouveau fort inquiétée de la même façon. Le 10 octobre, un obus tomba dans l'aile sud du château de Saint-Cloud et endommagea la chambre à coucher de l'empereur; quelques obus traversèrent la chambre voisine de l'observatoire et y occasionnèrent un commencement d'incendie. Le lendemain les obus frappèrent encore l'observatoire du lieutenant Gronen pendant qu'il y travaillait. Par un hasard providentiel, ni lui, ni son personnel, ni ses instruments ne furent atteints. On songea aussitôt à l'installer ailleurs.

Le Mont-Valérien tirait surtout dans la direction du château de Saint-Cloud et de la Lanterne, nos avant-postes se trouvaient très-exposés dans ces endroits. La Lanterne semblait être pour l'ennemi un excellent point de direction, ou peut-être croyait-il qu'on en avait fait un observatoire. Elle avait la forme d'un phare et on y jouissait d'une vue magnifique sur tout Paris; cependant elle ne fut pas utilisée, car l'ennemi n'eût pas manqué de s'en apercevoir. Pour faire disparaître la cause du feu violent dans ces environs, le commandant du corps d'armée donna l'ordre d'abattre la Lanterne, ce qui fut exécuté dans la nuit du 12 au 13 vers trois heures et demie. Quatre quintaux de poudre

soigneusement damés furent disposés dans la pièce du rez-de-chaussée, ils furent allumés et désagrégèrent les murs de ce monument colossal; la tour tomba sur elle-même. Le fort vent qui régna toute la nuit empêcha la détonation d'être entendue au loin, les grand'gardes placées au mur nord du parc de Saint-Cloud n'entendirent rien, l'ennemi ne remarqua rien non plus.

Dans l'après-midi du 13 octobre, le Mont-Valérien recommença son tir avec la même violence dans cette direction, plusieurs obus tombèrent sur le château de Saint-Cloud et finirent par mettre le feu aux étages supérieurs. Les troupes qui étaient de service d'avant-postes au château, le bataillon Klass du régiment n° 58 et la 2e compagnie de chasseurs (capitaine von Strantz) cherchèrent à l'éteindre, mais cela ne fut pas possible au milieu de la pluie incessante d'obus qui, après l'explosion de l'incendie, paraissait avoir surtout le château pour but; on manquait d'ailleurs de matériel d'incendie. Lorsque le château fut en flammes sur toute sa surface, les obus cessèrent de tomber; on réussit alors à sauver des meubles, quelques objets d'art et une partie de la bibliothèque. On essaya aussi de sauver un tableau représentant la réception faite à Saint-Coud par le couple impérial à la reine Victoria et à la princesse royale Victoria d'Angleterre ; mais il ne fut pas possible d'atteindre ce tableau, suspendu à une certaine hauteur dans la cage de l'escalier qui était en feu. Le lendemain, le château était complétement brûlé.

La destruction de ce château auquel se rattachent de si grands souvenirs historiques, où Napoléon III avait signé la déclaration de guerre à la Prusse, excita une tristesse générale et même un certain mécontentement parmi les troupes qui l'avaient gardé avec tant de soin, pour le conserver intact. Aucun homme ne s'était installé dans les étages supérieurs, les officiers seuls avaient établi leur campement dans le vestibule de l'aile sud. Les meubles sauvés furent destinés à garnir les abris des avant-postes, les autres objets et la bibliothèque furent remis au musée et à la mairie de Versailles.

Les deux corps, le 11e et le 1er bavarois qui étaient restés à Sedan après le départ de la IIIe armée, avaient atteint les environs de Paris dans les premiers jours d'octobre. Le 1er corps bavarois et la 22e division furent chargés de couvrir l'investissement de Paris au sud et à l'ouest ; la 21e division fut destinée à renforcer la ligne d'investissement sur la rive gauche de la Seine, et elle dut prendre une partie de la ligne occupée par le 5e corps. Le 5e corps reçut communication de cette disposition le 8 octobre, avec avis de faire les préparatifs nécessaires pour évacuer les localités destinées à la 21e division et aux convois du 11e corps.

On affecta aux troupes du 11e corps la position de Meudon à Sèvres ainsi que les endroits situés en arrière : Sèvres, Chaville, Viroflay, Petit-Montreuil, de plus les localités au sud de Versailles. Le 9 octobre, les villages de Jouy et de Bièvre

furent évacués par les convois du 5e corps, qui se transportèrent dans les localités à l'ouest de Versailles, à Saint-Cyr, Bois-d'Arcis, Trappes, Montigny, Troux, Bouviers.

Le 11 octobre, la 21e division entra dans la ligne d'investissement. A la pointe du jour, on commença à effectuer les changements dans les avant-postes, ils s'opérèrent dans le plus grand silence, sans être inquiétés par l'ennemi.

Octobre.

L'arrivée de la 21e division dans la ligne d'investissement diminuait de 1 1/4 mille la portion affectée au 5e corps, qui conserva cette étendue jusqu'à la fin du siége.

Nous avons esquissé rapidement déjà le terrain qu'occupait le 5e corps, terrain qui par sa nature n'offrait aucune disposition avantageuse pour le combat. La majeure partie de la position était située sur des hauteurs qui ferment au sud-ouest la plaine de Gennevilliers, comprise dans le coude que fait la Seine vers le nord. Cette position s'étendait de Saint-Cloud à Bougival, avec un retour à l'aile droite pour rejoindre la *Lanterne* dans le parc de Saint-Cloud.

En face de cette position, à une distance moyenne

de 5000 pas, se dressait menaçante et imprenable la formidable forteresse du Mont-Valérien, bâtie sur un mamelon isolé, de 161 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, hauteur que le terrain n'atteint qu'en un seul point de la position du 5e corps, près de la Bergerie; entre ce point et le Mont-Valérien, le terrain s'abaisse jusqu'à 90 mètres.

Pour défendre cette position, on avait continué avec le temps à renforcer et à achever les travaux de fortifications commencés, ainsi que nous l'avons vu, dès l'arrivée du 5e corps devant Paris.

Les deux ailes de la position s'appuyaient à la Seine, mais l'aile droite était toujours très-exposée. Elle se trouvait sous le feu des nombreuses pièces de l'enceinte de la ville, des batteries de Boulogne, des chaloupes canonnières et du Mont-Valérien; elle avait aussi à subir le feu des postes d'infanterie ennemie cachés de l'autre côté de la Seine, contre le fleuve. Au moindre mouvement sur cette aile, l'ennemi pouvait y lancer tous les projectiles imaginables. L'autre partie de la position de la 9e division était tout aussi menacée; elle pouvait être prise en flanc par les bouches à feu ennemies jusqu'à Ville-d'Avray et à l'hospice Brezin.

La ville de Saint-Cloud, située sur la pente du versant, complétement dominée par le feu direct de l'ennemi dans deux directions, était un danger permanent pour l'aile droite. Comme on ne pouvait pour ce motif la faire entrer dans la ligne de défense, elle donnait, ainsi que la vallée de Su-

resnes qu'on ne voyait pas entièrement, la possibilité à l'ennemi de s'approcher à couvert, d'attaquer notre position à l'improviste et de s'emparer facilement de la hauteur de Montretout, même en la supposant défendue. La hauteur de Montretout aux mains de l'ennemi, la défense du parc de Saint-Cloud devenait des plus difficiles. On ressentait tout particulièrement l'absence sur ce terrain d'un emplacement étendu pour l'artillerie, permettant de soutenir la défense. Plus tard, on réussit, mais avec bien des difficultés, à établir une batterie, sans que néanmoins l'emplacement choisi fût parfaitement propice. Dans de pareilles conditions, il fallait renoncer à une défense permanente des hauteurs de Montretout et de Garches, qui n'eût été possible que moyennant les plus grands sacrifices.

Du côté de l'aile gauche, à Bougival et à la Jonchère, le village de Rueil et le parc de la Malmaison permettaient aussi à l'ennemi de s'approcher à couvert et en forces, mais il ne pouvait pas sur ces points comme à l'aile droite soutenir son attaque avec ses pièces de gros calibre.

La vallée de Suresnes, le village de Rueil et les localités situées entre ces deux points donnaient aussi à l'ennemi la possibilité d'y concentrer de grandes masses de troupes, pour les déployer rapidement contre le centre de notre position; le terrain découvert ne pouvait favoriser ce déploiement qu'autant que nous ne pourrions le tenir sous le feu de nos canons.

Par suite de la protection efficace que pouvait

donner l'ennemi à ses attaques contre les 2 ailes du 5e corps, nous devions nous attendre à le voir diriger ses entreprises principalement dans ces deux directions. S'il parvenait à percer la ligne de défense sur un de ces points, non-seulement il s'assurait la communication avec ses armées de secours, mais encore il s'ouvrait la route de Versailles. Cette ville devait être pour lui un objectif des plus enviables, puisque tous les fils de la direction des opérations allemandes venaient y converger. Une seule chose lui était contraire. Le terrain entre la position du 5e corps et Versailles ne permettait pas le déploiement de grandes masses de troupes, ni l'emploi de l'artillerie. Par contre, le défenseur pouvait avec le temps s'y créer des positions avantageuses et des obstacles considérables, ce qu'il fit en effet.

Ces conditions et ces considérations guidèrent le 5e corps dans le choix de son système de défense et dans la répartition de ses forces entre les brigades qui formaient la première ligne d'avant-postes.

La position étendue occupée par le corps d'armée et la difficulté que chaque fraction éprouvait à embrasser tout son terrain ne permettaient pas en cas de combat une direction unique pour toute la ligne. Aussi le commandant du corps d'armée avait-il confié cette direction aux commandants des divisions, leur laissant toute liberté pour établir leurs ouvrages de fortification. Il se contentait de donner les ordres généraux et de maintenir l'entente nécessaire entre les deux divisions. Il s'était

réservé la disposition exclusive des réserves générales, que les commandants des divisions ne pouvaient mettre en alerte que dans les cas urgents.

L'arrivée de la 21e division avait nécessité une nouvelle répartition du terrain entre les deux divisions.

La 9e division eut tout le terrain depuis la Lanterne où elle se reliait à la 21e division jusqu'au haras de Vaucresson, avec les points de Marnes, Ville-d'Avray, Garches, Villeneuve, Vaucresson, Versailles; la 10e division eut le restant de la ligne avec les villages situés en arrière.

L'emplacement des avant-postes et la répartition des troupes, qui ne subirent dans la suite que des changements insignifiants, sont donnés ci-après.

1° *Section de l'aile droite de la* 9e *division* : Parc de Saint-Cloud occupé par 1 régiment d'infanterie, les 2e et 3e compagnies de chasseurs. Un bataillon fournissait les avant-postes des deux côtés du château depuis la Lanterne jusqu'à la grille d'Orléans le long du mur du parc. Un autre bataillon les fournissait depuis la grille d'Orléans jusqu'à la porte de Villeneuve. Les sentinelles doubles se tenaient au pied même du versant et le long du mur nord du parc, derrière elles, à peu de distance des grand'gardes; les soutiens étaient abrités dans les caves du château de Saint-Cloud et au château de Villeneuve, sous les tunnels de la route et du chemin de fer et dans les différents bâtiments du parc. Le 3e bataillon et les 2 compagnies de chasseurs

formaient la réserve spéciale à Ville-d'Avray et à Marnes. Chaque compagnie de chasseurs fournissait tous les jours un poste de sous-officier, l'un à la redoute de Montretout, l'autre à la croisée des routes de Saint-Cloud à Buzenval et de Garches à Suresnes ; dans le principe ces postes se retiraient la nuit, plus tard ils demeurèrent en permanence. A cette section étaient encore attachés un escadron et une batterie ; l'escadron, sauf les plantons qu'il fournissait aux avant-postes, se trouvait à Versailles, la batterie à Jardy avec 2 pièces détachées à Ville-d'Avray.

2° *Section de l'aile gauche de la* 9e *division* : Effectif et répartition des troupes comme à l'aile droite. 1 bataillon fournissait les avant-postes depuis la porte de Villeneuve jusqu'au nord de Garches, un 2e, sur le plateau de la Bergerie jusqu'au bois de la Vacherie de Saint-Cucufa. La 1re et la 4e compagnie de chasseurs détachaient 2 postes de sous-officier, l'un à la Maison-Blanche (1), l'autre au mur du parc de Buzenval au nord de la Bergerie. Les soutiens occupaient des baraques construites dans le jardin de l'hospice Brezin, dans le parc du château de la Marche et dans le haras. Les réserves spéciales, 1 bataillon, 1re et 4e compagnies de chasseurs, 1 escadron, 1 batterie et 1 section du détachement sanitaire n° 1 occupaient Marnes, le château de la Marche et Vaucresson.

---

(1) La Maison-Blanche, dite aussi Maison du curé, est située sur la crête de la hauteur au nord de Garches, au point coté 155. (N. du T.)

La réserve principale de la 9e division (1 brigade d'infanterie, 2 batteries divisionnaires, 2e division montée de la réserve d'artillerie, 2 escadrons et 1 compagnie de sapeurs) était cantonnée à Versailles ; sa place d'alarme était à Jardy. L'état-major de la 9e division occupait la villa Moricet, avenue de Saint-Cloud à Versailles.

La réserve principale de la 9e division fournissait tous les jours un bataillon de garde à Versailles.

3° *Section de l'aile droite de la* 10e *division :* 1 bataillon aux avant-postes. Les sentinelles doubles se reliaient à celles de la 9e division au delà de Saint-Cucufa, suivaient la lisière nord-est du bois Béranger, jusques et non compris la Jonchère ; les soutiens étaient abrités dans le kiosque, les maisons et les baraques sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud. La réserve spéciale, 2 bataillons et 1 peloton de dragons à la Celle-Saint-Cloud.

4° *Section de l'aile gauche de la* 10e *division :* Jusqu'à la Seine à l'extrémité est de Bougival, 1 bataillon aux avant-postes.

Les sentinelles doubles de cette station occupaient les hauteurs en avant de la Jonchère, elles étaient retranchées ; en avant de Bougival se trouvait une grand'garde vers Rueil. Les soutiens se trouvaient dans la villa Metternich et à Bougival, à quelques centaines de mètres de la barricade. Dans le parc de la Malmaison on avait détaché un poste de sous-officier.

La réserve spéciale : 2 bataillons, 3 pelotons de

dragons et 1 batterie, se tenait dans la partie sud-est de Bougival. *La réserve principale de la* 10e *division* (1 brigade d'infanterie, 3 escadrons, 3 batteries divisionnaires, 2 batteries à cheval de la réserve d'artillerie, 2 compagnies de sapeurs, détachement sanitaire n° 2) occupait le Chesnay, Rocquencourt, les Gressets, Saint-Michel, Louveciennes, Montbuisson et Prunay. Place d'alarme près Beauregard (1).

Pour garder le pont de bateaux près des Tanneries, il y avait, outre la compagnie de pontonniers, une compagnie d'infanterie détachée à Port-Marly. La division de landewehr de la garde prit après son arrivée et à dater du 14 octobre le service à ce pont.

La 10e division avait encore en permanence une compagnie détachée à la garde des convois.

A la 9e division, il avait été décidé qu'en cas d'attaque de la part de l'ennemi les compagnies de chasseurs se porteraient en toute hâte sur les hauteurs de Garches, la 2e compagnie des deux côtés de la redoute de Montretout, les 3e et 4e compagnies entre la 2e et le château de la Bergerie, la 1re vers

---

(1) L'état-major de la 10e division occupait le château de Beauregard. Le commandant du 5e corps s'était installé à Versailles, rue de Gravelle, dans l'hôtel occupé aujourd'hui par le maréchal commandant en chef l'armée de Versailles, et qui autrefois servait de quartier général à la division de cavalerie du 1er corps.

Le Prince Royal, commandant en chef de la IIIe armée, avait établi son grand quartier général dans la propriété de Mme André (les Ombrages), près de la porte de Buc à Versailles. (N. du T.)

la ferme de la Bergerie. Dans ces positions les chasseurs devaient par leurs feux obliger l'ennemi à se déployer, et, l'attaque bien engagée, se retirer sur la partie fortifiée de la position. Pendant ce temps, les grand'gardes et les soutiens devaient occuper cette position et la batterie de la réserve spéciale de la 2e section venir prendre position sur l'emplacement qui était préparé près de la *Belle-Vue*. L'infanterie de la réserve spéciale se formait près du tunnel de la route et du chemin de fer dans le parc de Saint-Cloud et près du château de Vaucresson. La cavalerie de la réserve spéciale faisait le service de planton et celui de sûreté sur les routes. La réserve principale se concentrait sur le plateau de Jardy, laissant à Versailles 1 bataillon (en sus du bataillon de garde) et 1 batterie.

A la 10e division, les grand'gardes avaient en cas d'attaque la même mission à remplir que les compagnies de chasseurs de la 9e division. Les soutiens occupaient immédiatement les ouvrages fortifiés, renforcés par des troupes de la réserve spéciale. Celle-ci se concentrait derrière la crête ouest du plateau de la Celle-Saint-Cloud et près du pont détruit de Bougival ; la batterie d'avant-poste de la 2e section allait prendre position sur son emplacement à l'extrémité est de Bougival. La réserve principale se rassemblait près de Beauregard.

Dans le courant d'octobre, on travailla à perfectionner la défense des obstacles naturels ou artificiels qui existaient déjà. Du côté de la 9e divi-

sion, on facilita la défense des murs en y élevant des tambours. Pour garantir les grand'gardes de la grille d'Orléans et de la Porte-Jaune contre les obus, on leur construisit des abris blindés. Dans le but d'ouvrir un champ de tir en face de la partie est du mur du parc, on commença la démolition des maisons de Montretout. Dans le parc de Saint-Cloud, on disposa quelques emplacements de batteries, afin de pouvoir de là canonner les hauteurs de Garches. On dut abattre quelques arbres du parc pour donner un champ de tir à ces batteries.

Du côté de la 10e division, on augmenta les abatis et on convertit en flèches les tranchées sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud; on abattit quelques arbres dans le bois situé en avant pour donner à ces ouvrages un champ de tir. Sur ce plateau ainsi qu'à Bougival, on construisit des baraques pour les soutiens.

On commença également à disposer des abatis à travers le parc de la Malmaison, à l'ouest du château, on y ménagea un passage pour le poste de sous-officier qui se trouvait en avant. La construction d'emplacements de batteries près de Beauregard fut le début de l'établissement d'une 2e ligne de défense.

Deux têtes de pont élevées sur les deux rives de la Seine servirent à protéger le pont de bateaux près des Tanneries; les fermes situées sur la rive droite en avant du pont furent mises en état de défense et reliées entre elles par des tranchées.

Les rues de Port-Marly furent fermées du côté de Bougival par des barricades. Pour le cas où l'ennemi aurait fait une trouée soit à Bougival, soit à Chatou, le pont de bateaux devait opérer une conversion, soit vers la rive droite, soit vers la rive gauche.

Après l'incendie du château de Saint-Cloud, il ne fut plus possible de trouver dans le rayon de la 9e division un point favorable pour établir un observatoire destiné à assurer la sécurité de cette division. Le 22 octobre, on établit dans la villa Stern, à Ville-d'Avray, un observatoire, d'où l'on découvrait tout le front sud de Paris jusqu'à Bicêtre. Du côté de la 10e division, on transporta, le 11 octobre, l'observatoire dans la villa Girard (également dans le bois Béranger); il se trouvait ainsi mieux défilé par les arbres et permettait de découvrir le terrain au sud du Mont-Valérien et au nord jusqu'au delà de Colombes. Le service fut parfaitement assuré à cet observatoire à partir du 11 octobre et pendant toute la durée de l'investissement par le lieutenant von Malachowski du régiment de fusiliers n° 37, secondé par le vice-feldwebel docteur Genthe (plus tard officier de landwehr); par ses observations et ses comptes rendus rapides, il contribua beaucoup à assurer le repos, la sécurité des troupes, ainsi que leur mise en alerte en temps opportun.

De son côté aussi l'ennemi travaillait sans relâche à ses fortifications, notamment aux forts du sud et au front sud de l'enceinte de la ville.

A cette époque, il se borna à de petites escarmouches d'avant-postes contre le 5e corps. Les sorties qu'il faisait sur les positions occupées par d'autres corps prouvaient cependant qu'il était résolu à faire concourir énergiquement l'élément offensif à sa défense, et pour ce motif on pouvait s'attendre à le voir diriger des sorties contre le 5e corps.

Du côté de la 10e division, les escarmourches d'avant-postes et quelques petites entreprises offensives avaient toujours lieu dans une seule et même direction. Ce fait rapproché d'autres mouvements était l'indice d'un but particulier.

Dans la nuit du 29 au 30 septembre le poste de sous-officier du parc de la Malmaison fit feu sur une patrouille ennemie qui s'approchait. Le lendemain matin on trouva un sac de poudre et quelques sacs de mèche à étoupilles, non loin du mur du parc à l'endroit où l'on avait aperçu la patrouille.

Le 1er octobre l'observatoire de Bellevue découvrit des tentes pour environ 2 compagnies, dressées derrière le Mont-Valérien, en dehors du fort. Le 5 octobre on apprit que les troupes de ligne françaises avaient quitté les forts du sud se dirigeant vers l'ouest. Dans la matinée du 7 octobre la 9e division rendit compte que les troupes de l'autre côté de la Seine ne portaient plus d'uniforme; les troupes de ligne qui avaient occupé ces postes jusqu'alors avaient donc reçu une autre destination.

Le même jour, vers une heure et demie de l'après-

midi, l'ennemi déboucha du Mont-Valérien avec environ 4 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries, dans la direction de Rueil. Dès que le lieutenant-général von Schmidt en fut informé, il fit donner l'alarme à sa division; sa réserve principale fut concentrée à deux heures cinq minutes. Le général von Kirchbach, qui en fut avisé vers trois heures, fit prévenir la 9e division et se rendit à l'aile gauche du corps d'armée. Les avant-postes de la 10e division et de l'aile gauche de la 9e prirent leurs dispositions de combat.

Les canons du Mont-Valérien avaient ouvert leur feu sur la position de la 10e division dès que les troupes françaises avaient commencé à déboucher. Les deux batteries ennemies vinrent se former près de l'ancien moulin et prirent part à cette canonnade. Les autres troupes ennemies s'avancèrent sur Chatou et Rueil. Le colonel von Eberhardt, commandant les avant-postes, avait fait évacuer le parc de la Malmaison au poste de sous-officier.

L'ennemi essaya à plusieurs reprises de s'avancer sur Bougival; mais ses colonnes, chaque fois qu'elles se montraient sur la route dans Rueil, en face de notre barricade, étaient repoussées par les pièces qui l'armaient; au deuxième coup le feu prit à Rueil. Les pièces de gauche tirèrent à deux reprises sur les colonnes qui marchaient sur Chatou et qui durent regagner Rueil.

Les tirailleurs ennemis, qui s'étaient avancés jusqu'au mur du parc de la Malmaison, le firent

sauter en plusieurs endroits au moyen de pétards. Cela fait, l'ennemi se retira sur le Mont-Valérien, vers quatre heures et demie il avait complétement disparu. Quelques instants après, les réserves de la 10e division rejoignaient leurs cantonnements et les avant-postes reprenaient leurs anciennes positions.

L'ennemi paraissait attacher une grande importance à pratiquer une ouverture dans le mur du parc, sa sortie ne pouvait avoir eu que cette opération pour but ; il fallait donc s'attendre prochainement à une attaque sérieuse, dont ce petit mouvement ne paraissait avoir été que le prélude. Les ouvertures dans le mur furent immédiatement bouchées par des abatis et des barricades.

Les jours suivants les avant-postes et l'observatoire firent les rapports ci-après : « 8 octobre au soir, le Mont-Valérien a fait occuper la ferme de la Fouilleuse et la Briqueterie. Parmi les troupes ennemies et les travailleurs de Billancourt on aperçoit de nouveau des pantalons rouges (que les troupes de ligne seules portaient) ; parmi eux se trouvent aussi des gardes nationaux. » Ce même jour, il tomba environ 80 obus rien que sur la redoute de Montretout ; 1 homme fut légèrement contusionné. — « 9 octobre, derrière le bois de Boulogne, on a établi un grand camp. »

Le 12 octobre, à deux heures de l'après-midi, l'ennemi sortit encore avec 4 bataillons d'infanterie ; 3 escadrons et 2 batteries s'arrêtèrent à l'ancien moulin, le reste se dirigeait sur Chatou.

La 10e division fut aussitôt mise en alerte. Dès que le général von Kirchbarch en fut informé, il se rendit à la Jonchère. A son arrivée, l'ennemi était déjà en retraite, ses troupes ayant été canonnées par la batterie des avant-postes de Bougival pendant qu'elles traversaient Rueil. Les pièces de campagne et de place n'avaient pas discontinué leur feu pendant ce mouvement. Nous n'eûmes qu'un homme légèrement blessé.

Le village de Rueil, qui servait d'abri à l'ennemi dans ses entreprises contre notre aile gauche, était très-préjudiciable à la défense de notre position; on commença à le canonner le 13 octobre pour le détruire; mais on n'y parvint pas, toutes les maisons étaient solidement construites et les murs restaient debout après l'incendie; il eût été trop dangereux de chercher à les démolir en se portant en avant de la ligne des avant-postes, on renonça à poursuivre cette destruction. Les jours suivants, on travailla avec ardeur à renforcer les obstacles en avant de l'aile gauche.

L'ennemi fit plusieurs petites tentatives sur la redoute de Montretout. Le 14 octobre 2 compagnies de gardes mobiles, sorties du Mont-Valérien et s'avançant par la vallée de la Seine, tombèrent sur cette redoute tellement à l'improviste que le poste de chasseurs qui l'occupait dut l'évacuer; les postes de sous-officier voisins se précipitèrent à son secours; après quelques coups de fusil l'ennemi abandonna la redoute.

A la suite de ce mouvement, on plaça encore un

poste de chasseurs dans la ville de Saint-Cloud. Le 15 et le 20 octobre, l'ennemi poussa de nouveau des reconnaissances du côté de la redoute de Montretout, mais les postes de chasseurs ne tardèrent pas à découvrir ses colonnes qu'ils repoussèrent à coups de fusil.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, le lieutenant Werkenthin, du régiment de fusiliers n° 37, se rendit avec une patrouille en reconnaissance du côté de Rueil (ce que faisaient toutes les nuits les avant-postes de la 10e division), pour fouiller une maison dans laquelle on apercevait de la lumière tous les soirs à la même heure. Il établit avec la plus grande précaution plusieurs postes d'observation sur la route et se rendit tout seul jusqu'à la maison ; au moment où il allait y pénétrer il fut appréhendé et tomba frappé de plusieurs coups de feu ; un détachement ennemi se jeta ensuite en avant et dispersa les hommes de la patrouille qui accouraient au secours de leur officier. Dans la soirée du 15 octobre, un parlementaire français se présenta au poste prussien, à Sèvres, pour nous proposer de nous rendre le corps de cet officier, en nous priant de vouloir bien de notre côté agir de même dans une semblable occurrence.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, à la sortie de Rueil, près du parc de la Malmaison, deux commandants, l'un de la garde mobile, l'autre de la garde nationale, nous remirent le corps du lieutenant Werkenthin, tout ce qu'il portait sur lui avait été respecté ; on l'enterra le même jour à deux heures

de l'après-midi, dans le cimetière de la Celle-Saint-Cloud, avec les honneurs militaires.

Dans la soirée du 16 octobre, le commandant en chef fit connaître qu'il fallait s'attendre à une sortie de l'ennemi contre le 2e corps bavarois. Le général von Kirchbach décida qu'il enverrait une partie de ses réserves principales au secours des Bavarois, dans le cas où l'ennemi se présenterait en forces. Le lendemain on rendit compte que l'ennemi se concentrait en face du 2e corps bavarois ; cependant il n'attaqua point.

Le 17 et le 20, l'observatoire de la Jonchère fit deux rapports bien importants. Dans chacune de ces journées il avait remarqué un général français, escorté de quelques pelotons de chasseurs à cheval, reconnaissant le terrain au delà de ses avant-postes près de Rueil.

L'activité remarquée chez l'ennemi pendant le mois d'octobre, les nombreux mouvements et changements de troupes, la circulation continue sur le chemin de fer de ceinture, faisaient prévoir que l'adversaire préparait une grande sortie. Comme il avait fait toutes sortes d'efforts pour se rapprocher de nos avant-postes près de Rueil, et notamment près du parc de la Malmaison et pour reconnaître ses environs, il était à présumer que cette sortie serait dirigée sur la position de la 10e division.

Le lieutenant-général von Schmidt avait pour ce motif prescrit depuis plusieurs jours déjà aux réserves spéciales de se réunir chaque matin à la

pointe du jour sur leurs places d'alarme, prêtes à marcher.

Combat de la Malmaison.

Le 21 octobre, de huit heures et demie à neuf heures et demie du matin, le Mont-Valérien canonna très-fortement la sortie est de Bougival et le village lui-même.

Dans l'après-midi, entre deux heures et deux heures et demie, le commandant du corps d'armée reçut de ses divisions et de leurs avant-postes des rapports au sujet d'un mouvement de l'ennemi. Le général von Schmidt écrivait : « On a constaté la présence de 4 bataillons à Rueil, derrière eux une brigade avec une nombreuse artillerie et de la cavalerie. Je mets le gros en alerte. » Le général von Sandrart écrivait : « L'ennemi attaque fortement mes avant-postes ; j'ai mis les réserves spéciales en alerte, elles se portent en avant; il est nécessaire que la 10e division entre en ligne. Je me rends à Vaucresson. »

Le commandant du corps d'armée fit sur-le-champ mettre en alerte la réserve principale de la 9e division, qui laissa d'abord 2 bataillons, une batterie et 2 escadrons en arrière pour occuper Versailles. Les deux bataillons ne tardèrent pas à

être remplacés par des troupes d'infanterie du 11e corps que le général von Schachtmeier avait envoyées sur la demande du général von Kirchbach, et ils purent rejoindre la réserve principale de la 9e division, qui avait été dirigée sur Vaucresson. Ces dispositions prises, le général von Kirchbach se rendit sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud. Le lieutenant-général von Schmidt avait fait informer la 8e division à Argenteuil et la division de landwehr de la garde à Saint-Germain du mouvement de l'ennemi.

La 10e division avait aux avant-postes la 19e brigade d'infanterie, le 4e escadron du régiment de dragons n° 14 et la 5e batterie lourde ; le régiment de grenadiers n° 6 gardait la section droite, le régiment d'infanterie n° 46 celle de gauche.

Vers une heure, l'ennemi avait déployé dans la direction de Courbevoie à Nanterre des forces imposantes avec une nombreuse artillerie et de la cavalerie; plusieurs bataillons et batteries débouchèrent aussi du Mont-Valérien contre la 9e division. Sur l'avis de ce mouvement, tous les avant-postes et les réserves spéciales avaient été mis en alerte sur-le-champ. A Bougival on était en train de relever les avant-postes.

A l'apparition des troupes ennemies, commença une forte canonnade contre toute la position du 5e corps : les pièces de siége et les pièces de campagne y prirent part; 32 pièces de campagne avaient pris position près de l'ancien moulin, 16 à l'ouest de Rueil. Cette canonnade avait pour but

de soutenir le déploiement de l'adversaire et de préparer son attaque; elle dura jusque vers trois heures avec la même intensité. Pendant ce temps, l'infanterie ennemie avait occupé Rueil avec 4 bataillons, et ses tirailleurs avaient atteint le mur du parc de la Malmaison. Derrière ces tirailleurs il y avait une brigade, 6 bataillons environ, dans Rueil et au nord du village. Les bataillons qui s'étaient dirigés sur la 9e division avaient tourné à droite au delà de la villa Crochard (1) pour se porter sur la 10e. A trois heures l'infanterie ennemie attaqua; au même moment la canonnade diminua sur le front de notre position et se porta avec une grande intensité sur le terrain en arrière; les pièces de campagne à l'ouest de Rueil continuèrent seules leur feu sur notre position près de Bougival.

L'infanterie ennemie sortant de Rueil s'élança soudain en fortes masses dans le parc de la Malmaison, dont elle avait fait sauter le mur en plusieurs points. La 1re compagnie du régiment n° 46, qui au début de l'action était en train de relever les avant-postes et avait ensuite engagé une fusillade avec les tirailleurs ennemis à hauteur du château de la Malmaison, se retira devant l'attaque subite de l'ennemi et occupa la ligne d'abatis qui touche la barricade près du mur ouest de la Malmai-

(1) La villa Crochard est située sur la pente au sud de Rueil, sur le chemin de la Fouilleuse ; elle est indiquée par un petit carré blanc sur la carte au $\frac{1}{40\,000}$ des environs de Versailles et de Saint-Germain.

(N. du T.)

son. Le combat de tirailleurs de cette compagnie avait donné aux autres compagnies tout le temps nécessaire pour occuper leurs positions. La 2e compagnie occupa la barricade et les abatis à gauche, la 3e ligne d'abatis près du pavillon n° 1 (1), la 4e la Jonchère. Ces positions restèrent encore occupées par une partie des anciens avant-postes appartenant aux compagnies du bataillon de fusiliers du régiment n° 46; le 2e bataillon était en réserve à 300 mètres environ en arrière de la barricade. La 5e batterie lourde prit position sur l'emplacement préparé à la barricade et à l'ouest, la 5e batterie légère sur les emplacements préparés sur la terrasse de la villa Metternich et près du pavillon n° 1.

Le 1er bataillon du régiment de grenadiers n° 6, qui se trouvait aux avant-postes, disposa ses soutiens le long du mur nord du bois Béranger et renforça ses avant-postes jusqu'à la Vacherie de Saint-Cucufa ; il garnit aussi les tranchées de la crête nord du plateau de la Celle-Saint-Cloud. Les 2 autres bataillons restèrent dans les flèches. La réserve principale envoya le régiment de fusiliers n° 37 au kiosque (2), le régiment d'infanterie n° 50 à la mare des Bruyères (3). Le restant de la

(1) Le pavillon n° 1 est situé sur la pente entre la Jonchère et la grande barricade à l'extrémité est de Bougival.

(2) Le kiosque est situé sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud, au nord-est de ce village.

(3) La mare des Bruyères porte dans l'ouvrage allemand le nom d'Etang des Cygnes (*Schwanenteich*). (N. du T.)

réserve principale, artillerie et cavalerie, demeura près de Bellebat.

Le combat de tirailleurs s'était borné au parc de la Malmaison, les tentatives faites par l'ennemi pour s'avancer par les deux côtés de la grand'route ayant été chaque fois repoussées par la 5e batterie lourde (capitaine Kirsch) à la barricade. La lutte dans le parc de la Malmaison devenait de plus en plus vive, elle s'étendit peu à peu jusqu'au delà de la Jonchère. L'ennemi amena une batterie de canons et une batterie de mitrailleuses sur la hauteur au sud du château de la Malmaison; elles étaient suivies par de l'infanterie le long du mur du parc. La violence de la lutte devant l'aile gauche avait déjà déterminé le lieutenant-général von Schmidt à faire renforcer la position près de la Jonchère par 2 compagnies de fusiliers du régiment n° 6 et celle au sud par le 2e bataillon de ce même régiment; 2 compagnies de fusiliers de ce régiment restèrent en réserve derrière la Jonchère. Ces troupes relevèrent les tirailleurs près du mur de la Jonchère.

Dans l'intervalle, une partie de l'infanterie ennemie avait atteint le ravin de Saint-Cucufa et se déployait pour enlever par surprise le pavillon n° 1 et la Jonchère. Les batteries ennemies avaient canonné ces positions pour préparer l'attaque, puis l'infanterie s'était élancée du ravin en forces imposantes (environ 4 bataillons). Près du pavillon n° 1, elle réussit à repousser un instant les défenseurs, qui, renforcés par une compagnie du 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 46, ne tardèrent pas à

reprendre leur position, d'où ils furent de nouveau rejetés par des renforts arrivés à l'ennemi. Les pièces de la barricade, que le lieutenant Engelhardt fit pointer dans cette direction, prirent une part active à ce combat sur la hauteur et préparèrent un retour offensif de notre infanterie ; le colonel von Eberhardt fit avancer à cet effet les compagnies disponibles de son régiment et 2 compagnies du 1er régiment de landwehr de la garde qui arrivait de Saint-Germain. Ces compagnies rivalisant de bravoure se précipitèrent avec les compagnies déjà engagées sur l'ennemi près du pavillon. Le *fähnrich* Wentscher du régiment d'infanterie n° 46 s'élança avec ses hommes en avant des beaux soldats de la garde en s'écriant : « Ici nous ne pouvons céder la place d'honneur à la garde. » Il fut malheureusement blessé à mort dans les derniers moments de la poursuite. Pour soutenir ce mouvement, 5 compagnies du 6e régiment s'étaient aussi élancées de leur position près du pavillon n° 2, sur le flanc gauche de l'ennemi (1).

L'ennemi dut céder; il s'arrêta cependant encore une fois de l'autre côté du ravin de Saint-Cucufa, mais il en fut délogé par le 2e bataillon (major Crüger) du régiment d'infanterie n° 50, suivi par les 2 autres bataillons du régiment sous le lieutetant-colonel von Sperling, qui, d'après les ordres du lieutenant-général von Schmidt, s'élança hors

(1) Pavillon rouge au sud de la Jonchère.

du bois de Saint-Cucufa et remit la poursuite en train. Les 5e et 8e compagnies, qui s'avançaient en 1re ligne sous le premier-lieutenant Michler, rejoignirent des tirailleurs de la 6e compagnie du régiment n° 6 sous le *vice-feldwebel* Jänisch. L'ennemi dut se retirer si vivement sur ce point, qu'il ne put emmener 2 pièces d'une batterie établie dans le voisinage de la porte de Longboyau, dont plusieurs chevaux avaient été tués. Le premier-lieutenant Michler du régiment d'infanterie n° 50 et le *vice-feldwebel* Jänisch du régiment de grenadiers n° 6 avec leurs tirailleurs, que vint renforcer le lieutenant Barbenès du régiment d'infanterie n° 50, s'élancèrent sur les canons et s'en emparèrent après en avoir dispersé les défenseurs. Le premier-lieutenant Michler tomba frappé par une balle ennemie, au moment où il prenait possession de ces pièces. Le 2e bataillon du régiment n° 50 occupa aussitôt le pavillon de chasse (à la porte de Longboyau) et bientôt après Buzenval.

Pour faire évacuer également le parc de la Malmaison, le lieutenant-général von Schmidt, aussitôt après le retour offensif sur le pavillon n° 1, avait fait avancer 3 compagnies du 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 50, pour soutenir les compagnies qui luttaient sur ce point; elles s'avancèrent à travers les vignes à l'est de la Jonchère sur le mur sud du parc de la Malmaison, pendant que des compagnies du 46e régiment repoussaient l'ennemi dans l'intérieur du parc. On y fit de nombreux prisonniers. L'adversaire était en déroute sur toute

la ligne. Le lieutenant-général von Schmidt défendit de prolonger la poursuite; c'eût été dangereux, car on avait remarqué des troupes compactes derrière Rueil.

Pendant l'action, à laquelle des troupes de ligne seulement (une division) avaient pris part du côté de l'ennemi, de nombreux bataillons de gardes mobiles qu'on pouvait évaluer à 1 corps d'armée environ, s'étaient tenus sur le plateau au-dessous du Mont-Valérien.

La présence de ces masses devait naturellement nous tenir en éveil; cependant elles ne furent pas engagées et disparurent à la fin de la lutte. Il semble qu'on eût voulu habituer les mobiles au feu et leur faire suivre les phases d'un combat.

Le combat était complétement terminé à cinq heures, mais la canonnade ennemie dura jusque vers six heures; à ce moment les avant-postes reprirent leurs positions et les réserves retournèrent à leurs cantonnements. Du côté de la 9e division, il n'y eut qu'une colonne ennemie de 40 hommes qui s'avança sur la redoute de Montretout et qui fut repoussée par le feu des patrouilles avancées.

Sur l'ordre du commandant du corps d'armée, la réserve principale de la 9e division avait envoyé le régiment d'infanterie n° 47 à la mare des Bruyères; ce régiment ne fut pas engagé, le combat était terminé au moment de son arrivée.

Nos pertes furent les suivantes :

Etat-major de la 9e *division ;* blessé, 1 homme.—

3e *régiment d'infanterie de Posen n° 58;* tué, 1 homme; blessés, 8 hommes.—4e *régiment d'infanterie de Posen n° 59;* blessés, 3 hommes. — 1er *bataillon de chasseurs de Silésie n° 5;* blessé, 1 homme. — 1er *régiment de grenadiers de la Prusse occidentale n° 6;* blessé, le premier-lieutenant von Spiegel (mort de ses blessures), les seconds-lieutenants Bühring et von Unruh (morts de leurs blessures), Meinert, le vice-feldwebel Sauer. Total : tués, 16 hommes; blessés, 5 officiers et 90 hommes.— 1er *régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 46;* tué, le porte-épée-fähnirch Wentscher; blessés, le colonel von Eberhardt, le major von Gallwitz-Dreyling, les capitaines Steinbrunn et von Johnston, les seconds-lieutenants Herold et Ritter (morts de leurs blessures), Brandenburg, les vice-feldwebel Heitemeyer et Gärtner. Total : tués, 1 officier et 38 hommes; blessés, 9 officiers et 107 hommes; disparus, 6 hommes. — *Régiment de fusiliers de Westphalie n° 37;* tué, 1 homme; blessés, 15 hommes. — 3e *régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 50;* tué, le premier-lieutenant Michler. Total : tués, 1 officier et 7 hommes; blessés, 22 hommes; disparu, 1 homme. — 3e *division d'artillerie montée;* tué, 1 cheval; blessés, 4 hommes et 3 chevaux.

Les pertes du 5e corps au combat de la Malmaison forment d'après cela un total de : tués, 2 officiers, 63 hommes et 1 cheval; blessés, 14 officiers, 251 hommes et 3 chevaux; disparus, 7 hommes.

Outre les 2 pièces enlevées à l'ennemi, on lui fit encore prisonniers 3 officiers et 120 hommes non blessés. Les pertes ennemies purent être évaluées avec certitude à plus du double des nôtres, car le 2e détachement sanitaire seul pansa 108 blessés français.

Le 2e détachement sanitaire avait installé deux lieux de pansement pendant le combat, l'un à Bougival, l'autre à la maison d'école de La Celle-Saint-Cloud ; le 3e détachement sanitaire avait aussi fonctionné. Ces détachements travaillèrent jusqu'au lendemain matin soit aux pansements, soit au transport des blessés à l'ambulance du château de Versailles; quelques blessés furent envoyés à Saint-Germain. On aperçut dans la soirée du 21 octobre des ambulances françaises venir déblayer le champ de bataille, elles fonctionnèrent toute la journée du 22. Le 25 octobre, on rendit aux avant-postes de Rueil le corps d'un officier français mort dans nos ambulances des blessures qu'il avait reçues le 21 octobre.

Pendant le combat, quelques habitants de Bougival s'étaient laissés entraîner à tirer sur nos troupes, 30 d'entre eux furent aussitôt arrêtés et jugés par la 10e division, deux furent condamnés à mort et fusillés. Comme ces deux individus avaient été pris par nos hommes en flagrant délit, ces derniers eussent été en droit de les passer immédiatement par les armes, mais le bon cœur de nos soldats les en empêcha; cet exemple eut été nécessaire cependant dans l'intérêt de leur sécurité.

Le dimanche 23 octobre, au château de Versailles après le service divin, S. M. le Roi daigna se faire présenter le lieutenant Barbenès et les hommes des 6e et 50e régiments qui s'étaient particulièrement distingués en enlevant les 2 pièces françaises. S. M. les félicita et remit de sa main la croix de fer de 2e classe au vice-feldwebel Jänisch, à 4 hommes du 6e et à 6 hommes du 50e régiment.

Après le combat de la Malmaison, les travaux de fortification furent continués. Du côté de la 10e division, à la suite de l'expérience acquise, une flèche fut élevée autour du pavillon n° 1 dans le courant d'octobre, et dans le bas-fond situé au-dessous, un blockhaus fut établi pour balayer le ravin de Saint-Cucufa ; le mur est de la villa Metternich fut crénelé, des tranchées furent creusées sur la pente en avant de la Jonchère. Pour les combats à venir, on renonça à établir des pièces à l'extrémité est de Bougival, elles ne pouvaient se mettre en batterie à cause des canons du Mont-Valérien. Sur l'avis du commandant du corps d'armée, toute la grand'rue de Bougival depuis l'extrémité est jusqu'au pont détruit fut barricadée, pour empêcher l'ennemi de la traverser avec de fortes colonnes, au cas où il réussirait à repousser notre aile gauche qui était très-avancée. Dans le but de mieux couvrir la position de la 10e division, une compagnie fut établie dans le ravin de Saint-Cucufa à dater du 27 octobre, et de temps à autre, chaque fois que les mouvements de l'ennemi et son activité prenaient une tournure inquiétante;

cette compagnie était destinée à entretenir jusqu'au lendemain matin un service non interrompu de patrouilles allant au delà de la route de Rueil à Saint-Cloud.

Du côté de la 9e division, on continua à construire pour les grand'gardes des abris blindés contre le feu de l'artillerie, qui était parfois excessivement vif, et à abattre les maisons en avant du parc de Saint-Cloud. Pour dominer les hauteurs de Garches, de grandes batteries furent construites dans l'intérieur du parc, les arbres enlevés en avant augmentaient leur champ de tir, en même temps qu'ils leur servaient d'abatis.

En dehors des travaux de fortification, le 5e corps, comme toutes les autres troupes devant Paris, avait tous les jours à fournir un grand nombre d'hommes pour les travaux du siége en règle qui devait commencer bientôt. Le 13 octobre, on s'était mis au fascinage. Les terrassements furent commencés dans la nuit du 22 au 23 octobre. Le corps d'armée dut commander tous les jours une ou deux compagnies, plus spécialement pour la construction de la batterie n° 1, au pied et au sud de la lanterne du parc de Saint-Cloud.

L'ennemi de son côté travaillait très-activement à ses ouvrages; depuis quelque temps même, d'après les renseignements fournis par l'observatoire de la Jonchère, il employait des ouvriers civils. Chose digne de remarque, il couvrit de blindages les bâtiments de la forteresse du Mont-Valérien ainsi que les casernes de Rueil, pour les

mettre à l'épreuve de la bombe. C'est sur le front sud qu'il déployait la plus grande activité; de ce côté, l'observatoire de la villa Stern signala en outre de grands mouvements de troupes et l'existence d'un camp. L'observatoire de la villa Stern, qui ne fut installé que le 22 octobre sur la hauteur entre Marnes et Ville-d'Avray, fut plus utile au 11e corps et au 2e corps bavarois qu'au 5e corps; plus tard, il servit aussi à suivre le bombardement de Paris.

Du reste, l'ennemi ne changea rien à sa manière de faire; de temps en temps, une vive canonnade de tous les points sur la position du 5e corps, des exercices, des récoltes de pommes de terre, des transports en chemin de fer, beaucoup de bruit, etc. A dater du jour du combat de la Malmaison, l'ennemi modifia son service de surveillance; pendant le jour, il envoyait à l'ancien moulin une compagnie qui plaçait ses grand'gardes en avant.

La capitulation de Metz, attendue depuis plusieurs jours et connue à Versailles le 28 octobre, excita une joie générale. Le soir, une grande retraite célébra cet important événement, qui rendait des forces considérables disponibles pour protéger l'investissement de Paris.

S. M. le Roi fit part à l'armée de ce succès mémorable par l'ordre suivant :

« Soldats des armées confédérées allemandes! Il y a trois mois, au début de cette campagne contre un ennemi qui nous avait provoqués, je vous exprimais la conviction que Dieu serait pour notre

juste cause. Cet espoir s'est réalisé. Depuis le jour de Wissembourg, date de votre première rencontre avec l'ennemi, jusqu'au jour présent où m'arrive la nouvelle de la capitulation de Metz, vous avez inscrit dans les pages de l'histoire les noms impérissables d'un grand nombre de batailles et de combats. Je me reporte aux journées de Wœrth et de Saarbrück, aux luttes sanglantes autour de Metz, aux batailles livrées à Sedan, à Beaumont, sous Strasbourg et sous Paris. Chacune de ces journées a été pour nous une victoire. Nous pouvons nous rappeler ce temps avec orgueil, certains que jamais aucune guerre n'a été aussi glorieuse, et je suis heureux de reconnaître que cette gloire vous l'avez largement méritée. Vous avez montré toutes les vertus du soldat : courage héroïque dans les combats, soumission, persévérance, abnégation au milieu des maladies et des privations. Avec la capitulation de Metz, disparaît la dernière des armées que l'ennemi nous avait opposées au début de la campagne. Je saisis cette occasion pour vous exprimer à tous, et à chacun en particulier, depuis le général jusqu'au simple soldat, mes remerciements et ma reconnaissance. J'ai voulu vous récompenser et vous honorer tous, en nommant aujourd'hui au grade de feldmaréchal mon fils le Prince Royal de Prusse et le général de la cavalerie prince Frédéric-Charles de Prusse, qui tant de fois vous ont conduits à la victoire. J'attends avec calme ce que l'avenir nous réserve, persuadé qu'avec des hommes comme vous la victoire ne peut nous échapper et

que nous mènerons à bonne fin cette guerre si glorieusement commencée.

« Au grand quartier-général à Versailles, le 28 octobre 1870.

« *Signé :* GUILLAUME. »

Novembre.

Les premiers jours de novembre faillirent amener un revirement dans la situation générale. Le parti de la Commune avait suscité des troubles à Paris, et d'après le dire des prisonniers, le général Trochu et Jules Favre avaient été arrêtés par les factieux le 31 octobre. Ce jour-là, on avait entendu dans la direction de Montmartre le bruit de la fusillade, du canon et même des mitrailleuses, ainsi que le tambour, le clairon et le son des cloches. Le lendemain, on signala le même feu et le même bruit, on remarqua aussi des drapeaux rouges sur plusieurs points élevés de Paris.

Le 6 novembre, les journaux contenus dans un ballon capturé nous firent connaître que l'ancien Gouvernement avait été confirmé par un plébiscite; le mouvement du parti de la Commune avait échoué et n'avait pu exercer aucune influence sur la situation.

L'ennemi continuait à travailler avec ardeur à ses ouvrages de fortification. Le 25 octobre, il avait commencé une redoute ayant de grands profils, autour d'un moulin à vent situé sur la crête du plateau au sud de Nanterre; il revêtit de blindages la tour du moulin dont il avait enlevé la toiture. Le 11 novembre, cet ouvrage était terminé; il fut armé de 5 pièces dont 2 de 24 qui ouvrirent leur feu le 17 novembre. Pour protéger la construction de cette redoute, l'ennemi avait fait sortir tous les jours environ 2 compagnies, qui envoyaient de petits détachements du côté de Rueil et au delà de Nanterre. Chaque soir, après les travaux, ces deux compagnies se retiraient, à l'exception d'un petit détachement qui restait pour garder l'ouvrage. En même temps que la *redoute du Moulin*, l'ennemi en élevait une semblable faisant face au 4e corps, près de la manufacture de Nanterre, à 1/4 mille environ au nord-est de la première, et touchant le chemin de fer au sud, cet ouvrage fut armé de 2 pièces.

Après son achèvement, la redoute du Moulin demeura fortement occupée; le service des avant-postes se fit alors plus régulièrement chez l'ennemi. Tous les jours à une heure, 1 bataillon se dirigeait vers la redoute du Moulin, d'où il envoyait des détachements dans toutes les directions, pour relever les postes. Cela se passait de même à la Briqueterie, devant le front de la 9e division; la Fouilleuse reçut une garnison d'une compagnie. A dater de ce moment, disparurent les chasseurs à cheval qui

jusqu'alors avaient occupé le terrain en avant.

L'armement de l'enceinte continue et du Mont-Valérien en pièces de gros calibre fut augmenté; le feu contre notre position n'en devint que plus violent. Le 6 novembre, l'adversaire commença à tirer des salves entières, surtout après minuit, dans différentes directions, mais avec une grande régularité. Nos avant-postes remarquèrent chaque fois, que peu d'instants avant le commencement du tir, une certaine chambre du Mont-Valérien s'éclairait pendant quelques minutes.

Le 24 novembre, l'observatoire de la Jonchère annonça que sur la courtine sud-ouest du Mont-Valérien on mettait en batterie une pièce d'un calibre énorme. Cette pièce, que nos troupes baptisèrent plus tard du nom de *la grande Valérie*, fit feu pour la première fois le 7 décembre, précisément à l'heure du rapport de la 10ᵉ division au château de Beauregard; les obus passèrent au-dessus du château et tombèrent dans le parc, derrière les bâtiments, ils creusèrent dans le sol gelé très-profondément un entonnoir d'environ 4 pieds de profondeur sur 6 de diamètre. C'était une portée de un mille; cette pièce envoyait ses obus jusqu'aux Tanneries et au Pecq.

Dans la sortie du 21 octobre contre la 10ᵉ division, l'ennemi avait montré qu'il disposait de troupes suffisantes pour tenter de grandes entreprises en rase campagne, il fallait s'attendre à voir leur nombre et leur valeur augmenter rapidement, grâce à l'ardeur infatigable que les généraux en-

nemis mettaient à les former. Ces considérations amenèrent le 5e corps à renforcer de plus en plus sa position.

Pour parer à toutes les éventualités et pourvoir à l'avance à la sûreté de Versailles, quartier-général de S. M. le Roi et de S. A. R. le Prince Royal, de nouvelles lignes de défense furent établies en arrière des premières.

Du côté de la 9e division, on s'occupa d'abord d'augmenter les obstacles qui couvraient la première ligne. A l'aile droite des barrières en fil de fer furent établies en avant de la Laiterie (1), des fougasses furent disposées devant les tambours en terre le long du mur du parc de Saint-Cloud, une partie de la face sud de la redoute de Montretout fut nivelée, la Bergerie fut fortifiée et reliée à la partie nord du Haras par une série de retranchements, de tranchées et d'abatis.

A l'est de l'hospice Brezin, la 1re ligne de défense fut rapprochée de Villeneuve au moyen de tranchées et d'abatis établis sur la crête de la hauteur, se reliant à gauche avec la batterie *Wilhelmshöhe* (2), à droite avec le parc de Saint-Cloud à travers la villa Fleury (3) mise en état de défense. On abattit encore des maisons et des arbres pour

---

(1) La Laiterie près de l'angle nord-est du mur du parc de Saint-Cloud.

(2) La batterie Wilhelmshöhe, sur la crête de la hauteur à l'ouest de Garches.

(3) La villa Fleury, à l'est du hameau de Villeneuve sur la grand'-route. (N. du T.)

élargir le champ de tir devant les murs de la ligne de défense.

Pour protéger l'espace entre les deux divisions, on établit une ligne d'abatis depuis le nord de la ferme de la Bergerie jusqu'à l'étang de Saint-Cucufa. Dans le courant de décembre cette ligne avait une largeur de près de 200 pas et une épaisseur extraordinaire.

La 10e division continua ces abatis dans le ravin de Saint-Cucufa jusqu'à la lisière du bois, et pour les couvrir creusa des tranchées sur le versant ouest du ravin. Depuis la lisière du bois jusqu'au mur du parc de la Malmaison, une longue ligne d'abatis serpentait dans le ravin; elle fut renforcée petit à petit par 16 rangées de trous de loup, de petits piquets et de treillis en fil de fer. Afin de pouvoir enfiler ces abatis qui étaient déjà vus de la lisière du bois, on creusa sur la hauteur à l'ouest des tranchées avec des boyaux de communications. On enlevait ainsi à l'ennemi tous les avantages qu'il eut pu retirer du ravin, comme au combat du 21 octobre.

Des treillis en fil de fer furent placés dans le parc de la Malmaison, en travers de la route de Rueil en avant de la barricade et près de la villa Dollinger (1), qui fut retranchée et reçut un poste de sous-officier. A Bougival, la grand'rue fut barri-

(1) La villa Dollinger, à l'extrémité ouest de Rueil, sur la grand'route en face de la Malmaison. (N. du T.)

cadée en plusieurs endroits à partir du pont détruit et sur tout son parcours le long de la Seine, ces barricades étaient flanquées par les maisons voisines qui furent crénelées ; toutes les rues latérales furent barrées de même. Pour assurer au poste de la grande barricade de l'extrémité est de Bougival des communications en arrière, on traça un chemin carossable qui partait du nord de la villa Metternich et traversait les jardins de Bougival, ce chemin pouvait être défendu sur plusieurs points de son parcours.

Dans le parc de Saint-Cloud, depuis l'Etoile de Chasse jusqu'à la porte de Villeneuve, fut tracée une 2e ligne de défense consistant en redoutes, batteries et abatis. Cette ligne se prolongeait par le mur est de l'Hospice, par les batteries dites de l'Hospice et par le grand réduit élevé le long du mur sud du Haras, et appelé *Redoutes de l'Empereur et du Roi*. Ce réduit, commencé le 18 novembre, s'appuyait à l'ouest à de grands abatis s'étendant à travers le clos Toutain jusqu'au Butard qui fut fortifié. C'est au Butard que se raccordaient les secondes lignes de défense des deux divisions.

Sur la pente et sur la hauteur, la 10e division établit des tranchées et des batteries couvertes par des abatis depuis le Butard jusqu'à Beauregard. Pour donner un plus grand champ de tir à ces batteries, les arbres furent abattus sur la pente opposée et sur la route de La Celle-Saint-Cloud. Au nord-est de Beauregard, près de Béchevet, s'éle-

vait une batterie qui avait des vues sur le Butard, La Celle et Saint-Michel.

Une troisième ligne de défense fut encore commencée sur les hauteurs au sud et à l'ouest de Ville-d'Avray et de Marnes ; elle se composait de 4 grandes batteries, la *batterie du gravier*, au sud de l'extrémité ouest de Ville-d'Avray (au-dessus des étangs); la batterie de Marnes, sur la hauteur au sud de l'hospice Brezin ; la batterie de La Marche, près et à l'ouest du château du même nom, la batterie de Jardy, à l'ouest de la route de Jardy à Vaucresson, sur le bord du plateau. Ces quatre batteries pouvaient en cas de besoin diriger leurs feux sur Ville-d'Avray, Marnes, le parc de Saint-Cloud, la hauteur de la Bergerie et le Haras. En avant d'elles, sur une largeur de plus de 100 pas, furent disposés des abatis qui se reliaient au sud du chemin de fer de Versailles à Saint-Cloud à des abatis semblables posés par le 11e corps, et qui s'étendaient sur la gauche jusqu'au château de La Marche.

A l'ouest de la batterie de Jardy, ces abatis se continuaient dans le rayon de la 10e division, ils suivaient la grand'route de Vaucresson à Rocquencourt au sud et allaient jusqu'au parc de Beauregard. Deux chemins carossables furent tracés derrière ces abatis pour les communications entre les deux divisions.

Peu de temps après le combat de la Malmaison, la position des avant-postes de la 10e division fut modifiée. Ces postes furent poussés plus en avant,

la grand'garde n° 1 fut transportée au Pavillon de chasse (près la porte de Longboyau), et les autres, le long de la lisière des bois de Saint-Cucufa et Béranger, une grand'garde fut placée au château de la Malmaison, un poste de sous-officier à la villa Dollinger.

Un poste de sous-officier, établi au mur de séparation entre Buzenval et Saint-Cucufa, reliait la grand'garde n° 1 à la grand'garde de l'aile gauche de la 9e division sur le plateau de la Bergerie. Pour protéger la grand'garde n° 1, un blockhaus blindé fut élevé près du Pavillon de chasse ; des passages furent pratiqués dans les abatis du ravin de Saint-Cucufa. Les soutiens furent établis près de Saint-Cucufa, de l'observatoire de la Jonchère et de la grande barricade. En cas d'attaque de la part de l'ennemi, ils devaient renforcer les grand'gardes, obliger l'adversaire à se déployer, et s'ils ne parvenaient pas à le repousser se replier sur leur propre ligne de défense, Le 7 novembre, la 10e division reprit la garde du pont des Tanneries, la division de landwehr de la garde qui en était chargée ayant détaché plusieurs bataillons dans le rayon du 4e corps.

Le mauvais temps, principalement à la fin d'octobre, avait détérioré beaucoup les voies de communication. Les grand'routes d'ordinaire en bon état étaient devenues très-mauvaises à la suite des pluies et de l'énorme circulation qu'elles avaient à supporter; les chemins à travers bois qui n'étaient pas empierrés étaient tellement défoncés, surtout

à l'intérieur de nos lignes d'avant-postes, qu'il fut très-difficile de les remettre en état, même à l'aide de chargements de gravier et de chaussées en rondins. Le 10 novembre parurent la première gelée et la première neige ; à la fin du même mois le froid devint persistant.

Les divisions finirent par mettre leur service d'avant-postes en harmonie avec les conditions spéciales où elles se trouvaient, grâce à l'expérience qu'elles acquéraient avec le temps.

A la 9e division, les avant-postes étaient relevés tous les jours dans la matinée, et même avant l'aube sur les points qui étaient vus de l'ennemi, comme le long de la Seine et sur la hauteur de Montretout. Sur le front regardant la Seine, le relèvement des sentinelles doubles était si dangereux de jour, que les hommes préféraient rester quatre heures consécutives à leurs postes, pour ne pas aller et venir si souvent et ne pas attirer ainsi le feu intense de mousqueterie des postes ennemis situés sur la rive opposée, surtout celui d'un corps de garde placé au pont de Sèvres.

Pendant la nuit et principalement à l'heure où on relevait les sentinelles, des patrouilles d'officier parcouraient le terrain en avant. Elles avaient pour instruction de se trouver à l'aube sur des points permettant de découvrir les mouvements que l'ennemi aurait pu entreprendre ; c'est ainsi que chaque matin, dès que le jour commençait à poindre, une patrouille d'au moins 20 hommes avec un officier devait se trouver à la redoute de Mon-

tretout, afin d'y renforcer le poste du sous-officier de chasseurs en cas d'attaque, mesure qui devait parfaitement se justifier plus tard (le 19 janvier, bataille du Mont-Valérien).

Derrière chacune des ailes de la 9e division, se trouvait en outre un 4e bataillon, tiré de la réserve principale, destiné à travailler aux retranchements et à fournir au besoin un prompt renfort aux avant-postes.

La brigade d'avant-postes était relevée tous les jours, le service des bataillons commandés pour le travail durait quatre jours, de sorte que chaque bataillon avait seize jours consécutifs d'un service fatigant hors de Versailles, où les autres bataillons de la réserve principale montaient la garde tous les quatre jours.

A la 10e division, le relèvement des avant-postes et leur sécurité étaient assurés de la même manière; on y avait de plus établi le principe de faire prendre les armes le matin aux réserves spéciales, jusqu'à l'arrivée des rapports des patrouilles. Quand on craignait une sortie, on concentrait en outre la réserve principale.

La 10e division avait organisé d'une façon particulière son service de patrouilles, fourni par les chasseurs à la 9e division.

Chaque bataillon avait formé une compagnie de *patrouilleurs* comprenant les hommes les plus intelligents et les plus déterminés, huit sous-officiers et soixante hommes sous les ordres d'un officier décidé. Ces hommes étaient dispensés du service

ordinaire des avant-postes, et affectés spécialement aux patrouilles de nuit; ils parcouraient le terrain au loin, jusqu'à la caserne de Rueil, Nanterre, la Fouilleuse. Une patrouille du régiment de fusiliers n° 37, sous le lieutenant von Buttler, parvint même jusque près du glacis du Mont-Valérien; elle y planta en terre un grand tableau en bois portant un salut à l'adresse des défenseurs du fort; le lendemain matin, il y eut naturellement un moment de surprise chez les Français; lorsqu'ils eurent découvert la signification des mots inscrits sur le tableau, ils agitèrent leurs coiffures en signe de réponse à nos avant-postes. Plus tard, lorsque la ligne des avant-postes français devint plus compacte, il ne fut plus possible de pousser si loin.

Le 4 novembre, chaque division reçut 5 fusils de rempart. La 9e division employa les siens le long de la Seine près du château de Saint-Cloud. La 10e division en plaça 3 au Pavillon de chasse et 2 à l'aile gauche, près de la maison fortifiée sur la Seine.

Dans le courant de novembre, les troupes de Paris ne tentèrent contre le 5e corps aucun mouvement offensif important, elles se bornèrent à de petites escarmouches d'avant-postes, principalement à notre extrême droite et à notre extrême gauche, à Saint-Cloud, Montretout et Bougival. Le 18 novembre, le poste de sous-officier de la Malmaison fut attaqué par 2 compagnies environ, qui furent repoussées après une courte fusillade, à laquelle prit part la compagnie de grand'garde à

la barricade, capitaine Vahlkampf, du régiment n° 37 ; l'ennemi eut quelques hommes blessés.

L'ennemi préparait une grande opération, toutes les observations et tous les rapports sur ce qui se passait au dedans et au dehors de Paris le faisaient pressentir. Il semblait même projeter une trouée.

L'exécution d'une grande sortie et la tentative de percer la ligne d'investissement dépendaient surtout de l'approche des armées de secours, sur les mouvements desquelles les Parisiens, avec leurs nombreux moyens de correspondance, pouvaient facilement se renseigner. D'après les récits d'un garde national, fait prisonnier le 3 novembre, une grande sortie était imminente. Les prisonniers qu'on faisait de temps à autre et les espions qu'on avait recrutés nous donnaient des renseignements du même genre. Si leurs récits ne concordaient pas toujours exactement, ils n'en faisaient pas moins connaître les projets de l'ennemi ; ils étaient généralement d'accord sur les conversations tenues par les officiers français dans les cafés et les restaurants et sur les ordres communiqués aux troupes.

Dès la fin d'octobre, et au commencement de novembre, des troupes ennemies s'étaient montrées dans les environs de Dreux, de Mantes et de Vernon, sur les deux rives de la Seine. L'approche de l'ennemi, retardée dans le début par la 5e division de cavalerie, devint si menaçante au milieu du mois, qu'on détacha le 15 novembre, vers Houdan, une brigade de la landwehr de la garde pour renforcer la division de cavalerie. Le départ de ce

détachement ne changea rien aux dispositions arrêtées le 3 novembre par le commandant en chef, relatives au secours que la landwehr de la garde devait apporter au 5e corps dans le cas d'une sortie de Paris. En cas d'alerte au 5e corps, 2 bataillons de la division de landwehr de la garde devaient immédiatement se rendre à Versailles, pour y relever les bataillons de la 9e division, 2 autres bataillons devaient se rendre sur la hauteur de Saint-Michel prêts à porter secours à la 10e division.

Ce n'est pas seulement au nord-ouest que les troupes d'investissement étaient menacées sur la rive gauche de la Seine, elles l'étaient encore à l'ouest et au sud, où des forces ennemies importantes s'étaient montrées près de Chartres et d'Orléans. Le général von der Tann avait dû évacuer cette dernière ville le 8 novembre devant des forces supérieures. L'armée de S. A. R. le prince Frédéric-Charles venant de Metz se portait à son secours à marches forcées. Les 17e et 22e divisions, sous les ordres de S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg, avaient été dirigées du côté de l'ouest.

Vers le milieu de novembre, le général von der Tann se trouvait en présence d'un ennemi supérieur à Toury, 8 milles de Versailles; le grand-duc de Mecklembourg était près de Chartres, à 7 milles de Versailles. L'ennemi gagnait du terrain, il venait de l'ouest et se dirigeait principalement sur Mantes et Dreux.

Comme on savait Paris en communication avec le reste du pays, on pouvait admettre la possibilité

d'une coopération des assiégés et des armées de secours. Un de ces principaux moyens de communication, dont nous avons déjà parlé, était les ballons; on en avait saisi deux, le 5 et le 13 novembre; les journaux et les lettres qu'ils contenaient parlaient d'une grande sortie projetée pour le 15 novembre. On pouvait s'attendre à ce qu'elle fût dirigée sur le 5e corps, car le 14 novembre le capitaine von Reibnitz, commandant le bataillon de chasseurs n° 4, rendit compte de Bezons que ce jour-là de l'infanterie de ligne et 7 voitures d'ambulance s'étaient dirigées sur le Mont-Valérien; les troupes de secours venant de l'ouest s'étaient aussi beaucoup rapprochées.

Le 15 novembre, à dix heures du soir, on aperçut deux lumières électriques venant des directions de Paris et de Saint-Germain. Le 20 novembre au soir, de dix heures à minuit, on vit trois ballons éclairés au-dessus de Paris; on en signala encore un dans la nuit du 27 au 28 et dans celle du 29 au 30 novembre.

Le 19 novembre, le commandant en chef avait communiqué une nouvelle bien importante venant de l'armée de la Meuse, d'après laquelle on avait distribué six jours de vivres aux hommes faisant partie des armées d'opération dans Paris. Le même jour, la 9e division rendait compte que le général Trochu avait avisé les habitants de Saint-Cloud d'avoir à se retirer le plus tôt possible dans la capitale.

Le 24 et le 25 novembre, la 8e division qui oc-

cupait Saunois fit connaître que l'ennemi se préparait à jeter un pont au sud de Bezons; il avait disposé dans la soirée du 24 un grand nombre de nacelles dans les broussailles, près du pont du chemin de fer au sud-ouest de Bezons. Dans la nuit du 26 au 27 novembre il y eut une circulation plus active que d'habitude sur le chemin de fer de ceinture; on ne put constater dans quel sens elle avait lieu, mais l'aile droite de la 9e division entendit aussi un bruit continuel de roulement de voitures et de travaux précipités.

Ces indices, ces observations et ces nouvelles, sur la liaison et la signification desquels les troupes établissaient toutes sortes de calculs, les tinrent constamment en éveil; elles s'attendaient chaque jour à une attaque sur leurs derrières, combinée avec une sortie de la garnison de Paris. Mais les événements ultérieurs de la campagne et les communications que le commandant en chef faisait chaque jour au rapport, sur la situation générale, vinrent bientôt tranquilliser le corps d'armée.

Le 23 novembre, nous apprîmes que le grand-duc de Mecklembourg marchait sur le Mans avec son corps d'armée; le 27, que le général von Rheinbaben, avec l'infanterie de la landwehr de la garde et 1 régiment de hussards, avait livré un combat heureux sur les bords de la Seine, en aval de Vernon, et que le même jour le général von Manteuffel devait livrer bataille près d'Amiens. D'après cela, le 5e corps n'avait plus rien à craindre pour ses derrières du côté de l'ouest et du nord-ouest.

Quant aux forces considérables qui s'avançaient dans la direction d'Orléans, l'armée du feld-maréchal prince Frédéric-Charles, dont les têtes de colonne avaient atteint la route de Paris à Orléans au milieu de novembre, devait opérer contre elles.

Malgré la tournure favorable que prenaient partout nos opérations en rase campagne, il fallait cependant s'attendre prochainement à une grande sortie, d'après les communications du grand quartier général. Déjà dans la nuit du 28 au 29 novembre, l'ennemi se prépara à prendre l'offensive, en essayant de jeter un pont près de Bezons, entreprise que le 96e régiment fit échouer.

Le 29 novembre de grand matin, une vive canonnade fut dirigée sur le front du 5e corps; à sa faveur, l'ennemi déploya vers huit heures environ 9 bataillons, la plupart de gardes mobiles, une batterie et quelque cavalerie. On mit en alerte les réserves spéciales et principales. Les 2 brigades de la 9e division étaient en train de relever leurs postes; les bataillons relevés de la 18e brigade furent concentrés près de Jardy. La 2e division montée de la réserve d'artillerie ne bougea pas, mais se tint prête à marcher.

L'ennemi, gardant 2 bataillons en réserve près de l'ancien Moulin, se dirigea avec le reste de ses troupes sur plusieurs points de notre position. 3 bataillons s'élancèrent si rapidement sur les hauteurs de Garches, qu'ils en délogèrent le poste de chasseurs n° 4 près de la Maison-Blanche ; mais

ils furent repoussés de la hauteur par la 4e compagnie de chasseurs qui arriva au pas de course. Les autres compagnies de chasseurs avaient dans l'intervalle occupé leurs positions, et sauf la 1re compagnie postée près de la Bergerie, elles engagèrent une fusillade avec l'ennemi, soutenues par quelques grand'gardes d'infanterie. La 2e compagnie de chasseurs à Saint-Cloud arrêta par son feu un bataillon de ligne qui s'avançait dans la vallée de la Seine.

Du côté de la 10e division, l'ennemi se porta avec environ 3 bataillons par Rueil, la gare de Rueil et la villa Crochard sur la Malmaison et le Pavillon de chasse. Les avant-postes venaient d'être relevés sur ces points. Les anciens et les nouveaux avant-postes, 1er et 2e bataillons du régiment de fusiliers n° 37 et bataillon de fusiliers du régiment d'infanterie n° 50, attendirent sur leurs positions mêmes l'ennemi qui avait ouvert son feu à une grande distance et n'engagèrent la fusillade qu'à 300 pas.

Le tir des deux divisions eut pour résultat d'empêcher l'infanterie ennemie de gagner du terrain, malgré un feu des plus vifs qu'elle exécutait sans épauler, et malgré tous les efforts de ses officiers; elle finit par se retirer après avoir plusieurs fois relevé ses lignes de tirailleurs. Elle entretint encore pendant quelque temps un feu de mousqueterie très-violent à une grande distance, mais nous n'y répondions pas. Vers midi l'ennemi se replia complétement sur le Mont-Valérien. Nous re-

prîmes nos positions habituelles et renvoyâmes les réserves à leurs cantonnements.

La 9e division avait eu 2 chasseurs tués, 3 chasseurs et 1 homme de chacun des régiments nos 47 et 58 grièvement blessés et 5 chasseurs blessés légèrement. La 10e division, 1 homme du régiment de fusiliers n° 37 blessé légèrement. La perte de l'ennemi fut évaluée à 1 chef de bataillon, quelques officiers et une cinquantaine d'hommes tués ou blessés. Dans le courant de l'après-midi huit ambulances françaises relevèrent les blessés sur le théâtre de la lutte.

Pendant toute la nuit du 29 au 30 novembre l'ennemi entretint une vive canonnade contre la position du 5e corps, particulièrement du Mont-Valérien et de la redoute du Moulin. L'observatoire de la villa Stern signala, à partir de une heure et demie du matin, une violente canonnade, environ vingt coups à la minute, dirigée sur le corps bavarois et le 6e corps. A partir de trois heures du matin on entendit dans la direction du sud-est un feu nourri de mousqueterie et de mitrailleuses, et des batteries et des sonneries incessantes dans le bois de Boulogne.

Dans la matinée du 30 novembre, quelques minutes après sept heures, on signala des troupes ennemies (gardes mobiles) en marche devant le 5e corps. Les avant-postes du corps d'armée occupèrent leurs positions, les compagnies de chasseurs se rendirent sur les hauteurs de Garches, les réserves spéciales furent mises en alerte, les réserves

principales durent seulement se tenir prêtes à marcher. Par suite d'un signal mal compris, la réserve principale de la 10e division fut concentrée près de Beauregard ; 3 bataillons de la landwehr de la garde se rendirent à Versailles. Pendant la marche des bataillons ennemis, les pièces du Mont-Valérien et de la redoute du Moulin lancèrent leurs obus sur la position du 5e corps jusque vers sept heures et demie, tandis que les batteries de l'enceinte de la ville et de Boulogne continuaient à prendre d'enfilade les hauteurs de Garches.

Deux bataillons précédés de tirailleurs s'avancèrent l'un sur la redoute de Montretout, l'autre sur la hauteur de la Bergerie, mais ils ne purent s'en approcher qu'à 800 et 400 pas ; à la Bergerie ils furent repoussés par un peloton de la 1re compagnie de chasseurs postée au mur de Buzenval. Du côté de la 10e division, où la 20e brigade était aux avant-postes, 3 bataillons s'avancèrent par Rueil sur la Malmaison et le Pavillon de chasse, soutenus par 2 pièces de campagne qui tiraient sur la Jonchère et le Pavillon. Mais là aussi notre feu maintint l'ennemi à une grande distance, d'où il tirait au hasard sur notre position. Pendant ce temps, ses soutiens avaient allumé du feu et se chauffaient. Vers onze heures, l'ennemi se retira complétement. A la 10e division le 2e et le 3e bataillon du régiment de fusiliers n° 37, et le 2e bataillon du régiment n° 50, avaient pris part à l'action. A midi les avant-postes reprenaient leurs positions et les réserves regagnaient leurs canton-

nements. La perte de l'ennemi devait se monter à une trentaine d'hommes ; de notre côté nous avions eu 2 chasseurs et 1 homme du régiment n° 59 tués et 4 hommes blessés.

Les opérations de l'ennemi contre le 5e corps, dans les journées du 29 et du 30 novembre, n'étaient que des démonstrations pour occuper nos troupes, car c'est au sud-est de Paris que le 30 novembre il effectua la véritable sortie avec un grand déploiement de forces. L'attaque porta surtout sur les Wurtembergeois entre la Seine et la Marne et sur le 6e corps, qui eurent à lutter contre des forces supérieures. Le bruit effrayant du canon et le crépitement des mitrailleuses s'entendaient jusqu'au 5e corps, à une distance de 3 milles à vol d'oiseau, car le temps était clair et le vent soufflait de l'est. Cette bataille acharnée près de Champigny se continua le 2 décembre. D'après les mouvements de l'ennemi le 3, on pouvait s'attendre à des attaques plus énergiques encore le 4. Pour cette raison, le commandant en chef prescrivit dans la soirée du 3 décembre aux deux batteries à cheval et à 1 escadron du régiment de dragons n° 14 de se porter à la pointe du jour sur Massy et de se mettre sous les ordres du général de l'infanterie von Tümpling, avec les autres troupes disponibles de la IIIe armée qu'on avait dirigées sur ce point. Le 6e corps devait détacher des troupes sur la rive droite de la Seine. La lutte n'ayant pas recommencé de ce côté, les troupes détachées rentrèrent le 5 décembre.

Pendant ces journées, un certain calme avait régné devant le front du 5e corps, la canonnade avait même diminué. Le 2 décembre seulement, un détachement d'une quarantaine de francs-tireurs attaquait le poste de sous-officier de la Malmaison, mais il fut repoussé avec une perte de 5 hommes. La veille, on avait déjà signalé la présence de 6000 francs-tireurs à Nanterre.

A l'époque de la bataille de Champigny, celles de nos troupes qui tenaient la campagne avaient de rudes combats à soutenir contre l'armée de la Loire. Le 5e corps y prit une certaine part, en ce sens que le 3 décembre, sur l'ordre du commandant en chef, il envoya à marches forcées sur Orléans 2 colonnes de munitions d'artillerie et 2 de munitions d'infanterie pour compléter les approvisionnements de l'armée du grand-duc de Mecklembourg. Ces colonnes eurent encore l'occasion d'amener ces munitions aux troupes le 4 décembre pendant la bataille d'Orléans.

Dans les combats sanglants d'Orléans, la principale armée de l'ennemi, qui avait fait tous ses efforts pour marcher au secours de Paris, avait été complétement mise en déroute par l'armée de S. A. R. le prince Frédéric-Charles et le corps de S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg; elle avait même dû se retirer en toute hâte vers l'Ouest, où de nouvelles défaites la dispersèrent presque complétement.

Les victoires près d'Orléans et de Paris faisaient entrer la guerre ainsi que l'investissement de la

capitale dans une phase nouvelle. Le plus grand danger qu'avait couru cette dernière opération était écarté.

S. M. le Roi le fit connaître par l'ordre suivant :

« Soldats des armées confédérées allemandes !

« Nous entrons encore dans une nouvelle période de la guerre. La dernière fois que je me suis adressé à vous, la capitulation de Metz venait de faire disparaître la dernière des armées que l'ennemi nous avait opposées au début de la campagne. Depuis, par des efforts extraordinaires, l'adversaire a mis sur pied de nouvelles troupes, une grande partie des habitants de la France a quitté ses occupations paisibles, que nous ne cherchions pas à entraver, pour prendre les armes. Bien souvent l'ennemi nous a été supérieur en forces ; malgré cela vous l'avez battu derechef, car la bravoure, la discipline et la confiance dans une cause juste font plus que le nombre. Tous les efforts de l'ennemi pour percer la ligne d'investissement, vous les avez repoussés d'une manière décisive, souvent il est vrai au prix de sanglants sacrifices, comme à Champigny et au Bourget, mais aussi avec ce courage héroïque que vous montrez en toutes circonstances. Les armées que l'ennemi amenait de toutes parts au secours de Paris sont complétement battues. Nos troupes, qui se trouvaient il y a quelques semaines seulement en partie devant Strasbourg et devant Metz, sont aujourd'hui au delà de Rouen, d'Orléans et de Dijon,

et sans compter un grand nombre de petits combats glorieux, vous avez deux nouvelles dates mémorables à ajouter aux anciennes, Amiens et les journées d'Orléans. Vous avez pris plusieurs places fortes, conquis un nombreux matériel de guerre; je n'ai donc lieu que d'être entièrement satisfait et c'est pour moi un bonheur et un besoin de vous l'exprimer. Merci à tous, au général comme au simple soldat. Si l'ennemi persiste à poursuivre la guerre, j'ai la conviction que vous continuerez à mettre en œuvre toutes vos forces, qui nous ont donné nos grands succès, pour obtenir enfin une paix honorable, digne prix du sang versé, du sacrifice de tant d'existences.

« Au grand quartier-général de Versailles le 6 décembre 1870.

« *Signé :* GUILLAUME. »

Décembre.

Les jours qui suivirent la grande sortie à l'est de Paris, l'ennemi ne travailla pas d'une manière apparente à ses fortifications; ce n'est que le 7 décembre qu'il reprit ses travaux de terrassement à la gare de Rueil. Sur ce point, où l'on ne voyait d'ordinaire le jour que de petites patrouilles ennemies circuler avec précaution, une reconnaissance du régiment de grenadiers n° 6 fut reçue à l'improviste, dans la matinée du 6 décembre, par une

violente fusillade qui lui tua un homme. Des observations, des reconnaissances et d'autres renseignements permirent de constater peu à peu que la gare de Rueil, les maisons environnantes et même la chaussée du chemin de fer, étaient organisées pour une défense sérieuse, et que ce travail était exécuté par une centaine d'hommes du génie. D'après ce que l'observatoire signala le 19 décembre, cette position était destinée à recevoir 2 pièces qui furent mises en batterie le 27 et ouvrirent leur feu sur Chatou.

Ce n'étaient pas les seuls ouvrages que les Français eussent élevés; dans le courant de décembre s'ouvrit devant le front du 5e corps une ligne de défense presque continue, allant de la gare de Rueil à Suresnes. Les avant-postes et l'observatoire suivirent exactement les progrès de cette ligne. L'ennemi commença à travailler le 12 décembre à l'ancien Moulin, à la Fouilleuse et à la Briqueterie, avec des détachements de 60 à 100 hommes, composés, partie de troupes de ligne, partie de marins et de gardes mobiles.

A l'ancien Moulin, il établit une tranchée et à chaque extrémité une batterie pour 2 pièces; celles de droite étaient tournées vers Rueil et la Malmaison, celles de gauche vers Buzenval et la hauteur de la Bergerie. Le 20 décembre, l'ouvrage était terminé et armé. La Fouilleuse fut mise en état de défense, des abatis disposés autour du jardin qui l'entourait, et des tranchées creusées des deux côtés; vers la gauche elles s'étendaient jusqu'à

Suresnes en passant par la Briqueterie et formaient un boyau de communication tout à fait à couvert. Derrière la Briqueterie s'élevait une batterie de 4 pièces.

Il y avait longtemps que la villa Crochard était la bête noire des avant-postes de la 10e division, car elle servait de point de départ et de retraite aux patrouilles ennemies. Dans la nuit du 15 au 16 décembre, une patrouille d'officier, pourvue de toutes les matières incendiaires possibles, fut envoyée à cette villa pour y mettre le feu. Elle réussit à l'allumer sans être vue, mais les bâtiments ne brûlèrent qu'à moitié, ce qui permit aux Français de commencer le 18 décembre à retrancher cette villa. Pour en compléter la défense, ils creusèrent une tranchée des deux côtés et sur la pente en arrière (au-dessous de l'ancien Moulin). Le 30 décembre, au pied de la redoute du Moulin dont l'armement avait été augmenté le 18 d'une pièce de gros calibre, les Français établirent des abatis des deux côtés des chemins qui conduisent à Nanterre et à Rueil.

Au Mont-Valérien, l'adversaire continuait à travailler très-activement à blinder le sommet et les faces des casernes. Le 19 décembre, il plaça sur la plate-forme du bâtiment le plus élevé du fort 3 pièces de petit calibre, destinées sans doute à servir de signaux et tournées l'une vers le nord, les deux autres vers l'ouest. Le 23 décembre, il établit un observatoire sur la plate-forme de la caserne du milieu.

Pour protéger les travaux dans ses lignes d'avant-postes, il faisait sortir le jour plusieurs compagnies qui employaient leur temps à divers exercices, à l'école de tirailleurs et au tir à la cible.

Tous les points avancés fortifiés par l'ennemi reçurent en permanence une garnison, à partir du jour de leur achèvement. La Fouilleuse était le plus fortement occupée, le plus souvent par une compagnie ; les autres points n'avaient que 60 à 100 hommes. De Suresnes partait tous les jours une grand'garde qui se rendait jusqu'à hauteur de la Briqueterie.

A en juger par son activité, l'ennemi semblait admettre que nous préparions une attaque contre le Mont-Valérien, les travaux incessants et considérables que nous faisions au plateau de la Celle, au Haras et dans le parc de Saint-Cloud, pouvaient fort bien lui avoir suggéré cette pensée ; ces travaux ne lui avaient pas échappé. Partant de cette hypothèse, il avait fortifié tous les points situés en avant du Mont-Valérien, afin de pouvoir conserver ce terrain le plus longtemps possible ; cette supposition de sa part peut aussi fort bien expliquer la grande violence que prit dès le commencement de décembre la canonnade qu'il dirigeait sur le 5e corps. Il ne sera pas sans intérêt de suivre sous ce rapport quelques journées en détail.

L'observatoire de la Jonchère notait très-exactement le tir du Mont-Valérien et de la redoute du Moulin ; dans les rapports réguliers qu'il adressait chaque jour, le matin, à midi et le soir au quartier-

général, il donnait avec précision le nombre des coups tirés. Les pertes éprouvées étaient relatées dans les rapports des divisions. 7 décembre : dans la nuit, 24 coups du Mont-Valérien, 10 de la redoute du Moulin ; pas de pertes. Dans l'après-midi : Mont-Valérien, 44 coups dont 8 de la Valérie, redoute du Moulin 18 coups. 1 homme du régiment n° 58 légèrement blessé. 8 décembre : dans la nuit, Mont-Valérien et Moulin 48 coups. L'après-midi, Mont-Valérien 21 coups ; Moulin 26. Pas de pertes. 9 décembre : nuit, Mont-Valérien 7 coups, Moulin 3 ; matin, Mont-Valérien 29 coups, Moulin 6 ; après-midi, Mont-Valérien 24 coups, Moulin 22. 1 homme du régiment n° 59 blessé. 10 décembre : nuit, Mont-Valérien 51 coups, Moulin 18 ; après-midi, 20 coups. Pas de pertes. 11 décembre : quelques coups seulement dans la nuit et la journée. Pas de pertes. 12 décembre : nuit, Mont-Valérien et Moulin 96 coups ; après-midi, Mont-Valérien 30 coups, Moulin 5. Pas de pertes. 13 décembre : nuit, Mont-Valérien 45 coups. Pas de pertes.

Si on évalue à 1/8 de quintal (1) le poids de chacun de ces 547 obus, il en résulte qu'il a fallu 68 quintaux de fer pour blesser 2 hommes, du 7 au 13 décembre. Mais en réalité cette proportion est encore bien plus forte, car à ces 547 obus lancés par le Mont-Valérien et la redoute du Moulin sur la posi-

(1) Le quintal allemand (*zentner*) est un poids de 100 livres, et équivaut à 46 kilog. 770. (N. du T.)

tion du 5e corps, il faut encore ajouter les obus lancés sur la 9e division par les batteries de l'enceinte, de Boulogne et par les canonnières ; mais on ne peut en apprécier le nombre avec exactitude, attendu qu'il n'y avait pas d'observatoire à l'aile droite de la 9e division et que les données des avant-postes différaient.

Les avant-postes n'étaient pas seuls exposés à recevoir ces obus, mais encore de temps à autre les cantonnements des réserves principales situés très en arrière ; les projectiles ennemis venaient tomber jusqu'aux Tanneries, à Louveciennes, Beauregard, Jardy, Ville-d'Avray, Sèvres. Dans la redoute de Montretout il n'y avait pas un espace d'un mètre carré qui n'eût été atteint.

C'est le 20 et le 21 décembre que le feu fut le plus violent. Dans la nuit qui précéda le 20 décembre, le Mont-Valérien tira 38 coups, la redoute du Moulin 14, sur nos positions. Dans l'après-midi, le Mont-Valérien entretint un feu violent de toutes ses pièces contre la position de la 9e division, environ 150 obus sur le Haras, la Bergerie, Garches et Vaucresson. En même temps un feu très-vif sur La Celle Saint-Cloud, les Gressets et les batteries de Beauregard. Pas de pertes. Les batteries de Boulogne tirèrent tout aussi vivement et sans plus de succès sur la redoute de Montretout et dans la direction du château de Villeneuve.

Pour donner en même temps un aperçu de l'emploi d'une journée devant Paris, nous publions ci-après un extrait aussi détaillé que possi-

ble du journal tenu au quartier général, relatif au 21 décembre :

« Dans la nuit du 20 au 21 décembre, l'ennemi entretint à partir de huit heures du soir un feu continuel et des plus violents du Mont-Valérien, de la redoute du Moulin et des batteries de la Seine contre toute notre ligne, à partir de deux heures principalement contre la 10e division. Le Mont-Valérien et la redoute du Moulin tirèrent pendant la nuit 234 coups (1 homme du 6e régiment blessé par un éclat d'obus). On ne constata pas de mouvements de troupes pendant la nuit.

« L'ennemi travailla pendant le jour sur le remblai du chemin de fer près de Nanterre, où des hommes amenèrent plusieurs wagons.

« Au Mont-Valérien, on entendit pendant la nuit des cris continuels, des chants et du bruit ; à Paris, des batteries et des sonneries. Le matin, à huit heures et demie, on aperçut plusieurs bataillons de gardes mobiles venant de Suresnes, sac au dos. Un de ces bataillons se dirigea vers la position de la 9e division, 4 sur l'ancien Moulin où s'arrêta un état-major. La villa Crochard a été renforcée par 1 ou 2 compagnies. Le Mont-Valérien a hissé le pavillon de combat au bout de sa hampe.

« Par suite de ces mouvements de l'ennemi, les brigades d'avant-postes ont été mises en alerte et les réserves spéciales se sont portées sur leurs emplacements de combat. Pendant ce temps l'ennemi n'a pas cessé d'entretenir un feu violent contre notre position et contre Chatou avec ses pièces du

Mont-Valérien et de la redoute du Moulin; on a compté plus de 300 coups. 1 homme du 6e régiment blessé par un éclat d'obus. Les batteries de Boulogne et du viaduc d'Auteuil ont aussi vivement canonné la redoute de Montretout et le parc de Saint-Cloud. (Pas de pertes.)

« L'ennemi s'est borné à cette canonnade; les bataillons n'ont fait qu'une démonstration et s'exerçaient pendant ce temps. Du côté de la Bergerie seulement, des tirailleurs ennemis se sont approchés à 200 pas du mur du parc, où ils se sont couchés et ont échangé quelques coups de fusil avec le poste de chasseurs; 1 officier français a été tué, ainsi que 2 hommes d'une patrouille qui s'était approchée de la redoute de Montretout. De notre côté, pas de pertes. Vers onze heures l'ennemi s'est mis en retraite. Les colonnes de droite se sont retirées d'abord sur Nanterre, puis sur le fort. La villa Crochard reste fortement occupée par 1 ou 2 compagnies. Les 2 pièces quittent l'ancien Moulin, pour se retirer derrière la redoute du Moulin. A deux heures 20 minutes les pavillons de combat disparaissent du fort, les hampes sont également enlevées.

« Pendant ce temps la 8e division avait télégraphié de Sannois : « La redoute entre Colombes et Nanterre a été très-fortement occupée. Des colonnes ennemies ne cessent de se diriger de ce côté. »

« *Signé* : Von Schöler. »

« L'observatoire de la Jonchère avait aussi fait

connaître : « De forts détachements d'infanterie semblent se tenir à la fabrique d'aluminium (au nord de Nanterre) ; entre la Seine et le chemin de fer débouchent 2 bataillons. »

« *Signé* : Von Malachowski. »

« La division de landwehr de la garde avait rendu compte également : « L'ennemi a amené à 100 mètres au sud du pont du chemin de fer près de Chatou 4 bateaux pour jeter un pont, il travaille en ce moment à des tranchées. Je me rends de ce côté avec 2 batteries.

« *Signé* : Loen. »

« La 10e division faisait connaître que de son côté on ne voyait pas travailler au pont, que quelques nacelles se trouvaient au point indiqué.

« Comme il ne survint rien de nouveau, le commandant du corps d'armée qui, dès les premiers rapports des avant-postes, s'était rendu à l'observatoire de la Jonchère avec son chef d'état-major, fit rentrer les détachements qui avaient été mis en alerte.

« A la suite d'un rapport établi par le directeur de police Stieber, le commandant en chef ordonna au commandant de Versailles, général-major von Voigts-Rhetz, de faire des perquisitions pour rechercher des armes et d'arrêter tous les gens sans aveu suspects (80 repris de justice environ devaient rôder dans la ville). La *commandantur* fit réunir sur la place d'Armes, à une heure et demie, tous

les bataillons d'infanterie (sauf les gardes) stationnés à Versailles, ainsi que la cavalerie. Les portes furent fermées, l'infanterie fouilla les maisons suspectes, pendant que des patrouilles de cavalerie parcouraient les rues. Une certaine quantité d'armes, des fusils de chasse pour la plupart, et une centaine de personnes suspectes furent mises en lieu de sûreté. Dans la matinée, la 9e division entendit une canonnade continue dans la direction du nord-est. Dans l'après-midi, les batteries de l'enceinte et de Boulogne tirèrent fortement sur le parc de Saint-Cloud (1 homme du régiment n° 58 légèrement blessé par un éclat d'obus). En même temps la 9e division tira une cinquantaine de coups de fusil de rempart avec un résultat visible sur des maisons situées de l'autre côté de la Seine et d'où l'on faisait feu sur nos grand'gardes.

« L'observatoire de la Jonchère fit connaître à quatre heures quarante-cinq minutes : « A Nanterre et à la manufacture, on a installé des ambulances. 20 voitures paraissant contenir du bois de construction et des traverses de chemin de fer ont été déchargées entre Rueil et Nanterre. La barricade qui ferme le remblai de la voie ferrée à la gare de Rueil a été évacuée. Sous le pont du chemin de fer il y a 10 nacelles, dont 5 sur haquets.

« *Signé :* Von Malachowski. »

« Dans la villa Stern, le lieutenant von Senden signala le passage de sept trains sur le viaduc d'Auteuil, quatre dans la direction de Vaugirard, trois

dans celle d'Auteuil. Une canonnière a entretenu un feu assez vif contre Sèvres et la redoute du Prince-Royal. On travaille en avant du fort d'Issy. Depuis trois jours, des officiers, accompagnés d'une nombreuse escorte, reconnaissent journellement le terrain entre Issy et Vanves.

« De notre côté on a continué les travaux pour se renforcer. Le temps était clair. Dans l'après-midi il y eut une gelée qui ne fit qu'augmenter.

« A sept heures et un quart du soir, la division de landwehr de la garde demanda, par le télégraphe, de lui envoyer des matières explosibles pour détruire complétement le pont de Chatou ; l'envoi a eu lieu. »

Les événements du 21 décembre n'avaient pas seuls attiré nos regards du côté de Nanterre, depuis plusieurs jours déjà nous portions une attention particulière sur ce village et ses environs.

Le 13 décembre, on apprit que le général Schmitz, chef d'état-major du général Trochu, s'était trouvé à Nanterre. Le 15, on remarqua qu'on réparait la voie ferrée et le télégraphe près de Nanterre. Dans la soirée du même jour, on vit des feux de signaux sur le Mont-Valérien, à Rueil, à Courbevoie, à la fabrique d'aluminium et à Carrières. Dans le courant du 18, on vit travailler à la réparation des chemins près de Nanterre, on découvrit aussi près du Petit-Nanterre une nouvelle flèche tournée vers Bezons. Le lendemain, on aperçut un groupe de cavaliers, probablement un état-major, se rendant du Petit-Nanterre au Mont-

Valérien par Nanterre. Deux jours plus tard, on vit à côté de l'observatoire du Mont-Valérien un certain nombre d'officiers supérieurs et même de civils, qui se servaient d'une grande carte et d'une longue-vue.

On fut très-étonné aussi de voir le 20 la circulation reprise sur le chemin de fer près de Nanterre. Une locomotive amena 20 wagons jusqu'à cet endroit et repartit immédiatement, des trains circulaient également entre Asnières et Suresnes, ce qui ne s'était point encore vu. Près de Courbevoie, on avait fait disparaître une batterie qui occupait la voie, ce qui indiquait qu'on voulait la rendre praticable. Cette nouvelle était venue d'Orgemont, de l'observatoire du 4e corps, elle fut confirmée par les rapports de la 10e division et par l'observatoire de la Jonchère. Les jours suivants, des trains circulèrent encore du côté de Nanterre.

Ces mouvements surprenants et les nacelles découvertes à la gare de Rueil et sur la Seine firent supposer que l'ennemi projetait de passer le fleuve près de Chatou. Cette opération devait être facilitée, à ce qu'il sembla, par l'établissement d'une ligne de communication allant de la gare de Rueil à la Seine et abritée par le remblai du chemin de fer.

Pour s'opposer à cette tentative, des patrouilles de la 10e division allèrent, dans la nuit du 25 au 26 décembre, mettre le feu à six des nacelles qui se trouvaient dans la Seine au pont du chemin de fer près de Chatou. Ces nacelles étaient déjà assemblées, couvertes d'un tablier et formaient les pre-

mières travées d'un pont de bateaux. Dans la nuit suivante, on fit sauter la partie du pont du chemin de fer qui était encore debout et qui eût pu servir à l'ennemi pour son passage.

Outre cette activité extraordinaire, on ne manquait pas d'autres indices faisant prévoir une sortie prochaine. Les renseignements firent présumer, dans le commencement de décembre, que cette sortie était projetée dans la direction de Fontainebleau, car les francs-tireurs de Nanterre avaient raconté que la route d'Orléans leur était ouverte et qu'ils seraient probablement employés à l'armée de la Loire. Dans le milieu du mois, un officier du génie français avait déclaré que des rassemblements de troupes avaient lieu devant le front sud. On ne put comprendre le motif de la direction choisie pour cette sortie, qu'en apprenant que les nouvelles les plus favorables circulaient à Paris au sujet de l'armée de la Loire.

Au milieu et à la fin de décembre, le maintien et l'activité qu'on observait chez l'ennemi au Mont-Valérien durent nous faire conclure qu'il ne se bornerait pas à la défensive du côté de l'ouest, mais qu'il songeait aussi à l'offensive.

Cette considération avait porté, dès le 18 décembre, le général von Kirchbach à recommander la plus grande vigilance aux avant-postes, attendu que les ouvrages avancés élevés par l'ennemi lui permettaient de se préparer à de petites opérations sans être vu et de se jeter à l'improviste sur notre position. Pour parer autant que possible à ces

petites surprises, le commandant du corps d'armée prescrivit de renforcer surtout la ligne d'obstacles sur notre front. On travailla aussi avec ardeur à l'achèvement des ouvrages fortifiés.

La 9e division incendia petit à petit le village de Garches, dont la possession eût donné à l'ennemi la possibilité de rendre sans effet l'action de nos batteries près de Brezin. A l'extrême droite, la ligne de défense fut prolongée jusqu'à la Seine et des communications couvertes furent établies pour relier les sentinelles doubles des bords de la Seine entre elles et à leurs postes. Vers la fin du mois, on établit de l'Étoile de chasse à la Lanterne une grande ligne d'abatis ; un abri blindé fut élevé à l'Étoile. Ces abatis avaient surtout pour objet de couvrir la batterie de siége n° 1, dans le cas où l'ennemi pénétrerait dans le parc de Saint-Cloud. La forte garnison ennemie qui occupait la Fouilleuse nous détermina à renforcer le poste de la Bergerie, où les pionniers construisirent un abri blindé.

Du côté de la 10e division, les travaux existants furent complétés et prolongés. De nouveaux ouvrages s'élevèrent sur la hauteur de Saint-Michel ; on y construisit plusieurs batteries ; en avant d'elles des tranchées furent creusées sur le bord supérieur de la pente, plusieurs des maisons qui s'y trouvaient furent fortifiées. En outre, sur les pentes des deux côtés de la partie sud de Bougival, on établit des abatis qui venaient se réunir à la partie sud du village et se reliaient à ceux de la crête nord du

plateau de la Celle-Saint-Cloud. A la mare des Bruyères, derrière les abatis, fut construite une batterie qui devait battre le plateau de la Celle. A Rueil, les maisons avoisinant le parc de la Malmaison furent incendiées, afin d'enlever aux tirailleurs ennemis la possibilité de tirer sur le parc.

Ces ouvrages furent à peu près les derniers construits sur la ligne de défense du 5° corps, mais on travailla jusque dans le courant de janvier à les terminer et on s'occupa sans relâche à perfectionner ceux qui existaient déjà.

Dans l'après-midi du 29 décembre, l'ennemi travailla à ses ouvrages de la gare de Rueil et en face de Chatou, couvert par 2 compagnies environ qui avaient déployé leurs tirailleurs. Vers trois heures, 4 pièces de campagne vinrent soudain se mettre en batterie dans la ligne de tirailleurs et ouvrir leur feu sur Bougival et le Parc de la Malmaison, soutenues par les bouches à feu de la gare de Rueil et de la redoute du Moulin. L'ennemi semblait vouloir attaquer. Les soutiens des avant-postes de l'aile gauche de la 10° division (bataillon de fusiliers du régiment n° 46, lieutenant-colonel Campe), prirent aussitôt leur position de combat. Dès que la canonnade eut commencé, les tirailleurs ennemis se portèrent à quelques pas en avant et ouvrirent leur feu. Quelques tirailleurs s'avancèrent aussi par Rueil sur la Malmaison, mais le poste de sous-officier suffit pour les repousser. A quatre heures et demie, sur les ordres du commandant de la division, lieutenant général von

Schmidt, la 5e batterie lourde prit position sur la hauteur de Saint-Michel et ouvrit son feu qui fut salué par les cris de joie des avant-postes. Après quelques coups d'essai, ses obus atteignirent les pièces ennemies et les retranchements de la gare de Rueil ; les batteries ennemies cessèrent leur feu et se retirèrent suivies bientôt par l'infanterie. A cinq heures, ce combat d'avant-postes était terminé sans pertes pour nous.

Le jour de Noël, l'ennemi s'était tenu assez tranquille, il s'était contenté de lancer une trentaine d'obus sur la position du 5e corps. Au milieu de septembre, quand Paris fut investi, bien peu d'entre nous se seraient attendus à passer cette journée sous les canons ennemis. Partout où cela fut possible, la fête de Noël fut célébrée selon la vieille coutume allemande. On orna des arbres de Noël de toutes dimensions; les soldats se réunirent à la clarté de leurs lumières, pour prendre part à la fête comme ils l'eussent fait dans leurs foyers. Dans les ambulances de Versailles, le commandant de la place, général von Voigts-Rhetz, à l'aide d'argent recueilli parmi les officiers, avait fait acheter pour les malades et les blessés de petits objets qui avaient été disposés sous l'arbre de Noël avec le pain d'épices (*Pfefferkuchen*) traditionnel. Une courte prière vint y compléter la fête. Ainsi que cela arrive d'ordinaire à cette époque, il faisait excessivement froid (—13°), la terre était couverte de neige.

L'année 1870 touchait à sa fin, sans réaliser l'es-

poir que nous avions si vivement caressé d'arriver bientôt au terme du siége. Paris avait encore des vivres, il possédait même du bétail, car de temps à autre, dans le courant de novembre, un petit troupeau de 25 bêtes environ se montrait en pleins champs en avant du Mont-Valérien. Le 19 décembre l'observatoire le signalait encore : « Sur la pente du Mont-Valérien le troupeau avec le même nombre de bœufs. » On donna souvent à ce troupeau le nom de *Bœufs de parade ou de réclame* (*Parade oder Renommir-Ochsen*), car on savait qu'à Paris on manquait de viande depuis longtemps. Toutes les denrées étaient montées à un prix exorbitant. On ne distribuait d'ordinaire que de la viande salée et encore cela n'avait-il pas lieu régulièrement.

La question des vivres commençait à se poser menaçante à Paris ; depuis le 25 décembre, nos pièces de siége résonnaient à l'est de la capitale contre le Mont-Avron, elles n'allaient pas tarder à faire entendre leur voix devant le front sud, et contribuer à amener le dénoûment prochain du siége. C'est avec cet espoir ainsi ravivé que se termina l'année et que débuta la suivante.

Janvier 1871.

Le 1er janvier 1871, S. M. le Roi reçut, à l'occasion du nouvel an, dans la Salle des glaces au château, les officiers et employés présents à Versailles, ainsi que des députations des corps stationnés à l'extérieur. Jamais cette galerie n'avait dû voir une pareille réunion, animée de sentiments aussi sincères, aussi profonds que celle qui venait apporter à son souverain et à son commandant en chef l'hommage de ses vœux. Quelques semaines plus tard, le 18 janvier, journée mémorable dans les annales de la Prusse, cette même Salle des glaces vit de nouveau des princes, des généraux et des militaires de l'Allemagne se réunir sous les couleurs de l'armée allemande, dont plusieurs avaient déjà une fois été portées en triomphe devant les portes de la capitale de la France.

Le 5e corps avait envoyé à cette cérémonie les officiers supérieurs, les corps d'officiers et les employés présents à Versailles, et chacun de ses régiments une députation d'officiers et de soldats décorés de la croix de fer, avec un drapeau ou un étendard.

Cette imposante réunion allait assister à un événement formant un contraste frappant avec le lieu où il devait se passer. Les murs de la salle des

glaces célèbrent dans leurs peintures la vanité et l'apothéose de Louis XIV, le plus orgueilleux des rois de France, qui s'est acquis sa gloire bien facilement, aux dépens de l'Allemagne déchirée. En face de l'inscription qui brille en lettres d'or « *Le roi règne par lui-même*, » se dressait l'autel d'où fut prêchée la souveraineté de la Grâce de Dieu, et c'est en présence des allégories qui représentent l'humiliation de l'Allemagne que fut proclamé le rétablissement de l'Empire allemand. Les princes et les militaires allemands saluèrent par des cris d'enthousiasme leur nouvel et glorieux Empereur Guillaume Ier.

L'ordre du jour suivant annonça ce glorieux événement à l'armée :

« A dater de ce jour mémorable pour Moi et ma Maison, d'accord avec tous les princes allemands et avec l'assentiment de tous les peuples allemands, je joins à mon titre de Roi de Prusse que je tiens de la grâce de Dieu, celui d'Empereur d'Allemagne.

« Votre bravoure et votre persévérance dans cette guerre, qui vous ont valu maints témoignages de ma reconnaissance, ont hâté l'œuvre de l'unification de l'Allemagne ; c'est en prodiguant votre sang et vos existences que vous avez conquis ce résultat.

« Souvenez-vous sans cesse que le sentiment de l'honneur, de la fidèle camaraderie, de la bravoure et de l'obéissance donne à une armée la grandeur

et la victoire; conservez ce sentiment, la patrie vous contemplera toujours avec orgueil comme aujourd'hui et vous serez toujours son vaillant appui.

« Au grand quartier général, à Versailles, le 18 janvier 1871.

« *Signé :* GUILLAUME. »

Au dehors devant l'ennemi, les événements avaient aussi fait des progrès importants. Le premier jour de l'année, l'ennemi était demeuré assez calme et ses canons s'étaient tus. Il ne se passa qu'un petit épisode. Un capitaine de francs-tireurs fut fait prisonnier. Après une visite de nouvel an faite par cet officier à Rueil, son cocher, au lieu de le ramener à Nanterre, s'était trompé et l'avait conduit à Bougival. Le poste de la Malmaison laissa passer le fiacre tranquillement, ce n'est qu'à la barricade qu'il fut arrêté. Le capitaine français demanda à être relâché, prétextant qu'il y avait erreur. Il fut très-étonné de ne pas voir admettre son excuse et d'être conduit comme prisonnier de guerre à Versailles, où l'on amena également le fiacre.

Dès le 2 janvier, les avant-postes ennemis reprirent leur service de patrouilles et de reconnaissance vers la position du 5e corps, comme cela se faisait de notre côté. Ces petites expéditions étaient dirigées le plus souvent sur les hauteurs de Garches et la Malmaison, quelquefois sur Saint-Cloud, Buzenval, le Pavillon de Chasse et la Jonchère. Rarement elles avaient lieu la nuit, et constamment

elles pouvaient être repoussées par nos extrêmes postes avancés, même lorsqu'elles étaient faites par des détachements de 50 à 100 hommes. Le 6 janvier, il se passa un fait singulier qui mit nos avant-postes en émoi. A partir de sept heures du soir on avait entendu à la Fouilleuse un bruit semblable à celui que feraient des gens ivres, puis, à dix heures, il y eut 4 décharges de mitrailleuses, partant de ce point et dirigées sur la Bergerie.

Les avant-postes du 5e corps envoyaient continuellement des patrouilles vers la position de l'ennemi ; celui-ci ne faisait généralement ses reconnaissances que le soir; de notre côté, au contraire, elles avaient lieu d'ordinaire dans les dernières heures de la nuit. On trouvait toujours les avant-postes ennemis en éveil. Le 10 janvier, la 11e compagnie avait envoyé, à cinq heures du matin, de fortes patrouilles vers Rueil et la gare. Les avant-postes ennemis ne tardèrent pas à les apercevoir et les reçurent à coup de fusil ; ils firent même sortir des retranchements de la gare un détachement d'infanterie qui fut repoussé avec quelques pertes; nous eûmes aussi 2 sous-officiers blessés dans cette affaire. Dans la nuit du 15 au 16 janvier, une patrouille d'officier, sortie des lignes de la 10e division, s'était dirigée sur la villa Crochard ; elle tomba à l'improviste sur des postes avancés de l'ennemi, qui s'étaient retranchés. Une fusillade s'engagea, mais sans résultat.

Au commencement de janvier, il se fit quelques changements insignifiants dans la position du 5e

corps. Le 3 du mois, la 10e division occupa le Butard à la place de la 9e; et le lendemain, l'île de la Seine près de Bougival, qui avait fait partie jusqu'alors du rayon de la division de landwehr de la garde, fut également occupée par la 10e division. Ces changements avaient été motivés par l'envoi de détachements faits par ces deux divisions à l'artillerie de siége sur le front sud de Paris. A partir du 3 janvier, la 9e division envoya chaque jour 2 compagnies à Sèvres pour garder la batterie n° 1 dans le parc de Saint-Cloud; en outre une brigade de la landwehr de la garde avait été transférée à Saclay, pour servir de réserve d'infanterie aux troupes assiégeantes sur le front sud.

Les batteries de siége devaient ouvrir leur feu sur ce front le 4 janvier, mais le brouillard excessivement épais de cette journée retarda ce moment si impatiemment attendu, ce n'est que le lendemain matin à huit heures que nos pièces de siége se firent entendre. On pouvait fort bien suivre leur tir de l'observatoire de la villa Stern, d'où l'on découvrait les batteries de Clamart ainsi que les ouvrages du front sud jusqu'à hauteur de Villejuif et de Bicêtre. On ne pouvait voir directement les batteries de Meudon et la batterie n° 1, mais on pouvait se rendre compte de leur tir d'après le bruit du canon et la fumée de la poudre. S. M. le Roi et S. A. R. le Prince Royal se rendirent le 5 janvier à l'observatoire de la villa Stern, pour assister à l'ouverture du feu sur le frond sud de Paris.

Le début de ce bombardement exerça une heureuse influence sur la sécurité du 5e corps. Au bout de peu de jours, la canonnade du Mont-Valérien diminua sur notre position, ses obus étaient presque tous lancés sur la batterie n° 1. Quelquefois seulement le feu devenait plus vif contre le 5e corps.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier, on compta 100 coups et dans la nuit suivante 172 partis du Mont-Valérien et de la redoute du Moulin et dirigés sur les lignes du 5e corps ; plus tard, dans la nuit du 10 au 11 janvier, le feu fut encore une fois très-violent, on compta 145 coups. Le reste du temps, nous ne reçûmes qu'un nombre relativement restreint d'obus, de sorte que nos avant-postes purent jouir d'une certaine tranquillité, notamment à Saint-Cloud où la batterie n° 1 avait chassé les sentinelles françaises ainsi que les postes et les habitants des villages de Billancourt et de Boulogne et fait disparaître aussi les chaloupes canonnières de la Seine. En revanche, la batterie n° 1 attirait sur elle non-seulement le feu du Mont-Valérien, mais encore celui des pièces du Point-du-Jour et de tous les points du front ouest de l'enceinte, le tir de toutes ces pièces convergeait sur cette batterie, qui se trouvait ainsi sous un feu croisé des plus terribles.

Le ralentissement du feu contre la position du 5e corps permit encore à la 10e division de détruire à l'aide de ses pièces de campagne les ouvrages que l'ennemi avait élevés près de ses postes avan-

cés des deux côtés de Rueil. Ces pièces allaient prendre position à l'improviste sur la hauteur de Saint-Michel ou même sur celle au sud de la Jonchère et entraient en action avec tant de succès que les Français s'enfuyaient de la villa Crochard ou bien étaient obligés de suspendre leurs travaux; cela se produisit notamment le 15 janvier, à la suite du tir de 2 pièces de la 6e batterie lourde.

Ces bouches à feu disparaissaient toujours après quelques coups, avant que l'ennemi pût leur répondre avec les siennes. Le feu de nos pièces de campagne avait en outre l'avantage de leur permettre de régler exactement leur tir par rapport à certains points de la position ennemie et de faciliter leur action en cas d'attaque. Plusieurs indices laissaient d'ailleurs prévoir qu'une de ces attaques était imminente.

Bataille du Mont-Valérien (Buzenval).

L'activité déployée par l'ennemi dans le courant de décembre et de janvier, les communications faites par le commandant en chef, les renseignements fournis par la 10e division, les journaux de la capitale, les dispositions bien connues de la population parisienne qui réclamait à ses chefs militaires une sortie en masse, dont ceux-ci recon-

naissaient parfaitement l'inutilité, le bruit que la garde nationale était fermement décidée à tenter à tout prix une trouée vers l'ouest, les postes avancés que l'ennemi avait renforcés, tous ces indices montraient qu'il fallait s'attendre à une grande affaire, qui, selon toute apparence, serait dirigée sur les positions du 4e corps, de la division de landwehr de la garde et de l'aile gauche du 5e corps.

Les rapports réguliers fournis le 18 janvier 1871 par les avant-postes et l'observatoire de la Jonchère, et ceux même qui furent envoyés au quartier général dans la matinée du 19 janvier, entre huit et neuf heures, ne signalaient rien de particulier; mais ces derniers avaient été devancés par des nouvelles fort graves. Quelques instants après neuf heures, arrivait à bride abattue un dragon, porteur du rapport suivant adressé au commandant du corps d'armée.

« Versailles, le 19 janvier 1871.

« Le colonel Eyl rend compte que 8 bataillons environ s'avancent vers la position occupée par la division. Le détachement des avant-postes est mis en alerte.—9 heures du matin.

« *Signé* : Von Sandrart. »

Ce rapport était suivi peu d'instants après de rapports semblables venant du commandant des avant-postes de la 9e division, général von Both-

mer, de la 10e division, de l'observatoire de la Jonchère; on pouvait en conclure que toute la position du 5e corps était menacée. La redoute de Montretout était déjà attaquée par les premières troupes de l'ennemi ; derrière elles on apercevait 20 bataillons qui se dirigeaient sur la hauteur de Montretout—Buzenval. En face de la 10e division on n'avait remarqué d'abord que 4 bataillons et 3 batteries ; mais bientôt après on signala 18 bataillons et 6 batteries. Les avant-postes de nos deux divisions étaient déjà en alerte.

A la suite de ces nouvelles (neuf heures et demie), le commandant du corps d'armée ordonna la concentration des réserves principales des deux divisions sur le plateau de Jardy et près de Beauregard, et se rendit aux avant-postes. Le chef d'état-major de l'armée, comte von Moltke, et le commandant en chef de la IIIe armée, furent immédiatement informés que l'ennemi attaquait. S. M. l'Empereur se rendit à Marly, pour y suivre du haut de l'aqueduc les phases de la bataille, dont le début avait été accompagné d'une effroyable canonnade.

Des renseignements ultérieurs, envoyés de la division de landwehr de la garde et de l'observatoire de la Jonchère, signalèrent de grandes masses de troupes de toutes armes débouchant près du Mont-Valérien et se dirigeant sur Saint-Cloud, Rueil et Nanterre. Il fallait donc s'attendre à une sortie en masse.

A la faveur du brouillard, l'ennemi avait porté

son aile gauche très-près de notre position avant d'être découvert, il fut signalé par les postes de chasseurs des hauteurs de Garches et par les patrouilles d'officier qui à ce moment (vers huit heures) parcouraient le terrain en avant des lignes. L'ennemi déploya ses forces de manière à amener d'abord sa colonne de gauche (vers huit heures et demie), par Suresnes et la Briqueterie, jusque sur nos avant-postes, et à faire arriver successivement ses autres colonnes en ligne, à la droite des précédentes, la dernière venant s'appuyer à la Seine près de la gare de Rueil (dix heures et demie), à portée de notre feu.

L'ennemi dirigea ses attaques le long de la Seine et par la Briqueterie sur Saint-Cloud et la hauteur de Montretout; par la Fouilleuse et la villa Crochard sur les hauteurs de Garches (Bergerie), le bois de Buzenval et le Pavillon de chasse; par Rueil et le long de la Seine sur la Malmaison et Bougival.

Le général Vinoy commandait l'aile gauche, le général Bellemare le centre, le général Ducrot l'aile droite. Le général Trochu suivait et dirigeait l'action du haut du Mont-Valérien.

L'ennemi n'engagea pas la lutte, comme il le faisait d'habitude, par une vive canonnade dirigée de toutes ses pièces de place sur nos postes avancés, mais il déploya rapidement son infanterie et quelques pièces de campagne à la faveur du brouillard. D'après les dispositions arrêtées de notre côté, des détachements s'étaient rendus en toute hâte

vers les positions avancées pour obliger l'ennemi à se déployer et pour nous donner le temps d'occuper notre première ligne de défense; ces détachements n'entrèrent en contact qu'avec de l'infanterie ennemie dont ils repoussèrent les premières attaques sur presque tous les points; il sembla dès lors plus avantageux de maintenir ces détachements sur le terrain en avant de notre première ligne qui n'était pas exposé au feu des grosses pièces de l'ennemi et de les renforcer par des troupes de la réserve spéciale. C'est ainsi que la plus grande partie de l'action qui s'engagea à ce moment se déroula en avant de notre position.

Les rapports des postes de chasseurs et des patrouilles d'officier qui se trouvaient au delà de nos lignes étaient parvenus assez à temps aux avant-postes de la 9e division pour leur permettre d'occuper tous les points qui leur étaient assignés, à l'exception toutefois des 2e, 3e et 4e compagnies de chasseurs qui ne parvinrent plus à gagner leurs postes de combat.

Les avant-postes de la 9e division étaient disposés de la manière suivante : A l'aile droite, le 1er bataillon du régiment d'infanterie n° 58 (capitaine Wernecke) occupait la section Saint-Cloud (les bords de la Seine et le mur nord du parc jusqu'à la grille d'Orléans); le 2e bataillon, la section Porte-Jaune (le mur nord du parc depuis la grille d'Orléans jusqu'à la Porte-Verte). Le bataillon de fusiliers de ce même régiment (lieutenant-colonel von Klasz) se tenait comme réserve spéciale dans

les retranchements du parc de Saint-Cloud. La 1re batterie lourde se porta rapidement à l'emplacement qui lui était ménagé près de la Porte-Jaune dans le parc. Les 2 compagnies du 2e bataillon du régiment n° 47, destinées à garder la batterie de siége n° 1, se rendirent au tunnel du chemin de fer. Les deux autres compagnies de ce bataillon étaient détachées à Sèvres comme réserve spéciale de la 21e division. Le demi-escadron de dragons prit le service de sûreté à Ville-d'Avray et à Marnes.

A l'aile gauche de la 9e division, le 2e bataillon du régiment n° 59 avait occupé la section hospice Brezin, ses 5e et 8e compagnies poussées jusqu'à Villeneuve (au kiosque Lulu et à la grand'garde n° 8). Le 1er bataillon, qui occupait la section haras de Vaucresson, avait 1 compagnie à la Bergerie, les autres dans la ligne de retranchements sur la hauteur de Wilhelmshöhe et au Haras. Le bataillon de fusiliers du régiment n° 59 se porta en réserve vers Wilhelmshöhe; la 2e batterie légère alla occuper son emplacement de l'Hospice, et le bataillon de chasseurs les points qui lui étaient assignés d'une façon permanente sur la hauteur Montretout-Bergerie. Le 2e escadron du régiment de dragons n° 4 fit le service de sûreté à Vaucresson et sur les routes qui y aboutissent.

A la réserve principale de la 9e division, le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi (bataillon de travailleurs) se réunit près du Clos-Toutain; le bataillon de fusiliers du même régiment (le 2e bataillon était de garde à Versailles), le

1er bataillon et le bataillon de fusiliers du régiment n° 47, la 2e batterie lourde et la 1re batterie légère (artillerie divisionnaire), et toute la 2e division montée (réserve d'artillerie), se concentrèrent sur le plateau de Jardy.

Deux escadrons et demi du régiment de dragons n° 4 restèrent à Versailles à la disposition du commandant de la place.

Malgré le brouillard qui avait favorisé le débouché de l'ennemi, et malgré la précaution qu'il avait prise de ne pas préparer l'action comme d'habitude par une violente canonnade de ses pièces de forteresse, la lenteur de sa formation et la vigilance de nos avant-postes à l'aile droite avaient déjoué le projet qu'il pouvait avoir de nous surprendre.

Dès le début du combat d'infanterie à la redoute de Montretout et à Saint-Cloud, l'ennemi ouvrit aussi un feu très-vif de ses pièces de place sur le terrain en arrière de notre première ligne et sur les points de réunion de nos réserves qu'il connaissait fort bien ; ses obus incommodèrent beaucoup nos troupes pendant qu'elles s'empressaient de rejoindre leurs emplacements.

L'ennemi réussit à repousser les postes d'observation devant le front de la 9e division avant que les compagnies du bataillon de chasseurs pussent atteindre les points qui leur étaient assignés. Les postes de chasseurs de Saint-Cloud et de la hauteur au nord de Garches (nos 1, 2, 3) durent, malgré les renforts des grand'gardes voisines, céder devant la

violente fusillade de l'ennemi dont les forces augmentaient sans cesse. Il n'y eut que la redoute de Montretout que l'adversaire ne parvint pas à occuper immédiatement. Peu d'instants avant l'alerte, quelques patrouilles d'officier s'étaient trouvées près de la redoute et s'y étaient jetées dès l'apparition de l'ennemi; le lieutenant-colonel von Klasz avait envoyé le lieutenant von Kauffungen avec 40 hommes renforcer le poste de chasseurs n° 2, de sorte que la redoute se trouva défendue par 5 officiers et environ 80 hommes du régiment n° 58 et par le poste de chasseurs n° 2, sous la direction du lieutenant von Kauffungen.

Cette petite troupe parvint à maintenir jusque vers dix heures la redoute, presque entièrement ouverte d'un côté, contre les attaques répétées de toute une brigade d'infanterie et d'une batterie de campagne, cette dernière fut même obligée de se retirer devant le feu de notre infanterie. Le lieutenant von Kauffungen ne se décida à battre en retraite qu'après avoir épuisé presque toutes ses munitions qu'il avait renouvelées, et après que les Français eurent tourné la redoute, occupé les maisons voisines et qu'un détachement, à la faveur de tas de pierres, se fut glissé entre la redoute et les maisons situées en arrière. Cette vaillante troupe, officiers et sous-officiers en tête, s'ouvrit un chemin vers la rue Impériale. Le sol détrempé par la pluie dans la redoute et aux environs, le peu de largeur de la ligne de retraite, la poursuite de l'ennemi, amenèrent la prise d'un fonctionnaire

officier grièvement blessé (mort plus tard à Paris), de 1 sous-officier et de 50 hommes, la plupart blessés, qui furent faits prisonniers. Dans l'intervalle, la 2e compagnie de chasseurs était arrivée dans la rue Impériale à Montretout vers dix heures, et rallia le détachement du lieutenant von Kauffungen.

La 2e compagnie de chasseurs (capitaine von Strantz), arrivée vers neuf heures à la grille d'Orléans, s'était portée aussitôt dans la direction de Montretout. Elle eut déjà à subir la fusillade partant des maisons de la rue Impériale; elle y entra en action et envoya 2 demi-pelotons, l'un vers la gauche, l'autre vers la droite, pour se couvrir. L'ennemi, qui avait déjà des forces imposantes en face de la 2e compagnie, se portait évidemment sur la grille d'Orléans. Plusieurs de ses attaques (zouaves) furent repoussées. Dans ses efforts pour courir au secours de la garnison de la redoute de Montretout, la 2e compagnie gagna même du terrain et fit quelques prisonniers. Si cette compagnie ne parvint plus à atteindre la redoute, son entrée en ligne permit toutefois à une grande partie des défenseurs de s'échapper.

En même temps que l'action s'engageait autour de la redoute, l'ennemi s'était avancé le long de la Seine sur Saint-Cloud, d'où il avait délogé le poste de chasseurs n° 1. Le lieutenant-colonel von Klasz lança au devant de l'ennemi la 1re compagnie du régiment n° 58 qui arrêta les progrès de l'adversaire.

Pendant ce temps, à l'ouest de la redoute de Montretout, le poste de chasseurs n° 3, renforcé par une grand'garde, avait dû se retirer sur Garches, faute de munitions et par suite de la supériorité de l'ennemi, qui le poursuivit et occupa sur-le-champ quelques maisons. Les postes de chasseurs en observation dans le parc de Buzenval avaient été forcés aussi de se retirer sur la Bergerie ; la 1re compagnie de chasseurs, arrivée à huit heures trois quarts sur ce point, le défendit contre l'attaque de plusieurs bataillons qu'elle repoussa complétement.

Entre la Bergerie et la redoute de Montretout, l'ennemi s'avançait en fortes colonnes sur Garches et la Porte-Jaune, au moment où la 4e et la 3e compagnie du bataillon de chasseurs, venant de leurs cantonnements de Marnes, arrivaient l'une à Garches et l'autre à la Porte-Jaune. La 4e compagnie arriva à temps pour soutenir le petit détachement qui luttait autour des maisons, pour en chasser l'ennemi qui avait pénétré par quelques points et pour repousser sa grande attaque (neuf heures). Du côté de la Porte-Jaune l'ennemi ne réussit pas davantage et dut se retirer devant le feu rapide exécuté par la 3e compagnie de chasseurs et le 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 58.

Au moment où notre infanterie refoulait l'ennemi, les batteries d'avant-postes prenaient position : la 1re batterie lourde (capitaine Matschke) à son emplacement de la Porte-Jaune, la 2e légère

(capitaine Gustke) à l'Hospice ; elles purent encore lancer plusieurs obus sur l'ennemi.

La violence de cette attaque avait déterminé le général von Bothmer, commandant les avant-postes de la 9e division, à appeler de l'aile gauche de la division les 9e et 12e compagnies du régiment n° 59 dans le parc de Saint-Cloud et à demander du renfort au général von Schkopp, commandant la 21e division; ce renfort, 2e bataillon du régiment n° 88, arriva après onze heures dans le parc à l'Étoile de chasse.

A Saint-Cloud le combat continuait dans les rues de la ville. La 1re compagnie du régiment n° 58 (premier-lieutenant von Böhm) ne s'était pas bornée à arrêter les progrès de l'ennemi à Saint-Cloud, elle avait même gagné du terrain et reconquis la gare qui était fortement occupée; elle s'y maintint seule contre un ennemi supérieur jusque vers onze heures et demie, où elle reçut comme renfort la 6e compagnie du régiment n° 58; plus tard arriva encore la 12e compagnie du même régiment, ce qui permit d'empêcher l'ennemi de faire une trouée le long de la Seine vers la batterie n° 1. A leur gauche, sur l'ordre du commandant du bataillon (capitaine Wernecke), la 4e compagnie du régiment n° 58 (lieutenant Pietsch) s'était portée de la Laiterie de la reine vers Saint-Cloud et avait atteint le tunnel du chemin de fer. Les compagnies avaient fini par s'avancer dans Saint-Cloud jusqu'au delà de la gare ; mais elles ne purent chasser de la partie nord de la ville l'ennemi qu'on pouvait éva-

luer à quelques bataillons, qui s'était fort adroitement retranché dans les maisons et qui avait barricadé les rues. La capitaine Warnecke, du régiment n° 58, dirigeait l'action sur ce point et il se maintint solidement pendant tout le cours de la bataille sur le terrain qu'il avait conquis.

A Montretout, dans la rue Impériale, les 2 compagnies du bataillon de chasseurs et plusieurs fractions du régiment n° 58 résistèrent aux attaques répétées de l'ennemi. On l'aperçut de ce point occuper la redoute avec 2 bataillons et des pièces de campagne; il ouvrit même des embrasures pour ses bouches à feu et établit des plates-formes ainsi qu'on put s'en assurer le lendemain.

Après avoir été repoussé dans ses attaques sur la Porte-Jaune et Garches, l'ennemi fut poursuivi et observé par des patrouilles de la 3e compagnie de chasseurs parties de la Porte-Jaune; à Garches elles firent quelques zouaves prisonniers et atteignirent la tranchée sur la hauteur.

Les premiers efforts tentés de Garches par la 4e compagnie de chasseurs pour gagner du terrain échouèrent devant les hauteurs fortement occupées par l'ennemi. Cette compagnie réussit cependant à la fin, soutenue à droite par la 8e compagnie du régiment n° 59, à prendre et à conserver le cimetière, les dernières maisons de Garches et la pente jusqu'à la Bergerie; le capitaine von Bünau, commandant cette compagnie, fut blessé. Vers midi, ces compagnies remarquèrent que l'ennemi

s'organisait pour la défense dans une propriété entourée de murs sur la hauteur.

Après avoir été repoussé dans sa première attaque sur le front de la Bergerie, avec 3 bataillons environ, l'ennemi avait encore fait sur le flanc de cette position plusieurs tentatives qui n'eurent pas plus de succès, grâce à la 1re compagnie de chasseurs. L'infanterie ennemie renonça à tout mouvement pour se porter de Buzenval sur la lisière du bois en face de la Bergerie; on n'aperçut plus sur ce point qu'un va-et-vient incessant de colonnes d'infanterie.

Devant la 9e division l'action, qui avait commencé vers huit heures et demie à Saint-Cloud et à Montretout, avait atteint sa plus grande intensité à neuf heures et demie, au moment où la grande attaque de l'ennemi avait été repoussée par les avant-postes de la division et par les compagnies de chasseurs accourues à leurs postes. L'ardeur de la lutte avait porté nos troupes à combattre en partie en avant de leurs positions; le succès les en avait récompensées; l'ennemi avait été repoussé avec de grandes pertes; les nôtres étaient relativement minimes. Après cette attaque, le combat n'avait continué avec énergie qu'à Montretout et surtout à Saint-Cloud, sur tout le reste du front de la 9e division il avait peu à peu presque entièrement cessé.

Le combat d'artillerie au contraire gagnait d'intensité. Du côté de l'ennemi, c'étaient surtout les pièces de gros calibre du Mont-Valérien qui cou-

vraient notre front de projectiles; l'adversaire avait aussi fait entrer en ligne des batteries de campagne qui ne purent cependant tenir longtemps devant la précision du tir de notre artillerie.

Pour renforcer le feu des deux batteries des avant-postes, le général von Sandrart, commandant la 9e division, avait fait avancer les deux autres batteries divisionnaires de la réserve principale, 2e lourde (capitaine Anders) et 1re légère (premier-lieutenant Franke), dès leur arrivée au point de rendez-vous près de Jardy, et avait dirigé l'une sur le parc de Saint-Cloud (onze heures), l'autre sur le Haras.

Les deux batteries lourdes dans le parc de Saint-Cloud et la 2e légère à l'hospice Brezin dirigèrent d'abord leurs coups à 2,300 et 3,700 pas sur la redoute de Montretout, qu'elles découvraient fort bien. Aussitôt que des colonnes d'infanterie ennemie se montraient sur les hauteurs opposées, une partie des batteries ouvrait son feu sur elles et les forçait à se retirer sur-le-champ derrière ces hauteurs.

La 2e batterie légère réussit aussi vers onze heures à obliger à la retraite une batterie ennemie qui avait pris position à l'ouest de la redoute de Montretout et qui ne put tirer que trois coups. La 1re batterie légère au Haras, par un feu très-lent d'obus, rendit l'occupation du bois de Buzenval très-dangereuse; on savait qu'il s'y trouvait près du Pavillon de chasse une nombreuse infanterie, dont une partie luttait contre la 10e division.

Les deux ailes de la 9e division ayant rendu compte que l'ennemi se renforçait sur les hauteurs et qu'il s'y organisait pour la défense, le général von Sandrart fit d'abord doubler le feu de l'artillerie de la 2e batterie légère près de l'Hospice (midi) par la 3e batterie légère (capitaine Knaak); cette batterie ouvrit aussitôt son feu sur la redoute de Montretout. Vers une heure, la 4e batterie lourde (capitaine von Lilienhof) fut également dirigée sur le parc de Saint-Cloud, et permit ainsi à la 3e lourde et à la 2e légère d'agir contre les hauteurs de Garches et à la 1re légère contre le bois de Buzenval. Ce feu violent, dirigé sur les hauteurs occupées par l'ennemi, devait préparer un mouvement offensif. Afin de ne pas exposer à notre feu nos compagnies d'infanterie qui luttaient encore à Montretout, on les rappela dans le parc de Saint-Cloud (midi et demi).

On put observer très-distinctement une partie de la garnison de la redoute l'évacuer, en franchissant les parapets, pour se soustraire au feu de notre artillerie. Une grande partie du mur situé non loin de la Maison-Blanche, qui servait d'abri à l'ennemi, fut renversée; il dut évacuer cette position. Les colonnes d'infanterie qui se montraient de temps à autre recevaient immédiatement une telle quantité d'obus qu'elles se retiraient sur-le-champ; il en fut de même d'une 2e batterie ennemie dont on ne pouvait reconnaître la position que par la fumée de la poudre. On fit à plusieurs reprises des décharges lentes sur la partie du ter-

rain qui n'était pas vue, en arrière de la hauteur, les patrouilles de chasseurs envoyées en avant ayant rendu compte qu'il s'y trouvait de fortes réserves.

Le commandant du corps d'armée qui, à la réception des premières nouvelles alarmantes, s'était rendu avec son état-major à la 10e division et avait assisté à la lutte de ce côté, arriva vers midi et demi à la batterie de l'Hospice; à ce moment le combat était suspendu à la 10e division.

Du côté de cette division l'observatoire de la Jonchère et les grand'gardes avaient signalé vers huit heures et demie de fortes colonnes ennemies en marche vers la division. Le général von Schmidt en avait fait aussitôt informer le commandant du corps d'armée et avait mis sa division en alerte.

Le déploiement de l'ennemi devant la 10e division n'était plus couvert par le brouillard. Des avant-postes et surtout de l'observatoire de la Jonchère, on pouvait découvrir ce qui se passait jusqu'au delà de Rueil. De l'observatoire, particulièrement, on put (neuf heures et demie) distinguer 1 ou 2 divisions d'infanterie avec 8 batteries déboucher à la pointe de la redoute du Moulin et se concentrer derrière Rueil, ainsi que 6 batteries environ venir prendre position des deux côtés de l'ancien Moulin et préparer l'attaque des tirailleurs, en ouvrant leur feu dans la direction du Pavillon de chasse et de Saint-Cucufa.

Puis l'attaque commença, 12 bataillons se portèrent sur Buzenval et le Pavillon de chasse, 2 bataillons par Rueil et 4 le long de la Seine par

la gare de Rueil sur la Malmaison. Après quelques petites escarmouches le combat s'engagea sur toute la ligne de la 10e division, vers dix heures et demie.

Les avant-postes de la 10e division, ainsi que les réserves spéciales, avaient été mises en alerte avant neuf heures et avaient pris les emplacements suivants : le 2e bataillon du régiment n° 50 occupait la position des avant-postes de la section I, se reliant à la 9e division. A l'apparition de l'ennemi, les 6e et 7e compagnies avaient occupé le mur antérieur près du Pavillon de chasse, la 5e compagnie les tranchées près de la Jonchère; les 8e et 10e compagnies et la 10e compagnie du régiment de fusiliers n° 37 restèrent d'abord en soutien près de Saint-Cucufa (ces deux dernières compagnies étaient au travail dans le voisinage). Le général von Monbary avait envoyé le lieutenant-colonel von Sperling avec les 9e et 12e compagnies du régiment n° 50, de la réserve spéciale, comme renfort vers le Pavillon de chasse. Le 2e bataillon du régiment de fusiliers n° 37 devait occuper la position des avant-postes de la section II, de la Jonchère à la Seine. La 2e compagnie de ce régiment occupa la deuxième ligne de barricades à Bougival, la 4e compagnie renforça la garnison de la Jonchère.

La réserve spéciale, qui se réunit derrière les retranchements sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud, se composait du 1er bataillon et de la 11e compagnie du régiment n° 50, et des 1re, 9e, 11e et

12e compagnies du régiment de fusiliers n° 37. (La 3e compagnie de ce régiment était détachée à Saint-Cyr, à la garde des convois.) La 5e batterie lourde et la 5e batterie légère, de l'artillerie divisionnaire, reçurent l'ordre d'occuper les emplacements ménagés sur le plateau de Saint-Michel, pour balayer l'espace entre la Seine et Rueil.

Ajoutons encore qu'à midi et demi, 2 batteries de la division de landwehr de la garde renforcèrent la position de l'artillerie à Saint-Michel, et qu'en même temps 2 bataillons de la landwehr de la garde furent destinés à servir de soutien à ces mêmes batteries.

La réserve principale de la 10e division, 19e brigade d'infanterie (régiments nos 6 et 46), 6e batterie lourde et 6e batterie légère (artillerie divisionnaire) et 2 batteries à cheval (réserve d'artillerie), régiment de dragons n° 14, se concentra près de Beauregard, à l'est de la route de Bougival. Le régiment n° 6 avait sa 10e compagnie détachée au Butard.

L'attaque de front contre le Pavillon de chasse avait été renforcée par des colonnes ennemies qui avaient pénétré dans le bois près du château de Buzenval et par des trouées pratiquées dans le mur à l'ouest du château, et qui prenaient de flanc la position du Pavillon. Ces colonnes avaient déjà atteint le mur qui sépare le bois de Buzenval de celui de la Vacherie de Saint-Cucufa, lorsque le capitaine von Boguslawski avec la 9e compagnie et un peloton de la 12e du régiment d'infanterie n° 50,

traversant une ouverture pratiquée dans le mur de séparation, franchissant les abatis qui défendaient cette ouverture, s'approcha du Pavillon de chasse et débusqua l'ennemi des parties avoisinantes du bois de Buzenval. Le capitaine von Boguslawski fit occuper aussitôt le mur extérieur du bois jusqu'à un angle qui vient presque rejoindre en arrière le mur de séparation précité et arriva encore à temps pour aider à repousser l'attaque de front. Cette intervention résolue du capitaine von Boguslawski avait écarté un grand danger. Pour couvrir son flanc droit contre les attaques ultérieures de l'infanterie ennemie qui se trouvait dans le bois de Buzenval, il envoya dans cette direction un peloton qui devait se relier à la compagnie postée au mur de séparation dont nous avons déjà parlé.

L'attaque de front n'avait été précédée que de quelques coups de canon ; lorsque les essaims de tirailleurs ennemis arrivèrent à 300 pas de la position du Pavillon, ils furent accueillis par un feu de mousqueterie partant d'une position couverte et si violent, qu'ils firent demi-tour et que les colonnes qui les suivaient ne parvinrent même plus à les entraîner en avant. Malgré les appels et les encouragements de leurs officiers, ces colonnes s'arrêtèrent également au même point à peu près que les tirailleurs, firent une décharge très-courte et sans effet, et prirent la fuite précipitamment après des pertes très-considérables.

Les deux bataillons ennemis, qui avaient passé par Rueil, forcèrent après une longue fusillade les

postes de l'angle nord-est du parc de la Malmaison et de la villa Dollinger à battre en retraite, occupèrent le mur est du parc et entretinrent à une grande distance et sans atteindre personne un combat de tirailleurs avec la 8e compagnie du régiment de fusiliers n° 37, qui se trouvait à la barricade. Avec les 4 bataillons qui s'avançaient le long de la Seine, l'ennemi déploya 2 batteries de campagne et 1 de mitrailleuses sur l'emplacement ménagé près de la gare de Rueil et de ce côté-ci de la route de Rueil à la gare.

Nos batteries du plateau de Saint-Michel, qui n'avaient que fort peu donné encore à cause de l'épaisseur du brouillard, entamèrent alors la lutte avec les pièces postées sur la Seine et sur la route de la gare et les réduisirent au silence au bout de 2 heures (vers deux heures). 2 batteries montées sur wagons blindés, qui arrivèrent à toute vapeur jusqu'à la gare de Rueil, furent également obligées de se retirer au bout d'une demi-heure. L'artillerie de Saint-Michel fut soutenue par les batteries du 4e corps, qui avaient pris position sur les hauteurs au nord de Chatou, tiraient sur les réserves françaises entre Nanterre et Rueil et contre-battaient les pièces établies près de ce dernier endroit.

L'échec de son attaque sur le Pavillon de chasse détermina l'ennemi à amener des renforts vers ce point, ainsi qu'on put le constater de l'observatoire, où s'était rendu le commandant du 5e corps; l'ennemi amena encore (midi) 2 ou 3 bataillons

d'infanterie de Rueil et plaça 3 batteries de canons et 1 de mitrailleuses dans le voisinage de la villa Crochard. A la même heure, l'observatoire vit encore de l'infanterie et de l'artillerie, ainsi que plusieurs voitures d'ambulances déboucher près du Moulin. L'infanterie se dirigeait vers l'extrémité ouest de Nanterre.

Le général von Kirchbach se rendit peu de temps après sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud, et, entendant le bruit du canon augmenter du côté de la 9e division, il poussa jusqu'à la batterie de l'Hospice. Quelques instants après que le commandant du corps d'armée eut quitté l'observatoire, il y tomba plusieurs obus ennemis (midi et demi); fort heureusement de tout le personnel il n'y eut qu'un planton tué.

Les renforts amenés par l'ennemi, que l'on avait aussi remarqués du Pavillon de chasse, déterminèrent le commandant de la brigade d'avant-postes, général-major von Monbary, à envoyer sur ce Pavillon d'abord les 1re et 2e compagnies du régiment n° 50, puis les 1er, 9e, 11e et 12 du régiment n° 37.

Le lieutenant-colonel von Sperling, qui dirigeait l'action à l'aile droite de cette position, prit aussitôt les 1re et 2e compagnies du régiment n° 50 pour soutenir les 9e et 12e compagnies du même régiment, tandis que les 1re et 10e compagnies du régiment n° 37 recevaient l'ordre de couvrir le flanc droit jusqu'à la grande ligne d'abatis de la 9e division. Les 9e, 11e et 12e compagnies du régi-

ment de fusiliers n° 37 servirent à renforcer l'aile gauche de la position du Pavillon.

L'ennemi fit précéder sa deuxième attaque d'un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses; une partie des obus vint tomber dans le Pavillon, une autre partie renversa les murs à côté et fit éprouver des pertes sensibles aux défenseurs. Cette artillerie n'avait pas cessé de tonner depuis la fin de la première attaque,

Avant de s'ébranler, l'ennemi fit relever ses tirailleurs. Puis il s'avança en plusieurs fortes colonnes, précédé de sa nouvelle ligne de tirailleurs. Son infanterie s'approcha jusqu'à 200 pas ; la violente fusillade des défenseurs arrêta néanmoins ses progrès et finit même par le mettre en fuite, après lui avoir fait subir des pertes considérables. Après de vains efforts faits par les officiers pour arrêter la retraite, l'ennemi dut amener des troupes fraîches (deux heures et demie).

A partir de ce moment, il n'y eut plus à proprement parler d'attaque contre la 10ᵉ division; sauf quelques retours offensifs insignifiants, l'ennemi se borna à un combat de tirailleurs.

L'infanterie ennemie du côté de la Seine n'attaqua point. Après avoir réduit au silence les batteries postées de ce côté, les batteries de Saint-Michel dirigèrent leurs coups sur l'infanterie et avec tant de précision que celle-ci dut se retirer (deux heures et demie) par Rueil sur Nanterre, après avoir subi des pertes considérables. La 5ᵉ batterie légère (capitaine von Graberg) quitta son emplacement de

Saint-Michel, pour se porter jusqu'au bord supérieur de la pente escarpée, et contre-battit avec succès les pièces ennemies en position près de l'ancien Moulin. A trois heures on pouvait considérer l'attaque sur la 10e division comme généralement repoussée. L'ennemi se retirait, et, pour protéger sa retraite, il entretint un feu de tirailleurs et d'artillerie jusqu'à quatre heures et demie.

Le mur est du parc de la Malmaison se trouvant encore au pouvoir de l'ennemi, le lieutenant-général von Schmidt prescrivit au 2e bataillon du régiment n° 37 de le reprendre. Après un combat de courte durée, les 6e et 7e compagnies avaient exécuté cet ordre (cinq heures).

Pendant toute la durée de l'action et longtemps après, le terrain en arrière de la 1re ligne de la 10e division fut fortement balayé par les pièces de gros calibre de l'ennemi. Leurs obus arrivaient jusqu'à la réserve principale près de Beauregard. Les pièces de campagne, qui rendaient surtout le bois en arrière du Pavillon très-dangereux, battaient aussi le plateau de la Celle-Saint-Cloud et la Jonchère; des balles de mitrailleuses et quelques-unes de fusil arrivèrent même jusqu'à ces points.

Du côté de la 9e division, au moment de la deuxième attaque contre la 10e division, le combat d'artillerie continuant activement. La lutte devant cette dernière devenant de plus en plus faible et l'ennemi se tenant complétement sur la défensive

devant la 9e division, le général von Sandrart crut le moment venu de prendre l'offensive sur toute sa ligne. Il laissa au général von Bothmer le soin de prendre des dispositions particulières à l'aile droite. A l'aile gauche, le général von Sandrart prescrivit à l'artillerie d'augmenter son tir sur le parc de Buzenval et les hauteurs de Garches, principalement sur un mur situé au nord du cimetière de Garches, derrière lequel l'ennemi s'organisait pour la défense, et sur les réserves qui se tenaient à l'abri en arrière des hauteurs.

Peu d'instants avant que l'infanterie dût commencer à attaquer, S. A. I. et R. le Prince héritier parut à la batterie de l'Hospice, pour juger par lui-même de l'état de la lutte. Les batteries en position sur ce point, aussi bien que celles du parc de Saint-Cloud, avaient à souffrir d'une fusillade assez vive qui leur fit éprouver plusieurs pertes.

Les dispositions suivantes furent prescrites pour l'attaque à l'aile gauche. Le major Cumme, avec 2 compagnies de fusiliers du régiment n° 59, délogera l'ennemi du mur du château de la Bergerie et du mur supérieur de Buzenval. Le capitaine Masuch, avec le bataillon de fusiliers du régiment n° 47, se portera à *la Joyeuse saucisse aux pois* (die lustige Erbswurst) (1) et s'y tiendra prêt à marcher.

---

(1) Probablement l'enseigne d'un cabaret ou d'une cantine que les Prussiens avaient installé au milieu des ruines de Villeneuve et auquel ils avaient donné ce nom, en souvenir des services que leur rendit la saucisse aux pois, quand ils n'avaient pas le temps de faire la soupe. (N. du T.)

Le colonel von Köthen, avec les 5e et 8e compagnies du régiment n° 59 et la 4e compagnie de chasseurs, le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7, ces deux derniers appartenant à la réserve principale, enlèvera les hauteurs de Garches en partant du village du même nom.

On s'aperçut pendant le cours de la lutte et les rapports français confirmèrent plus tard que notre attaque coïncida avec un nouveau retour offensif de l'ennemi.

L'attaque débuta vers trois heures et demie : le major Cumme réussit au bout de peu d'instants à enlever, avec les 10e et 11e compagnies du régiment n° 59, le mur situé en avant du château de la Bergerie; il dirigea ensuite son attaque sur le mur supérieur de Buzenval.

Le colonel von Köthen, déployant 3 compagnies de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi n° 7 (major von der Mülbe) et la 4e compagnie de chasseurs en colonnes de compagnies, suivies par une compagnie de fusiliers en réserve, déboucha de Garches vers les hauteurs d'où partait une fusillade des plus vives. Devant les renforts qui ne cessaient d'arriver à l'ennemi, il ne fut pas possible d'aller plus loin, le combat s'arrêta à moitié de la hauteur. Dès son arrivée à Garches, le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7 (capitaine Malotki von Trzebiatowsky) fut amené en avant pour appuyer l'attaque ; en même temps le bataillon de fusiliers du régiment n° 47 se portait au delà de

la Bergerie, pour soutenir sur le flanc gauche l'attaque de front du colonel von Köthen. Sur le flanc droit, la 3e compagnie de chasseurs arriva heureusement en ligne; elle était partie de la Porte jaune avec une compagnie du bataillon de fusiliers du régiment d'infanterie n° 59, se dirigeant sur les hauteurs pour renforcer l'attaque de la redoute de Montretout.

Dès que les 3 colonnes de compagnie du 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi (une compagnie était restée en réserve) eurent renforcé la droite de la ligne, toutes les compagnies s'élancèrent avec *hurrah* sur les hauteurs (cinq heures). On réussit à enlever les hauteurs de Garches depuis la Bergerie jusqu'à la carrière du poste de chasseurs n° 3, en face de la Porte jaune, et à en déloger l'ennemi. Une compagnie du régiment de grenadiers du Roi, sous le lieutenant von Grotthusz, le poursuivit jusqu'à la Fouilleuse, à la faveur de la nuit qui tombait.

Le colonel von Köthen rallia alors les compagnies de fusiliers, laissant le 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi en arrière, pour occuper les hauteurs et envoyer des patrouilles d'officier à la poursuite de l'ennemi afin d'observer sa retraite.

A l'aile gauche, le major Cumme n'avait pas réussi, malgré des attaques réitérées partant de la Bergerie, à débusquer l'ennemi posté derrière le mur supérieur de Buzenval, en dépit de toute la bravoure déployée par les hommes et de tout le

dévouement des officiers ; le capitaine von Scheve et le lieutenant Mayer avaient été tués et 2 officiers grièvement blessés, en essayant à deux reprises de forcer le passage à travers le mur. Les deux compagnies durent se borner à tenir l'ennemi en échec, ce qui était d'autant plus nécessaire qu'il cherchait à prendre en flanc notre attaque sur les hauteurs de Garches. Les fusiliers du régiment d'infanterie n° 47 devaient seconder un nouvel assaut contre le mur de Buzenval ; on y renonça à cause de la nuit survenue sur ces entrefaites et en raison des abatis qui se trouvaient près du mur ; on le réserva pour le lendemain matin.

A l'aile droite, le général von Bothmer, pensant avec raison qu'il n'était pas possible de laisser définitivement la redoute de Montretout aux mains de l'ennemi, avait cherché d'abord à en déloger la garnison par le feu convergent de plusieurs batteries. N'ayant obtenu aucun résultat par ce moyen, le général von Bothmer prescrivit au lieutenant-colonel von Klasz de faire enlever la redoute. Celui-ci chargea de cette opération la 2e compagnie de chasseurs, les 7e et 10e compagnies du régiment n° 58 et la 12e compagnie du régiment n° 59, sous les ordres du capitaine von Strantz du bataillon de chasseurs n° 5.

Pour protéger ce mouvement sur la gauche, la 3e compagnie de chasseurs (capitaine Nolte) et la 9e compagnie du régiment n° 59 devaient s'avancer, sous les ordres du capitaine Jänsch, de la Porte jaune vers les hauteurs. Sur la droite, cette attaque

était couverte par les 1re, 4e et 12e compagnies du régiment n° 58 et la 6e compagnie du régiment n° 88, qui, depuis le début de la bataille, soutenaient, sous les ordres du capitaine Wernecke (régiment n° 58), une lutte acharnée dans la ville de Saint-Cloud. Cette attaque tomba sur des forces supérieures qui s'étaient tenues cachées derrière la ligne de hauteurs.

Des compagnies qui s'étaient portées en avant de la Porte jaune, une partie seulement de la 3e compagnie de chasseurs put arriver jusque sur la hauteur et rejoindre les grenadiers du Roi, malgré 3 bataillons ennemis qui se déployaient en face d'elles. Dans cet assaut ces compagnies eurent à subir des pertes énormes; les capitaines Jânsch et Nolte, qui s'élançaient en tête, furent grièvement blessés.

Le mouvement des compagnies parties de la grille d'Orléans, sous les ordres du capitaine von Strantz, n'amena pas non plus le résultat qu'on désirait. Elles éprouvèrent dès la rue Impériale une forte résistance, qui empêcha la 2e compagnie de chasseurs et la 12e compagnie du régiment n° 59 de traverser Saint-Cloud, pour gagner le flanc de la redoute, ainsi qu'on l'avait projeté; les 7e et 10e compagnies qui attaquaient de front durent s'arrêter devant la résistance opposée par l'ennemi dans les maisons en avant de la redoute; la 7e compagnie du régiment n° 88, envoyée comme renfort par le lieutenant-colonel von Klasz, ne fut d'aucun secours.

Il s'engagea alors une vive fusillade contre la

hauteur, la redoute de Montretout fortement occupée et les maisons situées en avant. Un nouvel effort tenté pour gagner du terrain échoua encore malgré toute la bravoure des officiers et des soldats (cinq heures). Mais le terrain conquis fut maintenu.

A ce moment, du côté de la 10e division, les détachements qui avaient servi à renforcer la 1re ligne se concentraient sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud; la réserve principale et les deux bataillons de la landwehr de la garde regagnaient leurs cantonnements, d'après les ordres du commandant du corps d'armée.

La réserve spéciale se trouvait encore concentrée sur sa place d'alarme à six heures, quand arriva l'ordre du général von Kirchbach de la mettre de nouveau en alerte et de détacher un régiment d'infanterie à Vaucresson pour soutenir la 9e division. Le régiment n° 46 de la réserve principale fut désigné à cet effet; il quitta sur-le-champ ses cantonnements.

Vers huit heures du soir une petite fusillade s'engagea encore à la sortie est du parc de la Malmaison.

Après le premier échec sur la redoute de Montretout, le commandant du 5e corps avait prescrit au général von Sandrart d'enlever la redoute à tout prix, lui laissant la liberté d'exécuter cette opération le même soir ou le lendemain dès l'aube. Le général von Sandrart résolut d'enlever la redoute le soir même; sur sa demande, le commandant du corps d'armée mit à

sa disposition un régiment d'infanterie de la 10e division. Ce régiment (régiment d'infanterie n° 46), mis en alerte à six heures dans son cantonnement de Rocquencourt, arriva à huit heures à la Porte jaune avec 10 compagnies. Outre ce régiment, le général von Sandrart mit encore le 1er bataillon du régiment n° 47, de la réserve principale, à la disposition du général von Bothmer, qui devait diriger l'opération. Ce dernier avait déjà vers sept heures fait venir de Sèvres le 1er bataillon du régiment n° 88, qu'il plaça en réserve à l'Etoile de chasse.

Après l'arrivée de toutes les troupes chargées de donner l'assaut, le général von Bothmer prit ses dispositions. La colonne principale, qui devait attaquer sous les ordres du colonel von Eberhardt, comprenait les compagnies encore engagées dans un petit combat de tirailleurs devant la redoute, 7e et 10e compagnies du régiment n° 58 et 7e compagnie du régiment n° 88, sous le capitaine von Strantz, 2 bataillons du régiment n° 46. La colonne de gauche, 5e compagnie du régiment d'infanterie n° 58 et 3e compagnie de chasseurs, devait se porter sur la hauteur à gauche de la redoute. La colonne de droite, 1 bataillon du régiment d'infanterie n° 47 et la 2e compagnie de chasseurs, sous le major Schulz, devait se porter à droite sur la gorge de redoute, en passant devant le parc de Montretout. 2 compagnies du régiment n° 46 restèrent en réserve.

A neuf heures et demie les colonnes s'ébranlèrent, sans tirer un coup de fusil, d'après les ordres donnés. La colonne principale et celle de

gauche ne trouvèrent aucune résistance, l'ennemi avait abandonné la ligne des hauteurs et la redoute, il avait sans doute remarqué le mouvement de nos fortes colonnes. La 6e compagnie du régiment n° 46 (premier-lieutenant Hanstein) et la 7e compagnie du régiment n° 88 (premier-lieutenant Becker), qui entrèrent les premières dans la redoute, purent encore faire 18 prisonniers aux Français qui s'enfuyaient.

La colonne de droite ne put exécuter l'ordre qu'elle avait reçu. Au bout de la rue Impériale, l'ennemi avait fortement occupé deux maisons qui dominent complétement l'espace environnant. Les tentatives faites pour l'en déloger par la mousqueterie et pour enlever d'assaut les maisons bien barricadées échouèrent ; il fallut cerner les maisons en occupant les bâtiments et les murs voisins, ce qui fut fait par la 3e compagnie du régiment n° 47.

Dans l'intervalle, la redoute de Montretout avait été enlevée (dix heures). La colonne principale se retira, laissant la 1re compagnie du régiment n° 47 pour garder l'ouvrage.

La ville de Saint-Cloud, où la lutte s'était prolongée jusque vers huit heures, avait été peu à peu évacuée par les Français. Sur les hauteurs de Garches et près de la Bergerie, les avant-postes avaient pu rentrer à sept heures et demie dejà sur leurs anciennes positions. Après la reprise de la redoute de Montretout, les avant-postes de l'aile droite purent également réoccuper leurs emplacements (dix heures).

Il ne restait plus au pouvoir de l'ennemi que le parc de Buzenval et deux maisons à Saint-Cloud ; mais ces dernières étaient cernées, elles devaient être enlevées le lendemain avec l'aide de l'artillerie.

L'ennemi ayant laissé bivouaquer de grandes masses de troupes près du Mont-Valérien, le détachement des avant-postes demeura prêt à reprendre la lutte, les autres troupes regagnèrent leurs cantonnements entre onze heures et minuit. La réserve principale de la 10e division était partie à dix heures pour rejoindre les siens.

Les grandes masses, que l'ennemi avait déployées dans le courant de la journée, avaient déterminé le commandant en chef à faire venir une brigade d'infanterie bavaroise et la brigade de landwehr de la garde de Saclay à Versailles, pour secourir au besoin le 5e corps ; ces troupes passèrent la nuit à Versailles, elles devaient le lendemain servir encore de réserve au 5e corps. S. A. I. le Prince héritier plaça la brigade de landwehr de la garde sous les ordres directs du général von Kirchbach.

Il fallait s'attendre à voir la lutte recommencer le lendemain 20 janvier, attendu qu'on avait vu après la bataille du 19 des troupes nombreuses bivouaquer sous le Mont-Valérien et que l'ennemi n'avait pas évacué le bois de Buzenval pendant la nuit.

Le général von Kirchbach prescrivit en conséquence qu'à la pointe du jour les brigades d'avant-

postes reprendraient leurs positions de combat, que les réserves principales se concentreraient à leurs places d'alarme et la brigade de lanwehr de la garde dans l'avenue de Saint-Cloud à Versailles. Il ordonna en outre de reprendre le lendemain matin de bonne heure le parc de Buzenval, par une attaque combinée des deux divisions.

L'action ne recommença pas le 20 janvier, quoique le brouillard eût été très-propice à l'ennemi. Celui-ci évacua même le bois de Buzenval sans attendre l'attaque des deux divisions. On constata bientôt après qu'il se retirait sur Paris en fortes colonnes.

Il n'y eut plus le 20 janvier qu'un combat de tirailleurs avec la garnison des deux maisons cernées. A cinq heures du matin, la compagnie du régiment n° 47, qui entourait ces maisons, avait été relevée par 2 compagnies du régiment n° 58 et la 2e compagnie de chasseurs sous le capitaine von Strantz.

Vers neuf heures et demie du matin, le commandant du détachement ennemi sollicita un armistice de deux heures. Le capitaine von Strantz en rendit compte au commandant des avant-postes, en ajoutant que le commandant ennemi avait planté un drapeau français sur l'une des deux maisons et qu'il ne cessait de faire exécuter des sonneries, afin de faire connaître sa situation désespérée au Mont-Valérien ou aux troupes du bois de Boulogne. Le commandant du corps d'armée, qui était aux avant-postes, n'accueillit pas la demande de

l'officier français; mais il le fit sommer de se rendre avec tous ses hommes, sous la menace de faire canonner les maisons qu'il occupait; une section d'artillerie fut aussitôt amenée. Pendant les négociations le commandant français réclama toutes les concessions possibles, consentant à abandonner la défense de son poste; à une heure, le détachement ennemi finit par se rendre sans conditions. Il comprenait 18 officiers et 325 hommes d'un bataillon de mobiles bretons, 3 francs-tireurs et 1 garde national, qui furent aussitôt envoyés comme prisonniers de guerre à Versailles.

Le bois de Buzenval ayant été réoccupé par nous dès le matin, nous rentrions ainsi en possession de tout le terrain situé en avant de la position du 5e corps, comme avant le 19 janvier. Les réserves principales et la brigade de landwehr de la garde avaient été renvoyées à leurs cantonnements vers midi.

La bataille du Mont-Valérien avait débuté pour l'ennemi dans les circonstances les plus favorables; il avait déployé la plus grande partie de ses troupes à la faveur du brouillard et il s'était porté à l'improviste sur les hauteurs de Montretout et de Garches et sur le bois de Buzenval, dont il s'était emparé avant que toutes les troupes du 5e corps pussent arriver à leurs positions de combat ou à leurs places d'alarme. Ces diverses parties du terrain étaient tombées au pouvoir d'un ennemi qui avait attaqué avec des forces considérables; malgré cela, les troupes du 5e corps, avec leur ardeur ex-

traordinaire, leur entrain et contrairement aux dispositions arrêtées d'avance, parvinrent à se maintenir pendant toute la bataille sur quelques-unes des positions situées en avant de leur propre ligne (Saint-Cloud, Garches, Bergerie et Pavillon de chasse); aussi l'ennemi ne se hasarda-t-il qu'une seule fois à diriger une attaque contre la ligne de défense elle-même, et sur un seul point (la Porte-Jaune).

L'artillerie de campagne ennemie ne put entrer en action, nos batteries l'obligeaient immédiatement à quitter le champ de bataille. Notre artillerie agit aussi sur tous les points avec beaucoup de succès contre l'infanterie ennemie et prépara ainsi les mouvements offensifs de notre infanterie. Malgré les forces de l'ennemi, les retours offensifs exécutés du côté de la 9e division dans l'après-midi et la soirée du 19, avec un petit nombre de bataillons, réussirent presque partout.

Après la reprise des hauteurs de Garches, la résistance de l'ennemi était déjà complétement brisée, ainsi que le prouve l'abandon de la redoute de Montretout sans combat.

Contre toute attente, l'ennemi ne renouvela pas son attaque le 20 janvier. On en eut bientôt l'explication par les pertes énormes qu'il avait faites et que témoignaient les centaines de cadavres qui couvraient notre front. Les patrouilles sorties le 20 comptèrent près de 1500 morts en avant du front de la 9e division, en avant du Pavillon de chasse, de la Malmaison et près de Rueil.

Les données françaises varient entre 5,000, 8,000 et même 10,000 hommes tués et blessés. Les pertes étaient si grandes que le général Trochu avait sollicité de S. M. l'Empereur un armistice de deux jours pour enterrer les morts. Cette demande fut rejetée, mais il fut prescrit aux troupes de ne pas entraver l'inhumation et l'enlèvement des cadavres, de faciliter cette opération partout où cela serait possible.

Nous avions fait en tout 44 officiers et 458 hommes prisonniers.

Nous ramassâmes en outre une grande quantité de fusils et de havre-sacs.

Nos pertes étaient minimes, relativement à celles de l'ennemi.

Elles sont détaillées ci-après :

3e *régiment d'infanterie de Posen,* n° 58. Tué : le second-lieutenant Lange I. Blessés : le feldwebel Czarcinski et le vice-feldwebel Bonstedt. Total : tués : 1 officier et 16 hommes. Blessés : 2 officiers et 67 hommes. Disparus : 50 hommes.—4e *régiment d'infanterie de Posen*, n° 59. Tués : le capitaine von Scheve et le second-lieutenant Mayer. Blessés : le capitaine Jänsch (mort de ses blessures), les premiers-lieutenants Berka et Bäck, le second-lieutenant Schmidt III, les vice-feldwebel Przykalla et Elsner. Total : tués : 2 officiers et 19 hommes. Blessés : 6 officiers et 86 hommes. Disparus : 7 hommes. — *Régiment de grenadiers du roi* (2e *régiment de la Prusse occidentale*) n° 7. Tué : le premier-lieutenant von Gersdorf.

Blessé : le second-lieutenant von Rekowski. Total : tués : 1 officier et 14 hommes. Blessés : 1 officier et 58 hommes. Disparu : 1 homme.—2e *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, n° 47. Tué : le second-lieutenant Borsche. Blessés : les premiers-lieutenants von Winnig et Hertel, les seconds-lieutenants von Dresky et Matthaei, le vice-feldwebel Albert, le porte-épée-fâhnrich Schulze. Total : tués : 1 officier et 8 hommes. Blessés : 6 officiers et 49 hommes. Disparu : 1 homme. — 1er *bataillon de chasseurs de Silésie*, n° 5. Blessés : les capitaines Nolte et von Bünau, les porte-épée-fâhnrinh Junk et von Saint-Paul, le feldwebel Mayer. Total : tués : 11 hommes. Blessés : 5 officiers et 51 hommes. Disparus : 7 hommes. — 1er *régiment de dragons de Silésie*, n° 4. Blessé : 1 homme. Disparu : 1 homme. — 1re *division montée*. Blessés : 6 hommes et 12 chevaux. — *Détachement sanitaire*, n° 1. Blessés : 3 hommes. — *Régiment de fusiliers de Westphalie*, n° 37. Tué : le second-lieutenant Toporski. Blessés : les capitaines Reinhard et von Keisenberg, les premiers-lieutenants Rennhof et von Fumetti, les seconds-lieutenants Timm et von Kurnatowsky. Total : tués : 1 officier et 14 hommes. Blessés : 6 officiers et 65 hommes, — 3e *régiment d'infanterie de la basse Silésie*, n° 50. Tués : le feldwebel Poser et le vice-feldwebel Hübner. Blessés : le premier-lieutenant Rosemann, le second-lieutenant Barbenés, les vice-feldwebel Niedlich (mort de ses blessures) et Pohlmann. Total : tués : 2 officiers et 17 hommes. Blessés : 4 officiers et 67 hommes.

— 3e *Division montée*. Tués : 3 chevaux. Blessés : 2 hommes et 2 chevaux. — *Détachement sanitaire*, n° 2. Blessé : le capitaine Rose. Total : blessé : 1 officier. — *Réserve d'artillerie*. Blessés : 2 hommes et 1 cheval. — *Bataillon de pionniers de la basse Silésie*, n° 5. Blessés : 2 hommes.

D'après cela, les pertes du 5e corps dans la bataille du Mont-Valérien s'élèvent à un total de : tués : 8 officiers et 99 hommes, 3 chevaux. Blessés : 31 officiers et 459 hommes, 15 chevaux. Disparus : 67 hommes.

Pour mettre les blessés en lieu de sûreté pendant la bataille, le détachement sanitaire n° 1 avait établi un lieu de pansement à Marnes dans l'hospice de la Reconnaissance (Brezin). Parmi les blessés qu'il y reçut se trouvaient 40 Français. Le détachement sanitaire n° 3, qui depuis le commencement de janvier était détaché à l'artillerie de siége, avait sa 2e section dans le parc de Saint-Cloud, au lieu de pansement de la batterie de siége n° 1 ; cette section put venir en aide pendant la nuit aux blessés de la 9e division. Le détachement sanitaire n° 2 avait fonctionné à la 10e division ; il avait établi ses lieux de pansement dans la maison d'école de la Celle-Saint-Cloud et derrière la ligne de bataille à Saint-Cucufa; secondé par le personnel de l'ambulance n° 10. Le transport des blessés à Versailles avait commencé dès le 19 janvier, il dura toute la nuit et la matinée du lendemain.

L'ennemi employa les journées qui suivirent le

19 à déblayer le champ de bataille. Le 23 janvier, des ambulances françaises fonctionnaient encore ; elles furent puissamment secondées dans leur tâche par nos avant-postes, qui leur remirent notamment les morts relevés dans le bois de Buzenzal et le parc de la Malmaison, On constata les numéros de régiments suivants sur une partie des Français qui étaient tombés : 72, 78, 82, 108, 111, 112, 119, 1M., 2 M.

Dans les recherches que nous fîmes de notre côté sur le champ de bataille, le vice-feldwebel Gutfeld, du régiment de grenadiers n° 6, avait été envoyé le 21 dans l'après-midi avec 3 aides d'ambulance et 2 infirmiers, pour rechercher les morts et les blessés sur le terrain situé entre Rueil et le remblai du chemin de fer, il devait en outre remettre aux avant-postes ennemis un billet contenant les noms de soldats français enterrés par nos soins ; malgré la croix de Genève, il fut fait prisonnier par les avant-postes et conduit au Mont-Valérien. Il fut cependant relâché le lendemain. Il relata dans un procès-verbal les renseignements fort intéressants, relatifs à sa courte captivité, que nous donnons ci-après (1) : «..... Je protestai contre ma capture. Néanmoins il (l'officier français aux avant-postes) me banda les yeux et me fit faire de 5 à 800 pas dans l'intérieur de Rueil. Il m'in-

(1) Les mots imprimés en italique dans le récit du vice-feldwebel Gutfeld sont en français dans le texte allemand. (N. du T.)

troduisit dans une maison, m'enleva mon bandeau et me présenta au capitaine de garde, qui me posa les questions suivantes : 1° Quel était le but de ma mission ; 2° De quelle manière nos avant-postes étaient placés ; 3 Comment notre nourriture était assurée. Mes réponses furent consignées dans un petit procès-verbal. A la première question je répondis, que j'avais été envoyé en avant de nos lignes pour rechercher les morts et les blessés et que je devais profiter de cette circonstance pour remettre aux Français les noms de quelques-uns de leurs soldats enterrés par nous. A la deuxième question, je me contentai de faire observer en général que la position de nos avant-postes était tellement fortifiée que ce serait folie de l'attaquer; je n'entrai dans aucun détail. Relativement à la troisième question, il y a lieu de remarquer que les Français s'imaginent que le manque de vivres se fait déjà sentir chez nous ; ils croient en outre que le général Bourbaki s'est tellement avancé sur nos derrières que tous nos convois se trouvent interceptés. Je retrouvai la même opinion chez l'officier d'état-major qui me conduisit au Mont-Valérien. Je donnai à entendre que pour le moment notre nourriture était plus abondante qu'à l'époque où nous étions en route et que nous recevions une livre de viande, 2 livres de pain, des légumes en quantités analogues, ainsi que 1/5 de litre de cognac par homme et par jour.

« A une de mes questions, relative aux vivres des Français, je reçus la réponse habituelle, que

Paris était encore très-largement approvisionné et pouvait encore tenir de 3 à 5 mois. Au sujet de la question du jour, relative au combat que nous avions soutenu le 19 janvier, je cherchai à me renseigner sur les pertes des Français, mais ces messieurs se montrèrent plus que réservés dans leurs réponses à cet égard.

« On m'offrit ensuite un verre d'excellent vin de Bourgogne, puis la même patrouille me conduisit à la caserne de Rueil, mais sans me bander les yeux. Cette caserne est située dans la rue de Paris à environ 1,000 pas à droite de la grand'-garde ; elle contient 4 bataillons de troupes de ligne. Les hommes que je pus apercevoir offraient par leur apparence chétive un piètre aspect, la plupart d'entre eux paraissaient ne pas avoir 20 ans. Après un court interrogatoire que me fit subir le *gouverneur de la caserne,* je dus être transféré au Mont-Valérien avec la même escorte ; sur ma demande on m'épargna l'escorte, on me laissa même mon sabre que je voulais rendre et malgré mon observation expresse que c'était le sabre d'un officier français tombé à Sedan. L'officier qui m'avait fait prisonnier me conduisit au Mont-Valérien sans me bander les yeux. Pour y arriver, on passe devant la redoute du Moulin et l'on suit les sinuosités d'une nouvelle route qui monte le long de la montagne. Autant que je pus m'en rendre compte au milieu de l'obscurité, la redoute du Moulin affecte la forme d'une ligne droite, avec un parapet qui n'a que 4 gabions dans son épaisseur ; en arrière

se trouvent des baraques fort élégantes pour les servants et les troupes de soutien. La redoute est armée de 6 pièces et se trouve à environ 1,000 ou 1,200 pas du fort.

« En causant avec l'officier, j'appris après bien des questions détournées que les Français évaluaient à 5 ou 6,000 hommes leurs pertes dans la journée du 19. Lorsque nous fûmes parvenus à un pont précédé d'un tambour, qui se trouve en dehors du fort, on informa un général de mon arrivée; pendant ce temps j'eus le loisir d'examiner le repas du soir du poste qui occupait cet endroit, il se composait de viande salée et de macaroni. Au bout de 15 minutes, parurent deux jeunes officiers, qui, malgré l'obscurité, me bandèrent les yeux, me conduisirent pendant environ 20 minutes, tantôt en montant, tantôt en descendant, et finirent par m'amener dans le bureau du général Noël. Mon bandeau me fut enlevé et je dus attendre l'arrivée d'un officier d'état-major qui se présenta au bout d'une demi-heure. Avant de lui laisser commencer mon interrogatoire, je réclamai ma mise en liberté, me basant sur la convention de Genève. Il me la refusa, me faisant observer que mon brassard ne portait pas de cachet, que ce n'était qu'un brassard provisoire, que du reste il demanderait au gouvernement de Paris de nouvelles instructions sur ce cas particulier. Après un court interrogatoire qui n'aboutit à rien, il envoya une dépêche assez étendue au gouvernement de Paris. Dans la conversation particulière qui suivit, l'officier d'état-

major français voulut me faire accroire les choses les plus fantastiques relativement à l'approvisionnement de Paris et aux faits et gestes de Bourbaki. Ce dernier semble être pour le moment l'homme en qui Paris a mis tout son espoir.

« Il me demanda ensuite comment les Français s'étaient conduits à Wissembourg et à Frœschwiller. *Très-bravement*, répondis-je, mais en ajoutant que pendant toute la guerre les Français ne s'étaient jamais aussi mal battus que le 19 de ce mois et que c'était une honte pour des troupes bien exercées d'avoir eu à lutter contre de tels soldats. Un peu troublé d'abord par ma franchise, il me dit que ce combat n'avait eu lieu que *pour accoutumer les mobiles au feu ;* je ne pus m'empêcher de laisser échapper quelques mots sur la légèreté qu'on avait mise à sacrifier tant de monde dans ce but. (Un garde mobile, qui vint le lendemain matin faire le feu dans ma chambre et qui avait assisté à cette affaire, m'apprit que dans son bataillon, qui comptait 650 hommes au départ, 84 seulement étaient revenus du combat.) Avant de se retirer, l'officier d'état-major me demanda si je n'avais besoin de rien ; en m'entendant répondre « *s'il est possible* » à la question qu'il m'adressait pour savoir si je désirais dîner, il éclata de rire, ainsi que son secrétaire. Puis il donna l'ordre qu'on m'apportât dans ma chambre un matelas, une couverture et du charbon. Une heure plus tard on m'offrit un dîner composé de : potage gras au macaroni, langue de bœuf braisée, un morceau de fromage, de la gelée de

fraise et une poire, plus du pain et une demi-bouteille d'excellent vin rouge. Le lendemain matin le cuisinier m'apporta du *café au lait*. Je lui demandai comment il se procurait du lait, il me répondit très-complaisamment : *Ah! nous avons encore deux vaches*. Les fenêtres de ma chambre demeurèrent closes, à dix heures et demie on vint encore fermer ma porte. A midi, l'on me donna du bœuf à la sauce piquante, des épinards avec des croûtons frits, du fromage et une demi-bouteille de vin rouge ; une demi-heure plus tard du café, du lait et du sucre. A une heure, le *commandant du fort*, un vieil et respectable officier, vint me voir pour s'enquérir de mes besoins; je lui demandai l'autorisation de me promener, il me la refusa.

« Vers quatre heures de l'après-midi, le *commandant du fort* revint avec un colonel arrivant de Paris, pour me signifier ma mise en liberté. Un officier me banda les yeux et me fit monter dans une voiture fermée qui nous conduisit jusqu'à l'ambulance de Rueil, où je fus remis au maire. Le maire et le même officier qui m'avait accompagné jusqu'ici me menèrent sous la sauvegarde du pavillon de Genève jusqu'à 20 pas de la grand'garde n° 5 ; après avoir pris congé de moi, ils s'éloignèrent.

« Je dois ajouter que je fus toujours traité avec la plus grande prévenance. L'officier qui m'accompagna au retour évalua les pertes du 19 à 4,000 hommes seulement. A en juger par mes divers entretiens, je suis à peu près convaincu qu'il n'y

aura pas de longtemps une sortie de notre côté. Je ferai remarquer pour terminer que, d'après le dire d'un planton du général Noël, le général Trochu s'est tenu à l'observatoire du fort pendant la bataille du 19 et que de là-haut il dirigeait l'action. J'ai appris par ce même planton que la garnison du Mont-Valérien se compose de 4 régiments de ligne, de 2 régiments de *chasseurs* et de 3 régiments de mobiles qui sont fréquemment renouvelés, ainsi que d'un grand nombre d'artilleurs, etc.»

Les jours suivants, il y eut encore quelques petites escarmouches, qui cessèrent, complétement ainsi que le feu de l'artillerie de siége, en vertu d'ordres supérieurs datés du 27 janvier. Les négociations pour une capitulation, nouées dans l'intervalle, semblaient prendre une tournure favorable. Le calme s'était fait tout autour de Paris. On pouvait circuler librement aux avant-postes, car de son côté aussi l'adversaire avait cessé le feu. On observa également un certain relâchement chez l'ennemi, on voyait ses soldats circuler au milieu du rayon de ses avant-postes, la plupart du temps même sans armes. Le 28 janvier fut signé un armistice de 21 jours.

De même que le 5e corps avait eu l'honneur d'ouvrir l'investissement de Paris par les combats des 17, 18 et 19 septembre 1870, à Valenton, Dame-Rose et Petit-Bicêtre, c'est aussi lui qui livra la dernière et la plus importante des batailles, celle du Mont-Valérien, le 19 janvier 1871. Importante, car, après cette bataille sanglante et malheureuse

pour lui, l'ennemi perdit l'espoir de mener la défense de Paris à bonne fin, ou de percer la ligne de circonvallation, pour se joindre à ses armées de secours, espoir qui avait été entretenu par tous les moyens imaginables. Cette bataille amena la capitulation de Paris et celle-ci la paix.

Les conditions de la capitulation stipulaient la reddition immédiate des forts. Le 5e corps fut chargé d'occuper la forteresse du Mont-Valérien. L'ordre relatif à cette prise de possession parvint le 29 janvier à deux heures du matin au commandant du corps d'armée. A neuf heures les deux divisions, avec la réserve d'artillerie, furent concentrées à Garches et sur le plateau de la Celle-Saint-Cloud pour renforcer les avant-postes, afin d'aller occuper le Mont-Valérien et la ligne de démarcation devant Paris dès qu'elles en recevraient l'ordre.

D'après la convention, un officier d'état-major français devait être rendu à nos avant-postes à dix heures, pour faire connaître que le Mont-Valérien et ses environs étaient évacués par les troupes françaises. Cet avis n'arriva cependant pas à dix heures. Les détachements français stationnés à Rueil n'avaient même pas encore reçu l'ordre de départ, d'après les renseignements qu'on fit prendre auprès de l'officier qui les commandait. Le capitaine comte Nostitz, du grand état-major, se fit conduire au Mont-Valérien auprès du général Noël, pour faire activer l'évacuation. A une heure enfin, un officier d'état-major français se présenta

au général von Kirchbach, pour l'informer que l'évacuation allait être terminée, mais le prier de retarder encore un moment sa mise en route, afin d'éviter toute collision avec les traînards.

Quelques instants après, le colonel Köhler, commandant la réserve d'artillerie, qui avait été nommé commandant du Mont-Valérien, le major Mantey de l'état-major et le major May, commandant le génie du corps d'armée, suivis du bataillon de fusiliers du régiment n° 46 (lieutenant-colonel Campe), se dirigèrent vers le Mont-Valérien avec l'officier d'état-major français, pour prendre possession de la forteresse aux termes de la convention. Quelques pionniers et quelques artilleurs furent envoyés avec eux pour visiter les poudrières et les mines.

Le régiment de dragons n° 14 se porta sur le plateau au nord du Mont-Valérien pour couvrir la marche du corps d'armée. La prise de possession du fort se fit sans incident. Quelques Français étaient encore en train d'enlever des vivres. Le bataillon d'avant-garde occupa immédiatement les portes et les remparts de la forteresse; il fut suivi à deux heures et demie par le commandant du corps d'armée avec les deux autres bataillons du régiment n° 46 et les 5e et 6e batteries légères. Ces troupes devaient former la garnison du Mont-Valérien.

Les bataillons entrèrent musique en tête dans la forteresse dont les canons n'avaient cessé pendant quatre longs mois de menacer nuit et jour le

5e corps. La remise du fort terminée, le drapeau allemand fut hissé au milieu des *hurrah* sur le pignon le plus élevé, en vue de la capitale ennemie qui s'étendait à nos pieds.

Dans l'intervalle, les avant-postes des deux divisions s'étaient avancés jusqu'à la Seine, qui formait la ligne de démarcation. La 9e division occupa l'espace qui s'étend de la Lanterne à la Briqueterie, la 10e division, de la Briqueterie au pont de Neuilly qui était assigné à la division de landwehr de la garde. Puis les troupes s'installèrent dans de larges cantonnements. Les brigades d'avant-postes s'établirent l'une à Vaucresson, Marnes, Ville-d'Avray et Saint-Cloud, l'autre à Rueil, Suresnes et Puteaux. La réserve principale de la 9e division à Versailles, celle de la 10e division dans ses anciens cantonnements. Le bataillon de chasseurs n° 5 qui, pendant tout le temps de l'investissement de Paris, n'avait pas quitté les avant-postes, fut transporté à Versailles, où il eut l'honneur de défiler devant S. M. à son entrée.

Le pont de bateaux des Tanneries fut replié pour être établi à Chatou.

La garnison du Mont-Valérien fut modifiée au bout de quelques jours ; les deux batteries de campagne, qui n'avaient pas amené leurs chevaux au fort, furent remplacées le 31 janvier par deux compagnies du régiment d'artillerie de forteresse n° 5 ; le lendemain la 1re compagnie de sapeurs fut encore ajoutée à la garnison ; 1 bataillon du régiment n° 46 fut envoyé à Rueil. Le capitaine Keyl

de l'artillerie de forteresse et le capitaine du génie Hummel prirent les fonctions d'officier d'artillerie et d'officier du génie de la place pour le rayon du Mont-Valérien. Un observatoire fut installé au fort, afin de surveiller Paris.

Le travail le plus urgent à faire était un nettoyage à fond de tous les bâtiments et de toutes les baraques qui pouvaient loger environ 3,000 hommes. On éventa aussi les fougasses qui entouraient le Mont-Valérien et dont les officiers français avaient fait connaître les emplacements lors de la reddition du fort, aux termes de la convention; on vida également les magasins à poudre.

On s'était occupé en même temps, sous la direction du général Gaëde, de mettre le Mont-Valérien à l'abri d'une attaque de vive force et de s'y organiser pour pouvoir au besoin bombarder Paris. Il n'était pas nécessaire d'y faire des travaux de fortification; quant à l'armement, on se servit des pièces françaises qui se trouvaient au fort.

On disposa 26 pièces comme armement de sûreté, 16 pièces pour bombarder Paris. Il ne fut pas nécessaire pour cela de faire venir des pièces prussiennes du parc de siége.

Les pièces françaises trouvées au Mont-Valérien étaient les suivantes :

1° *Pièces rayées se chargeant par la culasse :* 1 pièce de 24^{cm} en fonte sur affût de place (affût avec grand châssis) et plate-forme en fonte, 2 pièces en fonte de 19^{cm}; — 2° *Pièces rayées se chargeant par la bouche :* 13 pièces en bronze de 16^{cm}, 7 en fonte

de 16cm, 18 en bronze de 13cm;— 3° *Pièces lisses se chargeant par la bouche* : 4 pièces en bronze de 24cm, 8 en bronze de 16cm, 33 en bronze de 13cm;—4° *Mortiers* (*lisses*) : 2 mortiers en bronze de 28cm, 9 mortiers en bronze de 24cm, 3 mortiers en bronze de 16cm. Dans la redoute du Moulin il y avait : 2 pièces rayées en bronze de 16cm, se chargeant par la bouche, 1 pièce rayée en fonte de 16cm, se chargeant par la bouche, 2 mortiers en bronze de 16cm. On trouva de la poudre et des projectiles en quantités considérables.

Le 31 janvier S. M. l'Empereur visita le Mont-Valérien et saisit cette occasion pour y exprimer, en vue de la capitale réduite et en présence des officiers réunis, ses remerciements et sa profonde reconnaissance pour les efforts que chacun des membres de l'armée avait faits, efforts qui avaient amené un si grand résultat.

Les pertes du 5e corps pendant l'investissement de Paris, du 19 septembre 1870 au 29 janvier 1871, non comprises celles des combats du 19 septembre et du 21 octobre et de la bataille du Mont-Valérien, s'élevaient à :

Régiment d'infanterie, n° 58. Tués : 8 hommes. Blessés : 36 hommes. Disparu : 1 homme. — *Régiment d'infanterie*, n° 59. Tués : 3 hommes. Blessés : 13 hommes.— *Régiment de grenadiers du Roi*, n° 7. Tués : 2 hommes. Blessés : 15 hommes. — *Régiment d'infanterie*, n° 47. Tué : 1 homme. Blessés : 13 hommes. — *Régiment de grenadiers*, n° 6. Tué : 1 homme. Blessés : 3 hommes. — *Régiment*

d'infanterie, n° 46. Tués : 4 hommes. Blessés : 6 hommes. — *Régiment de fusiliers*, n° 37. Tués : le second-lieutenant Werkenthin et 1 homme. Blessés : 7 hommes. — *Régiment d'infanterie*, n° 50. Tués : 3 hommes. Blessés : 2 hommes.—*Bataillon de chasseurs*, n° 5. Tués : 6 hommes. Blessés : 26 hommes. — *Régiment de dragons*, n° 4. Blessé : 1 homme. — *Régiment de dragons*, n° 14. Tués : 2 hommes. Blessés : 6 hommes, — *Réserve d'artillerie*. Disparu : 1 homme.—*Bataillon de pionniers*, n° 5. Tués : 3 hommes. Blessés : 14 hommes. — *Détachement sanitaire*. Blessé : 1 homme. — Total. Tués : 1 officier et 34 hommes. Blessés : 143 hommes. Disparus : 2 hommes.

Fin de la campagne.

Des négociations de paix furent entamées, ainsi que le stipulait la convention d'armistice ; cet armistice s'étendait aux armées opérant au nord, à l'ouest et au sud de Paris et n'excluait dans le principe que l'armée allemande du Sud sous le général von Manteuffel et l'armée française de l'Est sous le général Bourbaki.

Les armées françaises profitèrent de l'armistice pour se réorganiser ; elles pouvaient ainsi recommencer la lutte avec de nouvelles forces, dans le

cas où les négociations n'amèneraient pas le résultat désiré. Le centre des opérations se trouvait à l'ouest et au sud de Paris ; c'est donc dans cette direction qu'il fallait exercer une pression, pour hâter les négociations. Par suite le 5e corps fut désigné pour se porter sur la Loire et y relever les troupes de la IIe armée qui devaient être employées du côté de l'ouest.

Le 7 février, le corps d'armée reçut le premier avis de cette nouvelle destination. Le lendemain, en exécution des ordres qui accompagnaient cet avis, le Mont-Valérien fut remis à la division de landwehr de la garde. Les avant-postes furent retirés et les troupes réparties dans des cantonnements situés en arrière de ceux qu'elles occupaient.

La division de landwehr de la garde et le 11e corps vinrent prendre l'ancienne position du 5e corps.

Le 8 février à quatre heures de l'après-midi, arriva l'ordre suivant :

« S. M. l'Empereur et Roi a ordonné que le 5e corps serait mis en route sur-le-champ pour se rendre à Gien, Orléans et Blois, où il doit relever le 9e corps qui est envoyé du côté de l'ouest.

« Le 5e corps aura tout d'abord pour mission d'observer les forces ennemies qui se concentrent près de Bourges et de Nevers (pour former le 25e corps d'après nos renseignements).

« A l'expiration de l'armistice, il se contentera de se maintenir sur la ligne de la Loire, jusqu'à ce

qu'un renfort direct ou l'arrivée de portions de l'armée du Sud, que l'on se propose de diriger sur la haute Loire, permette de prendre l'offensive.

« Le commandant en chef de la IIe armée à Tours devra être avisé au plus tôt de l'époque à laquelle les têtes de colonnes du 5e corps arriveront sur la Loire.

« *Signé* : comte von MOLTKE. »

« Au commandant en chef de la IIIe armée.

« En exécution des ordres contenus dans la présente copie, le 5e corps se mettra en route demain pour Orléans, etc., en suivant l'itinéraire ci-joint.

« Le commandant du corps d'armée désignera lui-même les quartiers généraux de la colonne principale, à charge par lui d'en rentre compte.

« L'itinéraire est communiqué au commandant en chef de la IIe armée par le grand quartier général, qui devra être avisé, ainsi que celui de la IIe armée, de l'arrivée effective des différentes colonnes à destination.

« Le 5e corps laissera en arrière jusqu'à nouvel ordre : le commandant de la place de Versailles, général-major von Voigts-Rhetz, le commandant en 2e, major von Rettberg, le major de place, premier-lieutenant von Tresckow, le médecin principal, docteur Groussilliers et 1 secrétaire de *commandantur ;* plus la colonne de pontons et l'équipage léger de pont, si ce dernier a dû être employé concurremment avec la colonne de pontons, sinon il l'emmènera.

« Les postes de relais de Rueil et de Chatou seront relevés dans la journée par la division de landwehr de la garde.

« *Signé :* von BLUMENTHAL. »

Le corps d'armée fut réparti de la manière suivante pour cette marche :

1° Colonne de droite, général-major von Bothmer :

17e brigade d'infanterie, bataillon de chasseurs n° 5, 1re division montée, 1er, 2e et 4e escadrons du régiment de dragons n° 4, 1er détachement sanitaire avec les ambulances nos 1 et 7, colonne de vivres n° 1, et colonne d'équipages du lieutenant Bock.

2° Colonne principale, général-major von Sandrart :

18e brigade d'infanterie, 3e escadron du régiment de dragons n° 4, 19e brigade d'infanterie, 2e escadron du régiment de dragons n° 14, 2e compagnie de sapeurs, réserve d'artillerie, 3e détachement sanitaire avec l'ambulance n° 6, colonne de vivres n° 5, colonne d'équipages du lieutenant Plehn.

3° Colonne de gauche, général von Monbary (commandant la 10e division en remplacement du lieutenant-général von Schmidt, malade) :

20e brigade d'infanterie, 3e division montée, 1er, 3e et 4e escadrons du régiment de dragons n° 14, 1re compagnie de sapeurs, 2e détachement sanitaire avec les ambulances nos 8 et 10, colonne de vivres

n° 4, et colonne d'équipages du lieutenant von Pape.

Le commandant du corps d'armée marchera avec la colonne principale.

Les convois et les colonnes de munitions ne partiront que le 10 et suivront la colonne principale.

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée de Versailles à la Loire, du 9 au 18 février.*

DATES.	QUARTIER GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	COLONNE de droite.	COLONNE principale.	COLONNE de gauche.	CONVOIS.
Février	Distances parcourues jusqu'à Versailles.	112				
9	Limours.	3 1/4	Les Essarts.	Limours.	Marcoussis.	
10	Dourdan.	2	Epernon.	Les Granges-le-Roi.	La Ferté-Alep.	Limours.
11	Angerville.	3 3/4	Chartres.	Angerville.	Malesherbes.	Les Granges-le-Roi.
12	*Séjour.*		*Séjour.*			
13	Janville.	2 1/2	Vitray.	Toury.	Beaumont.	Angerville.
14	Château de Chevilly.	3	Châteaudun.	Chevilly.	Bellegarde.	Toury.
15	Orléans.	2	Ecoman.	Orléans.	Les Bordes.	Chevilly.
16			*Séjour.*			Contrée au nord d'Orléans.
17			Pontijaux.		Gien.	
18		Total. 128 1/2	Blois.			

D'Angerville, le major Mantey de l'état-major fut envoyé à Orléans pour se renseigner auprès du 9e corps sur la position que devait prendre le 5e corps et sur la situation de l'ennemi ; le 13 il était de retour au quartier général à Janville. Le 15 février, la colonne principale entrait à Orléans.

Le général de l'infanterie von Kirchbach, se plaçant devant la statue équestre de la Pucelle d'Orléans sur la place de Jeanne d'Arc, fit défiler les troupes devant lui, puis le 47e régiment d'infanterie, 1 escadron, 2 batteries et la 2e compagnie de sapeurs traversèrent la Loire pour occuper le faubourg de Saint-Marceau et les ouvrages de campagne que le 9e corps avait élevés en avant : on releva ensuite le bataillon de garde que le 9e corps avait laissé en arrière et qui appartenait au régiment de fusiliers n° 36.

A Orléans se trouvaient encore l'inspection générale d'étapes de la IIe armée, le lieutenant général von Tiedemann avec un bataillon de troupes d'étapes, plusieurs ambulances du 9e corps avec de nombreux blessés provenant des combats autour d'Orléans et quelques ambulances de chevaliers de Saint-Jean, enfin la préfecture impériale allemande représentée par le grand bailli saxon von Könneritz.

Le détachement posté de l'autre côté de la Loire envoya 1 bataillon, 2 1/2 escadrons et 2 pièces à la Ferté-Saint-Aubin ; 1 compagnie dans chacun des villages de Cléry et de Sandillon.

Les deux colonnes des ailes arrivèrent, suivant

les indications de l'itinéraire, l'une à Gien le 17, l'autre à Blois le 18, et envoyèrent également des détachements vers la ligne de démarcation. Dès son arrivée, la colonne de droite fut chargée de la surveillance de la voie ferrée des deux côtés de Blois, de Beaugency à Chouzy où elle se reliait aux troupes de la IIe armée.

Le 17 février, sur une réquisition de la préfecture, des détachements furent envoyés dans diverses localités, pour faire rentrer les contributions de guerre, mais cette mesure ne tarda pas à être suspendue par ordre supérieur, en raison de la tournure favorable que prenaient les négociations.

Le 17 février, un télégramme du commandant en chef de la IIIe armée annonça que l'armistice était prolongé jusqu'au 22 février à midi et étendu à toute la France. Le 22 février, il y eut une nouvelle prolongation jusqu'au 24.

Les mesures nécessaires étaient prises pour le cas où, contre toute attente, il faudrait recommencer les hostilités, et le terrain avait été reconnu des deux côtés de la Loire. Il avait été décidé que, devant une attaque faite par des forces supérieures, les deux colonnes des ailes se retireraient sur Orléans. La destruction de tous les ponts était préparée.

Le 26, à onze heures du soir, arriva la nouvelle si impatiemment attendue de la signature des préliminaires de paix. Les musiques de tous les corps stationnés à Orléans furent immédiatement réunies

et saluèrent cette bonne nouvelle par l'exécution de morceaux d'ensemble et d'airs patriotiques. Malgré la nuit, les rues étaient très-animées et les Allemands, aussi bien que les Français, donnaient un libre cours à leur joie. Dans la soirée du 27 février, la nouvelle de la paix fut célébrée par une grande retraite.

A l'occasion de cet événement, le commandant du corps d'armée fit paraître l'ordre du jour suivant :

« Soldats du 5e corps ! les préliminaires de paix ont été signés hier à Versailles, les opérations militaires sont terminées pour notre corps d'armée. Votre général saisit cette occasion pour vous dire que vous avez pleinement justifié la confiance qu'il avait mise en vous au début de la campagne; c'est ce que témoignent les nombreuses batailles, les glorieux combats auxquels vous avez assisté, c'est ce que m'ont répété maintes fois en des termes flatteurs, non-seulement notre victorieux Empereur, commandant des armées, mais aussi notre général en chef S. A. I. le Prince héritier, c'est ce que prouvent enfin les nombreuses décorations qui ornent à si juste titre vos poitrines.

« En jetant un regard sur les événements de cette campagne, notre première pensée doit être un remerciement à Dieu, qui nous a permis de survivre à cette guerre sanglante, après avoir assisté à 3 grandes batailles, à 7 combats ou affaires, et après avoir passé près de 4 mois et demi sous le

feu de la capitale ennemie, de cette forteresse gigantesque que nous avons tenue bloquée. Un grand nombre de nos bons et chers camarades reposent sur la terre étrangère, ils ont donné leur vie pour leur Empereur et leur patrie ; vous, au contraire, vous allez retourner dans vos foyers, avec de glorieux souvenirs et la douce satisfaction d'avoir pleinement rempli votre devoir au milieu des privations et des fatigues inséparables des longues marches par un soleil brûlant, des longues heures passées aux avant-postes pendant les rigueurs de l'hiver. Camarades du 5e corps, votre général est fier de vous, il vous remercie de votre courage, de votre discipline; aussi long temps que Dieu lui donnera de vivre, il se rappellera avec bonheur vous avoir commandés dans cette sanglante et glorieuse campagne. Gardez-lui aussi dans tout le cours de votre carrière un fidèle et affectueux souvenir.

« *Signé* : von Kirchbach,

« Général de l'infanterie. »

En même temps que la nouvelle de la signature des préliminaires de paix, arrivait l'ordre de mettre le régiment de grenadiers du Roi en route pour Versailles. Ce régiment devait assister le 3 mars à Longchamps à la grande parade du corps de la garde, de la landwehr de la garde, de l'artillerie de forteresse et des pionniers et prendre part ensuite à l'entrée dans Paris. Le 28 février après-midi, 3 trains amenèrent le régiment par che-

min de fer jusqu'à Juvisy, d'où il se rendit à pied à Longjumeau, Champlan et Palaiseau. Le 2 mars, sur l'invitation de S. A. I. le Prince héritier, le commandant du corps d'armée partit également pour Versailles avec 3 officiers de son état-major, afin de prendre part à l'entrée dans Paris. Les officiers du corps d'armée furent autorisés à se rendre à Versailles pour assister à cette fête. Le 3, la grande parade eut lieu à Longchamps, favorisée par un temps superbe. Mais elle ne fut pas suivie de l'entrée dans Paris, car, le 2 mars déjà, les préliminaires de paix avaient été ratifiés et, le 3, nos troupes évacuèrent la capitale.

Le 4 mars, le commandant du corps d'armée était de retour à Orléans, rapportant les ordres pour l'exécution des articles des préliminaires de paix. Les troupes allemandes devaient se retirer immédiatement sur la rive droite de la Seine; il était prescrit au 5e corps de rejoindre l'armée du Sud. En même temps étaient arrivées des instructions pour la formation du 15e corps d'armée en Alsace-Lorraine, auquel le 5e corps devait fournir le régiment d'infanterie n° 47, le régiment de dragons n° 14 et le bataillon de pionniers n° 5. Le premier de ces régiments devait être mis en route sans délai pour ses garnisons provisoires de Phalsbourg, Dieuze-Marsal et Sarrebourg (1); il quitta

(1) Le régiment d'infanterie n° 47 tient actuellement garnison à Strasbourg.

Orléans le 5 et le 6 mars par les voies rapides. Les deux autres corps de troupes devaient suivre le mouvement du 5e corps, pour gagner ensuite leurs garnisons. Le régiment d'infanterie n° 19 vint remplacer plus tard le régiment d'infanterie n° 47 au 5e corps.

Le 5e corps avait reçu l'ordre de se mettre en route le 5 mars dans la direction de Dijon. Le régiment de grenadiers du Roi, la colonne de pontons, ainsi que les ambulances qui se trouvaient encore à Versailles, avaient reçu leurs ordres de route directement du quartier général de la IIIe armée, ils devaient arriver le 7 mars à Fontainebleau et y trouver de nouveaux ordres de leur commandant de corps d'armée.

Les troupes stationnées à Blois (général von Bothmer) partirent le 5 mars pour Orléans, d'où elles continuèrent leur route le 9 avec les autres troupes de la 9e division et de la réserve d'artillerie, sous les ordres du général von Sandrart. Les troupes de la 10e division stationnées à Orléans partirent le 7 mars et se réunirent le 12 près de Toucy à celles de leur division qui avaient quitté Gien.

Le corps d'armée marcha sur 4 colonnes :

1° 10e division sous le général-major von Monbary : 19e et 20e brigades d'infanterie, moins le 2e bataillon du régiment n° 46 (détaché aux convois), régiment de dragons n° 14, 3e division montée, 1re compagnie de sapeurs, 2e détachement sanitaire, ambulances nos 8 et 10, colonne de vivres

n° 4 et colonne d'équipages du lieutenant von Pape.

2° Colonne du général-major von Sandrart : 17e brigade d'infanterie, bataillon de chasseurs n° 5, régiment de dragons n° 4, 1re division montée, 1er détachement sanitaire, ambulances nos 1 et 7, colonne de vivres n° 1, colonne d'équipages du lieutenant Bock, réserve d'artillerie, 3e détachement sanitaire, ambulance n° 6, colonne de vivres n° 5, colonne d'équipages du lieutenant Plehn.

3° Colonne du major von Herwarth : Détachement des colonnes de munitions et convois (plus la colonne de vivres n° 2) sous la garde du 2e bataillon du régiment d'infanterie n° 46.

4° Colonne du colonel von Köthen : régiment de grenadiers du Roi n° 7, compagnie de pontonniers, colonne de pontons, équipage léger de ponts, ambulances nos 2, 4, 5, 9, 12.

Comme l'on ne connaissait pas au moment du départ les détails relatifs à la répartition du 5e corps dans le rayon de l'armée du Sud, on avait donné Dijon pour point de direction à toutes les colonnes.

ITINÉRAIRE *du 5e corps d'armée de la Loire à Dijon et dans le département de la Haute-Saône.*

DATES	QUARTIER-GÉNÉRAL du corps d'armée.	DISTANCES en milles.	COLONNE du général von Sandrart.	10e DIVISION.		COLONNE du major von Herwarth.	COLONNE du colonel von Köthen.
Mars.	Distances parcourues antérieurement.	Report. 128 1/2	Départ de Blois et d'Orléans.	Départ d'Orléans et de Gien.		Départ de la contrée au nord d'Orléans	Départ de Versailles.
5			Mer.				Longjumeau.
6			Meung.			Donnery.	Menecy.
7	Châteauneuf-sur-Loire.	3 1/2	Orléans.	Châteauneuf-sur-Loire.		Vitry.	Fontainebleau.
8	Lorris.	3 1/4	*Séjour.*	Lorris.		*Séjour.*	
9	Châtillon-sur-Loing.	4	Châteauneuf-sur-Loire.	Châtillon-sur-Loing.		Bellegarde.	Montereau.
10	*Séjour.*		Lorris.	*Séjour.*	Breteau.	Montargis.	Pont-sur-Yonne.
11	Champignelles.	2 3/4	Châtillon-sur-Loing.	Champignelles	Villeneuve-les-Genêts.	Courtenay.	Sens.
12	Toucy.	3	*Séjour.*	Toucy.		*Séjour.*	
13	Auxerre.	3 1/4	Champignelles.	Auxerre.		Joigny.	Villeneuve-sur-Yonne.
14	*Séjour.*		Toucy.	*Séjour.*		Brienon.	Joigny.
15	Chablis.	2 3/4	Auxerre.	Chablis.		Flogny.	Brienon.
16	Noyers.	3	*Séjour.*	Noyers.		*Séjour.*	

17	Anstrude.	2 3/4	Chablis.	Vassy.	Tonnerre.	Flogny.
18	Semur.	2 3/4	Noyers.	Semur.	Ancy-le-Franc.	Tonnerre.
19	*Séjour.*		Vassy.	*Séjour.*	Montbard.	Ancy-le-Franc.
20	Vitteaux.	3 1/4	Semur.	Vitteaux.	*Séjour.*	
21	Sombernon.	3	*Séjour.*	Sombernon et en avant.	Darcey.	Montbard.
22	Dijon.	3	Vitteaux.	Dijon.	Lamargelle.	Darcey.
23	*Séjour.*		Sombernon et en avant.	Mirebeau.	Thil-Châtel.	Lamargelle.
24	*Séjour.*		Dijon.	Gray.	Fontaine-Française.	Thil-Châtel.
25	Mirebeau.	2 1/2	Mirebeau.	*Séjour.*	Champlitte.	Fontaine-Française.
26	Gray.	2 3/4	Gray.	Vaite.	Vaite.	Champlitte.
27	Dampierre.	2		Combeaufontaine.	*Séjour.*	
28	Combeaufontaine.	3		Vesoul.	Port-sur-Saône.	
29	Vesoul.	2 3/4 Tot. 181 3/4			Saulx.	

Le corps d'armée passa par Auxerre, Semur, à travers l'ancienne Bourgogne, pour franchir la Côte-d'Or. Le 16 mars, dans l'étape de Chablis à Noyers, le quartier-général du corps d'armée et la 10e division éprouvèrent une véritable journée d'hiver. Il y avait une telle tourmente de neige qu'il était presque impossible de tenir les yeux ouverts, et le terrain était si glissant que les chevaux avaient peine à avancer. Les autres colonnes faisaient séjour ce jour-là.

De Chablis, le major Mantey de l'état-major fut envoyé, le 15 mars, à Dijon, pour prendre de nouveaux ordres auprès du commandant en chef de l'armée du Sud ; le 18, il était de retour au quartier-général à Semur, rapportant les ordres suivants :

« L'itinéraire tracé au 5e corps est modifié conformément au tableau ci-joint, en ce qui concerne les étapes à partir du 18 de ce mois. Le corps d'armée traversera, du 21 au 26 du courant, le rayon occupé par la 3e division, en suivant les grandes routes de Sombernon à Gray par Dijon et de Lamargelle à Champlitte par Is-sur-Tille. Le 5e corps et la 3e division s'entendront directement pour les dispositions de détails, de manière que les localités qui touchent les deux lignes d'étapes restent libres pour le 5e corps pendant toute la durée de son passage, le régiment n° 34 seul restera à Dijon.

« A partir de Gray et de Champlitte, le 5e corps se répartira dans les départements de la Haute-

Saône et du Doubs (moins Pontarlier), occupant de préférence les points principaux des chemins de fer. Il y a lieu de faire observer que dans les départements du Doubs et du Jura, l'exploitation des chemins de fer a passé de nouveau aux mains des Français, nous nous en sommes réservé l'emploi conjointement avec eux ainsi que le contrôle. On fait connaître également, à titre de renseignement, que le régiment n° 19, récemment affecté au 5e corps, a quitté le rayon de la Ire armée, pour se rendre à pied à Strasbourg, d'où il rejoindra probablement sa garnison par les voies rapides. Après avoir été relevé par les troupes du 5e corps, le régiment n° 42 qui occupe actuellement les étapes dans le département de la Haute-Saône rentrera dans le rayon du 2e corps. Ce dernier corps conserve Belfort, Pontarlier et son ancien rayon dans le département du Jura; dans le département de la Côte-d'Or, il ne gardera à partir du 27 de ce mois que l'arrondissement de Dijon moins Sombernon ; il répartira ses troupes d'après ces données. Lors de l'évacuation de l'arrondissement de Beaune, les employés des télégraphes, des chemins de fer, etc., se retireront avec leur matériel en même temps que les troupes.

« Les 2 bataillons du régiment n° 72, qui se trouvent le long du chemin de fer de Dijon à Montbard, évacueront à partir du 19 de ce mois Montbard et la route de Montbard à Darcey, pour faire place au 5e corps. Le bataillon stationné à Dijon se rendra le 22 à Saint-Seine. La mise en

route du régiment pour Châtillon-sur-Seine ou tout autre point du rayon de la IIe armée est ajournée.

« Le 2e et le 5e corps m'adresseront un tableau faisant connaître la répartition des troupes au dernier jour du mois (jusques et y compris les quartiers-généraux des brigades).

« *Signé :* Von Manteuffel,

« Commandant en chef. »

En exécution de ces ordres, les 9e et 10e divisions, après avoir dépassé Dijon, furent dirigées sur Gray et sur Vesoul, tandis que les colonnes du major von Herwarth et du colonel von Köthen durent quitter leur ancienne direction à Darcey pour se rendre à Champlitte. A partir de Gray, de Vesoul et de Champlitte, les troupes gagnèrent leurs cantonnements d'après les instructions qu'elles reçurent de leurs divisions respectives. La 9e division devait régler la répartition de la réserve d'artillerie ; la 10e divison, celle des colonnes de munitions et des convois. D'après un avis reçu le 21 mars, la 1re brigade de cavalerie (régiment de cuirassiers n° 3, régiments de uhlans nos 8 et 12 et 1 batterie à cheval) devait être également répartie dans le rayon affecté au 5e corps, plus tard encore toute la 1re division de cavalerie.

Les troupes qui traversèrent Dijon, les 22, 23 et 24 mars, défilèrent près de la gare devant le com-

mandant en chef de l'armée du Sud, général de l'infanterie von Manteuffel.

Le 22 mars, l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi fut célébré à Dijon par un dîner, qui eut lieu à l'hôtel de ville, ancienne résidence des ducs de Bourgogne, et auquel prirent part tous les officiers supérieurs présents à Dijon. Les officiers fêtèrent également cette journée par un repas de corps.

S. M. l'Empereur et Roi avait quitté la France le 15 mars et pris congé des armées par l'ordre du jour suivant :

« Soldats des armées allemandes ! je quitte aujourd'hui le sol de la France, où l'Allemagne a vu s'accroître encore l'honneur militaire de son nom, au prix il est vrai d'un sang bien précieux. Une paix honorable est assurée, une partie des troupes rentre déjà dans ses foyers. Je vous fais mes adieux et vous remercie encore une fois, le cœur pénétré de reconnaissance, pour tout ce que votre bravoure et votre persévérance ont accompli dans cette campagne. Vous regagnez votre patrie, la conscience fière d'avoir terminé victorieusement une des plus grandes guerres dont l'histoire fasse mention, d'avoir préservé votre pays de toute souillure de l'étranger et d'avoir rendu à l'Empire d'Allemagne des contrées qu'il avait perdues depuis longtemps. Puisse l'armée de l'Allemagne désormais unie ne jamais oublier, que c'est à la condition de tendre sans cesse à la perfection qu'elle se maintiendra

au rang élevé qu'elle a conquis; nous pourrons alors envisager l'avenir sans crainte.

« Nancy, le 15 mars 1871.

« *Signé :* GUILLAUME. »

S. A. I. le Prince héritier était parti pour l'Allemagne avec S. M. Les adieux que son S. A. adressa à la IIIe armée au moment de son départ furent envoyés au 5e corps, qui s'était acquis tant de gloire sous sa haute direction. Cet ordre de départ était ainsi conçu dans ces termes :

« Soldats de la IIIe armée !

« En prenant au mois de juillet de l'année dernière le commandement en chef, j'exprimais l'espoir que, par leur bravoure et leur dévouement, les enfants de l'Allemagne unie parviendraient à vaincre l'ennemi commun qui nous avait si arrogamment provoqués. Cette confiance, vous l'avez brillamment justifiée; c'est par le nombre des combats que la IIIe armée a compté ses victoires dans cette glorieuse campagne. Après avoir dans un rapide élan forcé les portes de l'ennemi à Wissembourg et ouvert ainsi la série de vos victoires, vous avez, deux jours après, complétement défait votre adversaire dans la bataille de Wœrth, vous l'avez suivi à marches forcées dans sa retraite et vous avez pris une part glorieuse et décisive à la mémorable journée de Sedan. Vous avez pénétré sans vous arrêter jusqu'au cœur du pays,

rejetant l'ennemi qui fuyait devant vous derrière les murs de sa redoutable capitale, et vous l'y avez tenu pendant près de 5 mois étroitement enfermé, supportant avec une résignation sans égale tous les dangers et toutes les intempéries d'un rigoureux hiver. Pendant qu'une partie d'entre vous, par des luttes incessantes et sanglantes contre des forces supérieures, repoussait l'ennemi qui de tous côtés accourait au secours de Paris enserré, les troupes d'investissement soutenaient avec énergie et succès toutes les sorties tentées contre elles, et vous ne laissiez plus ainsi à l'adversaire d'autre alternative que celle de mettre bas les armes et de vous ouvrir les portes de sa capitale, qu'il se plaisait à regarder comme invincible et inviolable.

« De tels faits appartiennent à jamais à l'histoire et c'est avec orgueil que la patrie vous considère comme ses dignes enfants. De si grands succès ne pouvaient s'obtenir sans de cruels sacrifices, et c'est avec douleur que nous songeons à tous nos camarades qui sont tombés, leur conservant pour la vie une place d'honneur dans notre souvenir.

« En vous quittant aujourd'hui sur l'ordre de S. M. l'Empereur, après une paix heureusement et glorieusement conquise, je vous exprime à tous ma haute reconnaissance et mes remerciements; je me sépare de vous, corps prussiens et bavarois, troupes wurtembergeoises et badoises, avec le désir et la conviction que cette confraternité d'armes cimentée sur les champs de bataille ne sera plus

brisée, mais qu'elle se raffermira encore pour l'honneur, la gloire et la prospérité de la commune patrie allemande rétablie.

« Nancy, le 14 mars 1871.

« *Le commandant en chef de la IIIe armée,*

« *Signé :* FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

« Prince héritier de l'Empire d'Allemagne et du royaume de Prusse. »

Le 5e corps fut réparti de la manière suivante dans les deux départements qui lui étaient assignés :

La 9e division avec la réserve d'artillerie et le régiment de cuirassiers n° 3 occupa la partie ouest du département de la Haute-Saône ; la 10e division, avec les convois et les régiments de uhlans n°s 8 et 12, la partie est de ce département ; la 10e division occupa en outre la partie du département du Doubs située au nord de la rivière qui lui donne son nom, s'étendant à l'ouest jusqu'à Baume-les-Dames. Le quartier-général du corps d'armée fut établi au centre, à Vesoul, chef-lieu du département de la Haute-Saône. On ne pénétra pas dans la partie méridionale du département du Doubs, où les montagnes rendaient les communications trop difficiles, d'ailleurs le terrain, dans un rayon de 10 kilomètres de la place de Besançon occupée par les Français, devait être respecté aux termes des préliminaires de paix. L'Oignon servait de limite entre cette place et la 9e division.

On n'affecta pas de cantonnement au régiment de dragons n° 14, qui continua sa route vers sa nouvelle garnison, Colmar, où il arriva le 5 avril. Le bataillon de pionniers n° 5, avec ses colonnes et ses convois, se concentra dans le canton de Champagney, qu'il quitta le 3 avril pour se rendre à Strasbourg, sa garnison provisoire. Au mois d'août, il rejoignit le 5e corps.

La répartition des troupes du 5e corps subit plusieurs modifications dans la suite; les états-majors demeurèrent toujours aux mêmes points; quartier-général du corps d'armée : Vesoul; 9e division, 17e et 18e brigades d'infanterie : Gray; 10e division : Vesoul; 19e brigade d'infanterie : Luxeuil; 20e brigade d'infanterie : Montbéliard; réserve d'artillerie : Port-sur-Saône; bataillon du train : Saulx; 1re brigade de cavalerie : Vesoul.

Avant l'arrivée des états-majors dans leurs cantonnements, on reçut un ordre de cabinet du 20 mars qui contenait les mutations suivantes : Le chef d'état-major, colonel von der Esch, passait en la même qualité au 15e corps d'armée de nouvelle formation; le général-major von Sandrart était appelé au commandement de la 30e division à Metz; le général-major Walther von Monbary, au commandement de la 2e brigade d'infanterie; le général-major Ranisch remplaçait ce dernier dans le commandement de la 20e brigade d'infanterie. Par un ordre de cabinet du 23 mars, le lieutenant-colonel von Sheliha, en dernier lieu commandant de l'artillerie de siége devant Belfort,

était nommé chef d'état-major du 5e corps; il arriva à Vesoul le 31 mars.

L'assesseur de régence saxon, baron von Welk, fut envoyé à Vesoul comme représentant du commissaire civil dans le rayon d'occupation de l'armée du Sud. Au commencement d'avril, l'administration civile des pays occupés par nous repassa aux mains des Français, cependant l'état de siége resta en vigueur. Un employé allemand stationnait dans chaque bureau télégraphique français, pour y surveiller la correspondance ; la presse fut également soumise à notre contrôle. D'après des ordres supérieurs, les gendarmes français furent autorisés à rentrer en fonctions, afin de seconder l'administration civile.

Le 10 mars, l'armée du Sud fut licenciée et toutes les troupes qui en faisaient partie versées dans la IIe armée dont le général de l'infanterie von Manteuffel reçut le commandement en chef.

Les officiers employés au service des étapes à Vesoul, le major Tellenbach du régiment de fusiliers n° 37 et le lieutenant Engelhardt du régiment d'artillerie de campagne n° 5, furent nommés membres de la commission chargée de remettre à une commission française les soldats français qui rentraient des prisons de l'Allemagne. Cette dernière commission s'était installée à Vesoul depuis le 1er avril, en vertu d'une autorisation supérieure, elle avait organisé un buffet à la gare pour recevoir les prisonniers. Le 13 avril arriva le premier convoi de prisonniers; ceux qui avaient leur do-

micile dans les départements voisins étaient mis en liberté à Vesoul, les autres transportés au delà de la limite du rayon d'occupation. Tout se passa constamment dans le plus grand ordre et le plus grand calme pendant l'arrêt et le séjour au buffet.

L'arrivée de la 1re division de cavalerie au complet amena, au commencement de mai, une modification dans la répartition du 5e corps ; la peste bovine qui régnait dans quelques endroits occasionna d'autres changements ; ces endroits durent être évacués. La peste bovine gagna également le bétail livré à la consommation des troupes, il fallut prendre des mesures spéciales à cet effet, ainsi que pour empêcher la contagion de s'étendre dans le pays.

Le 5e corps resta jusqu'à la fin de mai dans les départements de la Haute-Saône et du Doubs. Ce temps fut employé à remettre l'équipement en état, à instruire les troupes de remplacement et les compagnies, etc.

Le 14 mai, arriva la première nouvelle concernant la rentrée du 5e corps dans ses garnisons. Par suite d'un télégramme du lieutenant-général von Podbielski, le major Mantey fut envoyé le 15 mai à Ludwigshafen, pour assister à une conférence tenue par les commissaires des lignes de chemins de fer, relative au retour du 5e corps. Le 17 mai, le major Mantey télégraphia que le mouvement commencerait probablement le 22 mai à Belfort, Altkirch et Mulhouse, avec 6 trains par

combats qui s'y étaient livrés. Il partait chaque jour 6 trains de troupes, aussi bien de Belfort que plus tard de Mulhouse, à l'exception du dernier jour où il n'y eut que 5 trains. A Belfort l'embarquement dura 6 jours, à Mulhouse 5 jours. Le 6 juin tout était terminé.

Le trajet s'accomplit par Strasbourg, Carlsruhe, Darmstadt, à partir de là, par la même ligne qui au début de la campagne avait servi pour la concentration dans le Palatinat.

De même qu'à l'aller, toutes les troupes furent à leur retour de France accueillies avec enthousiasme aux stations, où les remerciements et la reconnaissance se traduisirent par des paroles et des actes. Une réception cordiale et solennelle les attendait dans leurs garnisons.

Le 6 juin fut pour le 5e corps le premier jour de *démobilisation,* les troupes commencèrent ce jour-là à se remettre sur le pied de paix.

Dans les sept mois qu'avait duré la campagne de 1870-1871 contre la France, le 5e corps avait cueilli de nouveaux lauriers, cette fois encore il avait opéré sous la brillante direction de son éminent chef, S. A. I. et R. le Prince héritier. Il lui avait été donné dès le début de la campagne, de prendre une part marquante au premier combat, celui de Wissembourg, deux jours plus tard, d'attaquer à Wœrth la première armée de l'ennemi et de soutenir la lutte assez longtemps, pour permettre de tourner ses ailes et de la mettre à deux doigts de sa perte. Après des marches longues et

pénibles au cœur de l'été, c'est le 5e corps qui à Sedan reçut l'ordre de fermer le cercle de fer autour de la dernière armée de l'ennemi, qui dut se rendre à discrétion avec son Empereur.

L'investissement de Paris débuta pour le 5e corps par 3 combats heureux, les 17, 18 et 19 septembre, à Valenton, Dame-Rose et Petit-Bicêtre.

Dans la ligne d'investissement, une place d'honneur avait été assignée au 5e corps; pendant 4 mois 1/2 il garda les quartiers-généraux de S. M. l'Empereur et Roi et de S. A. I. et R. le Prince héritier.

Durant cette période que le 5e corps dut passer sous le feu des canons ennemis, il eut des travaux pénibles à exécuter, de grandes et de petites luttes à soutenir; notamment le violent combat de la Malmaison, le 21 octobre 1870, et la bataille du Mont-Valérien, à la suite de laquelle l'adversaire dut livrer à S. M. l'Empereur sa capitale qu'il défendit si longtemps avec une admirable ténacité.

Bientôt après, le cours des événements conduisit le 5e corps vers le sud, sur la Loire; de là les préliminaires de paix l'amenèrent dans le département de la Haute-Saône, le rapprochant de ses foyers, où il rentra après une absence de 10 mois et demi. C'est par des actions d'éclat que le 5e corps avait soutenu son antique réputation.

ORDRE DE BATAILLE

Du 5e Corps d'armée (au début de la campagne).

Commandant le corps d'armée : lieutenant-général von KIRCHBACH.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel von der Esch.

ÉTAT-MAJOR :

Capitaine Mantey.
Capitaine Stieler von Heydekampf.
Premier-lieutenant baron von Reibnitz, du régiment de fusiliers de Westphalie n° 37.

OFFICIERS D'ORDONNANCE :

(Arrivés le 5 août 1870 au quartier-général.)

Second-lieutenant de la réserve von Wihard, du 1er régiment de dragons de Silésie n° 4.
Second-lieutenant de la réserve von Ivernois, du régiment de dragons de la Marche-Electorale n° 14.

ETAT-MAJOR DE L'ARTILLERIE :

Colonel Gaede, commandant la 5e brigade d'artillerie.
1er aide de camp : premier-lieutenant baron von Dalwigk, du régiment d'artillerie de campagne de la garde.
2e aide de camp : second-lieutenant Mertens, du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5.

AIDES DE CAMP.

Major Manché, du 2e régiment de dragons de Brandebourg n° 12.
Capitaine von Hugo, du régiment de grenadiers du Roi (2e régiment de la Prusse occidentale) n° 7.
Premier-lieutenant Cleinow, du 3e régiment d'infant. de Posen, n° 58.
Second-lieutenant von Hennigs, du régiment de uhlans de la Prusse occidentale n° 1.
Commandant de l'escorte : capitaine en disponibilité baron von Wechmann.
Commandant le détachement de gendarmerie de campagne : capitaine von der Becke.

ETAT-MAJOR DU GÉNIE :

Commandant en 1er du génie : major von Owstien, commandant le bataillon de pionniers de la basse Silésie n° 5.
Commandant en 2e : capitaine Pirscher.
Aide de camp du commandant en 1er : second-lieutenant Grieben, du bataillon de pionniers de la basse Silésie n° 5.

SERVICES :

Médecin du corps d'armée : médecin général docteur Châlons.
Médecin adjoint : docteur Süszmann.
Représentant de la société des ambulances volontaires : capitaine en retraite comte von Scherr-Thosz-Weigeltsdorf.
(Arrivé le 31 juillet 1870 au quartier-général.)

Auditeur du corps d'armée : conseiller de justice Kowalski.
Intendant du corps d'armée : conseiller d'intendance Gervais
Officier étranger à la suite du quartier-général : prince Mestchersky, capitaine au régiment de hussards de la garde russe (hussards du corps), aide de camp de S. M. l'Empereur de Russie.

9e DIVISION.

Commandant : général-major von SANDRART.

ETAT-MAJOR :	AIDES DE CAMP :	OFFICIERS D'ORDONNANCE.
Major Jacobi.	Capitaine von Winterfeld, du 3e régiment d'infanterie de Brandebourg n° 20. Premier-lieutenant baron von Richthoffen, du régiment de uhlans de Posen n° 10.	Second-lieutenant von Montowt, du 1er régiment de dragons de Silésie n° 4.

SERVICES :

Médecin de la division :	Intendant de la division :	Auditeur de la division :
Médecin principal docteur Schmund.	Assesseur d'intendance Lenz.	Conseiller de justice Kaehne.

Aumôniers de la division :

Protestants, Abel et Richter. | Catholique, Dutkiewicz.

17e BRIGADE D'INFANTERIE : Colonel von ROTHMER.—Aide de camp, premier-lieutenant Keyler, du régiment de grenadiers du Prince Royal (1er régiment de la Prusse occidentale) n° 1.

4e Régiment d'infanterie de Posen n° 59 : colonel EYL.

2e bataillon.	1er bataillon.	Bataillon de fusiliers.
Major Ehrhardt.	Major von Stosch.	Major Cumme.

3e Régiment d'infanterie de Posen n° 58 : colonel von REX.

2e bataillon.	1er bataillon.	Bataillon de fusiliers.
Major Böttcher.	Major von Gronefeldt.	Major von Klasz.

18e BRIGADE D'INFANTERIE : Colonel von VOIGTS-RHETZ.—Aide de camp, premier-lieutenant von Sandes-Hoffmann, du 5e régiment d'infanterie de Brandebourg n° 48.

2e Régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 47 : colonel von Burghoff.

Bataillon de fusiliers.	2e bataillon.	1er bataillon.
Major von Winterfeld.	Major von Mittelstädt.	Major Schulz.

Régiment de grenadiers du Roi (2e régiment de la Prusse occidentale) n° 7 : colonel von Köthen.

Bataillon de fusiliers.	2e bataillon.	1er bataillon.
Major von Kaisenberg.	Major Schaumann.	Major von Unruh.

1er bataillon de chasseurs de Silésie n° 5 : major comte von Waldersee.

1er régiment de dragons de Silésie n° 4 : lieutenant-colonel von Schenck.

1re division montée du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5 : major Kipping.

2e batterie lourde.	1re batterie lourde.	2e batterie légère.	1re batterie légère.

Détachement sanitaire n° 1.

Colonne de vivres n° 1.	Ambulances nos 1 et 2.	Compagnie de pontonniers et équipage léger de pont.

10e DIVISION.

Commandant : général-major von Schmidt.

ÉTAT-MAJOR :	AIDES DE CAMP.	OFFICIER D'ORDONNANCE.
Capitaine von Struensee.	Major Melms, du 3e régiment d'infanterie de la haute Silésie n° 62. Second-lieutenant Kuhlmay, du régiment de uhlans de Westphalie n° 1.	Second-lieutenant von Holwede, du régiment de dragons de la Marche-Electorale n° 14.

SERVICES :

Médecin de la division.	Intendant de la division.	Auditeur de la division.
Médecin principal docteur Roland.	Assesseur d'intendance Steinbeck.	Conseiller de justice Noldt.

Aumôniers de la division :

Protestant, aumônier militaire Händler. | Catholique, Wurst.

19e BRIGADE D'INFANTERIE : colonel von HENNING AUF SCHÖNHOFF.—Aide de camp, premier-lieutenant baron von Wangenheim, du 4e régiment d'infanterie de Posen n° 59.

1er Régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 46 : colonel von STOSCH.

2e bataillon.	1er bataillon.	Bataillon de fusiliers.
Major von Maliszewski.	Major von Gallwitz-Dreyling.	Major Campe.

1er Régiment de grenadiers de la Prusse occidentale n° 6 : colonel FLÖCKHER.

2e bataillon.	1er bataillon.	Bataillon de fusiliers.
Major Bauer.	Major von Heugel.	Lieutenant-colonel von Webern.

20e BRIGADE D'INFANTERIE : colonel WALTER VON MONBARY.—Aide de camp, premier-lieutenant von Lauterbarch, du 6e régiment d'infanterie de la Prusse orientale n° 43.

3e Régiment d'infanterie de la basse Silésie n° 50 : colonel MICHELMANN.

Bataillon de fusiliers.	2e bataillon.	1er bataillon.
Lieutenant-colonel von Sperling.	Major Crüger.	Major von Rössing.

Régiment de fusiliers de Westphalie n° 37 : colonel von HEINEMANN.

3e bataillon.	2e bataillon.	1er bataillon.
Major von Sydow.	Major baron von der Busche-Haddenhausen.	Major Lütgen.

Régiment de dragons de la Marche-Electorale n° 14 : colonel von SCHÖN.

3e division montée du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5 : major RÖHL.

6e batterie lourde.	5e batterie lourde.	6e batterie légère.	5e batterie légère.

Détachement sanitaire n° 2.

Colonne de vivres n° 2.	Ambulances nos 3 et 4.	Compagnies de sapeurs et de mineurs avec colonne d'outils.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

Commandant : lieutenant-colonel Köhler, commandant le régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5. — Aide de camp, premier-lieutenant Granier, du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5.

SERVICES :

Intendant, second-lieutenant Fritz. | Auditeur, Buddée.

2e division montée du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5 : lieutenant-colonel von Borries.

4e batterie lourde. | 3e batterie lourde. | 4e batterie légère. | 3e batterie légère.

Division à cheval du régiment d'artillerie de campagne de la basse Silésie n° 5 : major Pilgrim.

3e batterie à cheval. | 2e batterie à cheval.

COLONNES : capitaine Reiche.

Colonnes de munitions d'infanterie :

N° 4. N° 3. N° 2. N° 1.

Colonnes de munitions d'artillerie :

N° 5. N° 4. N° 3. N° 2. N° 1.

Ambulance n° 5. | Colonne de pontons. | Détachement sanitaire n° 3.

CONVOIS : Commandant, major Herwarth von Bittenfeld.

Remonte.
Colonne de boulangerie de campagne.
Escadron d'escorte du train.

Ambulances n°s 6 à 12.
Personnel de réserve d'ambulance.
Dépôt de réserve d'ambulance.

Colonnes de vivres n°s 4 et 5. (La colonne de vivres n° 3 était détachée à la 4e division de cavalerie.)
4 colonnes d'équipages de 80 voitures à 2 chevaux. (Une colonne de même force était détachée à la 4e division de cavalerie.)

Renseignements sur l'effectif et l'état sanitaire du 5e corps d'armée pendant la campagne de 1870-1871.

En quittant leurs garnisons après la mobilisation, les troupes du 5e corps avaient leur effectif normal de guerre ; elles éprouvèrent pendant leur long trajet en chemin de fer une faible diminution, et chose curieuse par suite de blessures aux pieds. Faute d'avoir pris la précaution de retirer de temps à autre leurs bottes neuves pendant le trajet, certains hommes eurent les pieds tellement enflés, qu'ils ne purent marcher pendant plusieurs jours. Durant le séjour dans le Palatinat et la route jusqu'au 5 août (Preuschdorf), les variations dans l'effectif des troupes par suite de maladies furent insignifiantes, de sorte que les régiments d'infanterie, en entrant en ligne, avaient perdu fort peu de leur effectif normal.

Le tableau suivant donne l'effectif du 5e corps en combattants, infanterie, cavalerie (et artillerie) à différentes époques ; pour l'établir, on s'est servi surtout des situations fournies peu de temps avant et après les grandes affaires.

Effectif et état sanitaire du Ve corps d'armée pendant la campagne de 1870-1871.

CORPS DE TROUPES.	8 AOUT.	21 AOUT.	3 SEPT.	21 SEPT.	1er NOV.	1er DÉC.	1er JANV.	21 JANV.	1er MARS.
	1870.						1871.		
Régiment d'infanterie n° 58.	2296	1854 [1]	1471 [2]	2059	2111	2746	2680	2541	2604
Régiment d'infanterie n° 59.	2511	2418	2366	2363	2617	2698	2662	2540	2922
Régiment de grenadiers du Roi n° 7.	1972	2035	1358 [3]	2114	2245	2745	2669	2555	2875
Régiment d'infanterie n° 47.	2145	2015	1946	1856	2215	2207	2603	2526	2899
Régiment de grenadiers n° 6. . . .	2877 [4]	2010	1562	1971	2265	2297	2260	2246	2736
Régiment d'infanterie n° 46.	1777	1816	1590	1653	2256	2330	2341	2312	2890
Régiment de fusiliers n° 37	2097	1656 [5]	1904	1858	2737	2782	2736	2584	2736
Régiment d'infanterie n° 50.	2095	2004	1960	1865	2546	2500	2376	2340	2948
Bataillon de chasseurs n° 5.	841	790	649	695	660	726	702	657	790
Régiment de dragons n° 4 : chevaux.	609	604	582	570	569	588	567	550	536

Régiment de dragons n° 14 : chevaux.	597	571	562	557	541	543	496	490	573
INFANTERIE.	18611 [4]	16598 [1-5]	14806 [2-3]	16434	19652	21031	21029	20301	23400
CAVALERIE (chevaux). . . .	1206	1175	1144	1127	1080	1101	1063	1040	1109
BOUCHES A FEU.	84	84	84	84	84	84	84	84	84
VIVRES PERÇUS PAR LE CORPS D'ARMÉE. — PORTIONS (hommes) .	25051	25042	22384	23342	27646	28984	28683	28370	31187
VIVRES PERÇUS PAR LE CORPS D'ARMÉE. — RATIONS [6] (chevaux) .	5995	7723	6809	6708	7315	6933	6402	6795	7029
CHIFFRE DES MALADES (combattants et non-combattants).	746	1166	1423	2220	2249	2341	2481	2357	2134

[1] Régiment d'infanterie n° 58 : une compagnie était détachée à la garde des convois; elle rejoignit son régiment peu de jours après, le 21 août.

[2] Régiment d'infanterie n° 58 : un bataillon était détaché à la garde du grand quartier-général de S. A. R. le Prince royal.

[3] Régiment de grenadiers du Roi : le bataillon de fusiliers était détaché à la garde du grand quartier-général de S. M. le Roi.

[4] Régiment de grenadiers n° 6 : l'effectif donné à la date du 8 août est celui du régiment avant la bataille de Wœrth ; pour les autres troupes, c'est l'effectif après la bataille.

[5] Régiment de fusiliers n° 37 : 2 compagnies du 1er bataillon, qui étaient restés en arrière pour tenir garnison à la Petite-Pierre, n'avaient pas encore rejoint leur régiment.

[6] Les variations considérables dans le chiffre des rations s'expliquent par ce fait que, le 8 août, toutes les colonnes n'avaient pas encore rejoint le corps d'armée, et que, plus tard, des colonnes de munitions, de vivres, et des ambulances se trouvèrent détachées de temps à autre; la remonte avait également un effectif très-variable.

Pendant la marche sur Paris jusqu'au 11 septembre, la proportion des malades monta progressivement de 2,9 0/0 à 8,2 0/0. On peut dire malgré cela que l'état sanitaire du corps d'armée fut toujours satisfaisant, eu égard aux marches pénibles et au mauvais temps qui régna, notamment au commencement d'août. A cette époque, ce fut la dyssenterie qui sévit le plus particulièrement, on ne signala que quelques cas isolés de typhus. Les étapes de Sedan à Paris ne furent pas pénibles et elles furent favorisées par un très-beau temps, d'un autre côté, les troupes furent toujours cantonnées. La proportion des malades ne s'éleva que de 1 0/0.

Aussitôt après l'arrivée devant Paris, quelques-uns des régiments reçurent leur premier renfort, les autres reçurent le leur dans le courant d'octobre 1870.

Pendant l'investissement de Paris, la proportion des malades resta sensiblement la même, en moyenne 8,5 0/0 de l'effectif; on peut la considérer comme peu élevée, eu égard à la température humide et froide de l'automne et de l'hiver, et en raison du séjour constant dans un seul et même endroit. Les maladies internes augmentèrent, tandis que les maladies externes diminuaient. Parmi les premières, celle qui sévit le plus fréquemment fut le typhus, 153 hommes du 5e corps en étaient atteints à la fin de janvier 1871; ce chiffre ne fut jamais dépassé.

Le 1er mars (à Orléans) le pour cent des malades

était descendu à 6,8. Peu de temps avant le départ d'Orléans pour le département de la Haute-Saône, le corps d'armée avait reçu son dernier renfort; il fut cause que le chiffre des malades s'accrut beaucoup pendant les marches fatigantes qu'il fallut faire dans la montagne par un temps affreux; au 1er avril la proportion était de 11 0/0, la plus forte de toute la campagne. Pendant le séjour dans le département de la Haute-Saône, le chiffre des malades descendit peu à peu jusqu'à 5,7 0/0.

Aperçu sommaire des postes du Ve corps d'armée pendant la campagne de 1870-1871.

(Voir la note page 35.)

CORPS DE TROUPES, ETC.	PERTES DU Ve CORPS D'ARMÉE DEVANT DE L'ENNEMI.									MORTS des suites de leurs blessures.			MORTS de maladies.		
	TUÉS.			BLESSÉS.			DISPARUS.								
	Officiers.	Troupes.	Chevaux.	Officiers.	Troupes.	Chevaux.	Officiers.	Troupes.	Chevaux.	Officiers.	Troupes.	Chevaux.	Officiers.	Troupes.	Chevaux.
État-major du corps d'armée.	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»
État-major de la 9e division.	»	»	1	1	1	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Etat-major de la 10e division.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»
État-major de la 17e brigade d'infanterie. . .	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
État-major de la 18e brigade d'infanterie. . .	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»
État-major de la 19e brigade d'infanterie. . .	»	»	1	1	1	2	»	»	»	»	»	»	»	1	»
État-major de la 20e brigade d'infanterie. . .	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Régiment d'infanterie n° 58.	7	122	2	28	638	1	»	74	»	5	57	»	2	37	12

Régiment d'infanterie n° 59.	5	91	2	31	441	»	»	25	»	4	34	»	»	52	»
Régiment de grenadiers du Roi n° 7.	13	193	»	28	727	»	»	17	»	4	77	»	1	29	2
Régiment d'infanterie n° 47.	4	125	1	44	645	1	»	78	»	3	69	»	1	33	»
Régiment de grenadiers n° 6.	7	230	8	46	1147	»	»	67	»	9	137	»	2	46	»
Régiment d'infanterie n° 46.	16	311	6	44	854	»	»	52	»	8	118	»	»	29	»
Régiment de fusiliers n° 37.	10	163	»	24	583	»	»	28	»	4	42	»	1	60	7
Régiment d'infanterie n° 50.	17	159	»	22	698	»	»	62	»	6	63	»	2	40	»
Bataillon de chasseurs n° 5.	3	72	»	14	317	»	»	7	»	2	22	»	»	12	»
Régiment de dragons n° 4.	2	5	16	3	23	9	»	6	4	»	4	»	»	8	»
Régiment de dragons n° 14.	»	5	26	3	24	11	»	14	11	»	»	»	»	»	»
1re division montée du régiment d'artillerie de campagne n° 5.	»	3	43	5	63	41	»	»	»	»	6	»	2	5	38
3e division montée du régiment d'artillerie de campagne n° 5.	»	2	28	1	51	43	»	»	»	»	2	»	»	11	42
Réserve d'artillerie.	»	5	44	7	47	62	»	1	»	»	2	»	»	23	335
Bataillon de pionniers n° 5.	»	7	»	2	36	»	»	2	»	»	3	»	»	11	27
Détachement sanitaire.	»	»	»	1	9	»	»	»	»	»	1	»	»	3	»
Bataillon du train n° 5.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	15	113
Totaux.	84	1493	179	307	6305	172	»	433	15	45	637	»	13	416	576
				391	8231	366									

EXPLICATION DES SIGNES EMPLOYÉS SUR LES CARTES.

COMBAT DE WISSEMBOURG.

1er MOMENT. [ ] POSITION DES TROUPES.

Déploiement des troupes.

A. 1. 2. 3. 4. — 2e division montée (réserve d'artillerie).
5. 6. — 1re et 2e batteries lourdes.
7. — 2e et 3e batteries à cheval.

B. Marche de la 18e brigade.

C. Attaque de la colonne von Rex.

a. 2e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
b. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 58.
c. 1re compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
d. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 58.
e. 1er bataillon du régiment n° 58 et 3e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
f. 1re batterie légère.
2e batterie légère (colonne Bothmer).

D, Colonne Bothmer.

(1er et 2e bataillons du régiment n° 59, 4e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5, 2e escadron du régiment de dragons n° 4.)

2e MOMENT. [ ] POSITION DES TROUPES.

Assaut de Wissembourg.

a. 3e, 4e et 9e compagnies du régiment n° 47 et 1 section de la 3e batterie lourde.
b. 2e bataillon du régiment n° 47.
c. 1re et 2e compagnies du régiment n° 47.
d. 2e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
e. 3e *idem.*
f. 1er bataillon du régiment n° 58.

Assaut du Geisberg.

h. 1re compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
i. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 58.
k. 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
l. Bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
m. 10e, 11e et 12e compagnies du régiment n° 47.
n. 4e compagnie du bataillon de chasseurs n° 5.
o. 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
p. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment n° 58.
q. 1re batterie légère et 2 sections de la 3e batterie lourde.
r. 2e batterie légère.
s. 1er et 2e bataillons du régiment n° 59.

BATAILLE DE WŒRTH.

A. 1er MOMENT. [redacted] POSITION DES TROUPES

Position du 5e corps après dix heures.

1. 1re et 2e compagnies du régiment de fusiliers n° 37.
2. 2e bataillon *idem.*
3. 4e compagnie *idem.*
4. 3e bataillon *idem.*
5. 3e compagnie *idem.* (derrière l'aile gauche de l'artillerie).
6. 2e bataillon du régiment n° 50 (près de Gunstett).
7. 1er et 3e bataillons *idem.*
8. 19e brigade d'infanterie.
9. 1er et 2e bataillons du régiment n° 59.
10. 17e brigade d'infanterie (bataillon de chasseurs n° 5, régiment n° 58, bataillon de fusiliers du régiment n° 59).
11. 18e brigade d'infanterie.

I. 14 *batteries.*

3e lourde (aile droite), 4e lourde, 2e et 3e à cheval, 6e légère, 3e, 4e et 5e légères, 6e, 5e et 1re lourdes, 1re légère, 2e lourde, 2e légère (aile gauche).

12. Régiment de dragons n° 14.
13. Régiment de dragons n° 4.

B. 2e MOMENT. ▭ POSITION DES TROUPES.

Position approximative du 5e corps après la prise d'Elsaszhausen.

(Vers trois heures.)

1. Bataillon de chasseurs n° 5.
2. 1re et 2e compagnies du régiment de fusiliers n° 37,
3. 1er bataillon du régiment n° 58.
4. 1er bataillon du régiment n° 59.
5. Bataillon de fusiliers du régiment n° 46.
6. Bataillon de fusiliers du régiment n° 59.
7. 2e bataillon du régiment n° 46.
8. Bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers n° 6.
9. Bataillon de fusiliers du régiment n° 58.
10. 1er bataillon du régiment de grenadiers n° 6.
11. 2e bataillon du régiment de grenadiers n° 6.
12. Moitié du 1er bataillon du régiment n° 46.
13. Moitié du 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
14. Moitié du 1er bataillon du régiment n° 47.
15. Moitié du 2e bataillon du régiment n° 47.
16. Bataillon de fusiliers du régiment n° 47.
17. Moitié du 2e bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
18. 2e bataillon du régiment n° 59.
19. 2e bataillon du régiment n° 58.
20. 1er bataillon du régiment n° 50.
21. Bataillon de fusiliers du régiment n° 50.
22. 1er bataillon du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
23. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
24. Moitié du bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du Roi n° 7.
25. Moitié du 1er bataillon du régiment n° 46.
26. Moitié du 1er bataillon du régiment n° 47.
27. Moitié du 2e bataillon du régiment n° 47.
28. 2e bataillon du régiment n° 50.
29 2 1/2 bataillons du régiment de fusiliers n° 37.

II. 2e *division montée.*

4e batterie légère, 3e et 4e lourdes en marche.

III. 2e *division montée.*

3e batterie légère et 2e et 3e à cheval dans leur 2e position.

BATAILLE DE SEDAN.

1. 1er bataillon du régiment n° 46.
2. 2e bataillon du régiment n° 46.
3. Bataillon de chasseurs n° 5.
4. Bataillon de fusiliers du régiment n° 46.
5. 2e bataillon du régiment de grenadiers n° 6.
6. Bataillon de fusiliers du régiment n° 6.
7. 1er bataillon du régiment de grenadiers n° 6.
8. 17e brigade d'infanterie (moins le 1er bataillon du régiment n° 58).
9. 20e brigade d'infanterie.
10. Régiment de dragons n° 4 et 2e escadron du régiment de dragons n° 14.
11. 18e brigade d'infanterie (moins le bataillon de fusiliers du régimens de grenadiers du Roi).

1re division montée, 2e compagnie de sapeurs.

A. 1. 2. 3. Artillerie du 11e corps en batterie.

B. Artillerie du 5e corps en batterie.

(Aile droite) 6e légère, 6e lourde, 5e légère, 3e lourde, 4e légère, 3e légère.

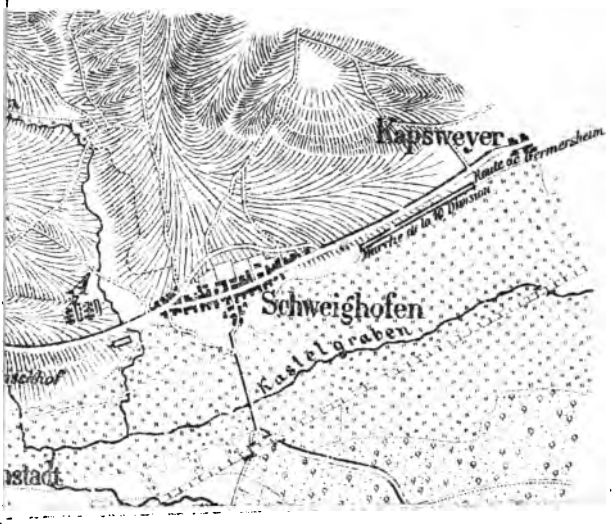
4e lourde, 2e à cheval, 3e à cheval, 5e lourde (aile gauche).

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Introduction	1
Combat de Wissembourg	12
Bataille de Wœrth	36
Marche sur Châlons-sur-Marne	77
Mouvement vers la droite	91
Combat d'avant-garde à Stonne	99
Bataille de Sedan	105
Marche sur Paris	138
Combat de Valenton et établissement d'un pont à Villeneuve-Saint-Georges	144
Combat de Dame-Rose	154
Combat du Petit-Bicêtre	158
Investissement de Paris	169
Paris	175
Du 19 septembre au 11 octobre. (Arrivée de la 21e division sur la ligne d'investissement.) Installation du 5e corps	177
Versailles	183
Octobre	199
Combat de la Malmaison	216
Novembre	230
Décembre	252
Janvier	269
Bataille du Mont-Valérien (Buzenval)	275
Fin de la campagne	325
Ordre de bataille du 5e corps	354
Renseignements sur l'effectif et l'état sanitaire du 5e corps pendant la campagne	359

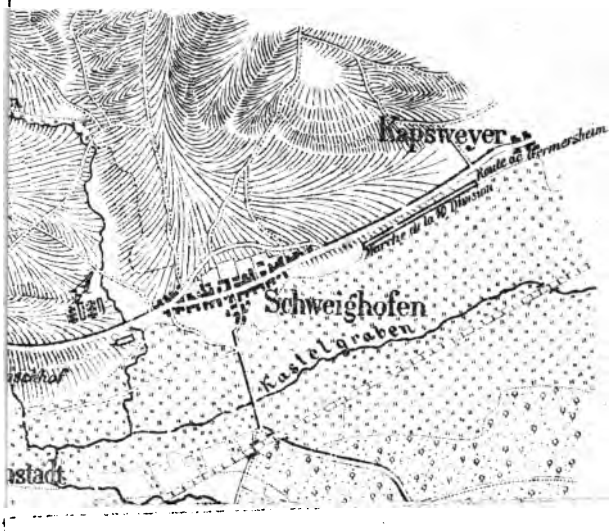
Plan I.

embourg



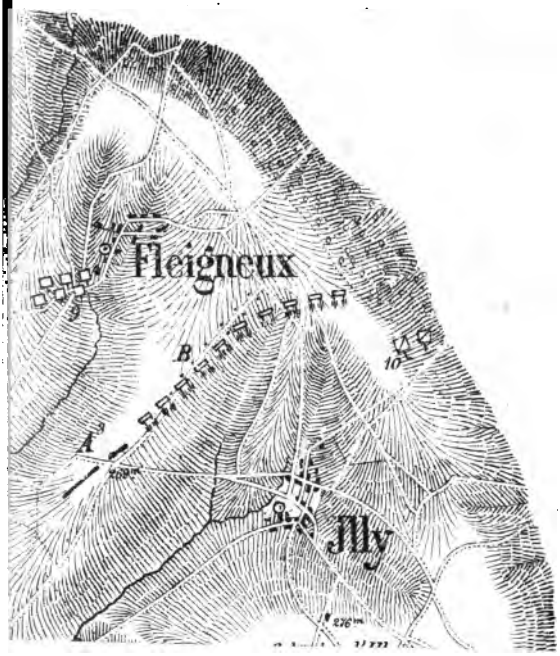
Plan I.

embourg



Plan III.

n 1er Sept. 1870.



onne.

509524

YC176198

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY